

Ouvrage édité et réalisé par
l'Association pour le Reboisement et la Protection du Cengle Sainte-Victoire

Au cœur du pays de Cézanne

Sainte-Victoire

ses villages
ses sites
ses richesses

Conception-réalisation
Guy Ballossier
ARPCV

Conception graphique et mise en page
Raphaëlle Viala

Remerciements

À titres divers, je suis très reconnaissant toutes les personnes qui m'ont encouragé comme apport leur concours et, en particulier celles que je présente ci-dessous.

Plus que des remerciements, c'est un hommage que je voudrais rendre Jean Pierre Mattalia, Président de L'ARPCV. C'est son initiative que cet ouvrage a été entrepris. S'il m'a fait confiance pour le mener bien il m'a aussi donné confiance par le choix judicieux de ses projets et son engagement pour les faire aboutir. Je lui exprime toute ma gratitude pour sa détermination qui a permis l'édition de cet ouvrage.

À cours de nombreuses et amicales conversations et de quelques rencontres sur le circuit, j'ai pu apprécier le sens précis de l'observation de Pierre Champroux. Son esprit curieux et modique, ses connaissances scientifiques m'ont permis d'ajouter et de préciser d'utiles informations en particulier dans le domaine de la botanique.

J'ai très sensible l'accueil et l'intérêt que Monsieur Frédéric Guinieri, maire de Puyloubier, a bien voulu réservé la rédaction du chapitre concernant ce village et au soutien qu'il m'a apporté et celui de ses collaborateurs.

De même que l'assistance de Madame Kristel Schwartz m'a permis de mieux connaître le village de Pourrières.

Je suis très reconnaissant Monsieur Bernard Peypin pour le temps qu'il a bien voulu consacrer à lire et relire la maquette de cet ouvrage. Sa connaissance tendue du milieu local et son érudition historique m'ont permis de préciser plus d'un passage.

Connaissance de la Provence est le titre de l'association qu'a créée Monsieur René Borricand et je lui suis redévable de bien des connaissances que j'ai acquises sur le Pays d'Aix, son histoire, ses propriétés, ses monuments.

Avec les notes de Monsieur Lacombe, Président de l'association des Amis des oratoires, j'ai pu repérer et identifier avec profit ceux qui jalonnent le parcours.

J'ai beaucoup apprécié les visites que j'ai faites à Monsieur Jean de Gaspary qui l'on doit le prodigieux travail de restauration du Couvent des Minimes de Pourrières.

D'un trait précis et raffiné, François Gilly apporte une vision poétique aux sites et aux paysages. Je lui sais infiniment gré d'avoir illustré quelques pages de cet ouvrage et dessiné le plan du circuit.

Chaque rencontre avec John Gasparach, j'ai découvert la qualité de l'enseignement artistique de l'école Marchutz et notamment le soin avec lequel cette institution conserve le souvenir des thuriféraires de Paul Cézanne.

J'ai souvent appris le concours de Madame Marina Faure et Madame Séverine Douchet toujours efficaces et disponibles pour la communication, le secrétariat, et la recherche minutieuse de la bonne orthographe et de la bonne typographie.

J'ai mis profit les observations détaillées que Madame Guyot de Lombardon a pris soin de me communiquer sur le village du Tholonet.

J'exprime toute ma sympathie Monsieur André Tarditi pour l'intérêt qu'il a pris pour l'illustration de cet ouvrage en mettant de magnifiques photos à ma disposition et l'association des Amis de Sainte Victoire pour les vues sur le Prieuré.

Je suis également redevable de bien des photographies prises par Margaret Massiani et Jean François Lassagne.

Un grand merci Monsieur de la Torre pour la communication gracieuse de ses statistiques communales.

Je tiens aussi à remercier tous ceux qui ont fait une lecture attentive du manuscrit ou de ses extraits, en particulier : Bernard Ballossier, Marie Claire Ballossier, Philippe Blanc, Pierre Lexert, Michèle Lautier, Philippe Lotte.

Grâce aux compétences tendues de mon jeune assistant, Dorian Caraty, j'ai pu faire aisément face à tous les problèmes d'informatique. Sa participation à l'illustration de cet ouvrage lui a donné l'occasion de montrer ses possibilités dans les prises de vues photographiques, et en particulier la page de couverture.

Je remercie Raphaëlle Viala, graphiste maquettiste, pour sa patience, sa conscience professionnelle et son sens créatif.

J'ai sollicité bien des renseignements auprès d'organismes divers qui interviennent sur le massif Sainte Victoire et j'ai mis profit leur accueil comme l'intérêt de leurs informations.

Et, je remercie la Montagne Sainte Victoire comme on remercie le Ciel.

Avant-propos

Pendant près de trente ans, plusieurs fois par semaine, j' ai traversé à pied le parvis de Notre-Dame de Paris et, à chaque passage, l' harmonieuse beauté de la cathédrale aimait mon regard. Elle m' était comme un viatique, m' apportait un sentiment de plénitude, m' incitait à la perfection.

Depuis plus de vingt ans que je vis à Aix-en-Provence, j' ai contemplé de loin ou de près la montagne Sainte-Victoire d' innombrables fois, majestueuse et souveraine.

Si, dans ma jeunesse, je m' émerveillais de la pulsion créatrice de l' homme à l' époque des cathédrales, aujourd' hui je retrouve les racines de la création dans le tumultueux processus de l' évolution de l' univers.

Et la campagne aixoise nous offre l' une des plus attachantes perspectives naturelles qu' ait façonnées la nature.

Pour marquer mon passage à la retraite (en 1987), je suis monté droit jusqu' au sommet de Sainte-Victoire, m' estimant après coup intronisé dans mon nouvel état de bienheureux disponible. Disponible mais peu enclin à l' inactivité, de sorte que, si cette euphorie s' est maintenue, je lui ai rapidement donné un sens en adhérant, en 1989, à une association pour le reboisement et la protection des sites.

De l' avoir rencontrée fut une des chances de ma vie puisqu' elle m' a valu, en me poussant à conjuguer l' action et la méditation, de contribuer au façonnage et au développement d' un tissu associatif dont l' entreprenant bénévolat n' a d' égal que sa convivialité. Et, le bénévolat menant à tout, après avoir planté et promené ma binette d' un reboisement à l' autre, je me suis mué en prosateur occasionnel pour faire valoir le massif Sainte-Victoire dans un ouvrage programmé par l' association.

J' en ai éprouvé plus de plaisir que souffert la contrainte; même en ai-je rêvé (sic): notre Président, enseignant, remarquant que je distrayais les planteurs en leur expliquant comment je comptais reboiser la Tour Eiffel, lors de mon prochain séjour à Paris, m' a interrompu pour me lancer : « Vous me ferez 200 pages ! »

Les voici donc bien remplies. J' espère que les « aixcellents » Aixois y découvriront de bonnes, voire de neuves raisons d' aimer davantage leur montagne mythique, et je souhaite qu' elles engagent les visiteurs de passage à mieux se pénétrer du charme de nos villages et du spectacle enchanteur des sites qui les entourent.

L'automobiliste qui aura pris le départ en empruntant la route Cézanne et qui, ayant suivi le circuit autour de la montagne Sainte-Victoire, regagnera la coupole aura fait un trajet de 64 km. Ce qui représente, à vitesse moyenne sans arrêts prolongés, environ 1h30.

Il aura ainsi roulé sur une route qui a été classée par décret du 17 janvier 1959 et il aura aussi contourné une montagne classée « Grand Site de France » en juin 2004. Ce classement concerne les communes d'Aix-en-Provence, de Beaurecueil, du Tholonet, de Puyloubier, de Saint-Antonin sur Bayon, de Saint-Marc Jaumegarde et de Vauvenargues.

Et, s'il fait partie, non seulement des 50 000 personnes entreprenant chaque année l'escalade de la montagne, mais aussi, des grimpeurs à pleine pente, son palmarès s'enrichira d'un autre site classé le 09 janvier 1904, celui du sommet, le Pic des mouches, concernant les communes de Puyloubier, Saint-Antonin sur Bayon et Vauvenargues.

Sainte-Victoire n'a ni vallée transversale ni tunnel, elle ne se traverse pas, elle se contourne. Les cartes routières, elles-mêmes l'entourent d'un tracé, celui d'un Circuit qui mérite une lettre majuscule et, en cette année du Centenaire de la mort de Paul Cézanne, on proposera comme appellation emblématique : « La boucle de Cézanne », des routes qui nous accueillent dans leur paysage, des routes qui se visitent comme des lieux.

Chaque ville, chaque site, mondialement classé, a son morceau de bravoure, sa grande merveille, sa belle parure qui est le symbole de sa renommée.

On ne quitte pas Paris sans avoir vu la Tour Eiffel,
On ne vient pas à Aix-en-Provence sans rencontrer Sainte-Victoire.

Remerciements	2	4/ Une variante en passant par la nationale 7	54
Avant-propos	4	55La caserne Forbin	57Les santons de Provence
Plan	9	58La Tour d'Aygosi	59Le pont des trois Sautets
PARTIE:		60L' agglomération de Palette	64Le hameau des Artauds
LE VERSANT SUD		65Les platanes	
In parcours urbain	10	5/ Retour sur la route Cézanne	
12La Rotonde	12Le grand Hôtel du roi René	67L'aire d'accueil du parking de Toscan	68Les oliviers et l'huile d'olive
13Le Lycée militaire	13L'oratoire Sainte-Anne	73Le cyprès	
D'Aix au Tholonet par la route Cézanne	14	6/ La boucle de Beaurecueil	
15L' Atelier Léo Marchutz	18Le premier point de vue	75Un arrêt panoramique	77L'oratoire de Notre Dame
19La stèle aux résistants	20Les entrées de propriétés	77Le village de Beaurecueil	77L'oratoire Saint-Joseph Labre
20Jacqueline de Romilly	22La stèle des Frères Noat	78L'église	78Le bassin du château
22Château Noir	23Le pin de Cézanne	79Le château	80Les mûriers
23Paul Cézanne	28Les restanques	81L'oratoire Saint-Pancrace	
29La pierre de Bibémus	31La Marne rouge		
31Les oratoires	32L' oratoire de Notre-Dame		
33La chapelle Saint-Joseph	33Le champ du Tholonet		
34Les cigales	34Le barrage Zola		
35L'aqueduc romain			
Le village du Tholonet	36	7/ En route vers Saint-Antonin-sur-Bayon	82
37Les accès	38L'arrivée au village	83Présentation du massif	86Le parc de Roques-Hautes
41Une bastide	43La saga des Galliffet	87L'oratoire de Notre-Dame de l'Ubac	
47L'église	49Le cimetière	88La Brèche du Tholonet	88Le refuge Cézanne
Société du Canal de Provence	50Le moulin	89Les dinosaures	91L'oratoire de Notre-Dame des Victoires
	52La	91Le parking du Bouquet	92Le pin d'Alep
		93La résine	
		8/ Le village de Saint-Antonin-sur-Bayon	94
		95La montée	96Le village
		98La Maison Sainte-Victoire	
		9/ Un coup d'oeil sur la vallée de l'Arc	100
		102La truffe	103Les champignons
		104Le plateau du Cengle	

10/ En route vers Puyloubier	106
107 L'oratoire de Saint-Christophe	108 La ferme de Suberoque, les chasseurs
110 L'oratoire de Saint-Ser	110 Saint-Ser, une chapelle dans la montagne
112 Le mas de Bramefan	112 La stèle Philippe Noclercq
113 Les incendies	114 Les reboisements de l'ARPCV
11/ Le village de Puyloubier	118
119 Le village	125 L'église Saint-Pons
126 Le musée-bibliothèque	128 La chapelle Saint-Roch
128 La chapelle Saint-Pancrace	130 L'amandier
131 Oratoire et croix de mission	132 L'Institut des Invalides de la Légion étrangère
133 Les ateliers	133 Les cimetières
134 Le cimetière	135 La Légion à ses morts
135 L'oratoire de la Légion	
12/ La route des vignes	136
141 Les cabanons	
13/ Le village de Pourrières	142
143 L'arrivée	143 La visite
146 Les Cimbres et les Teutons	146 Les Cimbres et les Teutons
148 Fermons la page d'histoire	149 La place du château
149 Un vieux quartier	149 Un vieux quartier
151 L'église	152 Le poète Germain Nouveau
155 Le couvent	

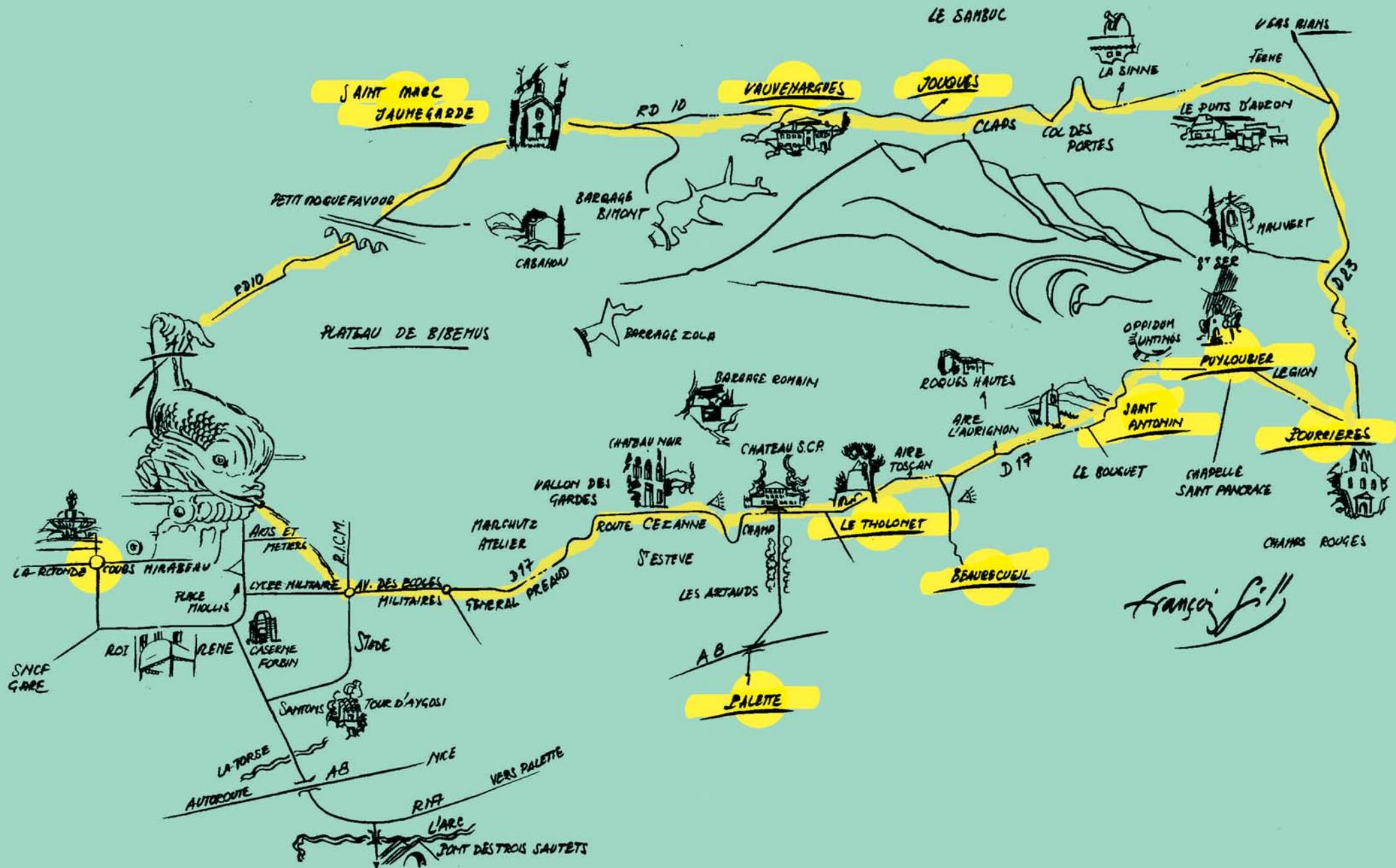
DEUXIÈME PARTIE:

LE VERSANT NORD

14/ Un parcours forestier	158
160 La forêt	162 Le chêne pubescent
163 La feuille de chêne	163 Le chêne Kermès
164 Le chêne vert	165 Le genévrier oxycèdre
15/ Vers Vauvenargues	166
167 Le domaine de chasse du Puits de Rians	
170 Le Puits d'Auzon	172 La Pallière
173 La Sinne	
16/ La boucle du Sambuc	174
175 De Vauvenargues à Jouques	
17/ Le village de Vauvenargues	178
179 Le village	180 Le château
185 Le cimetière	185 L'église
18/ Vers Saint Marc Jaumegarde	186
187 Les Cabassols	188 Le Prieuré
191 La Croix de Provence	192 Le Garagaï
193 Le barrage Bimont	
19/ Le village de Saint Marc Jaumegarde	194
195 Le village	199 La légende de Raymond et Jaumette
20/ Retour vers Aix-en-Provence...	202
Bibliographie	202

PLAN

10





André Tarditi

1

Un parcours urbain

Entre autres priviléges, le pays d'Aix a celui d'avoir la seule route classée de France. C'est en grande partie grâce à la renommée universelle de Paul Cézanne, le grand peintre aixois, que la route départementale numéro 17 a acquis cette distinction pour être la voie magique qui borde le massif Sainte-Victoire et permet de découvrir toutes ses merveilles.

Quand je suis arrivé à Aix-en-Provence, j'étais à la recherche d'un logement, ce qui m'a conduit à la résidence du Parc Cézanne. Après avoir visité l'appartement proposé, je n'ai pas repris la route vers la ville, mais j'ai tourné à gauche avec l'intention de faire 2 ou 3 km et voir le paysage à proximité duquel nous allions vivre et communiquer mon impression à ma femme restée à Paris.

Eh bien, j'ai roulé sur plus de 60 km sans faire demi-tour tellement c'était beau. Je suis arrivé à Pourrières ignorant encore le sort des Cimbres et des Teutons et je suis revenu à Aix par le versant nord de la montagne. Ce jour-là, j'ai reçu le choc initiatique qui m'a introduit à ma nouvelle province.

« Entre autres priviléges, le pays d'Aix a celui d'avoir la seule route classée de France, voie magique qui borde le massif Sainte-Victoire et permet de découvrir toutes ses merveilles. »

Cette route qui longe le versant sud puis celles qui suivent le versant nord s'allongent en un long circuit initiatique. Toute la campagne se déroule en une succession de lieux et de paysages toujours nouveaux et colorés. Ce parcours, ce tour complet de la montagne, qui va introniser le novice, c'est aussi celui que reprennent sans cesse les fervents de pittoresque et de beauté.

Sur le parvis de Notre-Dame de Paris une plaque de bronze encastrée dans le dallage marque le point de départ pour le calcul des distances des routes de France. Comme monument emblématique d'un départ pour un circuit autour du massif Sainte-Victoire, j'ai choisi la place de la Rotonde et un parcours urbain jalonné de monuments, d'établissements, de curiosités qui sont comme un prélude à une autre journée de découvertes traditionnelles et anecdotiques pouvant servir de repères pour des arrêts plus approfondis.

La Rotonde

Au siècle des lumières, la place de la Rotonde était une étoile routière où aboutissaient les routes principales menant à la ville.

En 1860, sous le Second Empire, on y a élevé une fontaine monumentale de 12 mètres de haut, ornementée par un sculpteur aixois, en l'honneur des eaux bienfaisantes. L'ingénieur De Tournadre remplaça le débit incertain du canal Zola par celui du canal du Verdon et, aujourd'hui, c'est de l'immense réseau du canal de Provence que proviennent les jets élégants crachés par les dauphins sous l'œil rieur des angelots.

La Rotonde est devenue place du Général de Gaulle, carrefour giratoire et aussi haut lieu de notre patrimoine routier puisque la Nationale 7 y fait un petit tour...de chant. Le bassin circulaire de 32 mètres de diamètre est gardé par 12 lions placides en fonte bronzée accroupis deux par deux sur des socles en marbre. Au milieu de la verdure et des fleurs, se dresse un piédestal doré entouré de six enfants chevauchant des cygnes. Il soutient une large vasque en fonte qui déverse dans le bassin l'eau recyclée.

Les trois grâces qui dominent le monument central ne sont pas celles de la mythologie qui ravissaient les dieux en chantant au son de la lyre. Ces trois gracieuses aixoises tournent leur regard, l'une vers le Cours Mirabeau pour symboliser la Justice bien établie à Aix, l'autre vers Marseille au-dessus de la campagne aixoise, admirant l'agriculture et les travaux des champs et la troisième élève son regard vers la montée d'Avignon pour glorifier les Arts et les Beaux-Arts.

Après un petit tour de Rotonde, on quitte le point de départ. En descendant l'avenue Victor Hugo on atteint le boulevard circulaire qui ceinture le centre ville. Les panneaux indiquent la direction du Tholonet, nous voici au départ de la Route Cézanne.

Le Grand Hôtel du Roi René

Adéfaut de s'arrêter en haut du cours Mirabeau pour évoquer le roi René, on passera par le boulevard qui a pris son nom et devant l'hôtel qui l'a choisi comme enseigne.

Le Grand Hôtel du Roi René, au 24, Boulevard du Roi René, à deux pas de la Fontaine des quatre dauphins a été ouvert en 1929. Après l'occupation de la zone libre en 1942, il a été réquisitionné par les officiers de la Kriegsmarine et a servi d'entrepôt pour les réserves alimentaires de l'armée allemande.

Ces mauvais souvenirs ont été effacés par la fumée des cigarettes de Winston Churchill dont c'était le lieu de séjour privilégié lors de ses déplacements en Provence au cours desquels il a peint de nombreux tableaux dont certains ont été vendus aux enchères à Londres. Il y a également rédigé le deuxième tome de ses mémoires.

Il a été démoli, reconstruit et rénové en 1989. Cet hôtel au confort luxueux et au cadre repensé compte aujourd'hui 130 chambres et plusieurs suites, la plupart donnant sur un grand jardin intérieur. En été, la piscine, la terrasse et les chaises longues offrent le confort et la détente près de la lavande, du thym, du romarin et à l'ombre de lauriers en fleurs.



Dorian Caraty

Le Lycée militaire

A Aix-en-Provence, la ville la plus attractive de France est aussi une ville d'avenir. Dans ses écoles, ses lycées, ses facultés, des milliers de jeunes acquièrent des connaissances et poursuivent leur formation. Une nouvelle promotion sort chaque année de son Lycée militaire.

Après la défaite de Sedan, sous le III^e Empire, la République entreprend la construction de casernes modernes. À Aix, on a construit un grand ensemble de trois bâtiments qui enserrent une place d'armes pour le déroulement des exercices et des cérémonies. Il ne sera achevé qu'en 1906. Une certaine solennité se dégage de ces lieux qui ont une mémoire riche en épisodes historiques.

Le chemin de ronde en surélévation est toujours en place. Un des canaux qui alimentaient Aix en eau passait dans ses fondations et traversait le portail en sous-sol. Dans cette caserne Miollis, ceux que l'on appelait « les enfants de troupe » y ont séjourné. Le RICM, Régiment d'Infanterie Coloniale du Maroc y fut cantonné.

Le 13 novembre 1940, les grandes écoles de l'armée de terre, Saint-Cyr et Saint-Maixent qui se replient à Aix y sont installées. La nouvelle destinée de ces bâtiments sera désormais d'accueillir les Écoles Militaires Préparatoires, EMP. En novembre 1942 la zone libre est occupée, l'armée d'armistice est dissoute, les soldats allemands



Dorian Carabé

occupent les lieux. La dernière promotion a été, en 1942, celle de : « Croix de Provence ».

L'admission au Lycée militaire actuel se fait en classe de seconde. La scolarité se poursuit dans des filières qui conduisent aux bacs correspondants. Les élèves de terminale peuvent se présenter au concours d'admission à l'école du service de santé qui a pour vocation de former les futurs médecins des armées. Pour en expliquer correctement les conditions d'admission et les débouchés,... il faudrait sortir de Polytechnique !

L'oratoire de Sainte-Anne

A l'angle de l'avenue des Écoles militaires et du boulevard du Petit Lavandou, dans une propriété privée, cet oratoire a été érigé en 1958 par la propriétaire de la Bastide Sainte-Anne.

Sur son socle de structure carrée élevé avec des pierres de Rognes comme celles du portail de la propriété repose une niche, ouverte sur trois faces, dont la façade est traitée comme un temple à colonnes avec un toit en bâtière et un plafond curviligne. Elle renferme une statuette de Sainte-Anne et de la Vierge à l'Enfant.

En dessous de l'oratoire, on peut voir les crochets de métal qui soutiennent une vasque pour les offrandes florales des passants.



Guy Ballossier



Dorian Caraty

2

D'Aix au Tholonet

route Cézanne

«Sur la route Cézanne, c'est la première rencontre avec la montagne qui surgit admirablement découpée, massive et lumineuse, c'est un premier éblouissement.»

L'Atelier Léo Marchutz

En direction du Tholonet, à la sortie d'Aix, après avoir longé le quartier de la Torse, on se trouve à la fin d'une ligne droite. Sur le talus de gauche, une plaque au nom de l'Atelier Marchutz, placée en contrebas, ouvre un sentier de terre (un sentier cézannien !) qui mène à l'École nichée dans les arbres.

C'est un lieu qui fait partie de l'histoire culturelle aixoise dans ce milieu même où Cézanne avait réalisé l'essentiel de son œuvre. Son histoire se rattache au grand maître aixois et à son influence sur la peinture contemporaine. Elle est l'empreinte vivante de l'expression picturale dans la lumière provençale.



Guy Ballossier

La plaque au nom de l'Atelier Marchutz, placée en contrebas, ouvre un sentier de terre (un sentier cézannien !) qui mène à l'École nichée dans les arbres.

En 1919, Léo Marchutz, qui vit à Berlin, découvre la peinture de Cézanne. Une de ses amies, qui tient une galerie de tableaux, hésite à acheter une de ses toiles qui lui est proposée. À certains endroits, elle est restée vierge de toute coloration et ce manque de finition lui inspire quelques doutes.

Léo Marchutz déjà pénétré de l'art original du grand novateur, lui assure que l'œuvre est authentique et qu'elle peut la négocier en toute confiance. Ce tableau sera donc exposé dans la galerie pour le plus grand bonheur de Léo qui pourra le contempler à loisir. Quand la propriétaire de la galerie aura trouvé acquéreur, elle réalisera un bon bénéfice sur cette vente et se montrera généreuse envers son judicieux conseiller. Elle le gratifiera d'une jolie somme qui lui permettra de financer un voyage en pays d'Aix.

Léo Marchutz, curieux de tout ce qui concerne Cézanne et sa vie à Aix, a déjà réuni divers articles, photos et revues le concernant. Et, curieux hasard, quand arrivé à Aix, il loue une voiture (à Paris, on disait un fiacre) pour se rendre dans le massif Sainte-Victoire, il reconnaît dans le cocher celui de Cézanne représenté sur une vieille photo de sa collection.

Et, si l'on veut, autre hasard, mais hasard prévisible, un jour il va se trouver devant le paysage représenté sur ce tableau exposé à Berlin. Il éprouve une très grande félicité à retrouver ses sensations premières, « Me voila en pays connu », écrit-il à l'un de ses amis. Cette œuvre, « Sainte-Victoire au-dessus de la route du Tholonet », vers 1904, est exposée au Cleveland Museum of Art. C'est bientôt tous les sites qu'il pourra identifier puisqu'il s'installe au Château Noir en 1928. Il sera le premier de ces quelques peintres allemands séduits par l'œuvre de Cézanne qui formeront un groupe d'admirateurs et d'élèves.

Il s'orientera vers la lithographie, et mettra au point un procédé particulier qui avec une seule pierre et un seul passage reproduit toutes les couleurs de l'image. À partir de 1957-1958, et pendant 15 années, Léo Marchutz enseignera le dessin et la peinture à l'Institut américain d'Aix-en-Provence. En 1972, il ouvrira sa propre école. Au cœur de son professorat, ses qualités d'artiste et d'éduca-

teur lui confèrent une grande notoriété dans l'enseignement de l'art. Il explique que cette discipline doit dépasser les procédés matériels du dessin et de la peinture, il concerne l'art dans son ensemble et doit être l'expression profonde de la personnalité pour produire une œuvre nouvelle et originale.

Il aura l'occasion de rencontrer Fernand Pouillon, architecte d'exception à qui l'on doit l'ensemble immobilier des 200 logements, sur la route des Alpes dans les faubourgs d'Aix. Ces bâtiments ont été construits à partir de 1951, à une époque où il fallait bâtir vite et à moindre coût « 200 logements, 200 jours, 200 millions », selon son propre slogan. En 1955, ce grand architecte construit sa résidence au lieu dit « La Brillane » à la sortie d'Aix. Il se comportera comme un véritable mécène à l'égard de Marchutz, à qui il fera construire un atelier de travail, juste en face, de l'autre côté de la route où est maintenant l'atelier qui porte le nom de son protégé. Ces deux fortes personnalités partagent des vues, des idéologies communes sur leurs disciplines et le sens de leur engagement.

Mais, dans le domaine de la peinture, c'est la grande rencontre avec John Rewald qui va enrichir l'exégèse sur l'œuvre de Cézanne. John Rewald, berlinois depuis 1912, sur les conseils de son père, s'éloigne de Hitler et de son régime pour s'installer à Paris en 1930 et y continuer ses études sur l'art gothique.

Après une longue pérégrination à travers la France pour visiter les grandes cathédrales, il arrive à Aix et se trouve bientôt, lui aussi, résident au Château Noir auprès de Léo. Tous deux passionnés par les sujets et la peinture de Paul Cézanne, liés par une même affinité, vont travailler ensemble à la recherche systématique des lieux où Cézanne a installé son chevalet. À vélo, sur les chemins, ils font du tout terrain, armés de leur Leica pour reconnaître et photographier les motifs qui ont servi de modèles aux grandes toiles.

Entre autres études et publications sur Cézanne, la peinture et les peintres, en 1936, John Rewald présente une thèse de doctorat à la Sorbonne qu'il dédie à Léo Marchutz.

À noter, cet ouvrage : *Cézanne et la Provence*, John Rewald et

John Rewald



Léo Marchutz, Le point, Colmar 1936.

Plus tard, cet historien d'art, ce thuriféraire de Paul Cézanne intéressera de riches collectionneurs à l'achat de l'Atelier Cézanne et, c'est lui qui le soustraira aux promoteurs. Plus tard, le Cezanne Memorial Committee en deviendra propriétaire puis, le transmettra à l'Université d'Aix-Marseille. Ses cendres ont été déposées au cimetière Saint-Pierre d'Aix-en-Provence en face de la tombe de son inspirateur. Dans la résidence privée de la « Caserne Forbin », une place porte son nom.

En 1984, l'Institut Universitaire Américain d'Aix prendra en charge tout l'enseignement et son intendance et achètera l'atelier et la maison attenante. Les bureaux sont à Aix, 27, place de l'Université. Aujourd'hui, l'École Marchutz qui est une structure d'enseignement mais aussi un courant artistique, reçoit une vingtaine d'élèves en moyenne, principalement de jeunes américains. Ils sont logés dans des familles françaises. Dans ce cadre, ils peuvent enrichir leur culture générale, faire connaissance du milieu français, de son histoire et de sa langue. Depuis maintenant plus de 25 ans, des élèves se succèdent dont certains deviendront peintres et enseignants.

La lumière, la couleur et l'atmosphère, en Provence, ont inspiré les artistes tout au long des siècles et c'est encore aujourd'hui une occasion unique pour les membres de cet institut de poursuivre leur formation dans le riche environnement artistique d'Aix, sur la terre du père de la peinture moderne. Par d'autres activités qu'elle anime, l'école valorise le patrimoine culturel qui rassemble les amis des arts dans la douceur de vivre méridionale.

Tous ces grands artistes, ces peintres, ces écrivains, ces érudits, John Rewald, Léo Marchutz, André Masson, Georges Duby et d'autres qui ont vécu en Pays d'Aix, se connaissaient, se fréquentaient et avaient une connaissance intime des œuvres de chacun étant, par vocation ou à l'occasion, historien ou critique d'art. Ils ont publié des biographies, des monographies, des catalogues, des études qui font valoir l'importance du pays d'Aix dans son évolution artistique.



Guy Ballossier



Guy Ballossier

Les élèves américains de l'atelier Léo Marchutz

La tombe de Léo Marchutz et de son épouse au cimetière du Tholonet

C'est grâce à tous leurs travaux que le pays de Cézanne est bien connu dans le monde entier et que la montagne Sainte-Victoire est devenue objet d'art. Elle est exposée à Bâle, Cleveland, Kansas City, Londres, Munich, New York, Paris, Philadelphie (dans la prestigieuse Fondation Barnes), Tokyo, São Paulo, Washington... et Aix-en-Provence. Dans le cimetière du Tholonet, trois d'entre eux, et d'autres qui faisaient aussi partie de l'intelligentsia environnante sont voisins de tombe.

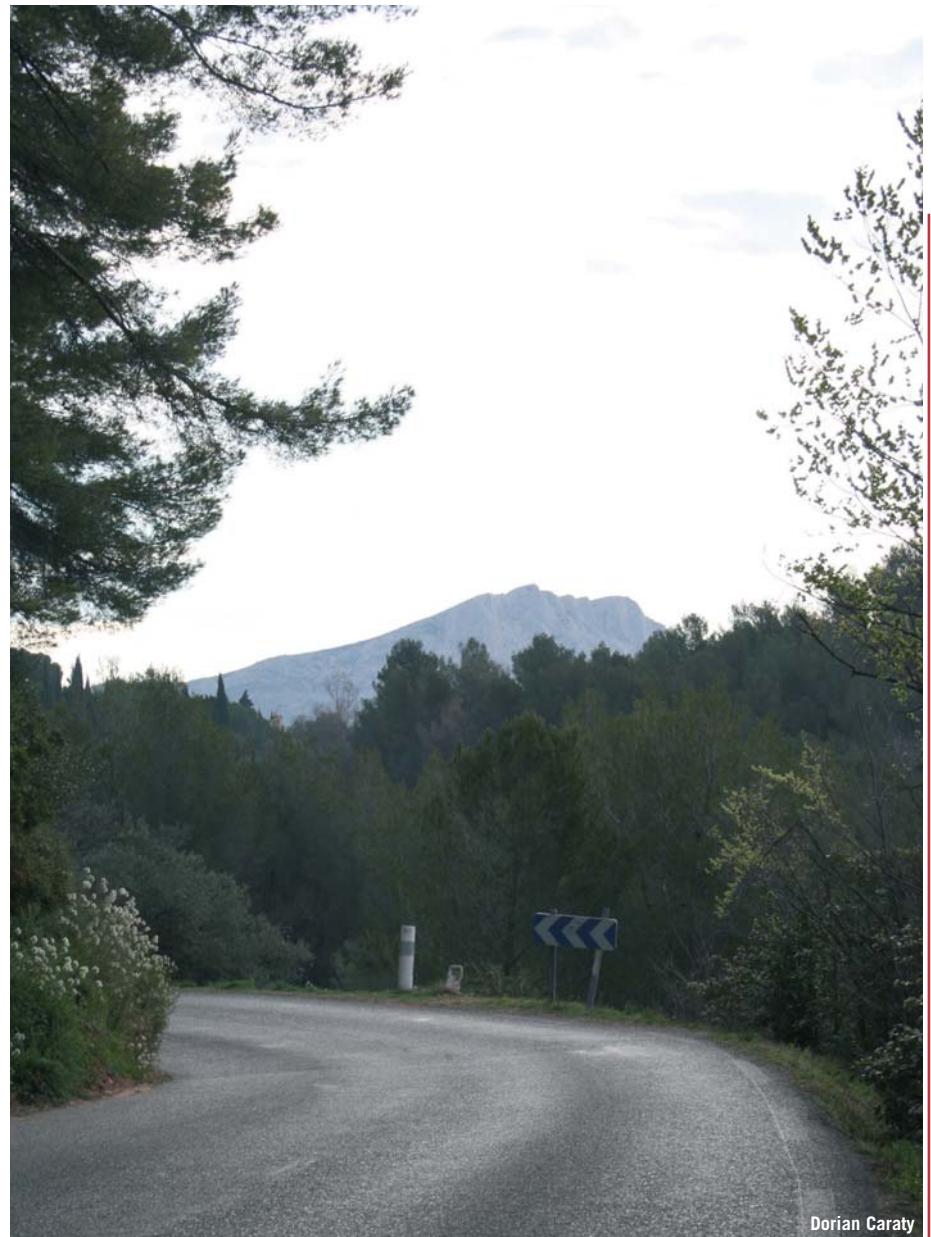
Le premier point de vue

On quitte la ligne droite et l'on aborde bientôt un virage auquel on devrait donner un nom. Sur la route Cézanne, c'est la première rencontre avec la montagne qui surgit admirablement découpée, massive et lumineuse, c'est un premier éblouissement. Il faudrait aussi s'entendre avec la végétation pour que la poussée des arbres ne masque pas une partie de ce paysage, de ce lever de rideau, de cette introduction au voyage.

Il y a plus de vingt ans, les arbres ne cachaient pas les rochers, ma première contemplation m'a fait penser à ce que dit Maurice Barrès dans *La Colline inspirée* sur les lieux où souffle l'esprit. En pèlerin passionné, il évoque les hauts-lieux et célèbre la puissance mystérieuse de la nature et ses sites magiques imprégnés de religion, d'histoire et de culture. En Provence, il a évoqué les Saintes-Maries, la Sainte-Baume et «l'abrupt rocher de Sainte-Victoire tout baigné d'horreur dantesque, quand on l'aborde par le vallon aux terres sanglantes». S'il fallait faire un rapprochement

*«.... l'abrupt rocher de
Sainte-Victoire tout
baigné d'horreur
dantesque, quand on
l'aborde par le vallon
aux terres sanglantes.»*

Maurice Barrès



Dorian Caraty

avec sa silhouette vue d'ici et la préhistoire, on pourrait dessiner sa ligne de crête comme le contour d'un silex avec son tranchant et ses surfaces de préhension.

Mais où souffle l'esprit, souffle aussi le vent. À l'époque préhistorique, les sommets des montagnes étaient consacrés au dieu des vents. Les Provençaux d'autrefois, les Saliens, avaient judicieusement choisi le dieu des hauteurs ventées, *Ventur* ou *Venturium* pour donner un nom à leur montagne. On a supposé qu'elle avait été baptisée « Victoire » après la victoire, en 102 avant Jésus-Christ, des Romains contre les Cimbres et les Teutons. Mais cette hypothèse n'est pas très catholique, l'Église n'aurait pas consacré un lieu où s'étaient opposés des gens qui n'allairent pas encore à la messe.

Au Moyen Âge l'autorité religieuse l'a sanctifiée en la nommant *Santa Venture*, un lieu vénéré devant être mis sous la protection d'un saint. C'est une caractéristique géographique qui, bien souvent, est à l'origine d'un nom de lieu.

Au XVI^e siècle, la Renaissance, férue d'histoire antique, lui a apporté la consécration de « Sainte-Victoire » en évoquant l'histoire romaine.

Aujourd'hui, on dit tout simplement « Sainte-Victoire », parce que c'est dépouillé, naturel et unique aussi. Sainte-Victoire est toute seule, elle n'a pas d'éminences voisines plus culminantes qu'elle, ni de contreforts redondants, c'est un seul roc, un seul pic, un seul cap. Et, ne lui mettez pas l'article, « la » Sainte-Victoire, ça fait classe touriste.

La stèle aux résistants

Au lieu-dit: « Le Vallon des gardes », à la hauteur de la borne routière N° 76, on rencontre une partie de l'ancien viaduc qui amenait les eaux du barrage Zola à Aix. Dans une courbe de la route, les vieilles pierres et les arbres voisins ont conservé le souvenir de six jeunes résistants fusillés là par les nazis le 17 août 1944.

« L'Union des déportés, internés et disparus de la résistance aixoise » a voulu rendre hommage à ses camarades de combat et a fait apposer une plaque portant leurs noms. Elle est appliquée à côté d'une croix de fer forgé dont les 4 extrémités ont reçu une forme originale, entre la croix ancrée et la croix tréflée.

Le débarquement allié en Provence avait eu lieu le 15 août 1944. Les jours suivants, la résistance aixoise a mené des opérations contre l'armée allemande. « Mefiez-vous du toréador » était le message qui avait déclenché le soulèvement.

Au long de ce circuit, on rencontrera d'autres lieux où est célébrée la mémoire des victimes. Ceux qui sont tombés ici, ont été exécutés par la Gestapo.



Jean-François Lassagne

Les entrées de propriétés

Les entrées des riches propriétés isolées dans la pinède se dressent, au bord de la route Cézanne comme un morceau de bravoure, comme un signe de richesse et de notoriété.

Les pilastres portent des boules, des corbeilles. Ils sont flanqués de murets ou d'arbustes taillés ou de haies vives. Ils encadrent le portail en fer forgé. Au-dessus des deux portes, un motif curviligne, parfois aux armes de la famille, rehausse la majesté de l'ensemble.

Ces entrées sont souvent placées en retrait de la route pour la commodité des manœuvres mais aussi pour que les pilastres, les parements de pierre, la grille d'honneur et la longue allée offrent une majestueuse perspective intérieure.



Jacqueline De Romilly

Et puis, pour un moment, la montagne cesse de se cadrer dans le regard, la route nous fait passer devant le Mas des Girandolles, dans la Campagne May, qui est la propriété de Jacqueline de Romilly.

Première femme professeur au Collège de France, première femme membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, élue à l'Académie française le 24 novembre 1988. C'est la grande dame des lettres grecques, son œuvre est consacrée à la littérature grecque ancienne, à Homère et à ses héros, aux auteurs tragiques et aux sophistes.

Ayant sa résidence au pied de la montagne Sainte-Victoire, elle s'est sentie aussi privilégiée que les athéniens qui peuvent apercevoir l'Acropole. La montagne magique lui a inspiré un ouvrage admirable : *Sur les chemins de Sainte-Victoire*. Il faut le lire pour se représenter le site et les chemins si on ne peut pas les parcourir, il faut le lire pour les belles descriptions d'une observatrice passionnée qui nous fait revivre nos enchantements et nos émotions. Dans les premières pages, elle écrit « Je suis de ces privilégiés qui la voient de chez eux. Je la vois même de ma terrasse, sertie dans une petite porte toujours ouverte, qui a été aménagée tout exprès pour lui servir de cadre ». Dans la dernière page, on lira : « Je l'aime d'être là, tutélaire ; je l'aime de m'offrir l'image d'une certaine durée du monde, et d'abord de la beauté ».





« Je l'aime d'être là,
tutélaire ; je l'aime de
m'offrir l'image d'une
certaine durée du
monde, et d'abord de la
beauté. »

Jacqueline de Romilly

André Tarditi

La stèle des frères Noat

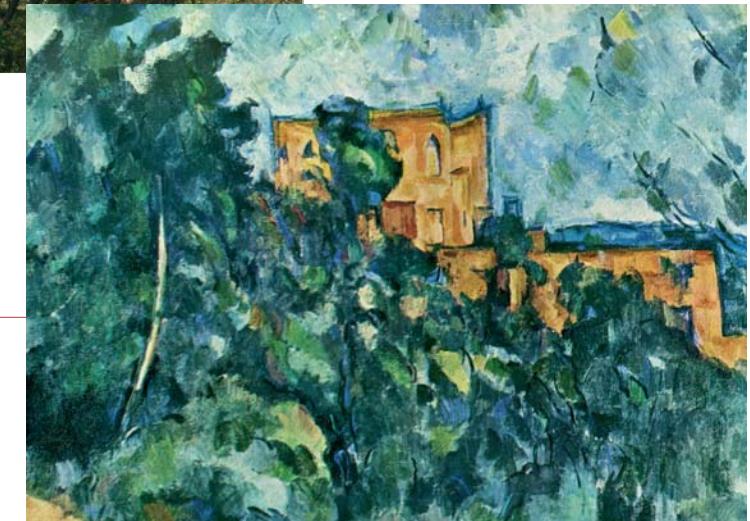
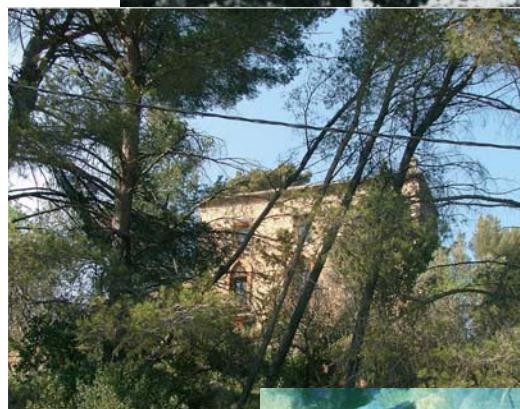
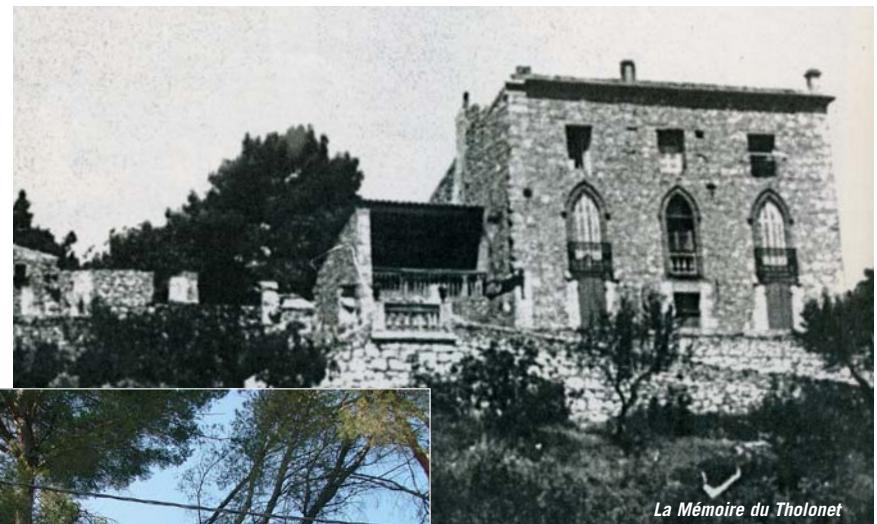
Les noms des victimes de la Résistance ont été rappelés par ceux qui se sont groupés en associations, « l'Association des victimes du nazisme ». Ils ont voulu que, pour les frères Noat, entrés dans la légende de la Résistance aixoise, une humble pierre, à la lisière de la route, porte leur nom et leurs prénoms et dise : « Ici le 17 août 1944 ils ont été lâchement assassinés par les allemands ». Association des victimes du nazisme. La stèle se trouve au numéro 1492 de la route, en retrait, en face de Château Noir.

Château Noir

Pour en repérer l'emplacement, il faut ralentir et rechercher la borne guidant l'entrée de cette propriété que Cézanne a franchie bien des fois.

Château Noir n'a pas été habité par un marchand de charbon ni hanté par le Diable. Il a été simplement badigeonné par le propriétaire qui (tout en sifflotant !) broyait du noir en faisant calciner des os dans un récipient hermétique pour vendre du noir animal dont les propriétés pharmacologiques étaient de pouvoir absorber, par un mécanisme physique, l'excès de liquide et de gaz à la hauteur du tube digestif. Le noir de ces murs, qui était son enseigne, a été effacé par les pluies. Pour éviter d'aller et venir avec tout le chargement de son matériel, Cézanne avait loué ici deux pièces pour l'entreposer. Dans les années cinquante, le groupe des peintres dits « du Château Noir » a séjourné dans cette propriété.

À travers les arbres, on peut distinguer la façade et l'originalité des fenêtres en arc brisé du premier étage bordées de briques qui retombent sur de courtes impostes.



Le pin de Cézanne

Environ 300 mètres plus loin, deux témoins jalonnent un pèlerinage cézannien. L'un est encore bien vivant, c'est un grand pin dont les hautes branches incurvées retombent sur le plat de la route comme elles s'étalent sur une des toiles du grand peintre aixois.

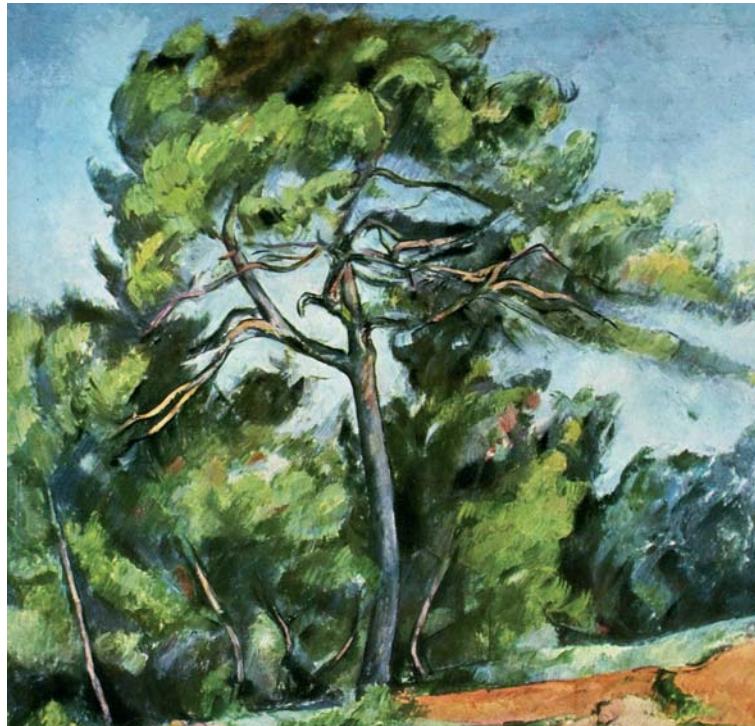
L'autre témoignage est cette borne, en face, au bord du chemin qui descend de la colline. Sur ce talus de terre rouge, on a placé une pierre très sobre, taillée dans de la brèche du Tholonet et gravée, (quoique pratiquement illisible actuellement), pour témoigner que: «D'ici, Cézanne a peint le paysage de Sainte-Victoire». Mais, depuis ces années, ce site a bien changé, la nature n'est pas une nature morte.



Dorian Caraty



La Mémoire du Tholonet



Paul Cézanne,
«Le grand pin»,
musée d'art de
São Paulo

Paul Cézanne

Cet ouvrage dont plus d'un chapitre s'honore du nom et du renom de Sainte-Victoire se devait d'évoquer Paul Cézanne dont l'œuvre a fait connaître ses paysages dans le monde entier. Grâce à lui, la montagne Sainte-Victoire appartient maintenant au patrimoine de l'humanité. Paul Cézanne est devenu la référence culturelle et touristique de sa ville natale, Aix-en-Provence.

En 1990, à l'occasion d'une exposition Cézanne, la ville a fait piquer dans ses rues des clous en cuivre gravés d'un «C» pour baliser ses parcours de citadin. Ils sont frappés à son nom, estampillés de cette lettre «C» qui borde le blason d'Aix-en-Provence avec



Guy Ballossier

ses pals, sa croix de Jérusalem et ses fleurs de lys qui figuraient dans le blason de Provence comme dans celui de France.

Pour découvrir les lieux que fréquentait Cézanne et suivre ses itinéraires favoris, dans sa bien-aimée ville natale, ce sont ces jalons qui nous guident. Ils nous mèneront vers le collège Mignet, son école de dessin, le musée Granet (un peintre aixois), sa maison natale, la chapellerie de son père, la terrasse du café des Deux Garçons sur le cours Mirabeau où, comme bien d'autres, il s'installait pour « regarder le temps passer » et, enfin, vers les fameux sites.

Cette route départementale D17 et les sentiers de la campagne aixoise ont été la grande voie de son inspiration. Il les a parcourus d'innombrables fois pour se rendre « sur le motif » pour étudier et peindre sur nature. Pour choisir ses paysages il lui arrivait de faire de longues marches dans ce magnifique cadre naturel. Regardons après lui, cette Sainte-Victoire. « Quel élan, quelle soif impérieuse de soleil et quelle mélancolie, le soir, quand toute cette pesanteur retombe ».

Un de ses plus célèbres tableaux est connu sous le titre : *La montagne Sainte-Victoire*, vue de Bibémus. Mais il pourrait s'appliquer à d'autres parmi la quarantaine de toiles des paysages favoris de sa jeunesse avec lesquels il entretiendra un lien affectif très étroit. Pour planter son chevalet il recherchait un endroit tranquille à l'écart des importuns. Il ne supportait pas d'être regardé alors qu'il peignait, il voulait qu'on lui « foute la paix ».

On peut l'imaginer assis sur un tabouret pliant, vêtu d'un pantalon de velours côtelé marron, d'une blouse bleue maculée de couleurs et chaussé de lourds brodequins, un chapeau de paille cabossé, jauni par le soleil incliné sur ses yeux, une barbe cernant son visage buriné à l'expression intense. Sur le sol, à côté, une grande boîte ouverte remplie de tubes, de couleurs, de palettes bariolées. On le dépeint comme un coléreux, il s'emportait pour des futilités et passait sa colère sur ses toiles, un taciturne, un ombrageux méfiant et bourru, comme sa peinture diraient les bœtiens.

Mais sa vie d'artiste a été ingrate. Ce fut un peintre solitaire, raillé de ses contemporains, ignoré des pouvoirs publics et qui ne reçut que de rares hommages à la fin de sa vie après 35 ans de labeur acharné. S'il fut aigri par l'insuccès, il a accepté sa solitude avec résignation (« l'isolement, voila ce dont je suis digne ») mais aussi avec fierté (« un peintre comme moi, il n'y en a qu'un tous les deux siècles »).

Quand son sujet était trop éloigné, il se faisait conduire en carriole ou séjournait sur place, couchait dans une paillière ou profitait de la bonne hospitalité d'un meunier. Mais aussi, plus commodément,

il louait une pièce comme au Château Noir, laissant son matériel dans un cabanon, à côté des carrières. Il avait aussi recours à un ATT (un âne tout terrain) pour porter tout son bagage et, peut-être que l'entêtement d'un bourricot a été à l'origine d'une grande toile. Notons en tout cas que c'était un robuste marcheur ; il n'a pas hésité à faire à pied le trajet Marseille-Aix un jour où il avait raté le dernier train.

A propos de ce trajet de Marseille à Aix, Ambroise Vollard, le grand marchand de tableaux de l'époque, qui tenait à rencontrer Paul Cézanne chez lui, l'avait fait en chemin de fer, et il lui semblait, dit-il, que « les rails se déroulaient à travers des toiles de Cézanne ».

Si la plupart de ses grandes œuvres qui ont enrichi les musées étrangers ne nous sont pas accessibles, nous avons ici l'irremplaçable privilège de contempler l'éternel original, le panorama grandiose, tous les merveilleux paysages de la montagne magique, son modèle d'élection. Ici, sur le plateau, l'enchevêtrement de la végétation, les formes géométriques et les découpes irrégulières des carrières lui ont inspiré une vision chaotique exprimée par des images compactes et rectilignes aux couleurs intenses faisant fi de la stricte perspective.

La structure géométrique du paysage apparaît dans la peinture pour la première fois. Cézanne ne voulait pas reproduire la nature, il voulait la représenter. Ce n'est pas la campagne harmonieuse qu'il a sous les yeux, mais une œuvre parallèle à la nature

« Quel élan, quelle
soif impérieuse de
soleil et quelle
mélancolie, le soir,
quand toute cette
pesanteur retombe »

Paul Cézanne



existant par elle-même. Peindre d'après nature, ce n'était pas copier mais réaliser ses sensations.

Ses plus grandes toiles, mais, ici il s'agit de leur taille, ont été peintes dans son atelier du chemin des Lauves qu'il avait fait construire sur une colline au nord de la ville face au vaste panorama de «la Montagne». L'ambiance de ce lieu de travail a été conservée et l'on y découvre divers objets qui l'ont inspiré pour peindre ses célèbres natures mortes. Le musée Granet à Aix ne possède aucune toile importante de Cézanne. Seules sont exposées trois aquarelles et quelques toiles mises en dépôt par l'État. Mais, dans son ancien aménagement, le musée de sa ville avait évoqué le souvenir de cet illustre aixois en réservant, au rez-de-chaussée, une salle d'exposition, la salle John Rewald, aux œuvres de ses contemporains et amis : Numa Coste, Achille Empéraire, Louis Leydet, Henri Pontier, Philippe Solari. À l'entrée, on était accueilli par un tableau de Hermann Paul qui représentait Cézanne en train de peindre, dans un portrait en pied émouvant et évocateur.

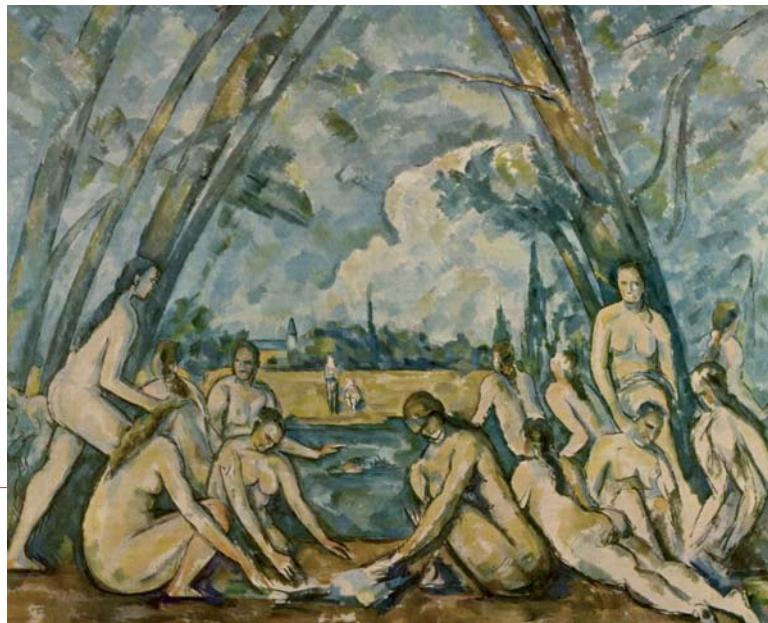
Ses premières exécutions ont été inspirées par le romantisme. Toute sa vie, il restera attaché à Delacroix, son peintre de chevet. Il aura sa période impressionniste, procédant par petites touches puis s'orientera vers une facture très personnelle, ne respectant pas les règles traditionnelles de la perspective, juxtaposant les masses et les couleurs, qui ouvrira une orientation nouvelle dans l'art de peindre. Autour du « point central », il articule les formes naturelles du paysage dans des touches juxtaposées et des formes géométriques simples. Dans une de ses lettres à son frère Théo, Vincent Van Gogh, à propos de Cézanne, dit qu'il « a donné le côté âpre de la Provence ». Cézanne lui, s'est exprimé encore plus carrément en répondant à Van Gogh, qui lui demandait ce qu'il pensait de sa peinture : « sincèrement, vous faites une peinture de fou ».

Il a commencé à étudier le nu à l'école municipale gratuite de dessin d'Aix et il continuera à l'étudier à Paris à l'Académie Suisse d'après des modèles vivants. Dans deux toiles, une de 1870 et une autre de 1873 (au musée d'Orsay), reprenant le thème de l'Olympia de Manet, il se représente lui-même en face d'une courtisane dans



«Cézanne à la palette»,
collection de la famille de l'artiste,
Paris

Paul Cézanne,
«Grandes baigneuses»,
Musée d'art de
Philadelphie



une position des plus professionnelles. Cette expression de la tentation et de l'admiration en face du corps nu d'une femme a pu faire jaser les psychanalystes. Et ils ne manqueront pas de souligner que dans son atelier des Lauves, il avait fait pratiquer une haute ouverture verticale dans le mur pour le passage des tableaux de ses baigneuses, un modèle récurrent. Toutes ses baigneuses seraient-elles l'expression de conflits névrotiques dans ses rapports avec les femmes ? Ces femmes dont il voulait « marier les courbes aux pentes des collines » ne sont pas des habituées du « Bain turc » !

C'est en octobre 2006 que sera célébré l'anniversaire de sa mort à l'âge de soixante-sept ans. Jadis, une famille de pauvres gens originaires de Cesana en Italie, venue chercher fortune en France, a pris le nom de son village, Cesana, que l'on rencontre de l'autre côté du Montgenèvre à proximité d'Oulx sur la route de Turin. Les

grands-parents de Paul Cézanne étaient des gavots descendus du Briançonnais, puis installés dans le Var.

Paul Cézanne est né à Aix le 19 janvier 1839 sous le signe du Capricorne. Son père, né à Pourrières, après avoir été négociant en chapeaux, a tenu boutique 55, Cours Mirabeau, à l'enseigne « chapellerie du Cours Mirabeau, gros et détail ». Il s'est orienté ensuite vers une carrière de banquier et y prospéra. Homme à l'esprit rationnel, il souhaitait que son fils se dirige vers une carrière juridique et financière plutôt que vers une expression artistique qu'il ne comprendra jamais.

C'est à 13 ans que le jeune Paul entre comme interne au lycée Bourbon, actuel collège Mignet, rue Cardinale. Il s'y montrera bon élève, suivant de solides études classiques, s'intéressant plus particulièrement à l'étude du latin et de la littérature française, base de toute bonne culture générale. Il était deuxième piston dans la fanfare du collège et se divertissait en soufflant dans son cornet (Zola soufflait dans sa clarinette) les refrains de l'époque défilant, triomphalement à travers les rues d'Aix. Il a mis sur toile son instrument favori dans : « Les grosses pommes ». Toute sa vie, il relira avec plaisir Horace et Virgile et se récitera par cœur les vers des Fleurs du mal de Baudelaire, ses poèmes préférés.

Ami d'enfance d'Émile Zola avec lequel il avait marché, couru, grimpé dans la campagne aixoise, passé en revue la littérature et l'art, il sera son condisciple et leurs carrières respectives entretiendront longtemps leur amitié. Dans son ouvrage *L'œuvre*, (publiée en feuilleton à partir de 1886), Émile Zola fait vivre le personnage de Claude Lantier, un peintre auquel il donne une dimension tragique. Il a une très haute idée de son art, de sa mission d'artiste, mais cette exigence ne lui permet pas de s'imposer. Obsédé par l'échec de son expression artistique, il se suicide. Cézanne ne partageait pas du tout l'analyse du romancier sur la création artistique et sa version romanesque. Lui que l'insuccès n'avait jamais découragé a dû être profondément choqué par ce manque de psychologie. Sa réponse fut l'arrêt de toute correspondance et de toutes relations. Il ne fera qu'un court séjour à l'Université de Droit et entreprit des études de dessin ayant

obtenu une pension de son père. S'il obtint un second prix à l'école de dessin en 1856, il poursuivit normalement ses études jusqu'au baccalauréat en 1858. N'ayant pas été admis à l'Académie des Beaux-Arts d'Aix, il retourne chez ses parents dans la Bastide du Jas de Bouffan datant du XVIII^e siècle.

Dans ce domaine paternel, il passera une grande partie de son existence. C'était pour lui «son lieu d'origine» dans lequel il vivra les débuts de sa carrière artistique. Son père lui permettra de peindre de vastes fresques allégoriques directement sur les murs du salon que par ironie ou boutade, il signait: Ingres. Notons que si son père n'approuvait pas le choix de sa carrière, et malgré ses piètres débuts de peintre à Paris, il lui accordera quand même un revenu mensuel pour qu'il puisse se consacrer entièrement à sa peinture.

Pendant une vingtaine d'années, il fera la navette entre Aix et Paris où il ne réussira jamais à intéresser les salons de peinture. S'il peint beaucoup pendant cette période, il ne vend aucune de ses toiles qui ne rencontrent qu'indifférence ou critiques. Le milieu culturel qui a vu les œuvres de Cézanne n'était pas celui des amateurs du côté

de Boston, de Philadelphie ou de *The Barn Foundation*.

Ses séjours à Paris lui font rencontrer Pissarro, Renoir, Rodin, Clemenceau et Monet. Il s'installera à l'Estaque avec son modèle, une jeune ouvrière sans dot qui n'avait pas le profil de bru pour un banquier et pendant plusieurs années il cachera sa liaison à son père. Notons que son père ne se maria, avec son ancienne employée, qu'en 1845, cinq ans après la naissance de Paul. Très attaché à sa mère, après la mort de son père, il vivra quelque temps avec elle dans la bastide familiale surnommée : «La bergerie des vents» ou le «gîte du vent», alors que sa femme et son jeune fils, Paul, demeurent à Paris. Après la mort de sa mère en 1899, il s'installe à Aix, rue Boulegon où il restera jusqu'à sa mort.

Il aimait inviter ses vieux amis au restaurant et s'installer devant une bonne table. C'est lui qui régalaient et commandait des plats de cuisine régionale comme par exemple un canard aux olives accompagné du fameux vin cuit... de Palette. Un bel exemple d'excellent accord entre mets et vin. Notons qu'à la mort de son père, il a alors 47 ans, il hérite d'une grosse fortune qui le met définitivement à l'abri de tout souci matériel.

Cet homme solitaire qui semblait appartenir à une autre planète n'a jamais connu la notoriété que méritait son talent, personne n'a jamais découvert son génie. De son vivant, l'œuvre de Cézanne n'a été appréciée que par de rares initiés (Signac aura plusieurs tableaux de Cézanne dans sa collection) et ignorée ou refusée par les milieux de l'art officiel. Ce n'est qu'en décembre 1895, lors d'une exposition dans la galerie d'Ambroise Vollard (dont il fera le portrait), qui ne présentait que des tableaux de Cézanne, que ses œuvres furent prises en considération par quelques connaisseurs.

Après sa mort, son art a inspiré la plupart des écoles de peinture contemporaines qui y ont puisé les éléments du figuratif et de l'abstrait. Malgré sa réflexion pessimiste : «Mon âge et ma santé ne me permettront jamais de réaliser le rêve d'art que j'ai poursuivi toute ma vie», sa peinture a exercé une fascination universelle sur plusieurs générations. Mort, il a influencé toute la peinture contemporaine, il est devenu l'un des pères de l'art moderne.



Le «Relais Cézanne», où le peintre aimait inviter ses vieux amis et s'installer devant une bonne table.

Jean-François Lassagne



Jean-francois Lassagne

Le 15 octobre 1906, alors qu'il est sur le site, à proximité de son atelier, l'orage éclate. Il quitte les lieux, marche sous la pluie et, en rentrant, il tombe inanimé. On le découvre un peu plus tard et on le ramène à son domicile de la rue Boulegon. Mais le lendemain, il repart et, à nouveau pris de malaise, il regagne péniblement sa demeure et s'alite. Il est pris d'une congestion pulmonaire et sombre dans le délire. Il est seul, sa femme et son fils sont à Paris. Il meurt dans la nuit du 22 au 23 octobre 1906 alors que, quelques jours auparavant, il peignait encore. S'il n'est pas mort sur le site comme Molière est mort sur la scène, comme lui, il aura exercé son art jusqu'au dernier jour, lui aussi aura eu la mort de sa vie.

À l'occasion de son centenaire, le Tholonet lui a élevé une stèle « À Paul Cézanne », au bord de la route départementale 17 qu'il a si souvent empruntée. Il repose au cimetière Saint-Pierre d'Aix-en-Provence, sa tombe est signalée par une corbeille de fleurs au bord de l'allée n°6. On pourra méditer sur la situation de sa dernière demeure dans un cadre des plus symboliques. Un long regard entre les pins, entre les tombes, débouche sur la cime nue du roc de Sainte-Victoire au-dessus d'une masse profonde de verdure.

En face, sous une simple dalle reposent les cendres de John Rewald, son admirateur, mort en 1994, celui qui s'est attaché à étudier de manière approfondie avec précision, lucidité et admiration la manière et l'expression de son œuvre. C'est une fondation américaine qui a acheté son atelier de la route des Lauves et en a fait don en 1954 à la ville, à charge pour elle de l'ouvrir au public.



Guy Ballossier

Les restanques

C e que les paysans d'autrefois tiraient d'abord du sol c'était l'abondante pierraille encombrant la terre arable, pierraille qui devait être retirée pour ne pas ébrécher les outils ni étouffer les semaines.

Pour l'en débarrasser, les pierres étaient mises en tas et formaient des « clapiers » selon le vocable provençal dont la racine est : *clap* qui est tiré lui-même de *klappa*, pierre plate (d'origine pré indo-européenne). *Clap* se retrouve dans des patronymes comme celui de Luc de Clapiers, marquis de Vauvenargues ou le toponyme de Clap, hameau de la commune de Vauvenargues.

Ces pierres n'étaient pas toutes jetées en vrac, mais empilées avec soin en tas bâtis pour tenir le moins de place au sol sur les bons terrains. Celles qui devaient servir à l'édition de bories, de restanques et de bâtiments étaient mises à sécher pour en diminuer l'hygrométrie et les faire durcir en pierres sèches. Après environ un an ou plus, chaque pierre était testée à la « martelette » pour la faire sonner et déceler une éventuelle fissure. Elles étaient ensuite retaillées avec le pic de rachalar.

Ces murets de pierres sèches délimitaient le terrain. La hauteur de certains était calculée en fonction de la hauteur de saut du loup pour qu'il ne pénètre pas dans l'enclos mais aussi pour que les animaux domestiques ne jouent pas à la chèvre de monsieur Seguin.

Le faîte était terminé par un rang de pierres disposées verticalement en « arêtes de poisson », c'est-à-dire penchées à l'oblique pour que la pesée de l'une sur l'autre assure à l'ensemble une forte cohésion et une bonne stabilité. Et puis les sabots des chèvres n'aiment pas les arêtes de poisson.

Pour retenir la terre et faire face à l'érosion, ces ouvrages, montés sans charpente ni coffrage, devaient être construits avec soin.



Les pierres étaient posées dans le sens originel selon les « lits » naturels des strates de sédimentation et non en « délit », une faute, un « délit » que ne commettaient pas les bons manœuvriers au savoir-faire éprouvé. Les pierres étaient croisées pour qu'elles se solidarisent, un montage en pile est instable et peut amorcer le « coup de sabre » qui fait que tout s'écroule.

Chaque pierre était donc calée dans les six directions pour que l'emboîtement soit le meilleur possible et ne renferme aucun jeu dans le blocage, ni d'éclats de pierre verticaux qui se comporteraient alors comme des coins et risqueraient de provoquer des déformations et des ventres.

L'écoulement des eaux de pluie était favorisé par un drainage de petits cailloux disposés entre la terre et le parement intérieur

du muret. La chaleur du soleil de la journée accumulée dans les pierres était restituée pendant la nuit et constituait une bonne régulation thermique pour les sols environnants.

Cette architecture rurale élémentaire peut être qualifiée de vernaculaire, c'est-à-dire qui est propre au pays et liée à ses ressources. Le mot « restanque » est un terme de la langue provençale, elle-même langue vernaculaire. Construire des terrasses et des restanques, comme des banquettes, et les étayer solidement a représenté un labeur considérable.

C'est la poussée démographique de la fin du XVIII^e siècle qui, dans tout le bassin méditerranéen, a conduit les paysans à entreprendre ce travail de fourmi pour pouvoir cultiver davantage de terres tout en conservant les techniques agricoles vieilles de plusieurs siècles.

La pierre de Bibémus

Tandis que l'on roule au pied de la montagne, on n'est pas loin de la molasse, cette pierre tendre, facile à débiter en blocs mais friable et poreuse qui recouvre le plateau de Bibémus à l'ouest du massif.

Comme Bibémus a un nom qui sonne bien, on pourrait l'utiliser pour un sobriquet comme, par exemple, Aix-en-Bibémus pour rendre hommage à ce plateau. De ses carrières ont été extraites la pierre et le sable qui ont servi à édifier la plupart des monuments et grandes habitations d'Aix-en-Provence. Le quartier Mazarin, ainsi que les vieux quartiers de la ville, sont construits en partie en pierre de Bibémus. L'Hôtel de Ville ainsi que le Pavillon Vendôme sont parmi les plus belles réalisations de cette époque.

Mais les bossages et les refends des édifices, les consoles, les moulures, les volutes, les éléments de décoration des façades pré-

sentent souvent des traces d'usure, de dégradation qui témoignent de la qualité inégale de cette pierre de Bibémus. C'est pourquoi on lui a souvent préféré la pierre de Rognes, de meilleure qualité.

L'exploitation des carrières s'est arrêtée vers 1885. C'est à noter parce que l'on n'imagine pas Paul Cézanne, recherchant le silence et la solitude, s'accommoder des impacts sonores du marteau, du pic et des explosions. Il aurait délaissé ces paysages de roches aux couleurs de feu dans le vert intense de la végétation.

Le Pavillon Vendôme,
réalisé en pierre
de Bibémus



La marne rouge



Dorian Caraty

La marne rouge

Dans les bosquets qui étagent les collines sur ce versant sud, c'est la marne rouge, rouge mat, qui constitue le substrat originel qui se découvre dans les vallons comme l'intimité sanglante de la terre.

Si le substrat originel est peu favorable à la propagation des racines, des dépôts plus récents constituent des formations mieux aérées, mieux structurées et qui, tout en étant profondes, présentent de bonnes conditions pour l'environnement végétal.

Lors des fortes pluies d'automne, sur les plus grandes pentes, la végétation ne retient pas le sol et il s'érode, se ravine, la marne et les cailloux dévalent jusqu'au bas des sentiers et s'étalent comme un gâchis sur la route.

Mais il faut signaler que l'on utilisait cette marne (ou argile) pour la fabrication des tuiles et des carrelages. L'argile mélangée à l'eau composait une pâte à cuire modelée dans des moules et chauffée dans d'énormes fours. Dans le chapitre *Un coup d'œil sur la vallée de l'Arc*, on verra comment aujourd'hui fonctionne cette exploitation.

Dans cette première partie du circuit, de somptueux paysages entrevus s'ouvrent dans des failles rutilantes de sa couleur si caractéristique. Pour en voir de plus près le grain et les modelés, il faut repérer, après le parking de Toscan, un panneau vert Route Cézanne, et celui qui indique : La sauvine SV 105 en direction du barrage de Bimont, il y a de la place pour stationner un moment et faire une manœuvre.

Les oratoires

On en rencontrera plus d'une vingtaine sur notre parcours. Pour se concilier les forces de la nature, pour se protéger des animaux sauvages, pour assurer la fécondité des femmes et la fertilité de la terre, les hommes ont élevé des lieux de culte et de vénération.

Puis le christianisme a peuplé les routes, les chemins, les carrefours, les lisières des champs, d'oratoires, de croix et de sanctuaires. Dans ce milieu rural, chacun vivait durement pour gagner sa vie faite de lourds et humbles travaux, chargée de misère et de résignation. Mais au pied de l'oratoire, la foi la plus simple était illuminée d'espoir et de ferveur.

On vient seul, pour une prière ou bien en pèlerinage pour commémorer une fête, suivre une mission apostolique, célébrer un rite corporatif ou le souvenir d'une intervention miraculeuse. On peut dire que les oratoires sont un témoin de l'art populaire qui s'exprime dans l'expression religieuse. Ils mettent une note de spiritualité dans la nature et témoignent de l'exigence métaphysique de la condition humaine.

A l'époque de la contre-Réforme le renouveau catholique a stimulé les ordres religieux et entraîné le peuple dans un élan de dévotion. Louis XIII a consacré la France à la Sainte Vierge par le vœu prononcé 10 février 1630 à Saint-Germain-en-Laye.

«Louis par la grâce de Dieu roi de France et de Navarre, à tous ceux qui ces présentes lettres verront, salut... prenant la très sainte et très glorieuse Vierge pour protectrice spéciale de notre royaume, nous lui consacrons particulièrement notre personne et nos sujets...».

On assiste alors au redressement de la vie paroissiale, on édifie des chapelles, des oratoires dédiés à la Vierge, on multiplie les processions pour racheter ses fautes et assurer son salut selon les besoins spirituels de l'époque. Le christianisme accorde une importance toujours plus grande à la Vierge Marie, symbole absolu de la Mère et l'art populaire s'est emparé de son image.

Jusqu'au XIX^e siècle, on organisait des processions pour attirer sur les récoltes la protection du saint auquel l'oratoire était dédié, pour qu'il protège les bêtes ou anéantisse les... processions de chenilles. Les paysans imploraient le Christ ployant sous le poids de sa croix comme eux, à longueur de vie, sous le poids de leur dure condition.

Dans la campagne aixoise et tout au long des routes et des sentiers qui parcourent le massif Sainte-Victoire, on rencontre un bon nombre de ces chemins à souvenirs qui, comme d'autres vestiges, font partie de notre patrimoine. Bien que des plus frustes, ces constructions montées avec les pierres du voisinage étaient des produits de cette architecture paysanne pratiquée par des gens qui avaient tous quelques notions de maçonnerie, le sens des justes proportions et savaient planter un décor dépouillé.

L'association qui assure la gestion et la sauvegarde de tous ces anciens lieux est celle des « Amis des oratoires ». Elle a été créée en 1931 à Aix-en-Provence et regroupe aujourd'hui toutes les provinces françaises avec environ 15 000 oratoires. Il y en a 950 dans le département des Bouches-du-Rhône. Elle possède une abondante documentation et des fiches qui décrivent chaque monument. Elle organise des réunions, participe aux cérémonies, édite un bulletin de liaison. Et, grâce à son action soutenue, un grand nombre d'oratoires ont été sauvés de la destruction et restaurés. Son action s'étend à l'étranger où il y a plus de 50 délégués, correspondants et chargés de mission.

L'oratoire de Notre-Dame

Le premier que l'on rencontre sur notre circuit est situé en face de l'entrée de la Campagne Saint-Estève, dans le domaine de Saint-Joseph, sur la commune du Tholonet. C'est une très belle construction en pierres de taille qui date vraisemblablement du XVII^e siècle. Il se dresse sous le houppier d'un énorme pin, autour de son socle fleurit un parterre d'iris. La Vierge à l'Enfant se tient dans une niche en forme de conque, flanquée de pilastres d'angle, décorée d'une coquille Saint-Jacques, une grille protège la façade. La procession des Rogations s'y rendait le dimanche qui suit la Saint-Marc (25 avril).



Guy Ballossier

La chapelle Saint-Joseph

On ne trouvera pas de panneau pour indiquer la chapelle Saint-Joseph qui se trouve aussi dans une propriété privée.

Cette chapelle évoque le souvenir du Père Teilhard de Chardin qui, après avoir fait son noviciat à Aix-en-Provence, entra dans l'ordre des Jésuites et séjourna dans ce domaine.

Si l'on est porté à réfléchir sur la structure de l'univers et son tissu métaphysique, l'œuvre de ce paléontologue et philosophe nous apporte une vision globale du monde, une vision unitaire qui comprend l'univers dans sa totalité. Il inclut dans un même mouvement évolutif la matière, la vie, l'homme et la société dans laquelle l'évolution cosmique se poursuit selon la loi de complexité-croissance. Dans l'unité du *weltstoff* (le tissu, la texture de l'univers), la matière et l'esprit sont indissolublement liés, la matière est la matrice de l'esprit, l'esprit est une structure de la matière.

Tous ses ouvrages sont riches en néologismes expressifs, en ferveur mystique, en énoncés poétiques... «et les grandes eaux de la matière, sans un frisson se sont chargées de vie».

Le champ du Tholonet

Dans le dernier virage avant d'arriver au Tholonet, on découvre un paysage de culture fermé par la majestueuse ligne de platanes qui borde l'accès au château.

En toutes saisons, ce vaste champ qui s'étale entre les deux routes, s'impose comme une expression de la richesse agricole dans une campagne utile.

Ô saison. Ô juillet... Un long regard sur le calme des blés !



Jean-François Lassagne

Autrefois, dans d'autres provinces, on aurait dit que ce terrain, gagné sur la forêt, avait été «essarté». Dans la Provence romaine, ce lopin de terre était peut-être une de ces parcelles de petits champs carrés, bien délimités et même cadastrés, cultivés de façon régulière et homogène, se prêtant bien au labour croisé.



Les cigales / André Masson

On évoquera le souvenir du peintre André Masson (1896-1987) dans le chapitre concernant le village du Tholonet, cependant il est intéressant de signaler que sa propriété et son atelier se trouvent à l'angle de la D 17 et de la carrière des Artauds, lieu-dit : « les Cigales ». Son petit-fils, Alexis Masson, peintre figuratif, s'y est installé en 1991.

Le barrage Zola

Avant d'arriver au Tholonet, le dernier chemin sur le côté gauche de la route, le chemin de la Paroisse est celui qui mène au barrage Zola, l'incontournable excursion.

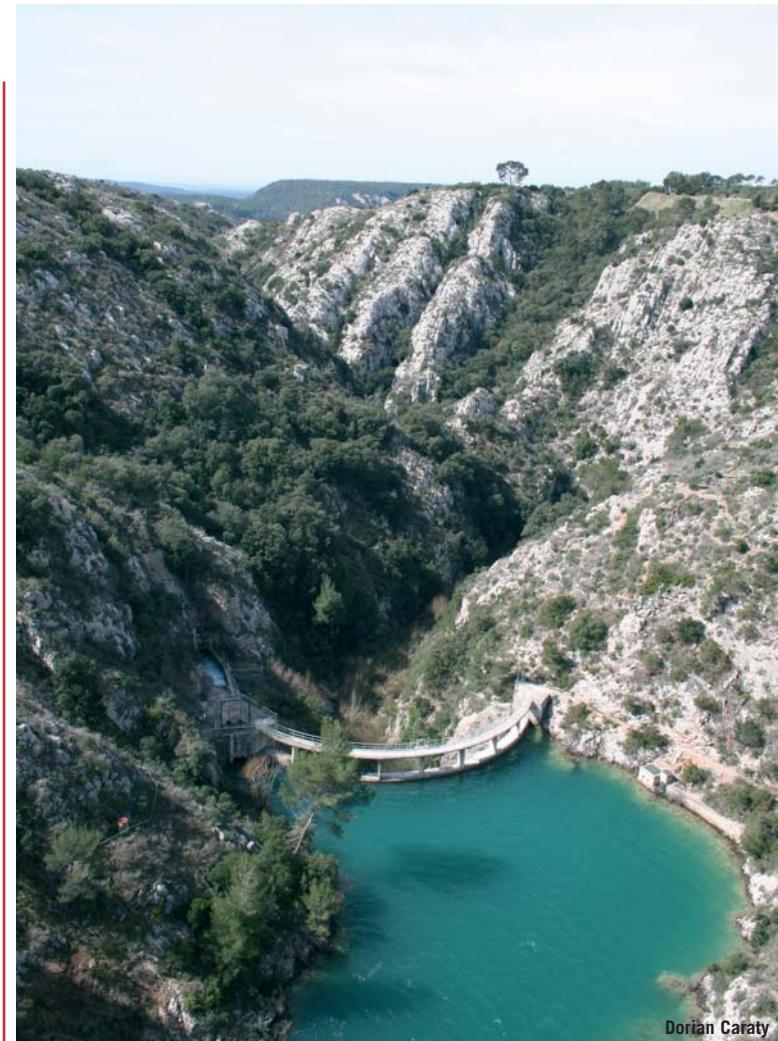
Elle est assez facile, il faut compter environ 2h30 pour l'aller et retour. La pente est parfois rude pour y accéder, mais la voie est large sans fondrières ni cailloux roulants. C'est une épreuve à la portée des enfants qui aiment marcher. Petits et grands pourront faire une halte à la hauteur du chemin DFCI (Défense de la Forêt Contre l'Incendie), devant une construction en forme de colonne non crépie. Sa présence insolite n'a pas encore reçu d'explication définitive. Elle reste « la colonne mystérieuse ».

Pour alimenter en eau les villes et les villages dont la population augmentait, pour irriguer les campagnes, il a fallu construire de nouveaux ouvrages.

L'épidémie de choléra qui avait ravagé la France entière en 1834, avait fait dramatiquement ressentir le manque d'eau potable, dans toute la Provence, alors limitée à la ration de dix litres d'eau par jour et par habitant.

Pour éviter le retour d'un tel fléau, des équipements

François Zola
(1795-1847)



Dorian Caraty

d'envergure devenaient nécessaires. Le Conseil municipal de 1838 examina la proposition d'un ingénieur d'origine italienne, François Zola. Il proposait de construire, dans les gorges de l'Infernet, un barrage de conception révolutionnaire. Cet ingénieur de génie ne verra pas la mise en service de son projet, il mourra d'une pleurésie, à l'âge

de 51 ans dans le dénuement, avant la fin des travaux entrepris. Son fils est alors âgé de sept ans, c'est Émile Zola, le futur écrivain.

Construit dans des roches calcaires dures, ce barrage referme la vallée des gorges de l'Infernet. Il fut vraisemblablement le premier barrage voûte contrairement au «barrage-poids», le poids de la maçonnerie n'étant plus la seule résistance à l'eau. Le principe de voûte lui permet de contenir la pression horizontale en amont. Il est scindé en anneaux successifs, calculés unitairement en fonction de leur position: la pression de l'eau sera plus forte dans le bas de l'ouvrage qu'à son couronnement. C'est une conception, révolutionnaire à cette époque, qui augmente considérablement la résistance à la pression de l'eau et par conséquent, la sécurité du barrage qui peut retenir jusqu'à 800 000 m³ d'eau. L'état de conservation du barrage, aussi solide et stable qu'au premier jour, confirme l'efficacité des calculs et des techniques préconisées par François Zola.

Le grand-père de Gono en tant qu'ouvrier a participé à sa construction. Cet ouvrage monté en pierre de taille, permettait de contenir l'eau de ruissellement de Sainte-Victoire afin de créer une réserve nécessaire à l'alimentation de la ville d'Aix tout au long de l'année. Le projet de construction rencontra l'opposition des grands propriétaires, dont les Gallifet, ce qui en retarda l'exécution. Il fut achevé en 1855 (1855 en Crimée, nos zouaves remportent les victoires de l'Alma et de Sébastopol), mais, compte tenu de la faible quantité d'eau récoltée à partir du massif Sainte-Victoire, ce barrage n'apportait pas les ressources suffisantes pour cette ville en forte croissance démographique.

Aujourd'hui il n'a plus fonction d'alimentation en eau, mais il est régulièrement entretenu pour sa situation dans l'environnement. Il a été classé en date du 18 octobre 1973.

L'aqueduc romain

Pour évoquer un autre cas de maîtrise hydraulique revenons aux Romains qui étaient des experts en la matière. Pour atteindre le site où se trouve l'aqueduc romain, il faut remonter le lit de la Cause.

Ces vestiges construits en petit appareil, c'est-à-dire avec des pierres de dimension moyenne régulièrement taillées, sont ceux d'un ouvrage mis en place pour faire franchir la rivière aux canalisations qui conduisaient les eaux de Saint-Antonin vers Aix-en-Provence à l'époque romaine. On voit encore les traces des trous dans le mur qui servaient à recevoir les poutres horizontales d'un échafaudage installé pour le montage des murs et leur entretien. On les appelle les «boulins» et ce même mot désigne les nichoirs des pigeonniers.

Des envahisseurs ont sans doute fait sauter cette structure pour assoiffer les défenseurs du village et, par la suite, les habitants ont récupéré ces pierres bien calibrées prêtes à l'emploi pour leurs constructions.



Mairie du Tholonet



André Tarditi

3

Le village du Tholonet

Les accès

Pour se rendre au Tholonet, si l'on ne veut pas y aller par quatre chemins, on prendra la route départementale D17 qui part du boulevard circulaire d'Aix-en-Provence.

Cette route s'appelle maintenant: route Cézanne depuis qu'elle a été classée par le décret Malraux du 17 juillet 1959. Pour mémoire, on peut rappeler qu'elle a été nommée petite route du Tholonet et, à la fin du XIX^e siècle, on disait encore: chemin du Tholonet. C'est la plus directe et elle nous fait arriver au Tholonet par une route « dérobée » qui nous prive de toute perspective sur les grandes allées qui mènent au château.

Le touriste sagace engagé sur la route Cézanne sera bien avisé de ne suivre cette route D 17 que sur environ 3 km à partir du panneau routier qui la signale au bord du boulevard circulaire à Aix. Après une série de virages dans la campagne et à la hauteur d'un panneau indiquant: « 33T3m » il tournera à droite pour prendre le grand chemin des moutons, la « Carraire des Artauds ».

Une « Carraire » était, au temps de la transhumance, une voie assortie d'un droit de passage pour les troupeaux de moutons. Les plus grandes traversaient toute la Provence pour rejoindre les Alpes, les petites servaient aux changements d'herbages locaux. Elles empruntaient d'anciennes voies romaines et leur grande largeur se retrouve dans bien des routes modernes. Elles étaient régies par le droit coutumier du fait que les servitudes de passage étaient réservées à la transhumance sur des chemins privés. Celle-là descend à travers la campagne pour rejoindre la D 64 C et son parcours arboré.

«Le Tholonet est un village incontournable, d'abord parce qu'il est adossé à la colline, on ne peut pas en faire le tour, et surtout parce qu'il est le premier village que l'on rencontre dans ce périple.»

C'est une autre voie d'accès, un «chemin des écoliers» qui sera la grande voie panoramique vers ce premier village. Elle emprunte la Nationale 7 chère à Charles Trenet qui chantait aussi «la route enchantée». On passe alors par Palette et les Artauds que l'on présentera plus loin.

Voir chapitre *Une variante par la route nationale 7.*

L'arrivée au village

En arrivant au Tholonet par cette approche ostentatoire, on retrouvera l'accès grandiose d'une vaste propriété provençale.

On est encadré par les hauts fûts des rangées de platanes (plantés vers 1840) qui se doublent en arrivant sur la dernière ligne droite et se poursuivent jusqu'au château en une large avenue de verdure. Ainsi guidé par les feuilles et les branches, allant à son pas ou à celui des chevaux, on avait, autrefois, tout le temps de respirer le parfum des troènes, des buis ou des fusains. Cette allure, dans le cadre d'une quadruple rangée de hauts platanes, permettait aussi d'apprécier la belle demeure et sa façade justement bien dégagée pour être admirée de loin.

Sans doute, Paul Cézanne, qui a peint le château, a-t-il eu plus d'un regard pour ces couleurs et ces volumes.

Le propriétaire, lui, avait l'avantage de voir venir de loin, les derniers mètres étant recouverts de gravier non tassé ce qui permettait d'entendre le craquement des cailloux avertissant de l'arrivée d'un visiteur.

Pour la visite du village, on ira se garer sous les chênes du parking voisin auquel la municipalité, par souci de prudence et de sécurité, a imposé un goulot d'étranglement.

On reviendra sur la place qui donne accès aux locaux de la



Jean-François Lassagne

Société du Canal de Provence. Son enseigne figure au-dessus d'un vaste fronton soulignant un mur d'encadrement auquel est adossée une large fontaine au bassin en forme de baignoire. On remarquera sur cette fontaine, un écu de pierre aux armes de la famille de Galliffet, les seigneurs du château. Ce blason, ancêtre de nos logos actuels se décrit en termes héraldiques: « De gueules, au chevron d'argent accompagné de trois trèfles d'or, posés deux et un ». Il est surmonté d'un heaume. La devise de la famille était « Bien faire et laisser dire ».

On serait tenté d'attribuer un style ou une époque à cette fontaine tant sa manière et sa forme en font une création originale. Son marbre veiné et jaspé a été tiré de la carrière du Tholonet dite

«Brèche du loup». Il ressemble au nougat mais il est plus dur. On retrouve ses taches noires et brunes sur fond jaune dans les hautes cheminées de la région.

L'eau courante, qu'un large bec déverse d'abord dans une vasque au-dessus de la baignoire, est une eau à regarder couler, elle n'est pas bonne à boire. Celle qui peut désaltérer arrive pure du Verdon et s'écoule d'une borne-fontaine voisine, de la même veine que la baignoire. «J'arrive pure du Verdon pour vous désaltérer», dit-elle.

Entre ces deux eaux, un figuier a pris racine. Arbre familier, il se plaît dans nos murs, on lui prête le pouvoir d'éloigner la foudre.

«J'arrive pure
du Verdon pour
vous désaltérer»



Guy Ballossier



Dorian Caraty

Le château



C'est du côté extérieur de la haie, qui n'existe que depuis la construction de la D 17, que l'on s'arrêtera pour examiner le château du Tholonet adossé à une haute paroi rocheuse. La bastide a été construite en 1643 (1643, mort de Louis XIII, le grand Condé et la victoire de Rocroi) et transformée en château au XVIII^e siècle. Il n'y a pas de grille du parc avec barreaux ouvragés et écusson en fer forgé, il n'y a pas d'entrée du château encadrée de piliers carrés ou à ressauts. Ni boules, ni vases, ni gardien à crinière ne vous font lever les yeux.

Si l'on entre dans le château du Tholonet par une ouverture sans apparat, on y retrouve cependant la plupart des caractères communs aux bastides de Provence.

Dans les bastides, ce sont les lignes de l'architecture, la répartition des masses et des volumes qui font l'équilibre et l'harmonie de l'ensemble. Insérées dans un cadre naturel, elles ne sont pas soulignées d'éléments décoratifs comme les hôtels urbains. La seule variété ornementale est le plus souvent un portail triomphant qui s'ouvre à deux battants au milieu de la façade. L'architecture simple et équilibrée de cette bastide s'apprécie pour elle-même et peut être tenue pour un paradigme dans la mesure où elle contient une grande partie des éléments d'architecture qui composent ces constructions provençales.

Cette vaste demeure s'étage sur trois niveaux dont le dernier ne présente pas la réduction habituelle de l'attique, dernier étage

de proportions moindres que l'étage inférieur. Sa façade est animée par un grand perron qui borde une fontaine ornée de deux chevaux marins pacifiquement accroupis sous le masque de Neptune. Le corps principal du bâtiment qui s'élève sur deux étages est bordé de deux ailes plus basses en légère saillie. Les hautes ouvertures des portes-fenêtres du rez-de-chaussée sont groupées symétriquement, et, comme celles des autres niveaux, elles se succèdent en travées régulières selon le plan traditionnel.

Les éléments d'architecture gréco-romaine, les formes de la Renaissance, voire les motifs du baroque qui sont habituellement employés pour décorer la porte d'accueil sont, ici, réduits à l'essentiel. L'embrasure de ce por-

tail est flanquée de deux pilastres à refends qui se prolongent en claveaux obliques au-dessus de l'imposte. La corniche terminale est des plus simples et l'on notera l'absence de fronton et de moulures.

Si les fenêtres n'ont reçu qu'un encadrement élémentaire, sans entourage en moellons calibrés, les angles de la construction font valoir le soin apporté à l'élévation de leur chaînage géométrique en solides pierres de taille superposées. Un torchis recouvre tous les murs; en Provence, les pierres ne sont pas prévues pour être à l'air libre et visibles. Le toit à quatre pentes, avec l'inclinaison de rigueur, soit de 30%, permet une bonne évacuation des eaux de pluie et assure la stabilité des lourdes tuiles autrefois posées sans agrafes. C'est aussi en fonction du vent, le mistral, ce «fléau» que les bastides étaient orientées.

Le château, quoique protégé par la colline, n'a aucune ouverture sur sa face nord et, comme ailleurs, il est orienté du côté ensoleillé pour profiter au maximum des rayons du soleil et de la lumière tout au long de l'hiver. La végétation de la tonnelle et de la terrasse permettait de s'en protéger en été.

On sait qu'une salle de théâtre y avait sa place ainsi qu'une église ou du moins une chapelle. En face de la porte d'entrée, se trouve un point de fraîcheur, une petite fontaine qui est la réplique d'un plus grand bassin placé en contrebas au niveau du sol. C'est par une barbe bouclée que l'eau s'écoule dans un bassin de marbre du Tholonet sous l'œil éteint de deux animaux amphibiens vieillis par l'érosion.

Au pied des hauts platanes, autour de la pelouse, les eaux dormantes de la Cause, qui porte le nom tumultueux «d'Infernet», dans son cours supérieur, se sont assagies en eaux dormantes dans des bassins rectilignes qui reflètent les couleurs tendres de la façade et les verts sombre des arbres.

La fontaine sous le perron du château



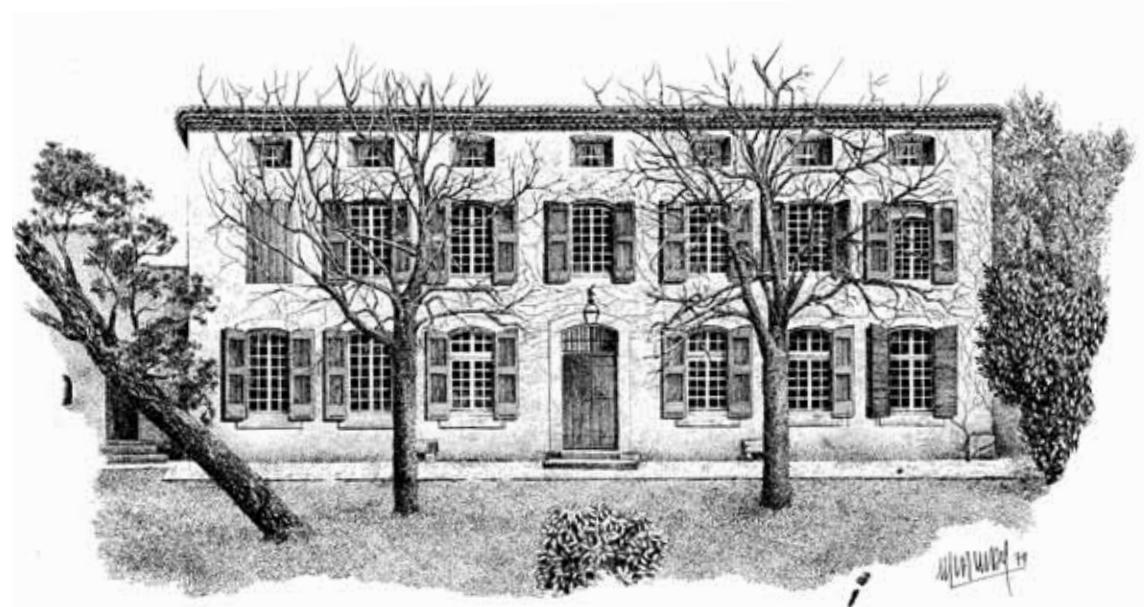
Société du Canal de Provence

Une bastide

La visite d'une bastide commence par son jardin, un jardin est un reflet de la société du moment et du milieu local. L'homme a choisi de naître dans le paradis d'un jardin, l'origine des jardins dans le jardin des origines dit-on ! Un jardin faisait l'objet de tous les soins du propriétaire et son décor prolongeait celui de la résidence, il était organisé pour paraître, pour recevoir le voisinage, pour se divertir. Il comportait des espaces réservés aux jeux de boules, des espaces pour la danse et aussi des espaces aménagés pour la chasse. Une chasse très particulière, une sorte de chasse de salon, une chasse pour les dames, appelée « la tèse ». Des allées étroites étaient spécialement aménagées et couvertes avec des plantations de buissons grimpants formant voûte. Les oiseaux étaient attirés par les baies, par les fruits des sorbiers, par la rigole courant au milieu de l'allée. On les rabattait vers les larges filets tendus pour les piéger.

Il est dommage que dans le parc de ce château, il ne reste plus de haies de buis ou de charmille. On aurait pu évoquer les jeux de jardin, les jeux énigmatiques du labyrinthe paysager et de ses trompeuses allées. Des palissades de verdure montaient plus haut que le promeneur pour le dérouter et lui donner du fil à retordre.

Les négociants de Marseille, les magistrats d'Aix, la noblesse et les bourgeois bien nantis, qui passaient une partie de leur vie dans leurs vastes domaines, avaient la double vocation de résidents en villégiature et d'exploitants agricoles. Ils se comportaient en véritables professionnels, menant des recherches agronomiques pour améliorer le rendement des cultures. S'ils avaient dépensé pour le plaisir et l'apparat, ils avaient, avec discernement, investi dans la culture et l'élevage pour se ménager des revenus complémentaires. Mistral relate la réussite d'un ancien magistrat qui avait installé une porcherie de toutes pièces, « on le voyait entrer dans la ville, à cheval, guêtré comme un riche toucheur, conduisant fièrement son troupeau de porcs anglais ».



Châteaux et bastides du pays d'Aix, René Borricand

Ici comme ailleurs, à proximité de la villégiature, dans le prolongement des espaces d'agrément, s'élèvent les bâtiments de la ferme, source de production et de revenus. Pendant les périodes de peste, on pouvait y vivre en autarcie.

Les bastides, en tant que lieux de loisirs et de divertissement n'étaient occupées que quelques mois par an. Hors saison, elles ne restaient pas meublées et il fallait de 30 à 40 chariots pour déménager tout le mobilier, car déjà, les pillages allaient bon train.

On fait toujours remarquer que la demeure paysanne du fermier voisinait avec celle du maître et qu'elle était vaste, voire confortable. En milieu méditerranéen, les rapports entre la noblesse et les gens de la terre étaient familiers. Ils vivaient dans un même milieu, au même rythme, espéraient les mêmes récoltes parlaient la même langue provençale et vivaient au sein d'une structure sociale fondée sur la famille, le clan politique ou partisan, l'esprit du terroir.

Ces bastides ont été, en général, édifiées sur des domaines agricoles assez importants et prospères. Les grandes familles les ont fait valoir, les ont développées et leur ont conféré un prestige dans la communauté villageoise. La redevance de l'exploitant était fixée dans des baux, soit en nature, soit en argent, soit les deux. Selon la conception latine du droit, on écrivait, on faisait un contrat net et précis. Les obligations étaient définies avec rigueur. Par exemple, selon la qualité du sol et les céréales semées, le propriétaire exigeait un labour croisé pour bien travailler la terre et permettre une bonne infiltration des eaux de pluie.

Sur ces terres productives, on cultivait céréales et fourrages et les arbres fruitiers les plus nombreux étaient les oliviers et les amandiers. Contre la colline, derrière les bâtiments, il n'y avait pas moins de 150 ruches installées. La ferme comprenait des communs, bâtiments bas pour loger les serviteurs, les ouvriers des champs, plus une écurie, une grange à foin, une bergerie, (il y a eu des moutons jusque dans les années cinquante), un moulin à farine et un à huile et plusieurs hectares de terrain arrosés par les eaux de la Cause et par des sources alimentant les fontaines et les douves.

La propriété a appartenu à la famille des Galliffet dont la renommée doit beaucoup à ses membres du Parlement de Provence. Si ce n'est pas une locomotive que l'on voit à gauche dans le parc, cet engin fait penser à un décor surréaliste. Cette belle et noire machine est une « locomobile », d'une puissance de 6 CV, elle servait à actionner le treuil utilisé pour remonter les déblais du creusement du canal du Verdon. Elle a été fabriquée à Aix par les Établissements Labin.

Un mécanisme encore plus antique, une noria ou roue à godets, est exposée à proximité. Les norias, qui tirent leur nom d'un mot espagnol, permettaient le relevage d'eau pour l'arrosage. Cette technique, caractéristique du monde méditerranéen, fut inventée sur les rives du Nil quelques siècles avant notre ère. Un âne ou un mulet entraînait un engrenage qui faisait tourner une chaîne sans fin.

La noria, ou roue à godets, permettait le relevage d'eau pour l'arrosage.

La « luno », la roue équipée de godets en terre cuite les faisait monter et l'eau se déversait dans une auge.

Le travail du marbre du Tholonet a fait partie de l'activité du domaine. Le bâtiment qui se trouve à droite, adossé à la colline, s'ouvre sur un encadrement de porte du XVII^e siècle. Ce marbre était très apprécié à Paris où il était acheté sous la dénomination de « Brèche d'Alep ». Comme pour le moulin à huile, c'est la force motrice de la rivière qui actionnait les machines de taille et de polissage.

La vaste salle du moulin à huile qui transformait sur place les olives en huile se trouve au bord de la route. Elle est fermée au public.

En remontant le vallon, derrière le château, on rencontre un mur en ruine d'une hauteur de 20 mètres. On s'est demandé à quoi un tel édifice avait pu servir. À cette époque de la construction du barrage Zola, on avait observé que, compte tenu de l'absence de marques d'ancre dans le rocher, il ne pouvait s'agir de barrage mais d'un pont aqueduc. Il semble aujourd'hui certain qu'il s'agissait bien d'un ouvrage de franchissement des eaux en provenance de Saint-Antonin pour alimenter Aix à l'époque romaine.

Voir *L'aqueduc romain* dans ce même chapitre.



Rilke Heckenroth

La saga des Galliffet

C'est en 1637 (1637, Louis XIII consacre le royaume à la Vierge) qu'Alexandre de Galliffet, ayant acheté cette propriété à la famille d'Albertas, devint le premier seigneur du Tholonet.

Alexandre, comme plusieurs membres de la famille, siégeait au Parlement d'Aix dont il a occupé le siège de Président. Ce Parlement de Provence, institution majeure dans la province, était qualifié de « fléau » au même titre que la Durance et le mistral. Il dérangeait le pouvoir royal auquel il adressait des remontrances sur les questions fiscales et le petit peuple pour les lourdes charges qu'il lui imposait.

On peut aussi donner une autre explication en reprenant la première formulation qui était « Trois choses gâtent la Provence : le vent, la Comtesse et la Durance ». La Comtesse (terme régional) symbolise ici la Réforme ; il s'agit de la comtesse de Tende, épouse protestante du comte Claude de Savoie qui obtint une trêve pendant les guerres de religion. Le Parlement, lui fait maintenant partie de l'Histoire, la Durance, elle, ne sort plus de son lit, elle ne s'étale plus sur des zones inondables, le canal de Provence l'a épuisée. Seul le mistral reste dans le vent.

Ces nobles magistrats du Parlement, pour tenir leur rang, avaient équipé le château en pièces de réception et d'apparat. Il comportait une chapelle pour les cérémonies religieuses, un théâtre avec machinerie et un vaste parc pour les fêtes champêtres. Dans ce « petit Versailles », si la voix de Mirabeau, qui y séjournait en 1772 avec sa jeune épouse, Émilie de Marignane, n'était pas encore celle du député provoquant les baïonnettes (fabriquées à Bayonne), ses goûts, luxueux et grivois, ont peut-être inspiré des spectacles libertins. Comme dans les lupanars de la Régence, une lanterne magique pouvait agrandir des images licencieuses gravées sur verre et les projeter sur un écran pour illustrer, par exemple, ce qui se passait pendant les Mille et une nuits.

La fortune de cette famille était devenue l'une des plus importantes de Provence grâce au petit-fils d'Alexandre, Joseph de Galliffet, surnommé « l'inflexible ». Après avoir servi dans l'armée, puis dans la marine, il a colonisé de vastes domaines à Saint-Domingue et accru ainsi sa fortune par le commerce du sucre et du rhum. Notons l'excellente réputation que ce grand seigneur a laissée et qui s'exprime dans cette formule, encore employée, « heureux comme un nègre chez Galliffet ».



Mairie du Tholonet

C'est une bonne fortune qu'a connue son fils, Louis-François de Galliffet qui, après avoir perdu son épouse, rencontre la jeune comtesse de Mirabeau délaissée par le marquis. Maîtresse de François, maîtresse des lieux, elle est à la fois l'impresario et la diva



L'hôtel particulier
des Galliffet, rue du
Bac à Paris

Le domaine est alors confisqué. Ce n'est qu'en 1802 que Louis-François rentre en France. Il récupère ses biens et remplit les fonctions de maire de 1808 à 1830. Son fils unique, Alexandre-Justin-Marie, qui a quitté l'armée en 1830, se consacre à l'exploitation du domaine. Il améliore l'irrigation et reprend l'exploitation des carrières de marbre du Tholonet.

Son fils, encore un militaire, aide de camp de Napoléon III, le général Gaston-Alexandre-Augustin de Galliffet, devra, lui, se battre contre François Zola et lui faire un procès à propos de l'édification d'un barrage dans les gorges de l'Infernet. Il s'opposa au projet de cette construction et à celle des réservoirs qui devaient, en partie, détourner l'eau irriguant le domaine. C'est Zola qui l'emporta mais, à la construction du barrage, un canal de dérivation fut ajouté.

Alors qu'il était ministre de la guerre, sous le ministère de Waldeck-Rousseau, en 1899, c'est lui qui décida de la révision du procès de Dreyfus et présida le tribunal de Rennes. Ses descendants

du théâtre du château. Elle voulait obtenir l'annulation de son mariage pour épouser François. Au cours du procès qui s'ensuivit, le marquis de Mirabeau eût l'occasion de déverser sa prodigieuse éloquence pendant cinq heures durant en accusant et ridiculisant la famille de Marignane. Si pendant un temps, l'opinion lui avait été favorable, alors qu'il passait pour une victime calomniée, les juges n'apprécièrent pas cet impudent libertin et déclarèrent la séparation des corps. Ce procès a été cité comme l'un des plus remarquables du XVIII^e siècle.

À la Révolution, la famille de Galliffet émigre en Italie.

n'ont pas été attirés par l'exploitation et la gestion du patrimoine familial qui perdit de sa splendeur et finit par être vendu, en 1887, à un industriel marseillais qui l'a restauré de façon plus ou moins heureuse en lui donnant sa configuration actuelle.

En 1782, Simon de Galliffet avait acheté un petit hôtel avec une entrée sur la rue du Bac à Paris. En 1784, les pavillons du jardin intérieur sont démolis et la construction de l'hôtel Galliffet commence, elle durera jusqu'en 1790. Les Galliffet ne l'ont cependant pas habité, ils ont émigré.

En 1794, le Comité de Salut Public installe dans l'hôtel le service des Relations Extérieures dirigé par Talleyrand qui y enseignera la bonne dégustation d'un cognac, donnera, dans ce splendide décor, de fastueuses réceptions et de fins repas élaborés par son cuisinier Carême qui s'intitulait en toute simplicité « pâtissier-architecte ». En 1822, l'hôtel est restitué à la famille de Galliffet. En 1909, l'État italien acquiert l'hôtel. En 1962, l'*Instituto di Cultura* s'y installe au numéro 50 de la rue de Varenne, auquel on accède en passant par le numéro 10 de la rue.

Le 3 janvier 1798, au cours d'une réception organisée par Talleyrand, alors ministre, Madame de Staël a rencontré Napoléon Bonaparte dans des salons parfumés à l'ambre. L'architecture et la décoration de cette splendide demeure sont de style romain avec un majestueux péristyle de colonnes ioniques surmontées de chapiteaux ornés de guirlandes de chêne. Dans la cour d'honneur un passage jalonné de colonnes doriques et de colonnes corinthiennes encadre une longue galerie intérieure. Le portail en plein cintre est encadré de colonnes monocylindriques montées sur une plinthe, une architrave avec ses triglyphes surmonté d'un fronton rectangulaire bordé de grecques et flanquées de statues engagées.

Le village

Pour gagner le village, on passera sur le pont au-dessus de la Cause qui s'écoule sous le couvert de la ripisylve. Ce terme désigne un boisement de berge, son étymologie vient des mots latins : *ripa* = rive et *sylva* = forêt. Cette forêt de bord de rivière a une végétation tout à fait spécifique, très différente de celle des collines avoisinantes. La fraîcheur et l'humidité qu'apporte la rivière favorisent le développement de feuillus de taille remarquable : érables, frênes, chênes pubescents, saules avec une dominance de peupliers blancs. Cet ensemble végétal ralentit la vitesse d'écoulement des eaux et limite le débit d'arrivée d'eau massive. Ses racines piègent, en partie, les nocifs nitrates pour que les pêcheurs ne pêchent pas en eau trouble.



Au fil de l'eau, on évoquera les lavandières et les grandes lessives qui, autrefois, animaient les bords de la rivière détergente.

En Provence, la lessive, c'était la « bugade » et les bugadières sur les genoux desquelles reposait, en grande partie, l'économie du village, descendaient à la rivière roulant leur brouette ou portant leur baquet sur la tête. Les lavandières s'installent dans leur « carrosse » ou garde-genoux qui les protège des éclaboussures. Le linge est alors trempé, battu, rincé et ressort bien décrassé ; les eaux en sont... la Cause.

Certains battoirs étaient décorés de motifs gravés à la pointe du couteau. Au cours de la bugade, on mettait le linge dans une sorte de lessiveuse ronde en fer galvanisé, le *lineoum*, on étendait un drap sur les bords et on répandait dessus la cendre du four du boulanger et l'on versait l'eau bouillante qui traversait les fibres du drap (ou d'une toile à matelas, le *fleurier*) et s'enrichissait de la potasse contenue dans la cendre. L'opération durait environ quatre heures.

Pendant la semaine, le linge était étendu dans le pré ou sur





"D'Azur à une fasce d'or, coupé d'or à un ours d'Azur".

des *tousques*, les touffes des petits arbustes aux houppiers sans épines. L'hiver, il séchait dans des buanderies, les *bugadaries*. On terminait par le pliage et la mise en sacs dans de la toile cousue. Le lundi, on attelait les ânes aux charrettes pour aller livrer les bourgeois d'Aix. On déposait les paquets dans un hangar de la rue baptisée aujourd'hui rue Granet d'où les uns repartaient avec du linge propre et les autres du linge à laver.

Les cartes postales anciennes nous montrent les lavandières à l'ouvrage en souvenir desquelles il faudrait rendre hommage à ces femmes courageuses. Des journées durant, calées dans leur carrosse, le dos courbé, dans l'humidité et le froid pendant la mauvaise saison, elles maniaient à grands coups le battoir et la brosse. Sans compter les longs trajets pour accéder à la rivière ou au lavoir.

Aujourd'hui, il n'y a plus que les poissons qui font des bulles dans une eau dont l'analyse atteste les bonnes qualités physico-chimiques. On pourrait imaginer qu'un concepteur local de mots croisés a, autrefois, proposé cette définition pour trouver un mot en neuf lettres : « Blanchit les draps et salit le lit »... la bugadière, bien sûr!

En amont, la Cause traverse un espace de végétation touffue qui, autrefois, recevait discrètement ceux qui voulaient régler une affaire d'honneur. Ils se tenaient au bord de la rivière, mais, pas trop près... pour ne pas donner des coups d'épée dans l'eau. Mistral, lui, nous rappelle des engagements moins dramatiques : « ... et les duels entre étudiants, dans le vallon des Infernets avec des pistolets chargés de petoulo de chèvres... ».

On peut se représenter Frédéric Mistral (Prix Nobel en 1904) célébrant dans sa langue, à l'instar du grand Homère, les beautés de la Provence dans ce décor paisible et accueillant, un jour de fête villageoise, parmi les campagnards dansant et chantant, tirant les victuailles des musettes ou des paniers pour un repas champêtre sur le gazon.

Le Tholonet se trouvait sur l'une de ces fameuses voies romaines (les autoroutes de l'époque), qui ont été installées si rapidement. Ce travail de romain fut favorisé par l'existence préalable d'aménagements réalisés par les Gaulois qui avaient déjà mis en place

des voies praticables pour favoriser les relations et les échanges commerciaux. Celle du Tholonet se trouvait sur la voie Aurélia, la voie romaine du sud de la France qui partait du Trophée d'Auguste à La Turbie (Alpes-Maritimes) pour atteindre Arles, la petite Rome. Sur cette voie, le Tholonet aurait abrité un poste de péage, un *telonium*. Selon une autre hypothèse, le diminutif du mot latin *tullono*, la petite source aurait évolué en Tholonet.

Ce village, adossé à la montagne Sainte-Victoire, est né en 1666 (en 1666, Louis XIV pose la première pierre de la façade orientale du Louvre). La plupart des terres appartenaient au propriétaire du château qui ne souhaitait sans doute pas que des habitants s'y établissent. Il n'y a donc pas d'agglomération centrale, pas de bourg, pas de rues, pas de commerces, le Tholonet est un village de grand seigneur, mais, aisance oblige, un café hôtel-restaurant étaie maintenant ses terrasses des deux côtés de la route à l'enseigne du « Relais Cézanne ». Cézanne y appréciait le savoureux canard aux olives de la Mère Berne que l'on ne trouve plus au menu ni en nature morte.

Les habitants sont répartis dans la campagne, aux Artauds, à Langesse et surtout à Palette. Tous ces gens du Tholonet, qui étaient 2 276 au dernier recensement, n'ont pas d'appellation patronymique particulière.

Le Tholonet est un village incontournable, d'abord parce qu'il est adossé à la colline, on ne peut pas en faire le tour, et surtout parce qu'il est le premier village que l'on rencontre dans ce périple. Comme tout village de Provence, il donne ses eaux en spectacle sur sa place principale. Ici la fontaine en pierre, reconstituée, est montée sur d'énormes gouttes d'eau arrondies en boules. L'eau s'écoule par la gueule lourdement ourlée de trois dauphins. C'est peut-être un hommage à la grande ville et sa fontaine des quatre dauphins et à ces « Aixcellents Aixois » qui faisaient laver leur linge par les bugadières du Tholonet.

Place du Ferrageon, un panneau de bienvenue accueille les visiteurs « Le Tholonet en vous présentant les coloris merveilleux des sites de Cézanne vous souhaite la bienvenue ». Les parkings voisins

sont le point de départ de nombreuses excursions vers le massif.

Sur le bâtiment au bord de la route, une plaque porte l'inscription : « Le Cercle 1895-1977 ». En 1897, le maître d'école décide de créer un cercle artistique et musical qui s'appellera : « l'Union » au sein duquel il sera interdit d'exprimer ses opinions politiques et religieuses... Les réunions se tiendront au restaurant Thomé. Sur le terrain on construira un local financé par une souscription publique. Ce « Cercle », aura une vocation philharmonique et tambourinera en fanfares avec clarinettes et clairons. Son expression artistique qui s'exercera jusqu'en 1965 produira les grandes pièces du répertoire telles que : l'Arlésienne de Daudet, la Cerisaie de Tchekhov, Antigone d'Anouilh, Georges Dandin de Molière, Topaze de Marcel Pagnol et la Pastorale de Maurel.

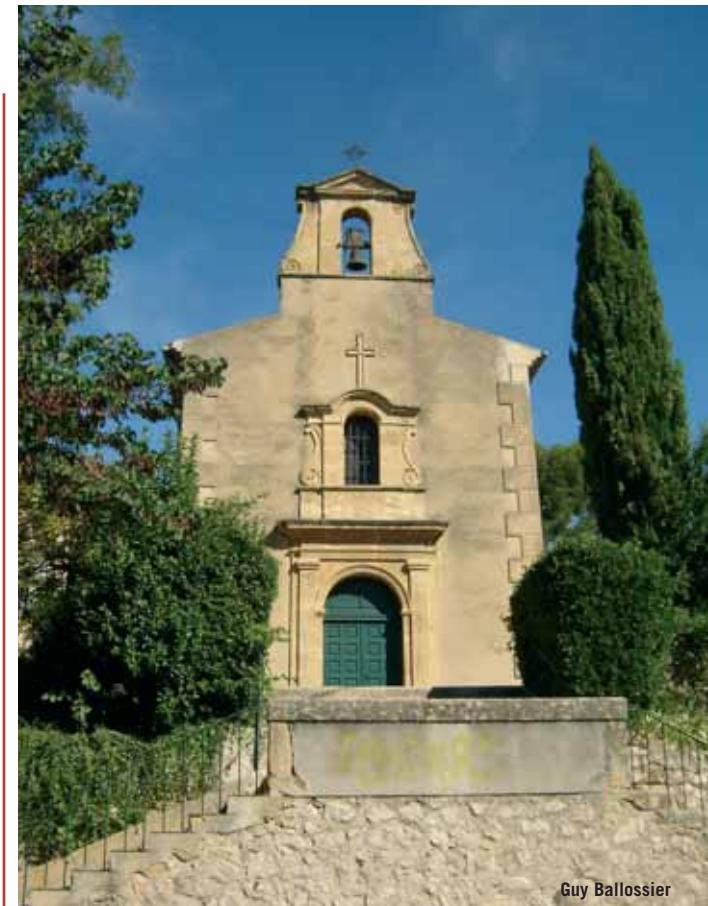
Ce cercle était, à l'origine, une association à vocation musicale qui est devenue : « Le Cercle musical de l'Union ». Lors de la Sainte-Cécile, les femmes venaient, après le repas, écouter les hommes chanter à tour de rôle. La Sainte-Cécile se fête le 22 novembre. Vierge et martyre au V^e siècle, elle fut promue patronne des musiciens au XV^e siècle.

Louis XIV (mort en 1715), protecteur des arts et des lettres, grand dépensier, avait imaginé une élégante imposition qui consistait à engager toutes les communes à se doter d'armoiries et, en récompense, elles avaient la faveur de payer un riche impôt. Et, si les créateurs locaux faisaient défaut, les désigneurs du roi leur venaient en aide pour qu'elles ne soient pas écartées du privilège de la noble contribution.

C'est ainsi que la commune du Tholonet fut placée sous le symbole de la prévoyance avec l'emblème d'un ours sans doute plus caniculaire que polaire. Selon les astrologues, ceux qui sont nés entre le 22 août et le 21 septembre sont placés sous le signe de l'ours. Nul doute que les qualités des gens du Tholonet, et en particulier nos contemporains, ressemblent à celles de ce totem alliant la force à la persévérance et l'esprit d'indépendance à l'ingéniosité. En langage héraldique, les armoiries du Tholonet se décrivent ainsi « d'Azur à une fasce d'or, coupé d'or à un ours d'Azur ».

L'église

Depuis la Route Cézanne qui y conduit, l'église Sainte-Croix nous fait lever les yeux sur la chaude couleur de sa façade encadrée de verdure.



Elle n'a pas été construite à l'intérieur du village, mais en lisière sur un tertre en bordure de la route. Elle a été édifiée par les Galliffet en 1780 (1780, Rochambeau part pour l'Amérique), ainsi que le presbytère attenant pour que les villageois aient leur propre sanctuaire et non plus seulement la chapelle du château.

La façade de ce bâtiment de lignes simples retiendra l'attention par les éléments décoratifs inspirés de l'Antiquité gréco-romaine que l'on retrouve dans la plupart des églises provençales. Le cadre de la porte d'entrée, une porte à double battant à caissons de bois, se termine par un arc en plein cintre. De chaque côté, des pilastres creusés de cannelures supportent une corniche horizontale soulignée de moulures.

Comme bien des églises de Provence la façade de celle-ci n'est pas à l'Ouest, selon l'orientation rituelle, son portail s'ouvre au midi sur un parvis ensoleillé et à l'abri du mistral.

Ici, cette fenêtre haute, de ligne romane, est cantonnée d'éléments décoratifs de style dit «jésuite» comme les ailerons à volutes et la corniche curviline.

En Provence, les clochers sont érigés en tours massives pour résister au mistral ou sont élevés en simples murs percés d'une ou plusieurs arcades qui, comme les campaniles d'ailleurs, offrent peu de prise à la violence du vent.

Au Tholonet, ce clocher arcade, ou clocher pignon, est ouvert sur une seule arche et se termine par un fronton triangulaire des plus classiques.

L'intérieur de l'église a été restauré en 1996, plus tard, l'ancien décor polychrome sera remplacé par une peinture claire et uniforme qui

donne de l'ampleur au volume de la nef à quatre travées. Si les nouveaux lampadaires s'intègrent bien à ces lignes simples, on peut regretter que l'harmonie en soit quelque peu gâtée par la retombée intempestive des batteries de chauffage. Une boiserie à parements simples s'aligne sur le choeur à fond plat. Le marbre du maître-autel est, en partie, de la brèche du Tholonet. Les fonts baptismaux sont en pierre de Rognes. La chaire comporte des panneaux en relief représentant les quatre évangelistes. Elle est soutenue par des sculptures où une Vierge à l'Enfant, tenant un scapulaire, voisine avec des atlantes sans doute convertis au christianisme.

En sortant de l'église, on remarque un arbre de Judée, au pied de l'église, qui semble être le doyen de tous ceux qui peuplent la petite place vouée à la commémoration et au souvenir.

Sur la stèle du monument aux morts, sous l'épitaphe «*Pro Patria*», sont rassemblés les noms de tous ceux qui ont combattu et sont morts pour la France. Un jeune tilleul, planté le 14 juillet 1989 par Monsieur Jean Vincent, alors maire de la commune, commémore le bicentenaire de la Révolution française.

Le panneau, au bord du chemin, qui porte l'indication: «Point de rassemblement», fait partie des consignes de sécurité en cas de rupture du barrage Zola. Ce système d'alerte personnalisé, mis en place par la commune, permet d'avertir la population rapidement en cas d'incendie ou d'inondation.



Le cimetière

Par le chemin de Doudon, on accède au cimetière. Alors que le village ne s'est pas agrandi, lui, comporte un nouveau quartier. Adossé à la colline, on y retrouve les riches tombes et les autres. On peut faire connaissance avec les patronymes des natifs de la province comme de ceux des étrangers avec lesquels ils partagent l'au-delà.

Le peintre André Masson, qui avait choisi de vivre dans les paysages de Cézanne, est enterré dans une tombe simple et nue qui porte la seule inscription «Rose et André Masson». Sur la pierre tombale, une sculpture, œuvre d'André Masson, symbolise l'union, le couple. Au pied de la tombe s'étale un massif de lavande que le soleil caniculaire semble écraser de parfum comme le peintre appuie sur la touche de couleur.

Artiste majeur du XX^e siècle, il a été influencé à la fois par le cubisme et le symbolisme et d'autre part très marqué par les souvenirs des horreurs et des cruautés de la guerre de 14-18 qu'il a vécu en tant que soldat. Il s'est expatrié aux États-Unis de 1941 à 1945 et, revenu en France, il s'est installé dans la commune du Tholonet. Il se définissait lui-même comme «*un vagabond du surréalisme*». Il a appliqué la sûreté de son graphisme aux tableaux inspirés de la campagne aixoise. C'est à lui que l'on doit le plafond de l'Odéon théâtre de France. Il a également été attiré par le théâtre et la danse, c'est à lui que le festival d'Aix-en-Provence fera appel pour réaliser les décors et les costumes de *Iphigénie en Tauride* présenté en 1952.

Depuis le 3 décembre 1996, un autre grand nom est gravé sur une tombe de ce petit cimetière, celui de Georges Duby. Il a été le plus célèbre historien de son époque. Il a voulu écrire une histoire aux horizons élargis. Au-delà des récits événementiels et des évolutions politiques, sa synthèse historique incorpore toute l'histoire des hommes et des mentalités collectives, tous les phénomènes de société d'ordre matériel et spirituel.

Sculpture d'André Masson représentant l'union, le couple.



Grand médiéviste, il a fait revivre «*le temps des cathédrales*» dans des ouvrages qui se trouvent à la fois sous forme de livres et sous forme de cassettes vidéo dans lesquelles il raconte et commente les riches illustrations. Il fut à la fois écrivain, enseignant et conférencier, il était membre du Collège de France et de l'Académie française. Il avait commencé ses études à Paris et, installé à Aix en 1951, il y diffusa un enseignement qui a valorisé la réputation universitaire d'Aix. Conquis par cette campagne aixoise qui lui avait fait rencon-

L'historien
Georges Duby

*« Je dois à la peinture quelques-uns de mes plus chers plaisirs »
Georges Duby*

Le moulin

Si la rivière apporte de l'eau au moulin, le vent lui donne des ailes. Pour faire tourner les meules et moudre le blé, les gens de campagne, témoins attentifs et observateurs de la nature, avaient choisi de l'implanter là où le mistral souffle de toutes ses forces. « Le fléau de la Provence » se rachetait ainsi en prêtant son énergie aux travaux des hommes.

La Provence semble être la première région de France à avoir édifié des moulins à vent, introduits d'Orient à la suite des Croisades. La fabrication de la toile des moulins était une spécialité de l'artisanat marseillais. Elle était tissée à partir de plantes locales et ressemblait à la voilure d'un navire.

Un moulin installé attestait d'une campagne cultivée et productrice. La « moulure » à la ferme était interdite et les paysans devaient donc faire moudre leur grain par le meunier, personnage important du village. Cette meunerie employait six ouvriers et produisait 100 quintaux par jour de farine.

De ce moulin, il reste l'infrastructure en maçonnerie dont le premier étage a conservé sa facture ancienne. Cette première élé-

trer le peintre André Masson dont il était l'ami et l'admirateur, il s'était installé près du Tholonet.

Il disait « Je dois à la peinture quelques-uns de mes plus chers plaisirs ». Des plaisirs étendus puisqu'il savait en quelques mots résumer l'art de peindre d'artistes contemporains. En prenant connaissance du chapitre réservé à la présentation de l'Atelier Léo Marchutz, on comprendra pourquoi il est enterré dans le cimetière du Tholonet.

vation circulaire, avec des murs de trois mètres d'épaisseur, est un assemblage de pierres calcaires à arêtes vives maintenues ça et là par des pierres de calage et liées par un mortier.

On entre comme dans un moulin par la large porte inscrite dans une ouverture en plein cintre ajustée de claveaux massifs. Leur empilement en arc et en pieds-droits et la teinte de leurs pierres constituent un ensemble rustique et pittoresque. À remarquer que deux des claveaux sont « à crossette » c'est-à-dire taillés de manière à se prolonger en assise horizontale pour renforcer la solidité de l'ensemble. À remarquer aussi le travail artisanal dans l'assemblage du panneau de la porte à bois croisés. Pour accéder à l'étage supérieur, il faut ressortir et monter quelques marches qui conduisent à une plate-forme circulaire au centre de laquelle s'élève le second étage du moulin aujourd'hui manchot de ses ailes.

Quand le vent tombe, les ailes du moulin ne tournent plus et alors, c'est le meunier, qui, comme le marin, doit intervenir pour orienter les ailes et la voilure et la présenter dans le plus fort courant d'air. Il manœuvrait une longue perche et s'en servait comme d'un bras de levier pour les placer dans le sens du vent le plus favorable. Les ailes sont solidaires d'un mécanisme qui entraîne, dans un mouvement circulaire, tout le toit du moulin. La rotation se fait sur un rail de bois dur et est commandée par une longue perche en bras de levier.

Ce sont les Compagnons du Devoir de Marseille qui, au Tholonet, ont refait la charpente de cette toiture conique.

Dans ce monument, là où autrefois s'élaboraient les nourritures terrestres, se succèdent maintenant, dans un cadre restauré en 1984, les expositions de peinture des artistes régionaux. Leurs thèmes sont souvent ceux des paysages locaux et familiers de la nature représentée de façon directe, ce que l'on contemple tous les jours mais aussi des scènes de la vie rustique d'un monde paysan révolu et, parfois, des formes artistiques de l'art moderne local ou venu d'ailleurs. Ces expositions qui animent la vie culturelle régionale sont fré-



Le moulin du Tholonet
à la fin du XIX^e
siècle



quentes et visitées par de nombreux amateurs. On y rencontre l'artiste qui exprime ses choix avec l'accent régional ou celui qui séduit par la Provence met l'accent sur sa lumière et ses beautés.

Ce haut lieu de créativité est placé sous le signe de Paul Cézanne auquel la commune, en 1939, a érigé une stèle pour commémorer le centenaire de sa naissance. Sur une simple pierre, un médaillon est dédié «À Paul Cézanne» dans un des sites les plus chers au grand peintre provençal. Elle est au bord de cette route qui a été classée, au titre de la loi du 2 mai 1930 relative à la protection des sites, sous le ministère d'André Malraux selon l'arrêté du 30 mai 1959. Sur ces 4 km 600, entre la sortie d'Aix et le Tholonet, les poteaux ont disparu et les lignes électriques ont été enterrées. Les gens du Tholonet auront un point commun avec leurs visiteurs de la région de Roubaix, la route de la course mythique «Paris-Roubaix», qui elle est en cours de classement.

La Société du Canal de Provence (SCP)

Elle a été créée en 1957, sous l'impulsion du Ministère de l'Agriculture, par trois collectivités territoriales solidaires. Les départements des Bouches-du-Rhône et du Var, la ville de Marseille, auxquels s'est adjointe la Région PACA en 1982.

Elle a eu pour mission, confiée par l'État, d'assurer l'aménagement hydraulique de la Provence par une alimentation en eau sûre et pérenne du monde rural, des villes, des villages et de l'industrie.

Le Canal de Provence et les autres aménagements de la SCP ont nécessité la création de plus de 250 millions de mètres

cubes de réserves stockées notamment derrière les barrages réalisés par EDF, 150 kilomètres de galeries souterraines, 121 km de canaux à ciel ouvert, 14 ouvrages d'art, 7 réserves de stockage, 580 kilomètres de canalisations d'adduction, 4 300 km de canalisations de distribution, 82 stations de pompage et plus de 52 000 postes de livraison ont été mis en place. Tous ces ouvrages font l'objet d'une stricte politique de maintenance pour conserver leurs performances dans le temps.

Le Canal de Provence ainsi mis en eau peut délivrer jusqu'à 660 mètres cubes d'eau de grande qualité. Le canal permet d'irriguer 80 000 hectares, d'approvisionner des centaines d'entreprises industrielles et de fournir aux communes, soit de l'eau potable, soit une eau brute ne nécessitant que des traitements élémentaires.



Dorian Caraty

Pour l'agriculture, ces gigantesques travaux d'irrigation ont été assortis de conseils d'assistance et de services pour utiliser au mieux les équipements et les appareils de mesure qui établissent les programmes et fournissent les bilans. C'est au Tholonet qu'est installé le cerveau informatique qui régule en permanence le mouvement des eaux dans les différents ouvrages.

Mais la Société du Canal de Provence n'a pas négligé l'aspect esthétique de ce domaine qu'elle a acheté en 1959. Elle a restauré sept fontaines anciennes en marbre du Tholonet et en a installé une dans le hall d'entrée du château. Les plus remarquables sont accolées à la terrasse devant la porte d'entrée. La fontaine inférieure, surmontée d'un vase, débite l'eau à travers un masque de Neptune.

Sous la protection des divinités des eaux, la SCP entretient dans la technologie la vocation aquatique du Tholonet.

Depuis que le soleil et l'eau peuvent se donner rendez-vous, le paysage provençal s'est transformé, la garrigue caillouteuse, la steppe aride sont devenues pays de cocagne avec des récoltes abondantes et pluriannuelles. À noter: «L'accès est strictement réservé à la clientèle». La Société du Canal de Provence n'a pas manqué de rendre hommage à Gaston Defferre dont le nom a été gravé dans la pierre:

«...Homme politique, membre du parti socialiste, a combattu dans la résistance, a été élu maire de Marseille, député et ministre, il a été un des fondateurs de la Société du Canal de Provence».





Dorian Caraty

4

Une variante en passant par la Nationale 7

«On emprunte la route chère à Charles Trenet, la Nationale 7, une variante plus panoramique pour découvrir le Tholonet.»

Pour rejoindre la route Cézanne à partir du même point de départ, la Rotonde, on passera de la peinture à la chanson en empruntant la route chère à Charles Trenet, la Nationale 7, ce qui sera un itinéraire plus panoramique pour découvrir le Tholonet.

Après le départ de la Rotonde, sur le boulevard circulaire, le trajet se modifie à la hauteur des panneaux indiquant la direction du Tholonet par la route Cézanne.

Quoique la commune d'Aix-en-Provence ne possède qu'une faible surface du territoire du massif Sainte-Victoire, son renom en est indissociable comme aussi celui des quelques édifices que l'on va rencontrer sur cette approche de la route Cézanne.

La caserne Forbin

Sur le cours Gambetta, (sur le tracé de la voie Aurélienne), il ne reste rien de l'ancienne caserne Forbin sinon un fronton baroque sculpté par l'aixois Joseph Pellegrin où deux génies ailés soutiennent un écusson orné des armes royales.

Le portail en fer forgé est encadré de deux pilastres. La devise: «La liberté ou la mort» a été apposée après la Révolution. Il a été inscrit à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques en date du 02 novembre 1926. Le général Boulanger, alors ministre de la guerre, a voulu que chaque caserne porte le nom d'un grand capitaine ou d'un personnage illustre du pays. Pour cette caserne, il a choisi Forbin. Aujourd'hui, seul le portail donnant accès à un ensemble immobilier et aux *Citadines*, perpétue le souvenir de ce valeureux marin.



Ce Forbin est l'un des membres de cette immense famille noble, prolifique et entreprenante qui s'étendait sur toute la Provence avec les Forbin de Gardanne, les Forbin-Janson, les Forbin-Soliers, les Forbin-Maynier d'Oppède et ce fameux gentilhomme provençal, Claude Forbin, né à Gardanne en 1656, grand marin du Roi-Soleil, Amiral de Siam, véritable d'Artagnan des mers et séducteur impénitent.

La ville d'Aix-en-Provence, dont le Parlement l'avait condamné à mort pour avoir tué en duel le chevalier de Gourdon, a été bien inspirée de le gracier en 1676 et, plus tard, de donner son nom à cette caserne.

Toujours en campagne, habitué dès l'enfance au dur milieu de la mer, servant d'abord dans les galères, mousquetaire pour un temps, il participa à la lutte contre l'Angleterre aux côtés des plus fameux, Jean Bart et Duguay-Trouin. Dans sa vie d'aventures et d'exploits, il s'illustra comme un des plus brillants marins de sa génération.

Parmi ses nombreux et victorieux combats, il attaqua un convoi anglais, et capture sept vaisseaux. S'attaquant à des bâtiments hollandais bien escortés, il en pris trois et en coula un quatrième. Il détruisit presque totalement un autre convoi anglais qui perdit ses vaisseaux et les trois quarts de ses navires. Envoyé au Siam, il fut distingué par le roi qui le nomma amiral de la flotte siamoise.

Il était très fier d'avoir obtenu ce commandement et l'édition originale de ses *Mémoires* est ornée d'un frontispice qui le représente en tenue d'amiral avec le sabre et la veste, insignes de sa nouvelle prérogative.

Il a écrit ses *Mémoires* avec une certaine dignité et une grande élégance

d'expression, celle du Grand Siècle, fine lame, c'était aussi une fine plume. Au combat, il était intrépide, dans ses récits, il ne ménage personne, il est fier en tout et fier de l'être.

Il raconte sans fioritures comment il menait ses hommes à l'abordage de vaisseaux ennemis, sabre au clair, s'avancant le premier en criant à l'équipage « Allons enfants, à bord ». Il raconte simplement ses audaces, les risques calculés qu'il savait prendre et comment il désolait le commerce de l'ennemi, les Anglais et les Hollandais. Comment aussi il savait se montrer chevaleresque avec l'ennemi vaincu et ouvrait généreusement sa bourse en faveur des démunis.

Sa Majesté le Roi-Soleil voulut bien le distinguer honorairement et le tirer de la foule en le recevant tout seul dans sa chambre dans le cadre des cérémonies accoutumées.

Le roi aimant écouter ses récits lui exprimait qu'il était content de ses services, qu'il aura soin de lui, qu'il se chargera de sa fortune. Il n'y eut en France que Monsieur de Turenne et lui à qui le roi donna carte blanche. Sa Majesté voudra qu'il quitte le nom de chevalier, qu'il avait porté jusqu'alors, pour ne paraître plus dans le monde que sous le nom de Comte de Forbin. Et il sera nommé chef d'escadre. Il abandonna le service en 1708, sa retraite lui rendit le repos, le guérit de ses blessures, rétablit sa santé et lui permit de rédiger ses *Mémoires*.

Un fameux Forbin !



Guy Balloisier

Les santons de Provence

Santon, vient de *sant* et de son diminutif *santoun*, le petit saint. Parmi les quelques mots provençaux passés en français, il mérite d'être à l'honneur pour désigner une des plus originales expressions de cet art populaire qui est né à Marseille au début du XIX^e siècle.

À partir de la glaise de Provence, avec une poignée d'argile rouge, le santonnier travaille à la main, modèle puis sculpte un personnage. La forme, la physionomie, les vêtements vont lui donner un type, un prototype. À partir de ce modèle, il réalisera un moule en plâtre pour une reproduction en série.

Les pré-santons sont alors dégrossis et mis à sécher ou passés au four pour accroître leur résistance. Commence ensuite le minutieux travail de décoration de chaque pièce. Il se pratique dans l'atelier, avec les membres de la famille et quelques compagnons. Chacun sait manier le pinceau et colorer à la peinture à l'huile.

Les personnages traditionnels sont les personnages bibliques et évangéliques, ceux de la Nativité qui, au moment de Noël, dans les églises et dans les foyers, sont regroupés autour de la crèche. Les santons sont un peu l'âme de la Provence, ses figures emblématiques en sont les personnages de la vie quotidienne, les gens de métier, les villageois sont représentés dans le cadre de leurs occupations journalières avec les costumes de l'époque.

Si le Porteur d'eau n'est pas le personnage principal, en Provence, c'est le personnage vital, *lou pourtaire d'aigo*, c'est le porteur d'or, le signe de la richesse, l'eau. Le vin cuit de Palette a aussi son porteur et son colporteur en la personne de Barthélémy avec sa



Le Coup de Mistral

bouteille de grés de 20 litres.

Le Ravi (*lou ravi*) est représenté comme un personnage un peu naïf, c'est dans l'encadrement de la fenêtre qu'il lève les bras pour montrer que lui, pauvre demeuré, n'a rien à offrir mais que, lui aussi, est touché par la grâce de cette naissance divine.

Depuis quatre générations, dans son atelier devant lequel nous passons, la Maison Fouque a créé près de 2 000 modèles différents dans le respect de la tradition provençale. Le plus vieux santonnier d'Aix a aussi été le premier à lancer la foire aux santons.

Le jardin vous accueille et vous pénétrez dans les ateliers pour découvrir les techniques du moulage, l'ébarbage et la décoration.

Le Coup de Mistral, créée en 1952, et représentant un berger avançant avec difficulté face au vent, est devenu emblème de la Maison Fouque. La Renaude, le Tambourinaire, l'Arlésienne, le Vendeur de melons, l'Homme au fagot sont sortis de ces ateliers et devenus de grands classiques. Madame Mireille Fouque perpétue le savoir-faire de ses parents et grands-parents. Son père avait reçu en 1976, la Médaille de Vermeil de l'Exposition Régionale des Meilleurs Ouvriers de France.

L'Arlésienne



Le Tambourinaire



La Renaude



Santons Maison Fouque

La Tour d'Aygosi

Si vous recherchez le plus vieux pigeonnier de Provence, simplifiez-vous la vie, adoptez celui de la Tour d'Aygosi qui se trouve dans ce grand ensemble immobilier sur le côté gauche en descendant le cours Gambetta.

Cet édifice dont l'existence est mentionnée dans un acte d'octobre 1430, a été construit par les Hospitaliers de Malte. Sa fonction primitive était celle d'une tour de guet. Sans doute pour le camoufler, soit à l'époque, soit ultérieurement, il a été aménagé pour abriter les paisibles pigeons d'un vaste domaine agricole. À cette époque on était ici en pleine campagne. D'ailleurs, sous l'ancien régime, l'élevage des pigeons était interdit en ville à cause de l'insalubrité.

Ce petit ensemble a conservé une partie de son enceinte, son escalier d'accès. Sa terrasse faisait partie de la bastide d'exploitation agricole de la Torse qui a appartenu à une famille d'administrateurs, les Aygosi, qui lui laisseront leur nom.

Ce pigeonnier a une forme et une élévation tout à fait remarquables, il a une section carrée, il est bâti en moellons calibrés de pierre ocre. Il est dit: «pied de mulet» pour ce qu'il est renversé de haut en bas pour obtenir la forme d'un sabot de mulet. Son toit (à quatre génoises) formant terrasse est rehaussé d'une «parabande» pour protéger les pigeons du vent. La porte qui donnait accès aux boulins, les nichoirs, est de forme ogivale à claveaux de pierres blanches. Un périmètre de corniches en carreaux de faïence fait le tour du bâtiment pour empêcher la montée des rongeurs.

Pour les pigeons et leurs nichoirs, on pourra en savoir plus

en passant près du puits d'Auzon dans la partie nord du circuit.

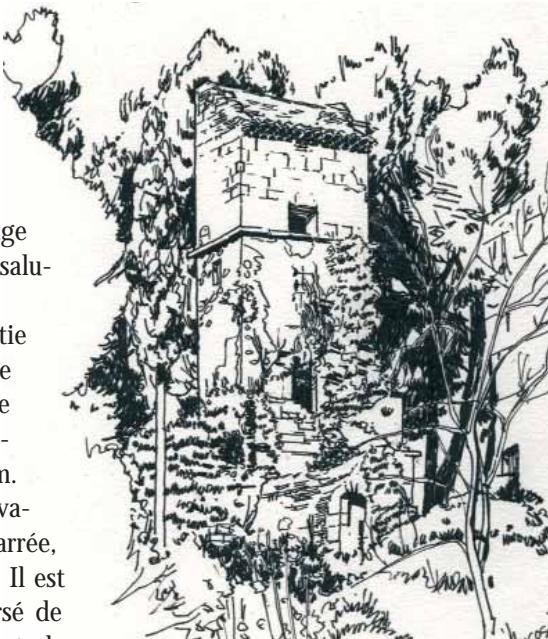
En bordure de route, une grille marque l'entrée d'une ancienne bastide dont seule l'allée d'accès n'a pas été maniée et remaniée.

La Tour d'Aygosi entourée d'un terrain boisé met une note agreste dans ce grand ensemble immobilier. Pour les gardiens de la sécurité elle est croulante, et restaurable pour les amoureux des vieilles pierres. Si la tour n'est pas classée monument historique, cette parcelle est classée en espace boisé donc strictement inconstructible

Son achat en 2004 par un promoteur immobilier a inquiété les riverains. Bien que celui-ci proteste de sa bonne foi et affirme son intention de restaurer et de sauver la dernière tour de guet d'Aix, les résidents restent sur leur garde craignant un mauvais tour. Pour les amateurs des anciennes demeures, cette tour de guet guettée par les promoteurs est une affaire à suivre.

Le cours Gambetta poursuit sa descente jusqu'au carrefour giratoire. On choisit la direction de Aubagne / Fréjus / Saint-Raphaël.

On passe devant la gendarmerie et si tout est en règle, on roule jusqu'au feu, jusqu'au panneau qui indique la direction de Meyreuil que l'on suivra tout juste pour traverser le pont.



François Gilly

Le pont des Trois Sautets

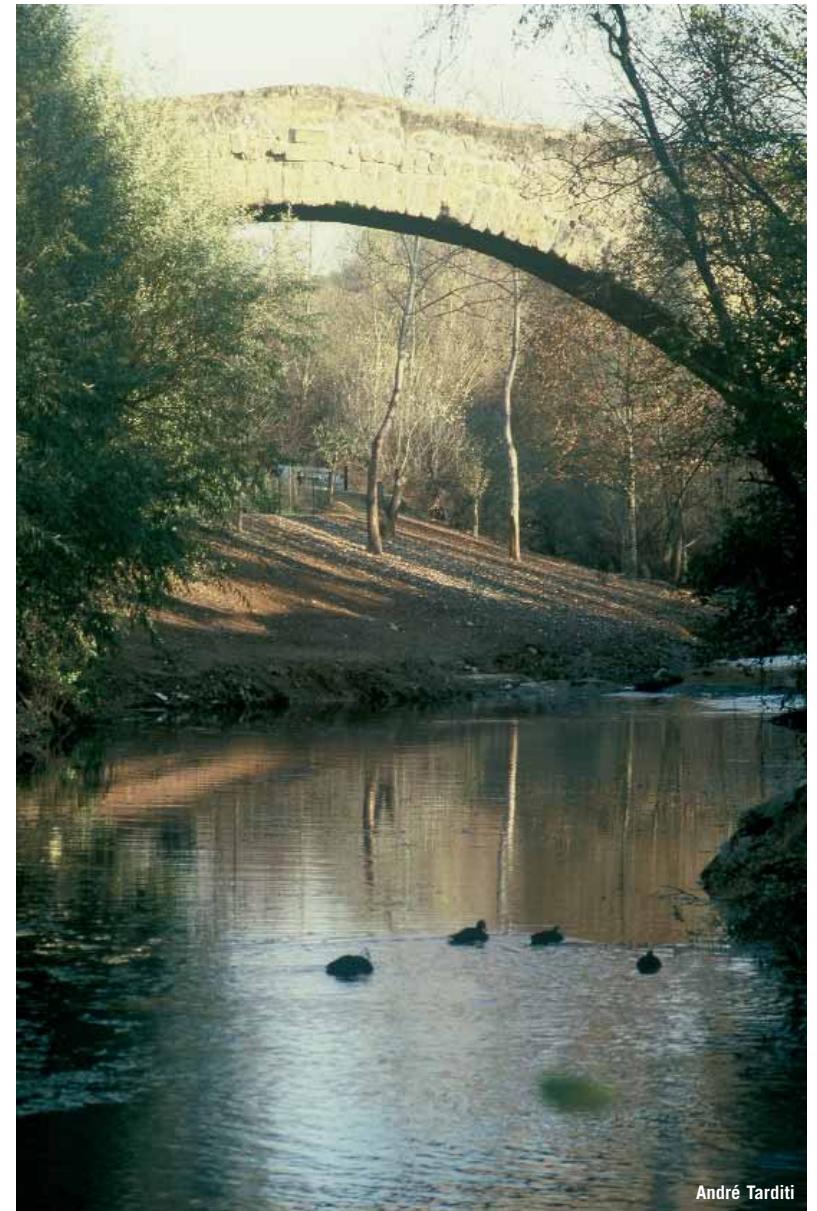
Ce pont est ainsi nommé parce qu'il permettait de traverser la rivière, l'Arc, en trois sauts. Trois sauts qui faisaient partie des jeux, des divertissements et des prouesses d'antan. En partant d'un point délimité et en prenant son élan, il fallait sauter sur un seul pied sur des pierres posées dans l'eau. Ce triple saut en longueur qui faisait franchir environ 15 mètres rapportait un prix ou une distinction.

Au croisement, un oratoire jalonne les chemins de la prière. C'est en fait, un petit édicule creusé d'une niche dont la voûte est en forme de coquille Saint-Jacques, signe de ralliement des pèlerins cheminant vers Compostelle auxquels la Vierge (voilée) adresse un sourire de bienveillance et de réconfort. Le style est celui de la ville d'Aix, le style Louis XIV, avec ses pilastres, son fronton triangulaire dont l'intrados est souligné de denticules rectangulaires.

Le tout est assez érodé, en particulier le motif sculpté du fronton dont les formes indécises sont peut-être celles de l'ange de l'Annonciation. Cet ensemble a été inscrit à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques en date du 22 juillet 1935. C'est un arbre funéraire, un cyprès, qui partage cette petite parcelle de terrain propriété de l'association des «Amis des oratoires». Cézanne a représenté cet oratoire sur une toile de petite dimension, exécutée au couteau, qui fait partie d'une collection particulière.



Guy Ballozier



André Tarditi

Avant de s'engager sur le pont, on pourra s'étonner de l'implantation des figuiers au ras d'un mur d'atelier. Il y en a deux qui se sont jumelés avec deux troncs mêlés en un seul rameau. Et le voisin a réuni et développé trois pieds de belle taille. Le pont se traverse avec une vue sur les canards, entre deux petits murets au faîte en bourrelets de pierres arrondies. En plusieurs endroits, le bas est creusé de trous destinés aux eaux de ruissellement. Sur l'autre rive s'ouvre la route qui mène vers le massif du Montaigut.

Il faut descendre au bord de la rivière pour apprécier la large ouverture (créée en 1656) et la puissante rusticité de ce pont arqué et même : arcé ! Et, de plus, classé monument historique le 16 juin 1944. C'est dans cet Arc que s'ébattaient les baigneuses dont Cézanne pouvait peindre la nudité naturelle. Il y en avait peut-être parmi elles qu'il ne pouvait pas voir en peinture. Winston Churchill, grand amateur des œuvres de Cézanne, et, comme lui ne supportant pas les regards importuns, a souvent fréquenté ces berges pour fumer et peindre au bord de l'eau à l'ombre des peupliers blancs.

L'agglomération de Palette

Le prochain panneau routier indique le nom de Palette qui est sous la tutelle administrative du Tholonet. Dans cette colonie de peuplement du village, qui est aussi son centre économique et commercial, on ne trouve ni vestige, ni souvenir de grands hommes, mais il est traversé par la Nationale 7... et la chanson monte aux lèvres avec les souvenirs de « *La douce France* ».

Entre l'alignement des anciennes maisons à un étage du vieux quartier s'ouvre l'Espace culturel Georges Duby et sa bibliothèque le long de la rue Pezet et de la maison Pezet, grand faiseur de vin cuit au XIX^e siècle.



La Mémoire du Tholonet

Carte postale de
Palette, sur la route
de Nice, début du
XX^e siècle.



Guy Ballossier



Guy Ballossier

Parmi les rares éléments archéologiques un judicieux réemploi de pierres encadre une entrée de lotissement. Deux pilastres, à écartement réduit, se terminent par un abaque à ressaut supportant une boule sur son socle. Un motif en fer forgé, à tiges et à volutes, encadre en lettres majuscules le nom de l'ancien propriétaire de la bastide (qui existe toujours au fond du lotissement) : « CAP DE VILLE ». Si l'on se réfère à un courrier de Cézanne, on peut supposer que ce patronyme a été déformé : « Hier soir, j'ai passé de quatre à sept heures environ l'avant dîner avec Capdevielle (pharmacien)... ».

À proximité du parking de la poste, sur une coquette pelouse, une singulière borne, non point kilométrique, mais : « millaire » (espacée de 1481,5 mètres selon les normes du mile romain), fait le point sur la Nationale 7. Sa structure ancienne de bloc taillé en cube est juchée à plus de deux mètres du sol. Ce jalon repose sur une colonne monolithique qui est cerclée d'une moulure de style toscan à sa base et à son faîte. La graphie des indications gravées dans la pierre est trop fine pour être exploitée par les automobilistes. Mais les routards de bonne taille apprendront qu'ils sont bien dans les Bouches-du-Rhône, sur la route Nationale 7 Paris

Antibes, qu'ils ont fait 4,6 km depuis Aix et que c'est un chemin vicinal qui conduit au Tholonet.

On raconte que, lors de la dernière guerre, alors qu'un détachement de l'armée américaine traversait le village, un ancien combattant de la guerre 14-18 avait revêtu son ancien uniforme de

lieutenant de cuirassier et, au garde-à-vous au bord de la route, avait salué sabre au clair les tankistes (éberlués !) qui défilaient devant lui.

Si la chapelle Saint-Benoît, au pied de la rue Monte-Cristo, n'est qu'un modeste édifice de style néo-roman, elle est chargée de souvenirs et de dévotions. En 1945, l'armée américaine avançait sur Palettes alors que des troupes et des chars allemands y étaient encore cantonnés. Il était à craindre que des combats ne s'engagent ou que les tanks soient pris pour cible et bombardés par l'aviation.



Guy Ballossier

Dans ces moments d'incertitude et d'angoisse, une famille pieuse fit le voeu d'élever une chapelle dédiée à saint Benoît Labre si leur village était épargné. Il fut préservé et le voeu fut accompli grâce à la générosité des premiers donateurs mais aussi avec le concours bénévole et désintéressé de nombreux artisans locaux.

Ce n'est pas un hasard si Benoît Labre a été choisi comme saint patron de cette chapelle. Dans l'alignement des maisons de la rue principale, les numéros 975 et 985 situent une habitation millésimée 1779 qui se distingue par des linteaux dont l'agrafe est sculptée en angelot joufflu. Au premier étage, cette vieille bâtie a conservé son balcon d'époque dont les éléments en fer forgé sont réunis par des colliers et non assemblés par soudure. Sur sa façade, une plaque de marbre blanc nous indique «*Ici est venu souvent Benoît Labre né à Amettes en 1748 et mort à Rome en 1783.*»

Cet ascète qui, pour des raisons de santé, n'avait pu suivre la dure discipline de la vie monastique, mena une vie extraordinaire de grand marcheur et de pèlerin pénitent, partageant avec les plus démunis les aumônes qu'il recueillait lui-même. Il marcha et mendia, trouvant dans la solitude et la prière une règle de vie semblable à celle des cloîtres. À Palette, alors qu'il était malade, il fut recueilli et soigné par une famille à laquelle il transmit le don de guérir les foulures et les membres démis.

La commune de Meyreuil lui a élevé deux oratoires qui rappellent ses nombreux séjours à Palette, au Montaiguet, et dans le couvent des Carmes, aujourd'hui prestigieux sanctuaire de bonnes bouteilles. Dans le chapitre consacré au village de Pourrières, on verra comment la vie du poète Germain Nouveau a été influencée par ce généreux mendiant.

La chapelle a été consacrée le dimanche 19 août 1956 par



Guy Ballossier

le chanoine Célestin Bonnet et, depuis, la messe y est célébrée chaque samedi soir. Si le 10 avril, la chapelle n'est pas ouverte pour célébrer la fête de Saint-Benoît Labre, c'est l'oratoire qui se trouve sur son côté gauche qui fera office de lieu de prières.

Les nouveaux quartiers, à proximité de l'artère principale, alignent des volumes originaux et fonctionnels. Cette recherche d'un esthétisme moderne se retrouve, le long de la route départementale, dans le Centre communal pour l'enfance dont les bâtiments sont disposés de façon dynamique et récréative.

Si l'on est amateur de vieux parcs solitaires et fanés, on entrera sous le porche de la cave de Palette pour découvrir les vesti-

ges d'une cour intérieure bordée d'un jardin d'agrément. Une partie de la mise en scène végétale est restée en place. Le miroir d'eau, incontournable élément de l'art des jardins, retient les eaux de son vaste bassin reflétant les jeux changeants des ombres et des lumières. Il est adossé à une fontaine dont le fronton, flanqué de volutes, protège la face jouffue d'un ange déverseur. Ce qui fut autrefois bosquet, tonnelle, massif de fleurs a été repris par la puissance de la nature qui étend son domaine jusqu'aux bords de l'Arc. Grossi des eaux de la Cause qui se jettent dans son lit à Palette, il apporte sa contribution d'eau douce à l'étang de Berre en passant sous le pont romain, le pont Flavien, à Saint-Chamas.

La Cave de Palette avec ses enseignes et son panneau publicitaire sur le vin cuit ne passe pas inaperçue et l'on peut profiter de son parking pour visiter ses entrepôts. Avant d'entrer, on cherchera dans la longue ligne de verdure du Montaigut les tourelles du Château Simone, une grande appellation des vins de Provence.

Cette vaste cave de distribution a été ouverte en 1848 et a été récemment décorée de fresques dues aux pinceaux d'artistes régionaux. Elles représentent : un repas au Moyen Âge, le vignoble dominé par la montagne, les bacchanales à Sainte-Victoire, la Durance, personnage féminin aux formes... débordantes et un Rhône barbu et puissant d'avant Donzère-Mondragon. Trois énormes foudres dont le plus volumineux peut contenir 10 000 litres voisinent avec quelques milliers de bouteilles prêtes à emporter. Le vin cuit a d'abord prospéré à l'Angesse et Mistral a dû porter plus d'un toast à l'époque où il faisait ses études à Aix. Puis il a été exploité plus



largement à Palette qui lui a donné, disons sa dénomination ou sa désignation de Vin cuit de Palette, qui n'est pas une «appellation» selon les normes de l'Institut National des Appellations d'Origine, cette distinction étant réservée au Château Simone.

La Cave de Palette continue l'élaboration et la promotion de ce vin de terroir et de tradition. L'encépagement est celui du grenache provenant de vieilles vignes de plus de cinquante ans, traitées actuellement selon les procédés de l'agriculture biologique. Les raisins

sont récoltés à pleine maturité, et, après le pressurage, le jus clair est mis en chauffe dans des chaudrons de cuivre pendant huit heures pour un volume de 100 litres. Il doit être écumé régulièrement et ne pas bouillir. Après fermentation, il est mis en bouteilles pour la Sainte-Barbe, Sainte-Barbe étant une femme mais imberbe, aujourd'hui, on l'appellerait Barbara.

Au temps des moulins, le meunier offrait du muscat ou du vin cuit à la population. La belle meunière mettait ses plus beaux atours avec le fichu de dentelles et la croix en or. Au son des fifres et des tambourins on faisait la fête et on dansait jusqu'à la nuit noire. Ce vin de tradition provençale est aussi le vin de la veille de Noël, il accompagne les treize desserts qui symbolisent le Christ et les douze apôtres. Il se boit à l'apéritif sur une tapenade ou une anchoïade. Il est parfait pour accompagner le foie gras et délicieux avec les fruits frais, les salades de fruits, les gâteaux aux pommes et les gâteaux à la cannelle ou au chocolat. Pour se «sucrer le bec» dans le courant de la journée, on peut croquer des calissons et boire quelques gorgées de vin cuit, les produits du même terroir se marient bien.

Le hameau des Artauds

Voici un hameau typique, une agglomération de quelques maisons rurales situées à l'écart d'un village. C'était une entité originale de l'habitat groupé bâti autour d'un domaine agricole, un système d'économie fermée, portant souvent le nom d'une famille de riches propriétaires.

« ...Il songeait à ce village des Artauds, poussé là, dans les pierres. Tous les habitants étaient parents, tous portaient le même nom, si bien qu'ils prenaient des surnoms dès le berceau pour se distinguer entre eux. Un ancêtre, un Artaud était venu, qui s'était fixé dans cette lande comme un paria; puis, sa famille avait grandi, avec la vitalité farouche des herbes suçant la vie des rochers; sa famille avait fini par être une tribu, une commune dont les cousinsages se perdaient, remontaient à des siècles. Ils se mariaient entre eux, dans une promiscuité éhontée... ».

C'est ainsi qu'Émile Zola dans son roman *La faute de l'abbé Mouret* parle des Artauds qu'il a bien connu pour y avoir fait plus d'un tour avec son ami Cézanne. Il lui a servi de cadre à l'action de ce roman. Serge, prêtre de l'église paroissiale, est tombé malade. Il ne recouvre la santé que grâce à la jeune Albine avec laquelle il va fauter dans le décor luxuriant du Paradou. Et puis, le jeune abbé retournera à son église et à ses devoirs. En provençal, le Paradou est généralement un nom de lieu. L'auteur a sans doute utilisé l'euphonie avec le mot paradis pour suggérer que cette nature vierge et sauvage, qu'il décrit en longues splendeurs verbales, est le jardin synonyme de paradis où s'épanouissent la nature et l'amour.

Le Paradou désigne aussi un moulin à foulon, une machine à carder équipée de rangées de chardons séchés et griffus pour « parer » le tissu. Et aux alentours le chanvre et les chardons ne manquaient pas...

Dans un petit coin de ce hameau, là où il y avait un banc,

les anciens bavardaient, plaisantaient, évoquaient les événements du jour, ceux de leur jeunesse, les durs travaux sur la terre aride, la vie au foyer avec le souci constant de tirer parti de tout, d'économiser l'eau comme celle qui avait servi à laver la salade et qui servait à arroser le pot de fleurs de la fenêtre. Et, sous l'évier, le seau à cochons était toujours à sa place pour recueillir les eaux de cuisson et les épluchures. Ce premier club des gens du troisième âge s'était déjà fait un nom, on parlait « des Séificateurs des Artauds ».

Dans son premier parcours, cette route qui mène au Tholonet, a été équipée d'une piste cyclable bien conçue qui apporte une grande facilité de circulation et une parfaite sécurité. En écrivant ces lignes, je me suis souvenu que j'étais cycliste en mon temps et



Jean-François Lassagne

j’imagine que c’est sans doute à vélo que l’on pourrait tirer le meilleur parti de tout ce circuit.

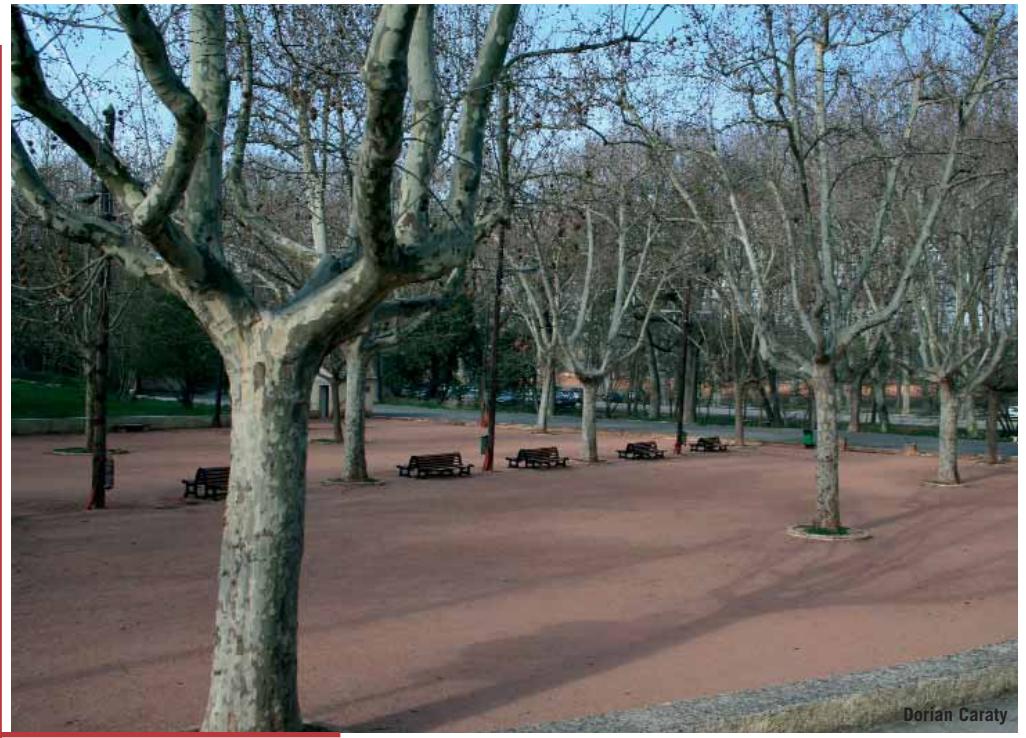
Nous arrivons au terminus de cette variante qui débouche sur l’arrivée d’honneur dans le village du Tholonet dont la description fait partie d’une autre approche. Après sa traversée, nous reprenons notre progression sur la route Cézanne accueillis par les platanes en multiples rangées.

Les platanes

Introduit en Europe au XVIII^e siècle, le platane fait partie du patrimoine végétal de la Provence, c’est un arbre emblématique. En ville, au bord des avenues, dans les jardins publics, le long des routes et dans des coins de campagne, on se réfugie sous ses feuilles pour se protéger du soleil.

Mais il y a une ombre au tableau, cet arbre est miné par une maladie causée par un parasite très virulent. La maladie, sous la forme d’un champignon microscopique, a été introduite à Marseille lors de la dernière guerre mondiale au parc Borely où avaient été entreposées des caisses de munitions porteuses du champignon. Ce chancré investit les canaux internes du platane, se nourrit de sa sève, obstrue les vaisseaux et assèche sa victime qui meurt. Il n’existe actuellement aucun moyen de traitement chimique efficace. La seule solution est d’abattre les arbres malades pour éviter la contamination. Pour bloquer l’extension de la maladie, le Conseil Général des Bouches-du-Rhône et l’INRA ont mis en place des recommandations et des mesures à respecter.

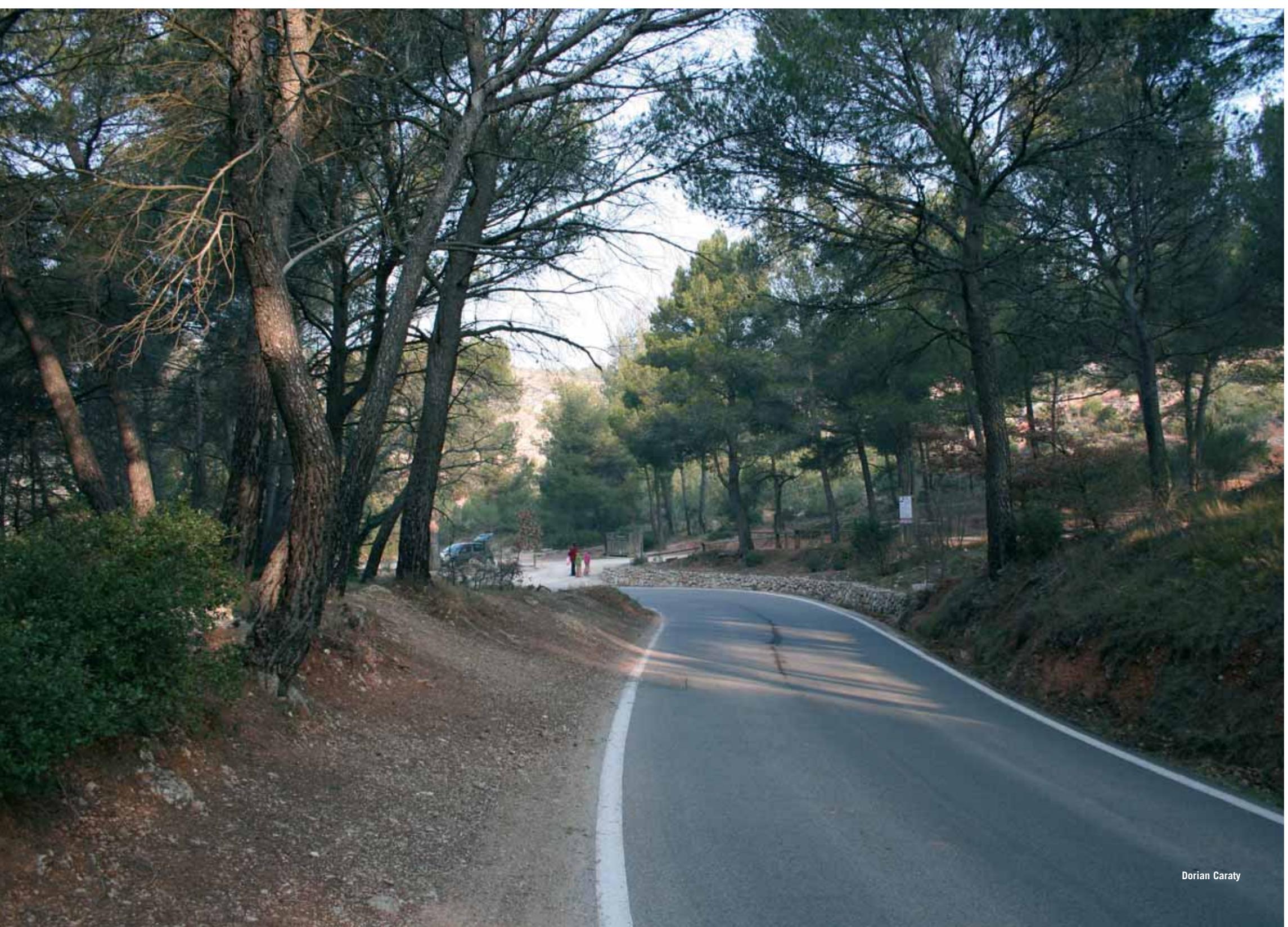
S’il est banal de rouler entre ses rangées, il est curieux de rencontrer un groupement de platanes comme celui qui s’est installé à proximité de l’ancien barrage romain du Tholonet. Avec le pin gigantesque et le chêne mastodonte, ils sont des curiosités sylvicoles



Dorian Caraty

du lieu. Espérons que celui de Lamanon, (classé monument historique en date du 26 février 1918) qui avec ses 53 mètres de haut est certainement le plus grand platane de France, continuera encore longtemps à se porter comme un charme.

Les platanes du
terrain de pétanque
du Tholonet



Dorian Caraty

5

Retour sur la route Cézanne

L'aire d'accueil du Toscan

Le premier parking aménagé est cette aire d'accueil où l'on s'arrête soit pour un moment de détente, soit par curiosité. Sa signalisation est discrète, sur le côté gauche de la route, son panneau se lit : point de rassemblement n° 3.

Il est vaste et ombragé, c'est une petite campagne ; ses nombreuses tables et bancs, taillés dans la brèche du Tholonet vous invitent à poser le pique-nique et à manger tranquillement en regardant les rayons du soleil filtrer à travers les pins. Les montures de la Garde départementale à cheval y font aussi étape comme en témoigne un carré de terrain jonché de paille et de foin, borné par des pieux et des rondins pour attacher les brides.

L'évolution du monde rural a modelé dans le paysage une sorte de fresque historique. Ici, sous la végétation, d'anciens murs se découvrent qui retenaient la bonne terre en même temps qu'ils la débarrassaient des cailloux et consolidaient les terrains cultivés.

Le bâtiment qui est là, construit comme une cabane, n'a

«Le tour de massif est prétexte au déclenchement de maints flashes comme par exemple, le foisonnement des oliviers qui se présentent en belle exposition de chaque côté de la route.»



Guy Ballossier



qu'une porte, de petites fenêtres et une cheminée. On pourrait supposer qu'il était utilisé par les résiniers de la pinède mais à cette époque, il y avait ici plus d'oliviers que de pins. Mais comme les oléiculteurs n'avaient pas besoin de cette bicoque, on dira que c'était une maison de berger.

Pendant que l'on réfléchit sur ces évolutions paysagères, on en profitera pour remarquer la présence d'un arbuste que l'on rencontre rarement en basse Provence, un plan de buis et non des moins avec un tronc corpulent, sans doute centenaire.

En se promenant, découvrons, par-ci par-là, des souches d'oliviers déracinés sur lesquelles repartent des rejets. C'est toute une plantation qui occupait ce terrain aménagé en restanque. Les murets en sont des vestiges qui se sont tassés et que la végétation cache de sorte qu'il faudra attendre d'en rencontrer de mieux conservés pour en parler.

Et encore, ce flanc de talus de terre rouge où la friction des eaux a creusé une harmonieuse concavité.

Les oliviers et l'huile d'olive

Ce tour de massif, pour piétons en voiture, est prétexte au déclenchement de maints flashes comme par exemple, le foisonnement des oliviers qui se présentent en belle exposition de chaque côté de la route.

L'arbre est originaire de Syrie, mais pour des raisons mythologiques, il est plus souvent associé à la Grèce. L'histoire la plus populaire qui concerne cet arbre est celle de Pallas Athéna. Cette déesse de l'intelligence était en rivalité avec Poséidon, dieu de la mer, pour la souveraineté d'Athènes et de sa région. Alors que l'un et l'autre lors d'un affrontement faisaient assaut de superproductions, Poséidon fit surgir du sol, un cheval, Athéna, quant à elle, donna naissance à un olivier.

La Genèse nous rapporte que Noé lâcha la colombe pour voir si les eaux avaient diminué à la surface de la terre. Mais elle revint sans avoir pu poser ses pattes. Sept jours après, Noé la lâcha de nouveau et, quand elle revint vers lui, elle avait dans le bec un rameau d'olivier.



Dessin sur faïence,
Pablo Picasso,
collection privée



Dorian Caraty

Clovis, roi des Francs, a été baptisé avec la reine des huiles, l'huile d'olive... vierge. Et, après lui, tous les rois de France ont été oints de cette huile sacrée conservée dans la Sainte Ampoule.

L'olivier a donné un prénom familier ce que n'ont pas réussi à faire ni le cerisier, ni l'abricotier qui sont pourtant tous de la même famille arboricole. À noter que la vigne et l'olivier ont les mêmes profondes racines et le même patron, saint Vincent, qui se fête le 27 janvier alors que la nature se repose. En Provence, le dimanche des Rameaux, ce sont bien des rameaux d'olivier qui sont bénis et non des branches de buis.

L'olivier a des quantités de qualités sympathiques : il a toujours des feuilles, il boit peu, pousse à peu près sur n'importe quel sol, reste toujours vert, vit très vieux, et il est même immortel puisque, si ses branches meurent, de ses racines renaissent des rejets et un arbre repart pour de nouvelles productions. Dans le Jardin des oliviers, il doit y avoir des souches datant de l'époque du Christ. Comme le figuier, c'est un arbre sacré mais lui, c'est un arbre dont on se chauffe, il n'est pas sacrilège de le brûler. Il se prête très bien à l'imagination des artisans et des sculpteurs qui le travaillent en plein ou en creux comme l'indispensable saladier.

Ainsi que toute espèce végétale, il est marqué par la grande loi de la diversité et cette famille d'oléacées comprend plus de 40 espèces différentes. On compte aujourd'hui dans le Pays d'Aix près de 300 000 oliviers entretenus.

Vous pouvez planter un olivier n'importe quel mois de l'année pourvu que cela soit en avril, mai ou juin. Le sol peut être rocailleux, il saura se faire une place au soleil comme depuis des millénaires. Vous faites un trou confortable pour que le système racinaire soit à l'aise. Vous en garnissez le fond de cailloux pour assurer un bon drainage. Vous déposez une couche de terre au phosphate puis une couche de terre neutre. Vous complétez avec du fumier ou de l'engrais. Vous arrosez copieusement en tassant la terre, ce qui laisse supposer que vous n'avez pas oublié de planter l'arbre.

Et puis, vous le regardez pousser. Il a une végétation lente et c'est tout de même moins fatigant que de regarder pousser le bambou. Si vous en plantez plusieurs, espandez-les de 8 mètres. Si vous le faites comme un «pro», comptez 100 à 150 oliviers à l'hectare et 1 000 plants pour que votre exploitation soit rentable. Pour réguler la production, taillez tous les ans pour que les feuilles reçoivent un maximum de lumière et qu'il bénéficie d'une bonne aération tout en conservant un peu d'ombre à l'intérieur.

Ne vous laissez pas influencer par le proverbe qui vous invite à patienter jusqu'à la naissance de votre petit-fils pour faire la première récolte. Comme pour beaucoup d'autres proverbes, celui-ci a besoin d'être actualisé. Autrefois, on réservait les meilleures terres aux légumes et aux céréales, les oliviers devaient se contenter de la garrigue et des talus, leur fructification était donc assez laborieuse mais, dans une bonne terre, vous pourrez faire goûter les premières olives à votre premier fils.

Tout le monde sait que c'est un symbole de sagesse, d'abondance, de longévité et de paix. Selon l'auteur latin Justin, ce sont les Grecs qui auraient appris aux Gaulois à cultiver l'olivier comme la vigne.

Sa silhouette trapue, son feuillage argenté se rencontrent dans toute la Provence, on a retrouvé une feuille d'olivier sauvage dans les tufs de Roquevaire. Il se contente de terre peu fertile, il est peu exigeant, mais il aime qu'on le soigne et que ses longues racines puissent pomper l'eau qui lui est nécessaire. «Graisse-moi le pied, je te graisserai le bec», rappelle de dicton.

Depuis le gel ravageur de 1956, on voit que la plupart des oliviers ont plusieurs troncs. Ceux qui n'en ont qu'un sont des arbres qui ont été plantés postérieurement, les autres sont les rejets des troncs gelés qui ont été coupés. Les oliviers sauvages que l'on rencontre dans la garrigue ne donnent rien de bon, rejettent indéfiniment de souche mais résistent fermement aux incendies et au gel. Une oliveraie bien entretenue constitue soit un coupe-feu soit une zone de retardement à la propagation des flammes.

La culture de l'olivier présentait de nombreux rapports avec la culture de la vigne. On labourait les oliviers à trois reprises comme la vigne. Après la récolte pour aérer le sol et lui permettre de se régénérer et, ensuite, pour débarrasser le sol des plantes qui font concurrence aux plantations. La fumure et la taille avaient des points communs comme la taille en gobelet pour faciliter la circulation de l'air et la pénétration du soleil.

La cueillette doit être faite avec beaucoup de délicatesse car il faut choisir les olives bien mûres. Le travail se fera donc à la main, en évitant tout contact avec le sol en tenant des filets ou étalant des toiles. Les opérations de l'olivaison étaient identiques à celles des vendanges comme la joyeuse ambiance de la cueillette, les rondes bondissantes et les danses échevelées.

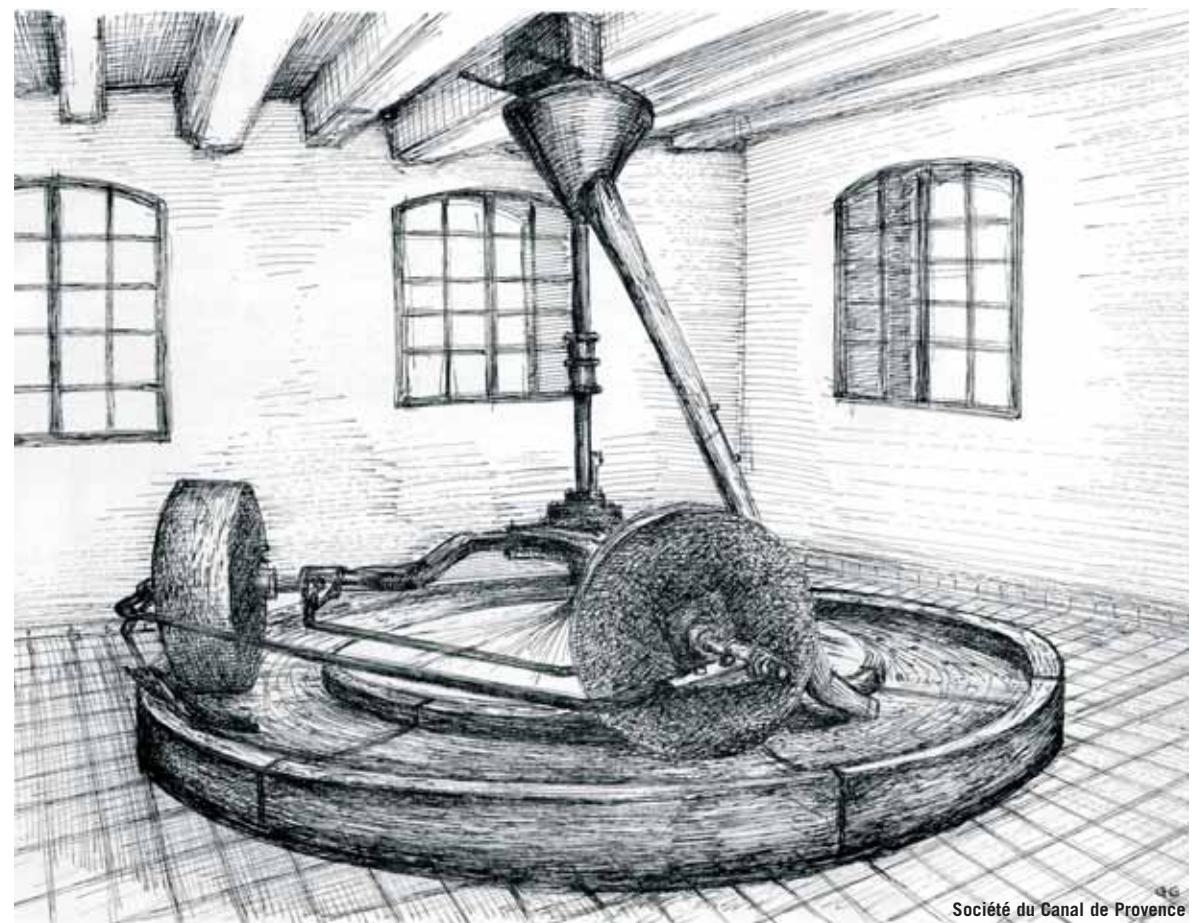
L'écorce et les feuilles d'olivier ont été utilisées, en remplacement du quinquina, par les médecins des campagnes napoléoniennes d'Espagne pour soigner les fièvres intermittentes.

Autrefois, on considérait que les olives étaient mûres quand elles commençaient à tomber de l'arbre. La vraie cueillette était celle qui laissait le fruit intact pour assurer la meilleure qualité d'huile, le gaulage était considéré comme un procédé barbare. Aujourd'hui, pour qu'elles soient adaptées aux nouveaux procédés de fabrication, les olives sont récoltées au moment où le fruit commence à changer de couleur. La distinction entre olive verte et olive noire ne tient qu'à l'époque de la cueillette, tous les fruits finissant par devenir noirs, mais certaines variétés sont plus savoureuses vertes. Et si l'on savoure la tapenade sur des croûtons de pain en guise d'apéritif, sachons que sa pâte est préparée à base d'olive noire, d'anchois, de câpres, d'ail, de thym, de poivre et d'huile d'olive.

Ne parlons pas de toutes les occasions ni de toutes les préparations culinaires qui nous amènent à les goûter vertes ou noires, on en invente encore, mais on doit dire un mot

des boissons. D'abord les olives se goûtent très bien avec le pastis fait avec les plantes sœurs de la région. Tout ce qui contient de la sucrerie (sic) comme le Porto, le Rivesaltes, le Banyuls, le vin cuit de Palette ont la qualité de fondre l'amertume. Si vous êtes un inconditionnel du vin rouge, ne vous retenez pas et choisissez un vin de garrigue, du côté des Baux, par exemple. Tout cela pour vous prévenir

Les meules du moulin
à huile



que le vin blanc, pauvre en tanins ne s'accorde pas du tout avec l'olive noire elle, riche en tanins où l'amertume domine.

Les olives destinées à être pressées pour en tirer de l'huile sont celles qui ont le plus de maturité étant restées le plus longtemps sur l'arbre. Elles sont passées du vert au noir et contiennent alors le plus gros pourcentage de corps gras. Les oliviers produisent des récoltes très variables, de 20 à 60 kg par an. Pour obtenir un litre d'huile, il faut environ 5 à 6 kg d'olives. Ce qui est resté de saint Victor, martyr du III^e siècle, après avoir été broyé entre deux meules à huile, c'est l'accession au titre de patron des meuniers.

Si le moulin à blé ne tourne qu'avec le vent, c'est la force hydraulique de l'eau qui apporte l'énergie au moulin à huile et il faut beaucoup d'eau pour laver les olives et le matériel. Pour savoir comment fonctionne un moulin à huile, le mieux est d'aller en visiter un à la période où se fait la récolte, entre le 15 novembre et la fin mars. En France, la règle est de presser le jour de la cueillette. Le moulinier vous expliquera comment, après avoir été lavés à l'eau froide, la meule et le broyeur, en calcaire dur, tournent et broient les olives pour les transformer en pâte épaisse. Cette pâte est malaxée puis est répartie dans des sacs de 5 à 6 kg ou plus exactement dans des scourtins de fibre végétale tressée.

Le Pays d'Aix a son terroir et, depuis 1999, l'huile d'Aix-en-Provence fait partie des huiles d'Appellation d'Origine Contrôlée (AOC). Chaque année elle est fêtée, quelques jours avant Noël sur la place de la Rotonde. L'Association des Compagnons de l'Olivier du Pays d'Aix, ACOPA apporte son soutien au développement économique de l'oléiculture et au rayonnement des qualités de l'huile d'olive du Pays d'Aix.

Dans les conseils des diététiciens, il y a beaucoup d'interdits qui nous privent de douceurs et de vieilles habitudes, mais en ce qui concerne l'huile d'olive, c'est un produit qui réconcilie la gourmandise et la diététique. Avec son bon goût, elle contribue à faire baisser le taux de cholestérol, à prévenir les maladies cardio-vasculaires grâce à son acide gras mono-insaturé. Elle se digère très bien car elle

active les sécrétions biliaires et prévient aussi le dessèchement de la peau. Cléopâtre, soucieuse de sa beauté, prenait un bain d'huile d'olive toutes les semaines. À ce jour, le record de longévité légalement prouvé est toujours détenu par Jeanne Calment, décédée en 1997 à l'âge de 122 ans et 164 jours. Elle a confié à la presse qu'elle soignait sa peau, pour ralentir l'apparition des rides, avec l'huile de Provence.

Les parfums de cette reine de la gastronomie provençale sont subtils comme ceux d'un grand vin et dépendent non seulement des variétés d'olives de leur terroir d'origine, mais aussi du savoir-faire du moulinier car, comme dans le cas d'un vin, chaque unité de production a son originalité propre.

Pour bien la conserver, rangez-la dans un placard à l'abri de la lumière, votre huile d'olive gardera toutes ses qualités pendant au moins deux ans. On dit que, contrairement à un on-dit, l'huile d'olive conserve toutes ses qualités alimentaires dans les préparations chaudes. Si vous en supportez bien le goût, gardez-en une cuillère à café dans la bouche, introduisez la brosse à dents, frottez les dents et puis souriez comme le fromage anglais *cheese*, votre sourire aura l'éclat de l'émail diamant.

Si vous êtes de Provence, souriez fièrement, vous appartenez à ce monde méditerranéen dont le régime alimentaire se caractérise par sa richesse en protéines végétales, avec une consommation modérée de viande, de produits laitiers et de vin. Ne vous étonnez pas de trouver le cyprès au prochain chapitre, il y en a plus d'un en sentinelle dans le champ des oliviers.

Le cyprès

Son île de prédilection était celle de Chypre dont il a tiré son nom, ou, si l'on se réfère à la mythologie grecque, son nom serait celui d'un jeune éphèbe, Cyparissus, convoité par Apollon. Mais, même aujourd'hui, ce beau berger n'aurait pas voulu convoler avec le dieu, il aimait un cerf, son seul ami. Hélas! Un jour de chasse, à la suite d'une confusion, il le tua! Effondré, il laissa éclater sa douleur et se répandit en larmes. Alors Apollon s'apitoya et le redressa en cyprès. Et depuis, cet arbre se distingue par ses qualités matérielles et ses symboles spirituels.

Témoin de nos deuils et de nos pleurs, près des croix, des tombes et des oratoires, il symbolise le repos de l'âme et l'immortalité. Lui, il s'en tient à mille ans. Donc tout désigné pour être, par excellence le meilleur bois, un bois imputrescible, pour les cercueils. On en répandait la fumée sur les pestiférés, son essence était utilisée pour l'embaumement des momies.

Un seul cyprès planté devant la porte peut signaler un propriétaire peu sociable qui vous invite à passer votre chemin. À partir de deux ou plus, on devrait être bien accueilli.

Sa racine pivotante pénètre profondément dans le sol, sa verticalité peut atteindre 15 à 25 mètres.



Jean-François Lassagne

Dans le Comtat Venaissin et dans toutes les zones de cultures maraîchères et fruitières, partout où soufflent les rafales du mistral, on le plante en haies protectrices. Ces coupe-vent réduisent la vitesse et la turbulence du vent sans le couper complètement. On ne dira pas que les espacements ont fait l'objet de savants calculs mais disons plutôt de rustiques calculs qui ont pris en compte les données naturelles du terroir comme la hauteur des arbres et la reprise du vent au-delà de 30 mètres.

Ses cônes sont riches en polyphénols qui présentent un grand intérêt dans le traitement des troubles vasculaires tels que les hémorroïdes et les varices.



Margaret Massiani

6

La boucle de Beaurecueil

«À l'entour, on retrouve le charme discret de la campagne et le grand spectacle du ciel bleu qui réjouit l'œil de l'automobiliste comme celui du piéton.»

Un arrêt panoramique

En approchant de la bifurcation qui mène à Beaurecueil, on reçoit comme un choc devant cet immense bloc rocheux qui jaillit, planté là en maître des lieux ; c'est un moment sublime. «D'ici, la montagne avec sa fantastique voilure de rochers blancs est comme un vaisseau fantôme de plein jour» a écrit Jean Giono.

On a l'impression que la montagne s'étend pour se faire admirer. Le regard embrasse un spectacle grandiose, les tableaux de la nature exposent leurs multiples splendeurs. Les immenses parois et les abrupts s'appuient sur les lourdes sinuosités synclinales. L'ascension de la crête s'allonge en une longue échine. Sur un fond minéral majestueux, tout un monde végétal tapisse la pierrière et le rouge profond des argiles.

La palette des couleurs étale le vert sombre des chênes verts, le vert léger des pins d'Alep, le vert fruité des touffes arrondies des oliviers, la ligne grise des genévriers. Elle nuance l'ocre des ravins, luisants sous la pleine lumière, sombres et denses sous la pluie.

L'aurore aux doigts de rose découvre ses frises de pierre, ses labeaux de dentelle. Puis ses surfaces multiformes s'illuminent de soleil, se vêtent d'ombres sous les nuages, miroitent sous la pluie.

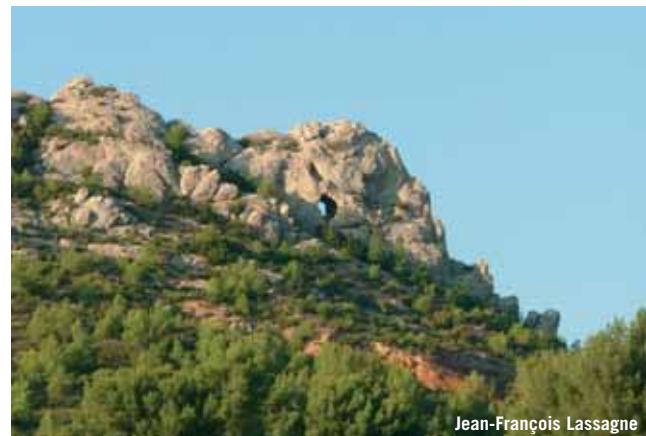
Ses familiers, selon leur humeur, selon le passage du temps, la verront ou l'imagineront sous des aspects changeants, sereine ou sauvage. Théâtrale avec des couchers de soleil mémorables. Solitaire comme une proie isolée dans l'océan du ciel. Métallique et glaciale quand le mistral lui fait la bise. Infernale et dantesque sous les orages et les éclairs. Alpine sous la neige. Ésotérique avec les fuites mystérieuses de ses contours. Minable, à recycler, avec sa molasse de

*« D'ici, la montagne
avec sa fantastique
voilure de rochers
blancs est comme
un vaisseau fantôme
de plein jour »*

JEAN GIONO



François Gilly



Jean-François Lassagne

carton-pâte, ses flancs affaissés de vieux dino les jours où ça ne baigne pas. Sainte-Victoire, pardonnez à celui-là !

Et, à l'entour, on retrouve le charme discret de la campagne et le grand spectacle du ciel bleu qui réjouit l'œil de l'automobiliste comme celui du piéton.

Si l'on s'est arrêté pour mieux s'en imprégner, on tirera les jumelles de l'étui pour chercher dans le bloc de rocher la roche dite « percée », trouée de part en part. Cet orifice et un creux en surplomb suggèrent une tête de cyclope à deux yeux superposés prêt à être terrassé par la lourde patte d'un monstre à imaginer.

L'oratoire Notre-Dame



Guy Ballossier

A l'embranchement de la route en direction de Beaurecueil, et sur le territoire de la commune, l'oratoire Notre-Dame a été érigé en 1950 par les soins du maire de Beaurecueil et restauré en juin 2002 par l'association des Amis des oratoires. La niche cintrée est placée assez haut sur un pilier en ciment dont la base comporte une marche en ressaut comme une invite à s'agenouiller pour prier. Aujourd'hui, à l'intérieur, il ne reste qu'une partie du socle de la statue avec la trace partielle d'un pied. Deux pots de fleurs prennent part aux regrets de ce vandalisme.

Le village de Beaurecueil

Ce village-là n'est pas exactement sur le circuit, mais entre les quelques bonnes raisons de faire une boucle (2 km) pour lui rendre visite, on se souviendra que cette commune était, jusqu'en 1827, réunie à la commune de Roques-Hautes et que son toponyme est celui du Bon refuge (*bellus recessus*), le seul village en France à s'appeler Beaurecueil selon le Code postal. À l'écart des grands axes routiers, entouré de vastes plaines champêtres, il n'aligne qu'une modeste rue sans commerces ni boutiques et les rares maisons d'habitations sont dispersées dans la campagne.

La mairie, clé de voûte de l'institution républicaine, abrite sous son aile l'école des garçons, l'école des filles et la salle des fêtes. Sur la façade de l'école figure la prestigieuse date de 1881, celle de

La ferme
du château

Jean-Pierre Mattalia

la loi de Jules Ferry sur la gratuité de l'enseignement obligatoire et laïque. La restauration des bâtiments a respecté les caractères architecturaux de l'époque.

L'oratoire Saint-Joseph Labre

A u bord du chemin SV qui monte dans la colline, ce modeste oratoire est dédié à saint Joseph Labre. Sur une maçonnerie restaurée, la niche abrite la statue blanche d'un saint Benoît aux bras croisés. Une plaque l'invite à prier pour nous et promet 40 jours d'indulgence.



Guy Ballossier

L'église

La date de 1741 sur le fronton de l'église, Notre-Dame de l'Annonciation, commémore la fin de travaux de restauration et d'agrandissement commencés au début de ce siècle. On la retrouve gravée sur l'oratoire du parvis où une branche de lierre s'attache à la croix. Le cintre de son portail est en pierre de Rognes et surmonté d'un oculus. Une fontaine est adossée à la butte et le

monument aux morts a été érigé à la place de l'ancien cimetière. Le cimetière actuel est tout seul dans un coin de forêt, quelques vieilles tombes se sont affaissées et penchent un peu comme décline la vieillesse. À l'église paroissiale, la messe est célébrée chaque dimanche à 11 heures. Le service est accompagné par un jeune ensemble de chanteurs et d'instrumentistes de Beaurecueil qui pratiquent avec beaucoup de savoir-faire et de ferveur la clarinette, la flûte traversière, la guitare et le saxophone. Le maître-autel et les fonts baptismaux reposent sur des pieds en marbre du Tholonet. Posées sur l'autel, deux grandes statues en bois doré représentent des saints qui ont aussi été distingués par les services de la Conservation du Patrimoine et mis à son inventaire.



Dorian Caraty

Le bassin du château

A Beaurecueil, c'est un vestige bien dégradé qui témoigne de l'emplacement du premier réservoir sur l'avenue Jean Gautier, dans le chemin SV 210 / DFCI. Il ne lui reste plus que quelques pans de murs affaissés et infiltrés par la végétation.

Avant les gigantesques chantiers des barrages et du canal de Provence, les travaux pour subvenir aux besoins en eau se réglaient à coups de pelles et de pioches. Dans plus d'un village, on retrouve encore quelque canal ou bien la citerne, faits à la main, qui recueillaient à la fois les eaux de ruissellement, la pluie, la rosée et le débit des cours d'eau voisins.

Cette première pièce d'eau, nommée le canal de Béal, alimentait un moulin à blé et à quelques mètres en aval, en face du château, un vaste bassin de retenue d'eau dont la maçonnerie est encore en bon état. Ce bassin installé pour les besoins du domaine et des exploitations agricoles a conservé l'essentiel de sa structure et sa vasque décorative pour recevoir «en grande pompe» l'arrivée des eaux.



Carole Campbell

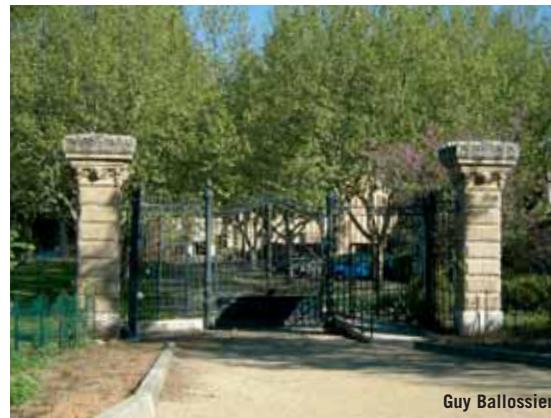
Le château

Bâti au XVI^e siècle, il fut doté du blason de la famille Decormis, propriétaires et seigneurs de Beaurecueil de 1548 à 1730. Il se décrit ainsi en termes héraldiques « D'azur à deux lions affrontés d'or, lampassés de gueule, soutenant un cœur d'argent ». Soit : deux lions dorés, face à face, langues rouges tirées et qui soutiennent un cœur d'argent, le tout sur fond d'azur.

Ce château et son domaine qui eurent différents propriétaires furent, au XIX^e siècle, exploités quelques temps par une colonie pénitentiaire agricole puis par un orphelinat pratiquant les travaux des champs. Finalement après son rachat en 1924 par l'Office départemental des Anciens Combattants et victimes de guerre, ses locaux ont été aménagés en maison de retraite médicalisée gérée par l'ONAC, Office National des Anciens Combattants.

Si sa façade ne fait pas vibrer la fibre historique, elle sollicite l'intérêt par son architecture contemporaine. C'est sur ses arrières que l'on rencontrera quelques vestiges. Au premier plan, une monumentale grille en fer forgé, aux angles arrondis, s'épaule sur deux inébranlables piliers carrés avec refends et bossages vermiculés. Sous des corbeilles à festons, des mascarons penchent la tête.

En revenant dans l'avenue Jean Gautier, on passe devant le bassin qui alimentait autrefois les jardins. Espérons que ce témoin de l'équipement hydraulique d'autrefois restera encore longtemps en bon état au bord de la route d'où l'on peut en détailler l'ornementation des bassins et des vasques de son déversoir. En remontant le pré, on longe un mur qui avait fonction de viaduc, supportant la rigole; recevant les eaux à l'endroit où elles sortaient de terre. Là où l'écou-



Guy Ballossier



Jean-Pierre Mattaia

lement horizontal se casse en chute verticale, une grosse boule de pierre symbolise les gouttes d'eau qui se ressemblent.

Dans ce domaine qui comprenait la seigneuriale bastide et les bâtiments agricoles, il faut chercher l'incontournable pigeonnier. Il impose sa tour ronde en contrebas des terrasses, sur le flanc sud de la bastide et semble nous inviter à le présenter comme revient le temps des cerises auprès de son arbre voisin, dans ce pré qui sent bon la campagne.

Son fort diamètre témoigne de l'importance du domaine, le délabrement de son crépi met à jour son appareillage rustique. Il a perdu sa plate-forme d'envol et sa parabande, ce muret de protection en « col de manteau retourné » qui protégeait du vent dominant ces volatiles de petit poids. Le mistral souffle maintenant sur un toit conique de tuiles disposées en étoile et la pluie s'égoutte sur une

génoise à trois rangs. On distingue encore le cercle de métal qui supportait le larmier ceinturant la tour de carreaux pour décourager les grimpeurs nuisibles. Dans l'Antiquité, le pigeon était considéré comme un oiseau protégé des Dieux, un oiseau tutélaire qui avait aussi sa place dans la cocotte familiale, on saura tout sur les pigeons d'autan en se reportant au chapitre du Puits de Rians.

Comme dans le village du Tholonet, il y avait autrefois des bugadières à Beaurecueil qui lavaient le linge des bourgeois d'Aix-en-Provence. Si l'on se reporte au chapitre qui concerne ce village pour mieux les connaître, on ajoutera que les enfants des écoles de Beaurecueil ont très bien raconté ces anciennes pratiques dans un site Internet. Ces écoliers bien documentés ont su décrire et illustrer l'élevage des vers à soie qui est évoqué dans les lignes suivantes.

En quittant le village pour reprendre le circuit, on passera devant le Poney-club et le Camping Sainte-Victoire qui offrent leurs équipements et leurs services à tous les amis de plein air. Cette fois, c'est de face que l'on reverra en plein écran un des plus beaux tableaux naturels de Sainte-Victoire.

Les mûriers

Et si ce coup d'œil valait le détour, on ne perdra pas son temps non plus à faire un aller et retour en direction de la Nationale 7. Sur 1 km l'on pourrait dire que l'on parcourt la galerie des ancêtres, celle de ces 133 antiques mûriers alignés aux bords de la route. Le temps les a façonnés en de curieuses spirales et bulbes noueux, les houppiers sont toujours chargés de ces feuilles qui autrefois s'ajoutaient aux ressources agricoles comme matière première de la soie.

La soie, c'est encore une des grandes inventions chinoises qui remonte bien avant Jésus-Christ, sa légende est aussi délicate que son tissu. Une Impératrice buvait son thé bouillant (les chinois ont

toujours aimé boire des boissons chaudes qui les conservent en bonne santé) à l'ombre d'un mûrier. Un cocon tomba dans la tasse. L'Impératrice, de son ongle poli et raffiné, voulut le retirer. Mais son ongle accrocha le cocon qui s'ouvrit et se dévida. De son doigt impérial, la soie était née.

Depuis, le père de l'agriculture moderne notre grand agronome de la Renaissance, Olivier de Serres fut, entre autres initiatives, le précurseur de la plantation des mûriers.

Le mûrier est un arbre des plus rustiques facile à multiplier et poussant rapidement. En Provence, on rencontre surtout le mûrier blanc. S'accommodant des sols les plus



Carole Campbell



Guy Ballossier

ingrats, résistant à des froids de -20°, supportant bien l'effeuillage et la taille répétée, il produit en abondance une feuille facile à récolter qui n'est attaquée par aucun autre insecte que les vers à soie et qui, d'autre part, est le seul aliment qui convienne aux vers à soie, monovores!...

La magnanerie (magnanière) ou sériciculture (et non sériculture) est l'art d'élever les vers à soie. Elle va de la cueillette des feuilles dont les vers se nourrissent jusqu'à leur élevage. L'industrie de la sériciculture était très développée en Provence, dans les fermes et d'autres habitations, on la pratiquait peu ou prou. Les manipulations étaient multiples et compliquées, les opérations chimiques délicates. Elles se déroulaient dans la magnanerie, salle vaste et claire qui pouvait être un grenier de ferme ajouré d'un petit édicule qui surmontait la toiture de la maison. Ce local était chauffé pour faire éclore les œufs et équipé de casiers pour l'élevage des magnans.

Les vers se nourrissaient de feuilles de mûrier dans un grignotement continual qui faisait penser à la pluie qui tombe sur des feuilles. Ayant grossi, les vers étaient mis dans de petites boîtes pour tisser et s'enfermer dans leur cocon. Pour la phase suivante, on ne disait pas «déconconer», (ça n'aurait pas été correct), on disait: «décoconer». Elle avait lieu à la Saint-Jean, une raison de plus pour faire la fête.

Parmi les revenus des récoltes, beaucoup tombaient à la même période, la vigne, le vin, les figues par exemple. De sorte qu'à l'arrivée de l'hiver quand venait le moment d'acheter des habits chauds le portefeuille n'était plus très garni. Ce que l'on gagnait avec l'élevage des vers à soie était alors pour chacun un complément appréciable.

Il ne reste aucune trace de cette activité artisanale sinon, pour quelques temps encore, des mûriers, comme ici à Beaurecueil, et, jusqu'à la fin des temps, les Magnan ou Magnant (plurivore...) dont le nom, selon l'anthroponomie, désigne... le chaudronnier ambulant. C'est dans le cadre d'une politique délibérée de préservation du caractère agricole et champêtre de la commune que ces mûriers sont préservés et entretenus.

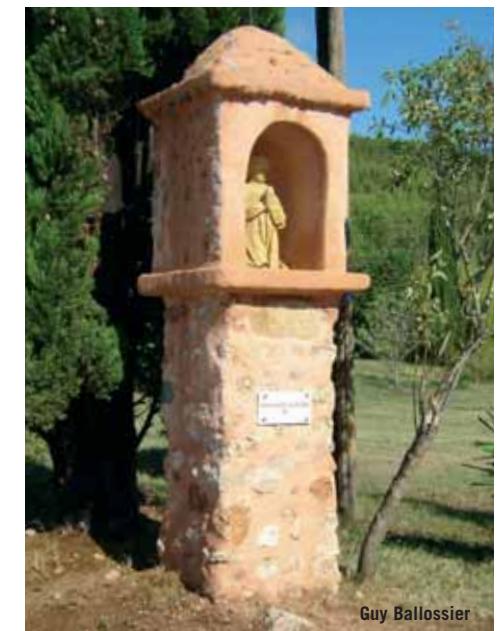
L'oratoire de Saint-Pancrace

Il se trouve dans le quartier du grand Côté en bordure du chemin de la poudrière au n° 1255, près de Beaurecueil mais sur la commune du Tholonet.

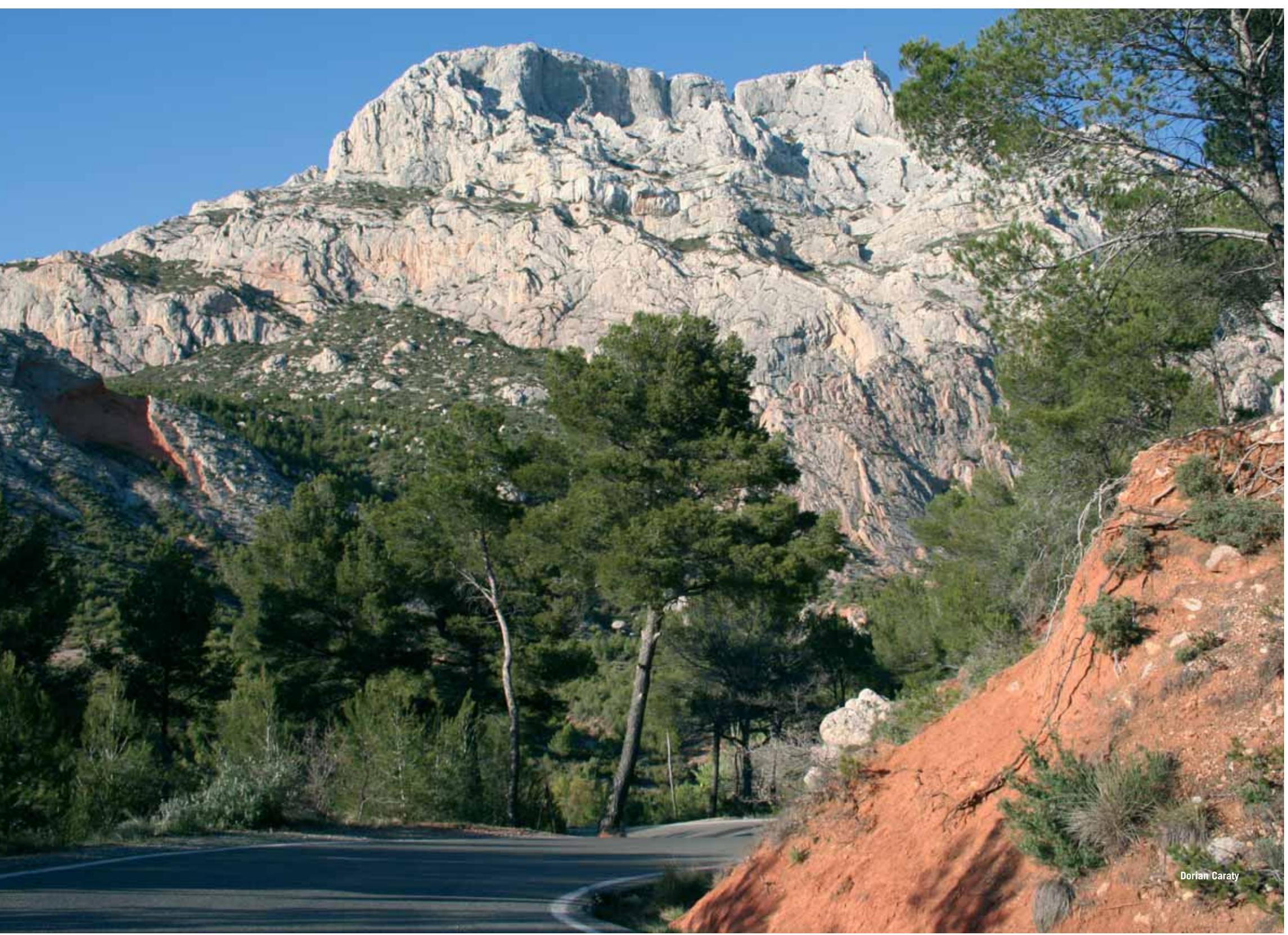
Il a été érigé pendant la grande guerre par une famille pour protéger leurs deux fils qui revinrent blessés mais vivants du front. L'oratoire, dégradé au fil du temps, a été reconstruit en 1961. Un matin de 1997, des vandales étant passés par là, la statue a été trouvée brisée au sol, la tête ayant disparu.

Les propriétaires du terrain ont décidé de le restaurer. La statue a été financée par leurs soins et la restauration effectuée avec l'aide de la mairie du Tholonet et le soutien de l'association des Amis des oratoires. Sur les belles pierres de sa maçonnerie une plaque porte la mention: «Chemin européen des oratoires» qui se rapporte à un projet qui s'applique à sauvegarder et restaurer ces «balises de la foi» tout au long d'un chemin européen des sanctuaires et des oratoires qui unissait les pays européens depuis le Portugal jusqu'à l'Ukraine.

La bénédiction de ce nouvel oratoire a eu lieu le 10 septembre 2005. Le Père Lino, curé du Tholonet et de Beaurecueil, en le bénissant, rappelait que saint Pancrace était particulièrement vénéré en Corse où il fut le grand patron des bandits d'honneur, invoqué contre le parjure. Il est célébré en France le 12 mai et fait partie des trois «saints de glace»: saint Pancrace, saint Servais et saint Mamers.



Guy Ballossier



Dorian Caraty

7

En route vers

Saint-Antonin-sur-Bayon

Présentation du massif

La notion de patrimoine s'est étendue à des sites naturels exceptionnels réputés pour leur beauté ou leur caractère pittoresque. Ils font partie de ces biens matériels collectifs dont la société demande la défense par l'intermédiaire des organismes spécialisés.

Tout comme le Pont du Gard, la Pointe du Raz et l'Aven d'Orgnac, la montagne Sainte-Victoire vient d'obtenir le label « Grand site de France ». En 2004, c'était l'un des premiers sites à obtenir ce label national. Sa confirmation juridique vient couronner les efforts déjà accomplis. Attribué pour six années renouvelables, le label pourra être retiré au gestionnaire en cas de manquement aux engagements.

Il récompense les structures responsables d'espaces naturels engagées dans une démarche de gestion qui respecte les principes du développement durable, tout en intégrant le développement économique local et une réelle concertation avec les habitants. En ce

qui concerne la montagne du pays d'Aix, c'est le Syndicat mixte départemental des massifs Concors-Sainte-Victoire qui s'est vu décerner la distinction par le ministre de l'environnement et du développement durable.

Mais, Sainte-Victoire demande aussi à être présentée en tant que massif. Sa silhouette de lézard préhistorique s'étend sur 18 km de longueur et 5 km de largeur. Elle est orientée est-ouest comme toutes les chaînes perpendiculaires à la vallée du Rhône qui se succèdent : Alpilles / Lubéron / Monts du Vaucluse / Sainte-Victoire / La Sainte-Baume / Le mont Aurélien / Les Baronnies / Le mont Ventoux / La montagne de Lure / Le plateau du Vaucluse

«Sainte-Victoire, puissance mystérieuse de la nature, s'est aussi chargée d'histoire, de religion et de culture. Elle a ses lieux de culte, ses sentiers de pèlerinage, ses oratoires, ses croix de mission.»

/ La chaîne de l'Estaque / La chaîne de l'Étoile.

Comme mon intérêt pour la géologie s'est borné à chercher à comprendre la dérive des continents, les subductions (qui passent en dessous d'une plaque tectonique et la percutent) et à admirer les magnifiques couleurs des cartes, je conseille vivement à tous ceux que le sujet intéresse de s'arrêter à la Maison Sainte-Victoire. Elle diffuse un excellent spectacle audio-visuel qui offre une magistrale présentation de l'évolution et de l'histoire du massif.

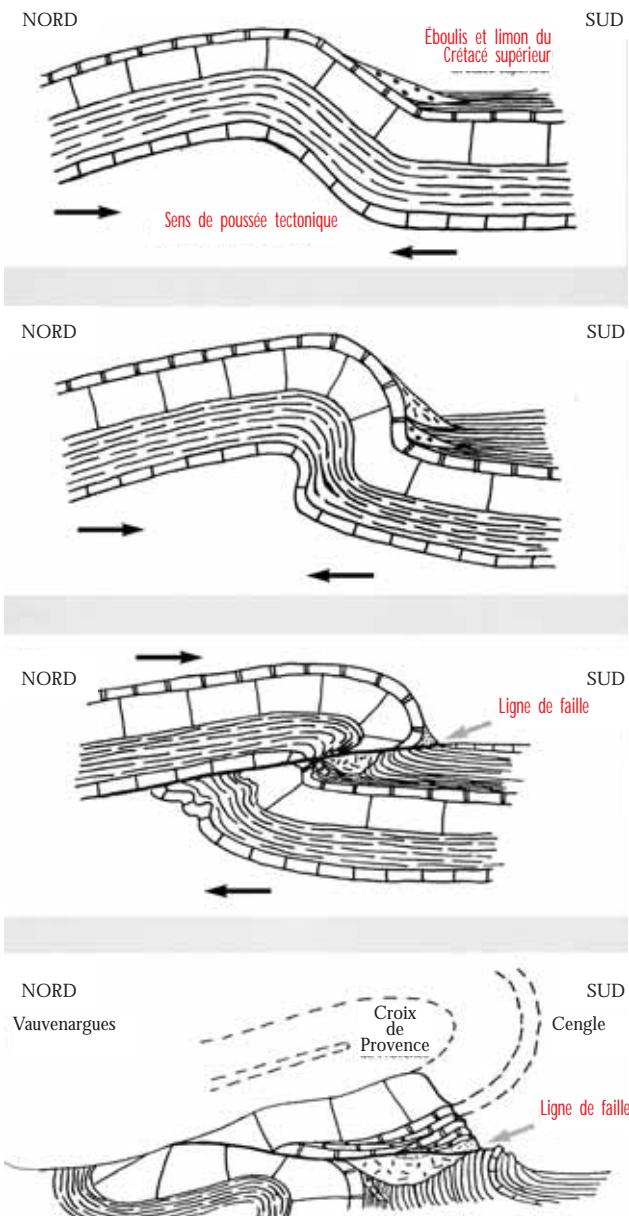
Pour en résumer l'essentiel, disons que, il y a de cela 70 millions d'années, ce massif était occupé par d'immenses marécages, le climat était tropical et la végétation luxuriante.

La montagne Sainte-Victoire est le résultat d'un plissement vieux de 35 millions d'années. Composée essentiellement de calcaire, cette région a subi des mouvements horizontaux qui ont pressé les couches les unes sur les autres, provoquant un premier soulèvement et des accidents géologiques complexes.

Et puis, quelques millions d'années plus tard, la poussée des chaînes alpines poursuit le soulèvement de la montagne qui s'achève à la fin du Miocène, il y a 12 millions d'années. La mer recouvre alors la base du massif, y déposant des sables jaunes. Ceux-ci constituent la molasse qui recouvre le plateau de Bibémus d'où furent extraits bien plus tard les pierres qui serviront à la construction des monuments aixois.

Le massif Sainte-Victoire est composé de roches calcaires de formation et de natures diverses. Cette sédimentation est à l'origine de ce fameux calcaire blanc, roche caractéristique de la beauté de notre paysage provençal et sa diversité. L'érosion reprendra avec vigueur, les rivières déblaient les bassins, elles y entaillent des gorges profondes. De nombreux éboulis se forment, se dispersent sur les pentes et se cimenteront avec le temps pour former la brèche du Tholonet.

Au milieu de l'ère tertiaire, une compression nord-sud va littéralement couper Sainte-Victoire sur elle-même, après un soulèvement oblique, à la suite de quoi s'élèvera le plateau du Cengle et



Museum d'Histoire naturelle d'Aix-en-Provence

Les phénomènes tectoniques majeurs de la formation du massif Sainte-Victoire

sa barre calcaire.

Dans ce milieu écologique stable et harmonieux, les hommes désormais agriculteurs et bergers se sédentarisent et regroupent leurs habitats. Les bergers installent leurs cabanes de torchis sur les hauteurs. Ce sont des points perchés difficiles d'accès. À proximité se trouvent les pâturages et les terres cultivées. Les sites communiquent entre eux par des chemins tracés par les chèvres suivies des moutons, eux-mêmes suivis par les hommes. En plus de l'agriculture et de l'élevage, les hommes exploitent la forêt en utilisant les chênes pubescents et les érables pour la construction et les genévrier pour le feu.

La fin du néolithique voit la généralisation de l'habitat perché, fortifié, appelé oppidum. Toujours en quête de nouveaux pâturages, les bergers d'alors ont allumé des incendies entraînant le développement des genévrier, buis et autres plantes de lumière négligées par le bétail.

À l'âge du fer, l'occupation du massif se renforce et l'oppidum du Bayon de Saint-Antonin est un des sites les plus importants.

Durant la période gallo-romaine, le massif de Sainte-Victoire voit l'installation de domaines agricoles importants. Le paysage tout entier est romanisé et quadrillé par l'installation de voies et de chemins. L'habitat est dispersé, l'agriculture est basée sur la trilogie blé, vigne, olivier qui se pratique de manière intensive.

A la fin de l'Antiquité, sauf pour le piémont de Puyloubier, commence une nouvelle période d'abandon des terres par les hommes qui réoccupent les sommets et les grottes où se trouvent les oppidums de l'âge du fer.

Au monde ouvert des villas gallo-romaines succède, au Moyen Âge, une période de repli et de dispersion rurale. Les prieurés forment des noyaux de peuplement autour desquels des semis de villages s'organisent.

Les XII^e et XIII^e siècles connaissent un grand essor démographique. À nouveau on brûle la forêt pour défricher, faire de l'engrais, fabriquer du charbon de bois. Les sols se dégradent, provoquant une ultime transformation du paysage végétal, l'extension de

la garrigue et du chêne Kermès.

La grande peste qui sévit de 1348 à 1450 extermine 50 à 70 % de la population et vide les villages. Au temps du roi René, la montagne était quasiment déserte.

Dès la fin de la peste, la recolonisation se confirme et, au milieu du XVI^e siècle, la population retrouve son niveau d'avant l'épidémie.

Les XVIII^e et XIX^e siècles marquent l'expansion économique du bassin aixois. L'agriculture est diversifiée, sur les coteaux aménagés, amandiers et oliviers couvrent de nombreux étages en alternance avec les céréales et la vigne. Chaque village est entouré de garrigues, cette végétation dégradée a remplacé la forêt détériorée par l'exploitation intensive du bois, pour le chauffage domestique, pour les fours des boulangers, pour les autres industries comme les fours à chaux et pour la fabrication du charbon de bois.

À partir de 1850, l'exode rural fait sentir ses effets et, petit à petit, la montagne se dépeuple, les terres les plus éloignées des villages sont peu à peu abandonnées, puis les fermes, puis les villages eux-mêmes.

Au début du XX^e siècle, arrive l'ère du tourisme de masse qui trouve son point de départ à l'avènement des congés payés en 1936 et son premier axe, la célèbre Nationale 7.

Sous la domination du pin d'Alep, la faune et la flore de la montagne Sainte-Victoire se sont considérablement appauvries. Les hommes sont revenus, mais les activités rurales traditionnelles ont irrémédiablement disparu. Les randonneurs ont remplacé les bergers, les résidences secondaires les cabanons. Il ne restait plus un seul troupeau sur le massif qui en comptait, en d'autres temps, (surtout des chèvres) une bonne dizaine.

Mais, Sainte-Victoire, puissance mystérieuse de la nature, s'est aussi chargée d'histoire, de religion et de culture. Elle a ses lieux de culte, le Prieuré et sa chapelle, son emblématique Croix de Provence, ses sentiers de pèlerinage, ses oratoires, ses croix de mission.

Elle a ses grands hommes qui l'ont traversée, qui l'ont célébrée, qui ont habité ses villages et reposent dans ses cimetières. Des écrivains, ceux qui ont vécu à ses côtés et ceux qui ont écrit l'enchantede son voisinage. On évoquera: le Marquis de Vauvenargues, le Comte de Mirabeau, Alphonse Thiers, Joseph d'Arbaud, Émile Zola, Jacqueline de Romilly, Georges Duby, Edmonde Charles-Roux.

Elle a ses grands peintres et tous les peintres amateurs, installés ou de passage, inspirés par la multiple splendeur de ses sites et de sa lumière. On évoquera: Paul Cézanne, Louis Leydet, Achille Emperaire, Barthélémy Niollon, Joseph Ravaisou, Léo Marchutz, Kandinsky, André Masson.

Et aujourd'hui, dans ce site qui fait rêver le monde, les promeneurs, les randonneurs arpencent ses sentiers, les escaladeurs lui grimpent sur le dos, les parapentistes la survolent.

Ces milliers de visiteurs qui chaque année la découvrent ou y retournent posent des problèmes pour la sauvegarde de son milieu naturel. On verra comment divers organismes publics et des associations privées y veillent.

Le parc de Roques-Hautes

Quelques centaines de mètres après le carrefour de Beaurecueil, un chemin bétonné, sur la gauche de la route, ouvre l'accès au site de Roques-Hautes avec le panneau: SV 106 DFCI.

Dans le cadre de notre époque géologique, ce site de Roques-Hautes est une grande prairie bordée de crêtes rocheuses et de massifs forestiers. Cet espace, à la fois sauvage et riant, est largement ouvert au public. Il a été aménagé et réglementé en un lieu de promenades et de détente en plein air, en pleine nature.

Si l'on veut y regarder d'un peu plus près, on verra que l'éolienne du bord de la route est du dernier siècle, mais que les vestiges d'une succession de piliers soutenant les arcades de l'aqueduc appartiennent à l'aqueduc romain de Saint-Antonin. Sur les premières pentes du côté droit, comme un moignon, un support qui jalonne le tracé du conduit se distingue avec d'autres piliers à travers la grille de la propriété privée.

Près du dernier parking, le pilier d'une stèle tronquée laisse voir, sur une surface non polie, la structure minérale agglomérée de la Brèche du Tholonet.

À la hauteur de la cascade, le grand pin aux branches multiples baigne son abondant système racinaire dans un ru sans nom. Si peu d'eau qu'il y ait dans ces lieux, le saule s'y est installé. Le saule blanc qui borde en abondance les cours des rivières et des plans d'eau, qui affectionne les lieux humides, est un des grands supports de la «Théorie des signatures». Elle attribue des propriétés thérapeutiques aux plantes selon leur terroir, leur structure, selon les fruits, les feuilles et les branches.



Dorian Caraty



Prairie de Roques-Hautes
avec Sainte-Victoire en
toile de fond

Jean-François Lassagne

Ainsi le saule qui pousse les pieds dans l'eau se porte bien. Dans l'humidité, l'homme, lui, attrape la fièvre, la grippe et souffre de douleurs articulaires. Le saule donnera donc son écorce pour les soigner. On ajoutera que cet arbre porte des branches flexibles qui sont un signe, «la signature» de son action curative sur les raideurs articulaires. Comme le millepertuis dont les feuilles sont percées de mille petits trous et qui produit une essence pour soigner, justement, les piqûres. Comme le colchique qui avec son bulbe en forme d'orteil de goutteux, était le remède contre la goutte. Comme la forme des cerneaux d'une noix ressemble de très près aux circonvolutions du cerveau. Cette loi des semblables va jusqu'à prêter aux noix des propriétés qui favorisent l'activité de nos neurones. Pour stimuler les fonctions neuronales, on recommande aujourd'hui la consommation régulière d'huile de noix riche en acides gras essentiels comme les oméga 3. À noter que l'orthographe s'y met aussi, entre cerveau et cerneau seule une lettre les séparent.

J'ai oublié l'écho, vous allez devoir retourner dans la large allée qui monte vers la gauche. Lancez votre cri ou votre modulation, si vous vous êtes placé au bon endroit, en face de l'ancienne carrière de marbre, l'effet est saisissant.

L'oratoire de Notre-Dame de l'Ubac

Sur le côté droit de la route, à proximité de la ferme de l'Ubac, à partir d'un groupe de maisons et d'une place de parking, on pourra traverser à pied pour accéder à cet oratoire bien visible sur une petite éminence, au bord des terres rouges sur la commune de Beaurecueil.

Placée assez haut sur son socle, la niche, badigeonnée de bleu, abrite une statue en pierre de la Vierge à l'Enfant, aux mains jointes, de facture simple et naïve.

De l'édifice original, presque recouvert par la restauration, seul l'étage terminal a conservé quelque caractère rustique avec son linteau curviligne, sa façade en ressaut et la position désaxée de sa pierre terminale. On retrouve aussi un chaînage d'angle sur lequel s'appuie la grille de protection. Les trois extrémités de la croix extérieure se terminent en pointe.

Là aussi, les iris, coriacés dans les cailloux de la garigue, refleurissent chaque année.

Mais devant celui-ci, on ne peut s'empêcher d'être sévère sur la qualité de sa restauration. On souhaiterait, en général, que toute restauration conserve à ces édicules la simplicité de leur édification, de leur maçonnerie qui était aussi celle des invocations qui leur étaient adressées.



Margaret Massiani

La brèche du Tholonet

On pourrait dire que c'est une pierre qui est toujours sur la brèche. Elle est contemporaine de la formation du massif de Sainte-Victoire, elle a vécu tous les plissemens, toutes les érosions, elle est présente sur tout le sud-ouest du massif, elle a été exploitée en carrières de marbre. Elle est composée d'éléments anguleux de diverses natures, agglomérés par un ciment naturel qui contient des morceaux d'éboulis non érodés aux cassures nettes.

Dès le XVIII^e siècle, elle a été exploitée à Roques-Hautes et jusqu'en 1935 (1935, le paquebot Normandie conquiert le ruban bleu). Les outils d'extraction étaient alors le pic, la masse et le câble d'acier hélicoïdal (long de 1 km 200), continuellement arrosé pendant la découpe et actionné par un moteur. Il permettait de couper des blocs de 9 x 5 mètres, à la vitesse de 22 centimètres à l'heure puis de les débiter en plaques. Les éléments façonnés étaient transportés jusqu'à la gare de Fuveau en charrette.

On la retrouve en belles surfaces polies tachetées de touches brunes et noirâtres sur fond jaune dans les garnitures de cheminées, les dessus de consoles, de guéridons et, à plat, sur d'autres tables comme en creux dans les cuvettes, les bassins et les baignoires. Ce n'est pas vraiment du marbre, mais malgré sa présence dans les plus riches hôtels d'Aix et son succès auprès des créateurs étrangers, elle se devait bien d'être... de marbre.



La brèche brute...



...et travaillée.

Le refuge Cézanne

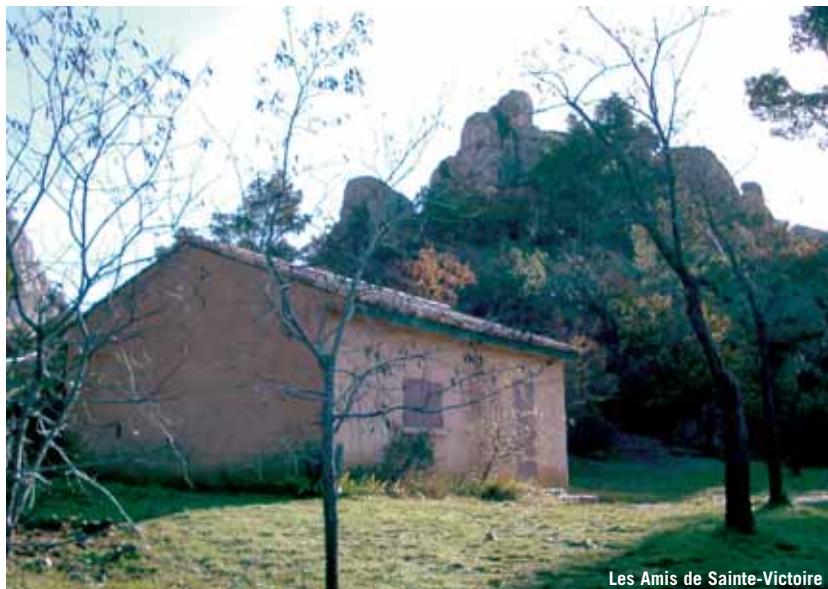
À la limite des communes du Tholonet et de Saint-Antonin, un refuge a été installé à l'initiative de l'Association des Excursionnistes Provençaux, il est au service des randonneurs et des escaladeurs.

Le parking de service est celui du Bouquet, et de là, le sentier conduit en vue de la paroi ocre que coupe une ligne de toits. Sa situation est déjà un haut lieu. De cet endroit, le grimpeur peut vibrer de tous ses muscles devant cette imposante paroi à escalader. Les peintres et tous ceux qui sont sensibles aux beautés de la nature regarderont longuement cette puissante muraille, ses reliefs, ses couleurs dignes d'une toile de maître.

La construction du refuge a été en partie assurée par des bénévoles assistés d'un maçon qui au départ n'était pas tenté par le chantier, mais qui s'est révélé par la suite un professionnel des plus patentés. Une bergerie en ruines a fourni les pierres, le sable et ciment ont été déposés sur la route et montés à dos d'homme.

Il a été inauguré le 28 mai 1953. Au cours de cette cérémonie, Jean Magnan, le parrain du projet, qui n'était pas encore consacré comme «Homme de Sainte-Victoire» (c'est le titre de son ouvrage édité en 1997 chez «Vents contraires»), a été décoré par Monsieur Martinaud-Desplats alors ministre de l'Intérieur et maire de Saint-Antonin sur Bayon, de la médaille de bronze de l'Éducation Nationale.

Dans la chapelle, la messe a été dite par l'abbé Desthieux et servie par Monsieur Magnan père. Parmi les allocutions, l'une d'elles a été dite en langue provençale.



Les dinosaures

En ce qui concerne les œufs, il y a ceux qui sont cassés et ceux qui ne sont pas cassés. Alors, les œufs de dinosaures sont-ils cassés ou pas? Voilà une bonne question pour un champion au moment où ceux de Provence vont alimenter notre curiosité. On donnera comme indice que les dinosaures se gardaient bien de pondre dans la caillasse et choisissaient plutôt des sols sableux ou argileux bien aérés, un peu humides pour y déposer plusieurs œufs qu'ils recouvriraient de végétaux dont la décomposition assurait la chaleur nécessaire à l'incubation.

Tout cela se passait dans le bassin géologique d'Aix-en-Provence, et la dépression de Roques-Hautes, que nous abordons maintenant, recèle un des plus importants gisements d'œufs de dinosaures. Cette grande concentration de fossiles sur une petite surface en fait un gisement exceptionnel.

Il a été découvert en 1930 par un agriculteur contemporain. Ce terrain de Roques-Hautes, situé sur la commune de Beaurecueil, a été classé pour la première fois le 21 février 1964. Depuis le 1er mars 1994, il est classé réserve naturelle.

L'accès d'Eggs-en-Provence, comme disent les Américains, est strictement réglementé. *No admittance except on business.* Des déprédations pourraient contrecarrer son exploitation scientifique.

Au crétacé supérieur, il existait six espèces différentes de ces grosses bêtes, de la classe des reptiles, apparues il y a 250 millions d'années, qui mangeaient de l'herbe et pesaient, pour les plus lourds, dans les trente tonnes réparties sur dix à douze mètres de long.

Du plus gros au plus petit, on passe du brachiosaure pesant 80 tonnes, au compsognathus qui lui ne mesurait que 60 cm. Le plus long atteignait plus de 30 mètres, le plus rapide dépassait les 50 km à l'heure. Beaucoup avaient la possibilité de se tenir debout grâce à

une disposition particulière des os de leur bassin. Certains étaient bipèdes, d'autres quadrupèdes.

Cela se passait il y a plus de 65 millions d'années, et les plantes étaient déjà là depuis 500 millions d'années. À l'époque, le site était couvert d'immenses marécages avec une végétation abondante sous un climat tropical.

Parmi les espèces provençales, le Rhabdodon est (avec le Titanosaure) le plus fréquent dans les gisements. C'est un dinosaure de taille moyenne d'environ 4 mètres, bipède véloce comme l'attestent les sabots de ses membres postérieurs. Ses dents broyeuses devaient être d'efficaces outils pour brouter les feuilles de buissons.

C'est à Philippe Matheron que l'on doit les premières études sur les œufs de dinosaures. Il les a publiées en 1869 (1869, inauguration du Canal de Suez) dans un mémoire rédigé sous l'égide de l'Académie impériale des Sciences et des Belles Lettres de Marseille. Il est considéré comme le père de la géologie provençale. Pour plus de détails, visiter le Muséum d'histoire naturelle d'Aix-en-Provence.

Donc, il y a 65 millions d'années, les dinosaures disparaissent brusquement après plus de 200 millions d'années de résidence sur la planète. Les dinosaures de Provence sont parmi les derniers à avoir vécu sur le globe peu avant la grande phase d'extinction qui dévasta le monde vivant.

Pour expliquer cette extinction (60 % des espèces vivantes ont disparu), beaucoup de théories ont avancé des arguments plausibles dont la chute d'un astéroïde sur la terre ; l'immense nuage de poussière aurait empêché la photosynthèse nécessaire au développement des plantes.

Cependant, aucune n'explique réellement pourquoi d'autres animaux, encore plus vulnérables, ont survécu, comme les indestructibles arthropodes, tous les insectes et autres mouches.

Des chercheurs britanniques ont avancé l'hypothèse qu'ils ont disparu parce qu'il n'y avait plus assez de femelles pour assurer leur reproduction. L'impact de l'énorme astéroïde ayant modifié le climat, aurait déséquilibré le développement embryonnaire aux dépens des chromosomes femelles.

Et aussi, pourquoi étaient-ils si géants ? Bien avant eux il y a eu des insectes gigantesques, des libellules de la taille d'un aigle, des mille pattes de plus d'un mètre de long. Nos scientifiques disent que la concentration d'oxygène qui est aujourd'hui de 21 % était, au carbonifère, de 35 % et qu'elle a pu favoriser le gigantisme.

On éprouve une certaine nostalgie, teintée de géologisme en pensant à ces infortunés géants. On calcule que dans 25 ans, au rythme actuel de l'évolution, sous l'action de l'homme, un million d'espèces animales et végétales auront disparu de la planète, ce qui représente environ le quart de la biodiversité mondiale. Ce sera une extinction beaucoup plus radicale que celle des dinosaures, on n'arrête pas le progrès !

On a vu, dans Jurassic Park, ce joueur de génome tenter de reconstituer les bons vieux ptérodactyles à partir d'une goutte de sang prélevée sur un moustique fossile, ... mais la nature, violente et indomptable, n'a pas apprécié que l'homme se mêle de ses affaires.

En l'an 2004, le Muséum d'histoire naturelle d'Aix-en-Provence a présenté, dans le cadre de l'été chinois, des sculptures du dinosaure rouge symbole à la fois de la Chine impériale et de la Chine actuelle. On les a vus en confrontation avec les représentants des dinosaures du lieu chers à l'histoire préhistorique d'Aix.

Quant au mot lui-même, en grec, il s'écrit :

deinos = terrible + *saura* = lézard.

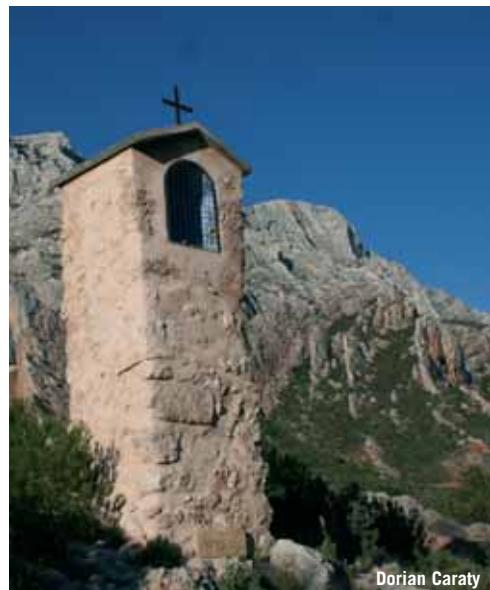
C'est un scientifique britannique, sir Richard Owen, du *British Museum de Londres*, qui, le premier, leur a donné ce nom de dinosaure.

L'oratoire de Notre-Dame des

Il est conseillé de se garer sur le parking du Bouquet. Sur la commune de Saint-Antonin, un vaste paysage découvert se termine à l'horizon par la ligne de crête de la montagne sur laquelle on voit se dresser la croix tutélaire de Provence.

Celui-ci, c'est l'oratoire vernaculaire type, il a été édifié avec les pierres extraites des rochers voisins, grossièrement cassées au marteau. Les joints, qui ont été refaits, ont conservé la teinte grèsâtre de la pierre du lieu.

Sur un plan carré, il monte d'un seul jet jusqu'à un petit toit de deux dalles de ciment disposées en bâtière. La niche voûtée est protégée par un grillage, elle est surmontée d'une petite croix en fer forgé. Un vaste paysage découvert se termine à l'horizon par la ligne de crête de la montagne. À quelques mètres, on trouvera un chemin encore tracé qui y conduit promeneurs et pèlerins.



Dorian Caraty

Le parking du

On s'y référera pour situer un vestige de l'ancien viaduc qui acheminait les eaux du massif vers Aix, disons qu'il se tient discrètement au bord de la chaussée goudronnée sur son côté gauche, à quelques mètres avant le parking. Le peu qu'il en reste montre une coupe avec ses éléments de maçonnerie.

Le soubassement et sa dalle épousent la pente du terrain, la voûte et les parements en gros moellons sont chargés de concré-tions de calcaire, ce calcaire véritable revers de la médaille quand son accumulation rétrécissait inexorablement le conduit, particulièremment quand le courant était faible.

Monter la route qui conduit au Bouquet n'est qu'un aller et retour le long de grandes propriétés à travers l'abondante verdure à peine sillonnée par le Bayon de Saint-Antonin. Une croix de mission datée de 1854 repose sur deux socles superposés.

Bien que l'anchois s'accorde bien de l'huile d'olive, il n'est pas l'éponyme de ce Pont de l'Anchois sous lequel coulent des eaux litigieuses. Elles s'y rejoignent, le Bayon vient de Saint-Antonin, le Bayon vient des hauteurs voisines. D'aucuns disent que c'est l'un qui se jette dans l'autre et d'autres, que c'est l'autre... À noter qu'en aval, il y a un Pont de Bayeux...



Guy Ballossier

Le pin d'Alep

C'était une désolation de rouler sur cette départementale après les incendies de 1986 et 1989, tous les pins d'Alep étaient réduits en cendres ou à l'état de sinistres résidus. Et puis, les années ont passé et l'on a vu apparaître quelques jeunes tiges. Emergées ensemble de la garrigue buissonnante, on les voyait alignées ou rassemblées comme des groupes pour la parade.

On leur attribuait du mérite et on patientait, notant la reconquête du terrain et les nouveaux printemps du décor.

Malgré son appellation exotique, le pin d'Alep est bien un arbre aborigène né dans ce pays et qui fait partie de la famille des pinacées. Il peut atteindre 25 à 30 mètres et 100 ans d'âge. Si sa rusticité s'accorde avec les sols divers, même dégradés, s'il est très dynamique dans les sols calcaires, il demande la pleine lumière et on le dit héliophile.

On s'étonne quelquefois d'en voir un bien vigoureux, dressé dans la fente d'un rocher sans substrat végétal visible. En fait, la racine a bien pris pied dans le sol caché par le roc et la tige a poussé entre deux blocs. Si ce solitaire a si bien réussi, c'est justement parce qu'il est seul. Ses racines profitent pleinement de toute la terre sous le rocher, aucun concurrent ne l'oblige à partager sa

ration de sels minéraux.

Son héliophilie ne permet pas aux branches basses, privées de lumière, de survivre et elles sèchent et tombent, ce qui autrefois faisait l'aubaine des boulangers qui s'en servaient pour chauffer le four à pain.

Il s'enflamme facilement, il est des plus combustibles et de plus, il produit des essences volatiles qui attirent la propagation du feu.

Ses cônes protègent les graines pendant l'incendie, sous l'effet de la chaleur, elles peuvent être projetées jusqu'à un kilomètre. Elles restent disponibles pour un nouvel ensemencement. C'est donc une des essences pionnières qui constituera le premier couvert végétal sous lequel les chênes et d'autres espèces pourront s'installer.

Son bois est de qualité médiocre, mais les techniques modernes de mise en œuvre permettent de l'employer en menuiserie et en charpente.

Selon qu'il sera accroché aux rochers maritimes et battu par les vents ou situé au cœur de la forêt sa forme évoluera sensiblement: penchée ou tortueuse, droite et élancée.

Pendant la visite d'un château, quand on lève le nez pour voir la charpente, dans les grandes salles ou



Dorian Caraty

sous les combles, on en rencontre certains qui sont restés ronds de fût et non point taillés au carré. Comme son bois se prêtait mal aux embrèvements, aux tenons et aux mortaises, on l'a mis dans les fers, forgés en forme de support, de pattes, de lamelles et d'équerres pour assurer les assemblages.

Si vous rencontrez certains sujets qui présentent une excroissance terminale buissonnante, ne les considérez pas comme un développement d'arbre en bonne croissance mais comme une surcroissance maladive. L'infection parasitaire d'un champignon microscopique s'est infiltrée dans les vaisseaux de l'arbre et a bloqué et déséquilibré la sève. Les branches qui ne peuvent plus se nourrir finissent par tomber. Ce phénomène a pris l'appellation pittoresque de « balai de sorcière ».

La résine

Le gemmage est la récolte de la résine du pin. L'artisanat du gemmage faisait partie des anciens métiers de la forêt et sur les vieux arbres, on voit encore la trace de l'entaille dont les bords, ourlés comme un bourrelet, se sont rapprochés pour reformer la continuité du tissu.

Courant mars, lorsque la sève commence à couler dans les vaisseaux du pin, le premier travail était d'enlever l'écorce jusqu'à la partie tendre à l'aide d'un racloir en acier très bien affûté. Ensuite, à l'aide d'un autre outil, le pousse-crampon, de forme semi-circu-

laire et d'un maillet de bois, on faisait une saignée longitudinale large de 10 cm.

À la base de cette entaille, « le carré », on fixait une petite gouttière en zinc pour guider l'écoulement de la sève vers le pot de terre d'une contenance d'un demi-litre, fixé au tronc à l'extrémité de l'incision.

En Provence, ce travail effectué en toutes saisons et sur des terrains accidentés, donc particulièrement pénible, était effectué par des ouvriers que l'on nommait les *pegouliers*.

On choisissait des arbres de plus de 20 ans au tronc bien développé, et tous les 15 jours on rafraîchissait l'entaille pour que la résine continue à couler, puis on procédait au ramassage dans des seaux. Quand ils étaient pleins, on versait le contenu dans des fûts en bois répartis tous les 500 mètres sur le site.

La récolte se renouvelait trois à quatre fois par an. Un arbre produisait en moyenne 2 à 5 kg de résine. Cette résine du pin d'Alep était très pure et convenait parfaitement à la fabrication de l'essence de térébenthine et à la colophane. Elle était aussi utilisée pour le calfatage des navires en bois, pour le marquage des moutons et la fabrication du savon.



A.R.P.C.V.



Dorian Caraty

8

Le village de Saint-Antonin- sur-Bayon

«La Maison de Sainte-Victoire est un bel exemple d'intérêt et de réussite. Plus qu'un simple arrêt sur le parcours, elle mérite une visite complète.»

La montée

Et puis on grimpe par une route en quelque sorte anonyme, Sainte-Victoire cache son roc derrière les collines. C'est une vraie petite route de montagne avec des lacets un peu serrés qu'il faut parfois négocier avec les 12 mètres du car de service.

D'un tournant à l'autre, on a le temps de voir s'étager de jeunes pins d'Alep de taille égale, nés d'une même génération qui a redonné une nouvelle jeunesse à ces espaces ravagés par le feu. Et, d'un seul coup, la vue se dévoile, superbe, la montagne découvre un site d'une étrange beauté.

Arrivé là-haut, on ne ralentit pas, on stoppe, Sainte-Victoire nous interpelle. Sa beauté primitive, sa majesté muette, la puissante poésie qui s'en dégage nous émerveillent.

Au cours de cette halte, on se rendra sur la place bordée

d'un haut mur qui annonce le village. Sur cette place «Paul et Carmen Maurin» une stèle a été érigée. Sa pierre se dresse face à la montagne. Sa façade aux angles ornés de palmes croisées en faisceaux rend hommage «À la mémoire de nos martyrs morts pour que vive la France. Le 16 juin 1944. À nous le souvenir. À eux l'immortalité». Une croix de Lorraine accompagne la liste de leurs treize noms.

En montant vers Saint-Antonin, on peut imaginer ce qu'était, à l'époque de la dernière guerre, le domaine du maquis, dans la garrigue et la pinède. Ce maquis de Saint-Antonin vit le jour le

plus long le 8 juin 1944. Il était composé de condamnés politiques, de réfractaires au Service du Travail Obligatoire (STO), de déserteurs de l'armée et se renforça par des jeunes qui étaient tout simplement volontaires pour se battre dans leurs rangs.

Le maquis s'était organisé à proximité de la ferme de Bayle. Sa chute a eu lieu le 16 juin 1944 à 6 heures du matin. Le camp fut attaqué par des forces allemandes importantes qui disposaient d'armes lourdes, d'engins blindés et de l'aide de l'aviation d'observation. Un chef de la gestapo de Marseille guidait les troupes allemandes, un nommé « Junker », alias « Delage » qui acheva de deux coups de revolver deux maquisards légèrement blessés.

Au cours de l'affrontement, tous se battirent bravement jusqu'à épuisement total des cartouches.



Guy Ballossier



Jean-François Lassagne

Le village

À vec Vauvenargues, ce village est le plus haut du massif, à 422 mètres. Le paysage s'épanouit, la vue grandiose est dominée par la muraille calcaire masse pure et parfaite.

C'est ici que partent les eaux qui chemineront jusqu'à Aix-en-Provence à travers les viaducs suivant les lignes de pente. Une entreprise locale a pratiqué le gemmage et fait fonctionner jusqu'en 1956 une distillerie pour la production de la térébenthine dont l'alambic était installé dans la cour du château.

En descendant le chemin rustique qui mène au Bayon, on rencontre une chapelle, dite chapelle du château, dont un élément de construction pourrait être signalé comme une curiosité.

De ce premier lieu de culte de la paroisse, le portail s'ouvre sur une voussure romane du XI^e siècle au cintre parfait. Ses longs claveaux de calcaire dur de la montagne sont très finement calibrés et ajustés. C'est un travail de très grande qualité digne d'un bâtisseur de



Guy Ballossier

cathédrales à la recherche de la perfection esthétique de l'époque pour édifier la maison de Dieu. « Il faut bâtir avec les pierres de son pays » dit ce proverbe en faveur de l'endogamie vernaculaire.

Un larmier semi-circulaire, à grosse moulure se termine sur des sculptures bien érodées. Le fronton est percé d'un oculus en pierres de taille.



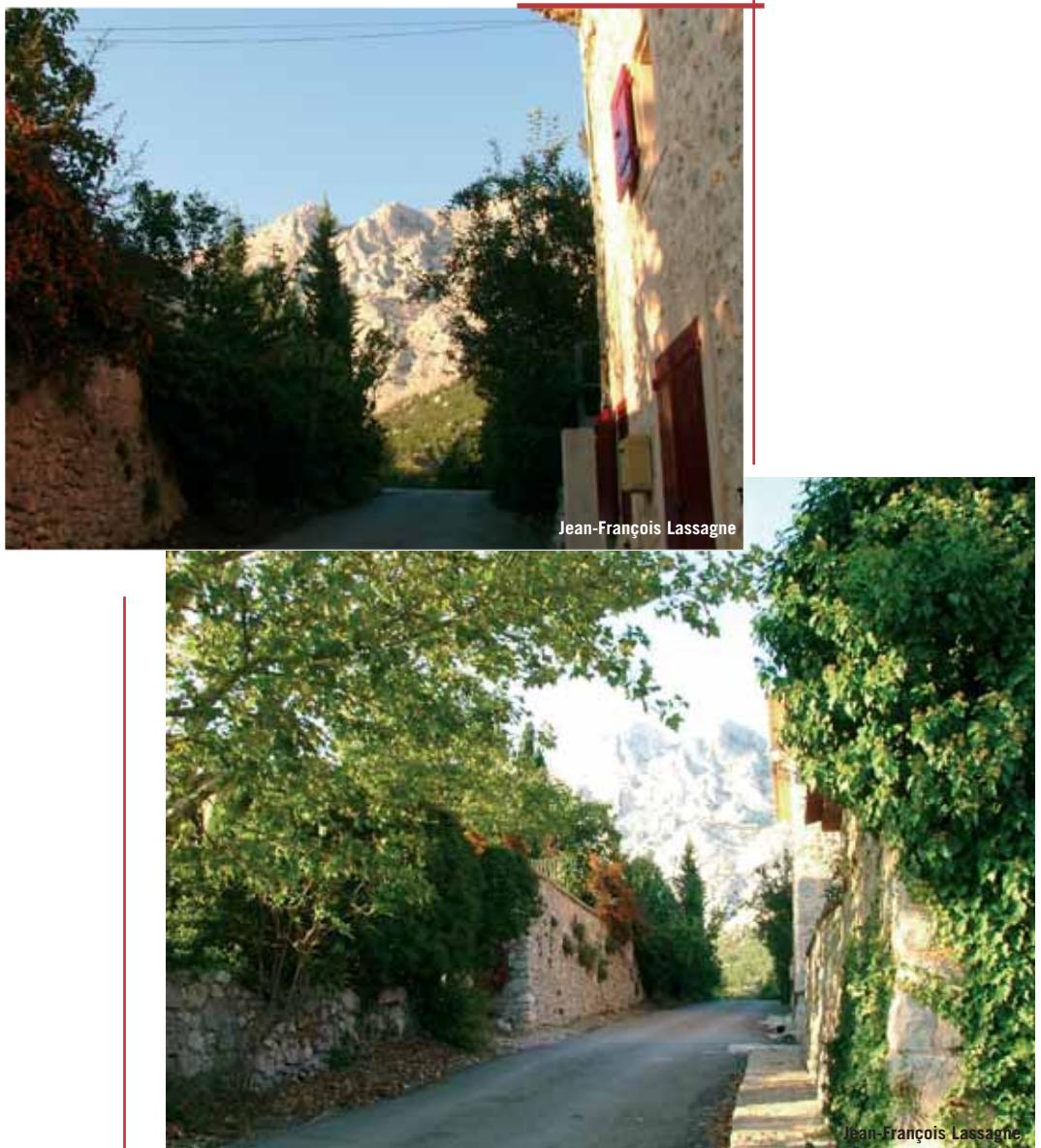
Jean-François Lassagne

Un nouvel édifice religieux fut bâti en haut dans le village et achevé en 1738. Il comprend un bâtiment qui, à part son fronton et son clocher-arcade curviline, n'a pas les éléments de l'architecture religieuse et ne se distingue pas de l'ensemble constitué par le presbytère, l'école et la mairie voisines.

Par contre, les éléments de son intérieur : une table de communion en bois sculpté, un maître-autel en bois sculpté du XVII^e siècle et une statuette polychrome du XVII^e sont des plus intéressants.

S'il n'y a pas de bourg avec maisons et boutiques à Saint-Antonin-sur-Bayon, les principaux pouvoirs de la société sont représentés. Le pouvoir central est à la mairie, le pouvoir religieux est à l'église et l'éducation à l'école, le pouvoir militaire est peut-être derrière la grille du château. Elle est maintenant précédée d'une fermeture moderne et il faut bien mettre l'œil entre deux panneaux pour voir de loin celle qui est réputée pour reprendre fer pour fer les motifs de la grille du parc de Beaurecueil.

Ceux qui vont faire un tour au cimetière du village s'interrogeront sans doute sur cette curieuse tombe de rite orthodoxe qui s'impose par sa décoration polychrome.



Jean-François Lassagne

Jean-François Lassagne

La Maison Sainte-Victoire

Des organismes régionaux ont pris l'initiative de créer et d'équiper des sites culturels et touristiques pour mettre en valeur les richesses du patrimoine local. Et, aujourd'hui où tout est «culturel», ces activités créent des emplois. La Maison Sainte-Victoire est un bel exemple d'intérêt et de réussite. Plus qu'un simple arrêt sur le parcours, elle mérite une visite complète.

Après l'incendie dévastateur de 1989, elle a été aménagée dans une ancienne porcherie sur la commune de Saint-Antonin dont elle est la propriété. La première pierre a été posée par Monsieur Lucien Duperrey, Maire, et son Conseil municipal, Monsieur André Samat, Conseiller général, Président de la Communauté de communes Monts Aurélien Sainte-Victoire et son Conseil communautaire le 7 mai 1994. Elle est financée par le Conseil général des Bouches-du-Rhône.

Cette Maison, qui est un des plus grands sites touristiques de la région, abrite des locaux accessibles à tous qui forment un ensemble moderne agréable et bien agencé, très apprécié du public familial comme des groupes scolaires. En 2003, il a accueilli 15 000 visiteurs. Une salle intérieure et une terrasse extérieure sont aménagés pour un pique-nique de salon sur de solides tables en pierre de la brèche du Tholonet.

Cet espace d'accueil et d'information vise à sensibiliser les visiteurs à la fragilité de notre environnement. Son espace muséographique, sa salle d'exposition et son sentier de découverte proposent à tous les publics, touristes, scolaires et autres randonneurs, la rencontre active d'un patrimoine dont la protection devient ainsi l'affaire de tous. Sa librairie-boutique présente des ouvrages et des notes d'information sur la connaissance de la Provence et plus particulièrement du pays d'Aix: comme les dinosaures, les arbres du massif, Paul Cézanne...



Dorian Caraty

Un personnel aimable et très compétent accueille chacun et le renseigne sur le chemin à suivre pour bien mener sa randonnée. Il mettra à votre disposition toute documentation sur ce qui est intéressant à visiter dans les alentours. Dans son espace conférence, et lors d'expositions temporaires, des sujets concernant les grands thèmes de la région sont exposés et traités.

De nombreuses vitrines sont consacrées aux sites archéologiques, aux vestiges et aux fossiles, à l'habitat ancien, à la faune et à la flore, au gommage, à l'incendie de 1989. Une exposition permanente retrace l'origine des traditions provençales et comment cette culture a été mêlée aux traditions païennes et aux fêtes chrétiennes. Des panneaux figurent l'échelle des temps géologiques. Une grande vitrine présente les bouteilles des vignerons de Sainte-Victoire à découvrir à la vinothèque de Trets.

Dans son espace muséographique, on peut assister à une animation audiovisuelle de 30 minutes sur quatre écrans vidéo complétés d'une vaste maquette en relief dont le titre pourrait être «des dinosaures à nos jours». C'est une présentation spectaculaire de l'odyssée de l'espèce humaine depuis les Australopithèques jusqu'à l'homme de Cro-Magnon.

On y voit la masse du massif comme animée par un mouvement de subduction sortir du fond du puits et s'éclairer de points lumineux pour évoquer l'histoire des périodes géologiques et l'évolution des êtres et des lieux. Des images animées retracent ou font revivre en une suite saisissante de silhouettes les prototypes de notre phylogénèse, du petit mammifère au mammifère dressé, et aussi l'ontogenèse au bout de laquelle l'homo sapiens sapiens est là pour explorer les richesses du massif. Des expériences amusantes nous introduisent dans le monde de l'illusion pour mieux comprendre certains mécanismes de perception de notre environnement. Et des jeux interactifs viennent bousculer nos idées reçues sur l'air que l'on respire, l'atmosphère terrestre, la couche d'ozone.

Un sentier de découverte aménagé dans un jardin de 1700 m² permet l'observation de quelques spécimens de la faune et de la flore du massif. Une vaste volière abrite pigeons, tourterelles et perdreaux.

Vous remarquerez ce profond réservoir rempli d'eau, qui est alimenté par les pluies et les eaux du Bayon. Il est à la même place que celui qui autrefois faisait partie, non pas d'une bergerie mais d'un élevage de porcs. Un rail et des wagonnets passaient à travers le bâtiment pour véhiculer le fourrage. Non, les moutons ne fréquentaient pas la commune de Saint-Antonin, ce sont les chèvres naturopathes qui y trouvaient les ingrédients convenant à leur régime alimentaire.

Les randonnées organisées font découvrir la montagne Sainte-Victoire. Chacun peut poser aux éco-guides toutes les questions possibles sur la géologie, l'écologie, la faune et la flore et quelques spécimens des animaux du terroir.

Les promenades et les excursions sont gratuites. Si vous avez pensé à mettre un petit en-cas dans votre sac, ajoutez-y quelques croûtons de pain rassis, les ânes qui promènent les enfants en sont très friands.

Ceux qui n'ont pas de véhicule pourront profiter du service de transport en commun mis en place par la Communauté du Pays d'Aix. Il est assuré par la «Victorine» et ses deux minibus grand tourisme climatisés.



Maison Sainte-Victoire



Dorian Caraty

9

Un coup d'œil sur la vallée de l'Arc

Bifurquer ou non, c'est la question que l'on se pose en rencontrant les panneaux routiers, sur le côté gauche de la route, qui indiquent la direction de Rousset vers la N7 par la D56C pour un raid de 5 km, aller et retour. Bifurquer, c'est faire un petit raid sur la vallée de l'Arc et focaliser vos jumelles sur un vaste panorama.

La route traverse un taillis de chênes blancs et, bientôt, on découvre d'un coup d'œil le plateau agricole du Cengle. L'horizon suivant est encore plus vaste et plus riche. Les masses rocheuses de la Sainte-Baume, les corniches du mont Aurélien sont un majestueux fond de décor pour la riche vallée de l'Arc.

On fera la descente en jetant un premier coup d'œil d'automobiliste, mais en remontant, on guettera la place de stationnement au pied du pylône de l'antenne relais pour s'arrêter et vérifier l'alignement des massifs et des villages.

Soit, plus loin en partant de la gauche, une zone de ter-

rains découverts à fleur d'argile, qui sont des carrières actuellement en exploitation situées sur la commune de Puyloubier / le mont Aurélien / la Sainte-Baume avec le pic de Bertagne / la chaîne de Saint-Cyr / le Garlaban / la chaîne de l'Étoile avec le Pilon du roi / les terrils de Gardanne et les cheminées de la centrale thermique.

Et tout ce beau paysage provençal, magnifié par la lumière, est, ici, une belle mosaïque de champs emblavés, de prés, de masses arbusives, de ripisylve sinuuse, de vignes alignées, de carrière de terre à tuiles, de fermes isolées et de villages immobiles : Trets / Peynier / Rousset et sa zone industrielle / Belcodène / Châteauneuf-le-Rouge / Fuveau / Mimet.

«Et tout ce beau paysage provençal, magnifié par la lumière, est, ici, une belle mosaïque de champs emblavés, de prés, de masses arbusives...»

La barrière rocheuse du Cengle (la ceinture en provençal) sorte de table calcaire, visible de loin, entoure une partie du massif comme une enceinte faisant face au versant sud en une belle courbe de longue falaise rocheuse qui semble avoir été empilée par un Zeus.

Le Chat botté aurait trouvé dans la traversée de ce pays de quoi vanter le bel héritage du marquis de Carabas.

Ayant fait demi-tour à la hauteur où le talus resplendit de tout son ocre, on remontera le solide massif calé sur ses flancs rocheux, et, on remarquera tout de suite sur le côté droit un terrain clôturé qui avait été mis à nu par les incendies. Un propriétaire a investi dans le reboisement par la plantation de chênes truffiers. Sept mille plants d'environ 80 centimètres, conditionnés en godets, ont été mis en terre en 1997 sur trois hectares.

Les glands proviennent d'une pépinière d'Hyères qui les a sélectionnés à partir de chênes verts truffés de truffes. Avec un entretien de deux binages par an, la reprise représente un taux de réussite de 95 %, l'espoir de récolter des truffes est de 25 % et il faut compter entre dix et vingt-cinq ans de patience avant d'en faire tout un plat mais, on peut en parler tout de suite.

La truffe

La Provence est un lieu de prédilection pour la truffe aux tubercules noires (en fait plutôt pas très noires) appelée aussi « rabasse ».

C'est un champignon, mais un champignon souterrain qui a besoin d'un arbre nourricier. La truffe est le prototype de la symbiose, son mycélium se développe au contact de l'arbre qui la nourrit en sucres, en échange de quoi, l'arbre, lui, reçoit des éléments minéraux. Ces arbres hôtes sont, en Provence, les chênes blancs, les chênesverts et plus rarement le pin d'Alep.

En général, au printemps la pluie favorise sa maturité, en



Collection Jean-Marie Rocchia

août, elle assure son développement. Selon le proverbe truffier, «Quand il pleut à la Saint-Roch (le 16 août) les truffes naissent sur le roc, quand il pleut à la Saint-Barthélemy (le 24 août) il y a des truffes à plein nid». L'inventeur n'a pas dû naître sous le climat méditerranéen!

On les récolte en hiver à pleine maturité, pour qu'elles soient bien parfumées et que leurs arômes caractéristiques excitent la truffe du chien et le groin du porc qui sont des chercheurs sagaces. Le chien, bien dressé, donne un coup de patte pour marquer l'endroit où il faut creuser. On lui fait une petite caresse pour le récompenser. Le porc fouille et nous jouerait bien un tour de cochon en mangeant la bonne truffe. Il est trop gourmand ou trop gourmet! Comme l'écrivit Peter Mayle: « You cannot reason with a pig on the

*« Quand il pleut à la
Saint-Roch les truffes
naissent sur le roc,
quand il pleut à la
Saint-Barthélemy il
y a des truffes à
plein nid ».*

brink of gastronomic ecstasy», c'est-à-dire que vous ne pouvez pas raisonner avec un cochon au bord de l'extase gastronomique. À noter que, comme chez nous, c'est le sexe féminin qui l'emporte sur la finesse de l'odorat, le roi des cochons renifleurs, c'est une truie.

Mais la plus fine des chercheuses, c'est la mouche, la mouche à truffe. Pour pondre ses œufs, elle a une secrète attirance pour cet air embaumé qui se dégage au-dessus du tubercule. Et le caveur, outillé de son *cavadou*, outil en métal pour extraire la truffe, sait où la trouver.

Et moi, je serais plutôt une espèce de cave en la matière, je n'ai même pas mis de recette à base de truffes dans mes fiches de cuisine à part les œufs brouillés. Mais, j'ai noté que le pigeon, la poule,

le brochet, la sole pouvaient être truffées comme des soupes, des salades et des pâtes fraîches.

Quant aux vins pour les accompagner, j'entends d'ici les subtiles appréciations. Si vous désirez participer aux fêtes placées sous le signe de la convivialité et de la gastronomie pour découvrir les saveurs de la truffe (comme celle de l'huile d'olive) renseignez-vous auprès du Comité départemental de tourisme des Bouches-du-Rhône pour en connaître les dates. Plusieurs villages fêtent la truffe et proposent des journées de week-end attractives et gustatives avec des repas gastronomiques. Les truffes sont au marché et vous pouvez alléger votre porte-monnaie sans craindre de charger votre conscience. L'Église ne considère plus qu'il ne faut pas manger de la truffe en raison de sa couleur aussi noire que l'âme d'un damné. Elles sont dans les plats servis au cours de repas soignés et animés. Elles sont aussi dans la terre où les chiens et les cochons rivalisent de flair lors de concours de cavage.



Collection Jean-Marie Rocchia

Les champignons

Dans le domaine des insolites, on peut aussi dire un mot de ces marginaux. Ils sont dépourvus de chlorophylle et ne peuvent capter l'énergie lumineuse pour réaliser la photosynthèse et fabriquer les sucres. Ils vont trouver leur source d'énergie dans les éléments glucidiques des végétaux qui les entourent.

On peut signaler qu'autrefois, c'était une nourriture de saison et, à l'automne la nourriture principale pour les pauvres de la campagne.

Pour le cueillir, il est toujours conseillé de passer un couteau sous le champignon pour le déterrer et ensuite de le mettre dans le panier traditionnel et non pas dans le sac plastique de l'homme moderne dans lequel les champignons commenceront à fermenter,

ce qui pourrait les rendre dangereux à consommer.

Aujourd’hui, il est beaucoup question de la symbiose mycorhizienne, une des plus ingénieuses inventions de la nature et une expression à ne pas employer dans une dictée.

Dans la symbiose, l’arbre fournit les éléments énergétiques, le champignon lui apporte les minéraux qui le dopent et accélèrent sa croissance. C’est une véritable association dont profitent l’arbre et le champignon (ah, si La Fontaine avait su ça!).

Les filaments du champignon (le mycélium) rencontrent les radicelles de l’arbre et font naître un nouvel organisme. C’est une émergence, elle fait partie de l’ordre global de l’univers, ce phénomène produit des qualités que les parties n’ont pas. Ici encore, mettre ensemble, ce n’est pas ajouter, c’est faire du nouveau.

À peu près la moitié des espèces de champignons et la plupart des arbres de nos forêts sont susceptibles de mycorhizer à la grande satisfaction des gourmets amateurs de truffe.

Comme dans d’autres provinces, le Provençal avec son couteau en poche et un panier à la main, allait faire ses provisions dans la campagne. Pour son déjeuner, s’il ramassait les escargots, il cueillait aussi les asperges sauvages, les pousses de pissenlit et de roquette.

Le plateau du Cengle

Sur cette vaste étendue de terres agricoles, deux exploitations sont voisines, implantées auprès des seuls points d’eau.

La ferme de l’Étang tire son nom de la vaste cuvette dans laquelle les eaux de pluies restaient stagnantes.

Vers 1230, à partir de l’étang de Troucenas (en provençal, c’est une tranchée d’écoulement) une canalisation fut aménagée pour l’évacuation des eaux et dénommée le Troucas. On distingue encore

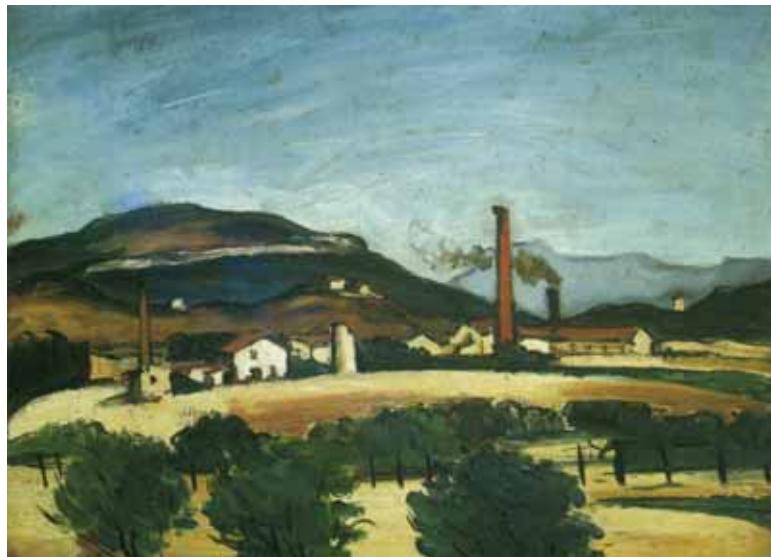
l’ancienne cuvette géologique à proximité de laquelle se situe la ferme du Venturi au bord de la route. De l’autre côté et tout au bout du chemin privé, c’est l’autre ferme qui a pris le toponyme et se présente comme la ferme de l’Étang avec son contexte historique lié à l’histoire des Templiers. Cet ordre, placé sous le signe du Temple de Salomon à Jérusalem, composé de moines et de soldats, était le garant de l’ordre chrétien au temps des croisades. Sa réputation reposait sur sa puissance militaire et son courage légendaire mais aussi sur la rigoureuse et dynamique gestion de ses grandes entreprises agricoles qui, de l’Orient à l’Europe, fonctionnaient un peu comme une multinationale d’aujourd’hui.

À cette époque où la terre était la source de toute richesse, les Templiers étaient propriétaires de multiples domaines d’exploitation agricole. À la stricte discipline militaire correspondait la planification méthodique de la mise en valeur des champs, des prés et de l’élevage.

Pour financer leur armement et leur intendance, l’ordre des chevaliers du Temple avait mis en place des centaines de « commanderies » qui couvraient les besoins en nourriture et en montures comme, par exemple, la commanderie de Bayle, installée en 1143, qui était une des fermes du plateau du Cengle.

Cet ordre puissant et dominateur a été mis en cause pour son orthodoxie et sa gestion capitaliste et traduit devant le tribunal de l’Inquisition. Le Pape Clément V rédigea des ordres qui furent diffusés dans toute l’Europe et, le Vendredi 13 octobre 1307, la plus grande partie des Templiers fut condamnée et exécutée. C’est à cette date que l’on doit la superstition du maléfique Vendredi 13. Les membres du domaine de Bayle ayant été expulsés, l’exploitation changea de propriétaire.

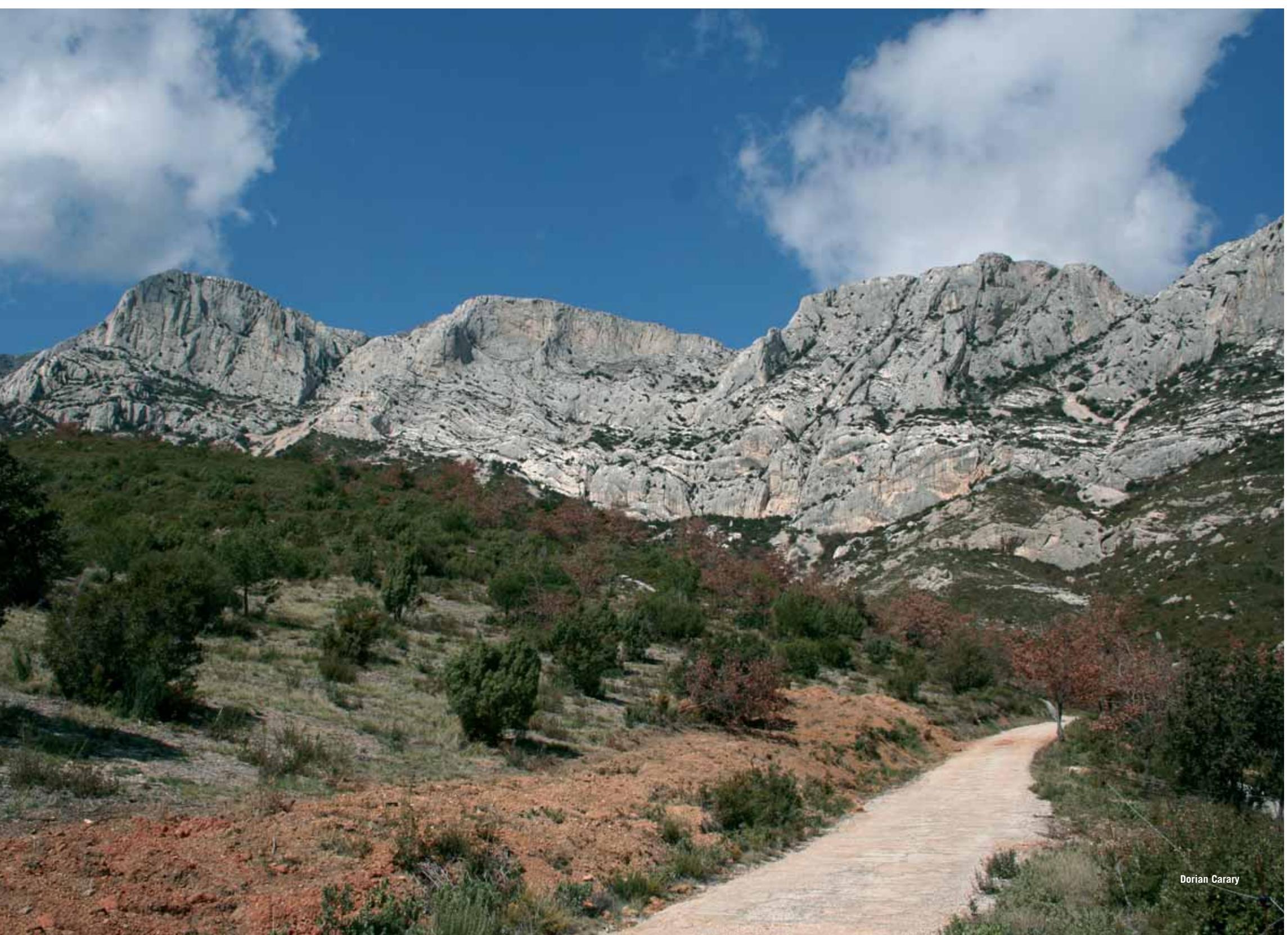
Il reste quelques éléments d’une ferme fortifiée, deux pierres portent en relief les armes de l’ordre, le soleil et la croix pattée. En 1930, le site a été classé.



Paul Cézanne,
«Usines près du Mont du
Cengle», collection privée



Jean-François Lassagne



Dorian Carary

10

En route vers Puyloubier

«Dans un décor sauvage et aride, on va rencontrer un lieu de culte des plus inattendus, mais pour celui qui croit au ciel, le ciel est partout.»

L'oratoire de Saint-Christophe

En cheminant vers cet oratoire que l'on trouvera non loin de la ferme de Suberoque, on pourra faire des voeux pour encourager la nature à se régénérer. Dans toute cette propriété privée, sur la commune de Saint-Antonin-sur-Bayon, dont le chemin d'accès est barré par un câble, les grands espaces sans arbres témoignent des ravages causés par le feu.

Cet oratoire original a été élevé en calcaire blanc, la face unie des blocs présente ça et là quelques agglomérats de poudingue. Sa masse solide et trapue s'appuie sur un socle débordant et se termine par une petite couverture de tuiles canal. Une étroite corniche le divise en deux étages.

La croix terminale, descellée a trouvé refuge dans la niche désaffectée. Sa branche verticale a sans doute été forgée à partir d'un pied de biche.



Dorian Caraty

La ferme de Suberoque

Les chasseurs

À l'époque de sa première construction, en 1100, ce domaine était une propriété privée, il faisait alors partie du royaume de Bourgogne. En France, le roi était Philippe Ier, le premier du nom, le roi de la première croisade.

Ce toponyme de Suberoque vient de sa situation au-dessus de la roche du Cengle, dessus se disant *subre* en provençal. C'est un ancien terrain de chasse qui, depuis 1975, est loué à la Fédération de chasse des Bouches-du-Rhône qui y a installé un élevage de lapins de garenne. La tradition de la chasse est toujours vivante en Provence. Comme dans bien d'autres départements, elle imprègne la vie à la campagne et l'on sait que le groupe de pression de la chasse est très puissant dans la vie politique française. Pour l'homme, elle a été longtemps son principal moyen de subsistance. Puis, elle a été le privilège des grands et de leur bon plaisir. La société moderne avec son développement urbain, la transformation de ses méthodes agricoles, l'extension des voies de communication l'a rendue beaucoup moins praticable.

Aujourd'hui, les chasseurs veulent contribuer à la protection et à l'aménagement des milieux naturels servant à l'habitat de la faune sauvage, en favorisant un meilleur équilibre des populations de gibier et des espèces fauniques. La forêt est leur principal territoire de chasse et ils sont amenés à intervenir dans sa gestion. Une part de leur cotisation annuelle est affectée au frais de débroussaillage. Des sociétés de chasse et leurs bénévoles restaurent ou mettent en place des parcelles agricoles pour aider les animaux à survivre en mauvaise saison.

La Fédération a créé cet élevage de lapins de garenne pour les besoins des autres fédérations et des sociétés de chasse communales, à l'exclusion de tout particulier propriétaire de terrains de chasse.

Cette lapinerie installée à Suberoque comprend 460 reproducteurs dont 50 mâles. Les mâles sont tous des sauvages. En ce qui concerne les femelles, on procède à un équitable contingentement équilibrant sauvagerie et domesticité. Les lapines sont bonnes pour le service pendant quatre ans à raison de quatre portées par an de 4 à 5 lapereaux. Ils restent près de la mère pendant 45 jours et, après avoir été sevrés, ils sont tous vaccinés et bagués et tous les mois le « véto » leur fait passer une visite médicale.

Ils restent dans des cages, entreposées dans un local fermé pendant 3 à 4 mois et sont nourris aux granulés de céréales. De cette petite cage abritée, ils passent à une grande cage en plein air où l'on peut les voir courir comme des lapins d'un bout à l'autre. Puis, ils disposent du grand espace dans un parc grillagé, mais tout de même, il y en a qui s'échappent... on se sent soulagé !

Si on se régale à les voir gambader comme ça, vigoureux, en pleine forme, rebondissant du derrière, on se régalerera aussi dans l'assiette, avec un lapin de garenne aux pruneaux, bien mariné, accompagné de gelée de groseille et arrosé d'un vieux Fitou ou d'un Baux-de-Provence de quatre à cinq ans.

Les prédateurs qui régulent la population animale sont aussi sur place, deux couples de Grands Ducs et un couple d'aigles de Bonelli nichent dans les rochers en face la propriété, sans compter les renards et autres carnivores. L'aigle de Bonelli lui, emporte sa proie, le Grand Duc consomme sur place et ne laisse que la tête et le gros intestin, on en reparlera un peu plus loin. Mais, comme les chasseurs, ils doivent attendre que les lapins soient libres, des fils de fer tendus leur interdisent le fast-food.

Quand les lapins sont bons à tirer, ils sont vendus aux sociétés de chasse communales entre juillet et septembre. La production annuelle est d'environ 5 000 lapins qui sont vendus à prix coûtant de janvier à mai. Le blé, l'orge et un peu de foin et de tournesol sont produits sur place.

La Fédération, dont le siège est à Puylricard, quartier Maliverny, exerce aussi des activités de formation dans ce domaine de Suberoque. Les gardes-chasse, qui sont tous des bénévoles assermentés, font un stage d'une journée sous la direction des gardes de la Fédération. Puis ils sont commissionnés par des particuliers propriétaires de domaines de chasse détenteurs d'un droit de chasse ou par des sociétés de chasse communales après accord du Préfet.

La partie théorique et la partie pratique de l'examen à passer pour obtenir un permis de chasser se font aussi dans le domaine qui comprend un parcours de chasse et un stand de tir. Le passage de l'examen et la délivrance du permis sont du ressort de l'Office National de la Chasse. La formation est gratuite, tout le monde peut se présenter, on compte environ 1000 candidats par an.

Si l'on ne parle plus d'animaux nuisibles, comme on a abandonné la notion de mauvaises herbes, il y a quand même des espèces qui posent problème et dont l'évolution incontrôlée causerait des dommages à l'agriculture et serait dangereuse pour la salubrité publique comme, par exemple : les pigeons, les étourneaux, les sangliers et... les lapins. Tout dépend de leur densité et, chaque année, un arrêté préfectoral fixe la liste des nuisibles. Les dégâts causés par le gros gibier (cerfs, chevreuils, sangliers...) sont remboursés par la Fédération. D'après le *Quid 2005*, 85 % des dégâts sont causés par les sangliers.

Ces espèces sont donc régulées (en dehors des périodes de chasse) par piégeage, et c'est dans ce centre de la Fédération que les piégeurs reçoivent une formation de deux journées.

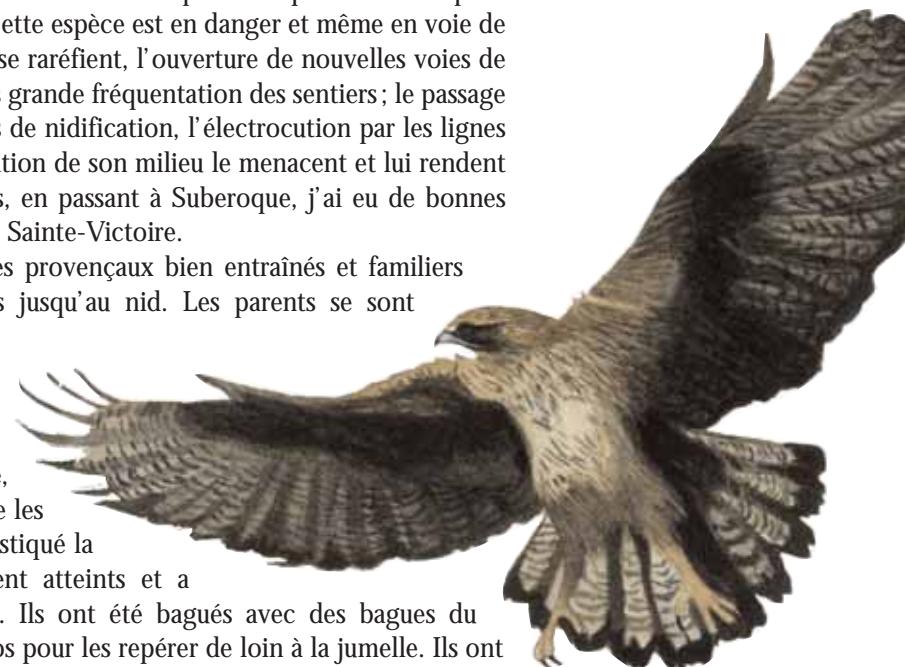
Pour la petite histoire, on rappellera qu'à l'époque où Cézanne père s'était établi chapelier à Aix, les lapins dont on transformait le poil en feutre étaient très nombreux dans les environs. Le port du chapeau était plus qu'une mode, sur les portraits de Paul Cézanne, on voit toujours un chapeau rond, (le cronstadt) comme le feutre à larges bords sur ceux de Frédéric Mistral.

L'aigle de Bonelli, dont on a parlé plus haut, s'appelle

Bonelli comme cet ornithologue qui l'a identifié en 1822 dans la région de Montpellier. Il mesure environ 60 cm de long, pèse de 1 500 à 2 100 g, son envergure est de 150 à 170 cm. Les spécialistes de l'ordre des accipitriformes disent que : habituellement silencieux, il youyoute (sic) sur un ton mélodique suivi d'un sifflement final assez grave lorsqu'il est en vol de parade. En matière de fidélité conjugale, c'est vraiment un aigle, il n'a qu'une compagne avec laquelle il chasse de concert. Il est plus rapide que le faucon, son attaque en piqué est fulgurante.

La garrigue est son domaine, les lapins de garenne, les pigeons et les perdrix sont ses mets préférés qu'il emmène pour consommer chez lui. Cette espèce est en danger et même en voie de disparition. Ses proies se raréfient, l'ouverture de nouvelles voies de communication, la plus grande fréquentation des sentiers ; le passage à proximité de ses sites de nidification, l'électrocution par les lignes électriques, la modification de son milieu le menacent et lui rendent la vie impossible. Mais, en passant à Suberoque, j'ai eu de bonnes nouvelles du couple de Sainte-Victoire.

Des alpinistes provençaux bien entraînés et familiers des lieux sont montés jusqu'au nid. Les parents se sont enfuis. La nichée est restée sur place. Les alpinistes l'ont mise dans leur sac. Ils sont redescendus. Sur place, un vétérinaire bénévole les a examinés et a diagnostiqué la maladie dont ils étaient atteints et a opéré un prélèvement. Ils ont été bagués avec des bagues du Muséum à gros numéros pour les repérer de loin à la jumelle. Ils ont été remontés et reposés dans leur nid. Le vétérinaire a mis un vaccin au point. Il l'a inoculé à un pigeon. Il a accroché le pigeon vacciné dans le domaine de l'aigle. L'aigle a mangé le pigeon. L'antidote l'a guéri de l'affection familiale, c'est un petit mort-né ou des œufs qui sont analysés.



Grand Site Sainte-Victoire,
RevueTout naturellement

Le parking de Saint-Ser

Le parking est largement ouvert en bordure de route, c'est à la fois un lieu de stationnement, un point de départ pour des excursions, celle qui va vers la chapelle Saint-Ser, par exemple, un relais pour se restaurer, une place où les parapentistes prennent le grand air.



Dorian Caraty

L'oratoire de Saint-Ser

Il est d'un seul bloc et se termine par une croix extérieure. La niche est protégée par une forte grille, mais elle est vide. À défaut de statue, une peinture représente la Vierge sur le mur du fond. Voilà un palliatif contre les rapines et le vandalisme ; au moins, ce petit édifice garde ainsi le témoignage de sa vocation.

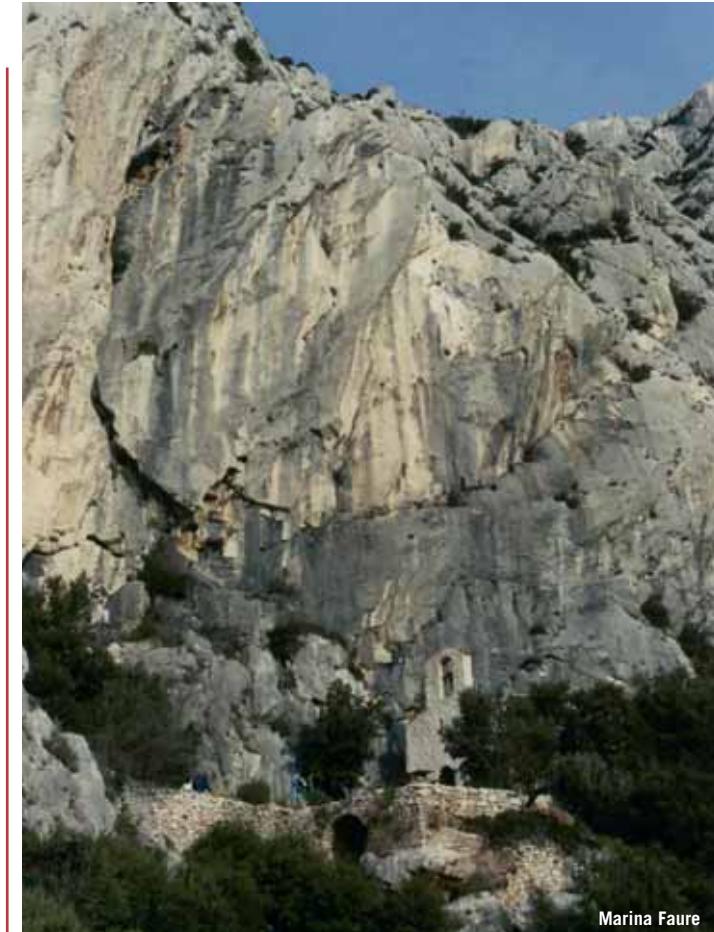
Saint-Ser une chapelle dans la montagne

Monter à la chapelle dédiée à saint-Ser, patron des sourds, est une petite grimpette qui demande une bonne demi-heure et un quart d'heure de plus pour ceux qui montent plus lentement dans les chemins malaisés et caillouteux.

Le chemin est balisé de traits rouges et bleus et une pierre placée au milieu indique que la bifurcation vers la gauche mène à la

chapelle et que celle de droite, fléchée en rouge, monte au Pic des Mouches.

Arrivé sur le site, on rencontre un autre panneau posé par le Syndicat d'Initiative de Puyloubier-Sainte-Victoire qui, à l'en-tête de l'écusson puyloubiéen avise le promeneur que : « Ce site presti-



Marina Faure

gieux est placé sous ta protection. Fais-le respecter. Signé : les Amis de Saint-Ser». Un autre panneau indique : «La chapelle a été détruite par des chutes de roches provenant de la falaise qui surplombe l'édifice. Avant sa reconstruction, des purges et des ancrages ont été effectués sur la falaise. Cependant des risques de chutes demeurent, la plus grande prudence est donc recommandée aux promeneurs. Le site peut être visité aux risques et périls de chacun; la commune décline toute responsabilité en cas d'accident». Signé : «La Mairie de Puyloubier».

On se sent presque arrivé lorsque l'on aperçoit la robuste beauté des murs en pierres sèches – matériaux présents en abondance et qui ne coûtent que la peine et le savoir-faire – élevés pour étayer les abords et la fin du sentier. L'entassement calculé des pierres, leur calage judicieux se retrouvent dans l'appareillage de la voûte en berceau sous laquelle on passe comme sous un pont avant d'arriver sur le parvis de la chapelle. Après sa restauration, sa façade, aux contours en lignes brisées, affiche une rusticité moderne traitée au ciment blanc.

L'arcade du clocher porche abrite une cloche qui peut être sonnée par tout un chacun en attrapant la poignée qui pend au bout d'un câble. Des contreforts d'un seul jet épaulent la nef unique. Un petit escalier curviligne, monté en marches rudimentaires, conduit à une porte en bois brut de pin naturel. Une grille en fer de section carrée ornée de bagues, divise la nef en deux sur toute sa hauteur. Si des matériaux de série composent la charpente du toit, par contre, le choeur est taillé dans le prolongement de la roche. Il est garni d'un socle massif sur lequel repose la pierre d'autel. Ici, on peut dire la messe pour les sourds. Sur une poutre de la nef, on aperçoit des oreilles sculptées dans le bois, mais, de loin, on ne se rend pas très bien compte si ce sont réellement des oreilles de sourd.

Quoiqu'on puisse le faire à loisir sur tout le parcours, sur le parvis, on admirera longuement la vue spectaculaire sur la montagne et la campagne. Du haut de ces 600 mètres, on découvre le plateau du Cengle, le massif de la Sainte-Baume, le mont Aurélien et toutes les terres de culture de la haute vallée de l'Arc. Ce remarquable site

fut occupé par les Celtes pour révéler une divinité solaire.

Donc, au Ve siècle, en 484, un certain Servius, ermite originaire de Lyon, vécut dans cette grotte et acquit une réputation de sainteté. Mais Euric, roi wisigoth, partisan de l'arianisme, (hérésie niant la consubstantialité du Fils avec le Père) qui régnait alors en Provence, en prit ombrage et ne l'entendant pas de cette oreille, fit trancher celles du pauvre ermite et sa tête aussi. De sorte qu'il est à la fois invoqué par les sourds et les décapités. Avant sa dénomination actuelle, saint Ser fut, à l'origine : Servius, le serviteur de Dieu, puis Serf. Il mena une vie d'anachorète s'abritant dans une grotte avec eau courante et petit jardin à proximité. Ce sont des bergers qui l'ont enterré au fond de sa grotte, dans le creux du rocher.

La chapelle ne fut érigée qu'au XI^e siècle, le 5 janvier 1001, et consacrée par l'archevêque d'Aix-en-Provence, Amalric ; comme les reliques, elle subit les vicissitudes du temps. Un chapelet d'oreilles en argent, symbolisant l'ancienne croyance, a été conservé dans l'église du village.

Les fidèles de Puyloubier et des environs y montaient et montent encore le lundi de Pentecôte pour y entendre la messe et assister à la bénédiction des terres. La vénération de saint Ser est assortie de naïves croyances et de prières sur les lieux les plus inattendus, mais, pour celui qui croit au ciel, le ciel est partout.

Après un éboulement de rochers (en 1993) provoqué par les suites des incendies de 1989, la chapelle a été reconstruite. L'inauguration solennelle a eu lieu le dimanche 27 mai 2001, mille ans après sa construction, en présence de Monseigneur Feidt,



François Gilly



archevêque d'Aix-en-Provence, et d'un grand concours de populations. À nouveau, la chapelle rayonne dans une atmosphère de quiétude et de beauté.

Un timbre à son effigie a été émis avec les mentions : « Bouches-du-Rhône Chapelle de Saint-Ser » pour son millénaire. Bien qu'elle ne soit pas classée monument historique, cette distinction par le timbre est d'autant plus remarquable que la consécration philatélique n'est accordée qu'à environ une soixantaine de demandeurs sur plus de mille demandes. Le 23 juin 2002, la commune de Puyloubier a bien mérité du patrimoine.

Le Mas de Bramefan

La toponymie de ce lieu-dit désignait autrefois, en langue franco-provençale, un lieu particulièrement déshérité, impropre à toute culture, ne pouvant nourrir son homme, un lieu où l'on entendait les plus démunis crier famine, c'est-à-dire « bramer la faim ». En s'exerçant bien, on pourrait reproduire par onomatopée le bruit que font les animaux qui brament. En occitan, ce cri de la faim désigne aussi un maigre pâtrage, en Provence, c'est le cri d'un affamé qui réclame du pain. Dans le coin, on disait « Quand la faim est à la porte, l'amour s'en va par la fenêtre ».

Dans les campagnes françaises les plus déshéritées, la pénurie, la disette, la famine ont provoqué bien des épreuves dramatiques, des troubles et des révoltes. Il fallait souffrir sur place ou s'expatrier. Et, ici, pourtant, à Bramefan, on n'était qu'à une lieue à peine pour rejoindre la riche vallée de l'Arc. Peut-on suggérer qu'aujourd'hui on ne mourrait pas de soif dans cette campagne, les champs de vignes se sont largement étendus sur des terrains mis à nu par les incendies de 1989.

Xavier de Maistre dans son ouvrage *Le lépreux de la Cité*

d'Aoste relate que : « Le comte de Chalans, poussé par les fureurs de la jalousie, laisse mourir de faim la princesse Marie de Bragance, son épouse ». De là le nom de Bramefan, qui signifie cri de faim, donné à ce château par les gens du peuple.

La stèle Philippe Noclercq

Sur le côté droit de la route, un panneau de signalisation réservé aux sites (en lettres marron) mentionne « Stèle Noclercq » et d'autres panneaux jalonnent des chemins de terre caillouteux qui mènent à la stèle Philippe Noclercq élevée à la mémoire de ce jeune pompier volontaire qui fut victime du feu le 28 août 1986 lors de l'incendie du Cengle.

Pour honorer son souvenir, chaque année, à cette date, se réunissaient sa famille et ses amis, les autorités régionales et des membres de l'Association pour le Reboisement et la Protection du Cengle Sainte-Victoire qui a pris l'initiative de faire ériger cette stèle. Des messes ont été célébrées dans l'église paroissiale de Châteauneuf-le-Rouge. Philippe Noclercq est enterré dans le cimetière d'Aubagne.

Sur ce terrain dénudé, l'Association a entrepris de planter des cèdres de l'Atlas faisant ainsi une exception calculée à son choix de ne pas reboiser avec des résineux. Le cèdre, en effet, quoique résineux, est un arbre difficilement inflammable, peu combustible, impudescible et qui est imprégné de résines qui le conservent. Ce géant du monde végétal est aussi un ancien du monde de la création. Ézéchiel, dans la Bible, le présente comme l'arbre de Dieu qui l'arrosoit de ses pluies. Son bois a servi à bâti et à décorer le Temple de Jérusalem, à construire les flottes marchandes et les flottes de combat des Grecs et des Perses. Les Égyptiens, dans leur quête de conservation et de survie, utilisaient sa sciure impudescible pour



Guy Ballossier

conserver les corps momifiés. Aujourd’hui, sous forme de petites plaquettes qui sont imprégnées de la sève huileuse sécrétée par le bois, il nous protège... des mites au logis.

Après une plantation, il est fortement conseillé d'aérer le sol, de le travailler pendant quelques années pour que les arbres se fortifient d'un humus bien remué et profitent des pluies bénéfiques. Bien qu'il n'y ait pas de mauvaises herbes, les bonnes et les autres ne sont pas souhaitées au pied des petits nouveaux. Elles font concurrence aux jeunes radicelles et à la profonde racine pivotante en leur disputant l'eau et les sels minéraux.

Pour favoriser son développement, pour jardiner et entretenir cette forêt au berceau pendant plus de dix ans, sous la caresse du soleil ou la bise du mistral, ma femme, ma binette et moi avons sarclé, biné et aménagé la Stèle aux Cèdres, le Jardin du souvenir. J'ai été comme un tuteur pour ces jeunes cèdres qui ne m'arrivaient même pas aux genoux, aux dernières mesures, les plus assidus dépassent les quatre mètres.

Les incendies

Cette stèle et son paysage sont le symbole de la fragilité des milieux naturels, de l'initiative et du dévouement de certains pour le sauvegarder. Ici, le feu a passé, mais si l'on veut en parler, il faut tout expliquer; à part les restes lugubres d'un amandier, il n'y a plus de traces.

Les incendies ne sont que des périodes de désordre et de dégradation. La puissante pulsion organisatrice de la nature qui s'exerce partout avec frénésie et profusion ne va pas pleurer les pots cassés, elle va continuer à produire, à réparer, la forêt renaîtra de ses cendres. Mais, ces réflexions philosophiques ne consolent pas ceux qui viennent de voir flamber leur forêt voisine.

En 1986 et en 1989 les incendies ont ravagé les espaces forestiers du pays d'Aix. Le feu s'est déployé d'une manière gigantesque, la destruction a été totale, le paysage a été complètement défiguré, tout est cendres et deuil, la montagne a été martyrisée. Le 24 août 1986, 1 500 hectares de la forêt située sur le versant sud du Cengle, ont été détruits par le feu. Les flammes formaient un mur impressionnant de 30 mètres de haut, le feu progressait à la vitesse de 5 à 6 km à l'heure. Les pompiers ont lutté pendant trois jours et trois nuits.

C'est dans cet immense brasier, que le jeune sapeur-pompier volontaire, Philippe Noclercq âgé de dix-sept ans a péri happé par les flammes. Trois ans plus tard, le 28 août 1989 le feu dévorait toute la couverture végétale de la face sud de la montagne Sainte-Victoire.

Quand on revient aux causes des incendies, il faut se référer à l'étude qu'en a faite Monsieur Michel Thinon chercheur au CNRS de Marseille. Ses conférences et ses articles analysent à la fois l'historique de la forêt et les conditions du milieu. Même si la nature elle-même est en partie responsable, les causes des feux résultent surtout des actions humaines, dans la proportion de 87%. L'imprudence de l'homme est souvent à la base des éclosions provoquées par les

mégots mal éteints, les feux d'artifice, les feux d'origine agricole, les étincelles des moteurs à explosions, les dépôts d'ordures, les lignes électriques, la malveillance des pyromanes...

En ce qui concerne le massif Sainte-Victoire, il est indispensable de prendre en compte le passé de la végétation méditerranéenne française. Il nous enseigne que le feu n'est pas une composante naturelle de l'écosystème et, encore moins, une nécessité fonctionnelle. La végétation dominante actuelle est une création artificielle, une action sélective des pasteurs et des agriculteurs sur la forêt primitive qui a été remplacée par une végétation facilement inflammable et hautement combustible. Les aiguilles de pins forment une litière épaisse qui ne se décompose pas. Elles s'enflamme avec les herbes et les broussailles et le vent peut disperser des brandons enflammés à plusieurs centaines de mètres du front du feu.

Avant la modernisation de l'agriculture, les feux ne touchaient que des surfaces réduites et ne se propageaient pas dans de telles proportions. À la mosaïque de paysages comprenant des parcelles de forêts, a succédé un espace homogène d'arbres et de broussailles. Des garrigues et des pinèdes ont peu à peu grignoté les terrains abandonnés par l'agriculture et se sont étendues sans discontinuité.

La première disposition à prendre c'est d'assurer une discontinuité qui est le meilleur rempart contre la propagation du feu, à condition que ces surfaces déboisées aient au moins de 800 à 1 000 mètres de largeur dans le sens du mistral. À l'initiative du Conseil général, un nouveau paysage est en train de se dessiner, chaque année 10 hectares de terre sont remis en culture pour servir de coupe-feu. Des réseaux hydrauliques ont été installés qui desservent en eau le versant sud de la montagne permettant l'irrigation de ces cultures et la prévention contre le feu les jours où le vent devient violent.

Mais à quoi bon se donner tout ce mal à planter ce qui risque de repartir en fumée. À quoi bon intervenir alors que la nature avec son formidable pouvoir de régénération se suffit à elle-même disent ceux qui ne font rien. Le reboisement des bénévoles est une

école de citoyenneté qui sensibilise le public à l'environnement quels que soient les résultats obtenus. C'est le reboisement qui est en question.

Les reboisements de l'ARPCV

Le présent ouvrage ayant été programmé et édité par l'Association pour le Reboisement et la Protection du Cengle Sainte-Victoire, l'ARPCV, et étant moi-même un membre convaincu de son utilité publique, je me sens justifié à la présenter.

Les cendres de la forêt brûlée contiennent les sels minéraux qui, au printemps prochain, favoriseront la pousse de l'herbe, comme aussitôt les hommes se sont mobilisés pour aider la nature à se régénérer. Des riverains qui ont vu disparaître la verdure de leur environnement ont décidé de s'unir en association dont le programme figure dans sa raison sociale. Cette association a donc été créée en 1986 à la suite de cet incendie qui a ravagé le plateau du Cengle situé au sud de Sainte-Victoire.

Et, chaque année, l'ARPCV organise vers le 25 novembre, à la Sainte-Catherine, une grande journée de reboisement où 2 000 à 3 000 arbres sont plantés par quantité de bénévoles encadrés par les membres de l'association.

Si les «arpécévitistes» avaient à se choisir une sainte patronne, Sainte-Catherine (fêtée le 25 novembre) grâce à qui tout arbre prend racine, serait certainement la plus bienveillante de toutes. L'association a planté son cent millième arbre en 2003.

Parmi toutes les associations qui se sont engagées dans des actions de reboisement dans les zones ravagées par les incendies, l'ARPCV s'est singularisée dès le début pour son choix des espèces à



planter en s'appuyant sur des données scientifiques qui intègrent la dimension historique.

Des recherches menées par des paléobotanistes ont fait découvrir que la forêt originelle, c'est-à-dire la forêt climacique (climat à l'état d'équilibre entre le sol et sa végétation) de la région méditerranéenne était constituée de feuillus. Les graines fossiles, les résidus de charbons de bois étaient ceux d'arbres à feuilles caduques : les chênes, les frênes, les érables etc., des arbres indigènes caducifoliés (ils perdent leurs feuilles en hiver) qui poussent naturellement autour du massif. Ces espèces qui avaient bien prospéré là il y a environ 6 000 ans pouvaient être réintroduites à l'occasion de reboisements pour revenir ainsi au peuplement originel, alors que ni le climat, ni le sol n'avaient changé.

L'idée novatrice défendue par l'association était de rompre avec le cycle séculaire des incendies et de la repousse de ces mêmes résineux hautement combustibles. Il fallait envisager de les remplacer par des feuillus capables de mieux résister au passage du feu en les plantant en rangs serrés de façon à empêcher le développement des arbustes de garrigue.

Les disciplines phytohistoriques montrent en effet de façon irréfutable que la végétation méditerranéenne actuelle, telle que nous la connaissons, n'a rien de naturel, et qu'elle n'est que la réponse adaptative du monde végétal à des agressions permanentes de l'homme depuis plus de 6 000 ans.

La végétation méditerranéenne originelle est en fait dominée par les chênes caducifoliés comme le chêne blanc. Or, à partir du Ve millénaire avant notre ère, l'homme va inaugurer un nouveau mode de vie où il devient producteur de sa nourriture, c'est la « révolution néolithique ». Le feu est utilisé de façon permanente dans l'œuvre de défrichement et l'entretien des espaces pâturés et cultivés. Vers l'an 2000 avant notre ère, alors que le climat reste constant, les forêts ont pratiquement disparu. Le paysage de type garrigue ou maquis qui nous est familier est déjà généralisé.

Les paysages méditerranéens actuels apparaissent donc

comme entièrement générés par l'action séculaire du pâturage et du feu. Les végétaux résistant bien à cette contrainte ont été sélectionnés au cours des millénaires et occupent l'essentiel de l'espace dit naturel, et sont à l'origine de la forte sensibilité au feu de la végétation actuelle.

Pour rompre avec la logique de la plantation qui consiste à mettre en place le combustible de demain, il faut s'orienter vers la recréation de formations moins sensibles au feu. Et si le fléau frappe à nouveau, il ne nécessitera pas de nouvelles dépenses en plantations. Seuls des reboisements rationnels intégrant les impératifs écologiques parviendront au but recherché. L'arbre incombustible n'existe pas. Certaines espèces caducifoliées, adaptées au climat méditerranéen, peuvent constituer naturellement des boisements moins sensibles aux incendies. Les espèces choisies sont indigènes, adaptées aux conditions du milieu, capables de rejeter de souche et conférant au sol une litière de feuilles facilement altérables et favorables à la formation d'un humus biologiquement actif.

L'espèce pionnière colonisatrice, le frêne à fleurs (*Fraxinus ornus*) se développe rapidement même sur des sols appauvris. Comme il fructifie rapidement il assure la protection des autres espèces à développement plus lent.

En matière de reboisement une conception, fondée sur des bases économiques, intègre l'idée de gestion, il faut gérer la forêt pour assurer sa rentabilité, pour cela des espèces à croissance rapide, essentiellement des résineux sont utilisés. C'est une option pour le court et le moyen terme. L'autre, fondée sur l'idée de « développement durable » intègre une nouvelle notion : il faut rompre le cycle du feu en introduisant des essences moins combustibles, essentiellement des feuillus. C'est une option pour le long terme. Pour choisir entre les deux, une étude préalable de la zone à reboiser permettra de déterminer le reboisement approprié. Il ne faut pas oublier de préciser la méthode de plantation mise en œuvre.

Frêne à fleurs



Marina Faure

L'akiplant, disposé autour de chaque pousse, permet une meilleure reprise des plants et les protège du vent, du soleil, des animaux et des végétaux concurrents.



Marina Faure

Et, nous voici à l'œuvre ; la veille, le terrain est d'abord débarrassé des arbres brûlés et de la végétation souvent dense et épineuse qui l'a envahi depuis l'incendie afin de faciliter le travail des bénévoles. Le tout est broyé sur place. Un travail de sous-solage est ensuite réalisé par un puissant engin qui ameublit la terre le long de sillons parallèles de 20 cm de large et 80 cm de profondeur espacés de 1,5 mètres. Il est réalisé dans le sens de la courbe de niveau pour aérer le sol et permettre une meilleure pénétration des eaux de pluie et faciliter ainsi l'implantation des jeunes arbres.

Les sillons répartissent les lignes de plantation le long desquelles on dresse des piquets en bois espacés de deux mètres pour marquer les points où planter les arbres. Ce qui facilite aussi le travail des bénévoles qui auront à creuser les trous. Ceci est réalisé par des membres de l'association la veille des journées de plantation. Le but est d'obtenir un couvert dense qui doit éliminer le sous-bois héliophile très combustible.

Le terrain est alors prêt pour les planteurs bénévoles. Le lendemain, ils arrivent toujours nombreux, pleins d'entrain et de bonne volonté. Les hommes creusent un trou de la profondeur d'une bouteille et de la largeur d'une assiette. Les femmes aussi (évidemment plus nombreuses que les hommes...) creusent courageusement, même celles qui ne sont pas bêcheuses. Et, chacun y dépose le plant comme on plante les choux, dans les règles de l'art. Pour que les fines radicelles se propagent bien un arrosage copieux est répandu au pied de chaque plan. « Qu'il pleuve ou qu'il vente, arrose ce que tu plantes » recommandent les vieilles pratiques. Les plants ne seront plus arrosés par la suite mais entretenus.

Le but visé est d'obtenir assez rapidement un couvert dense qui doit éliminer le sous-bois héliophile très combustible. La densité de plantation est donc nécessairement forte, 5 000 pieds à l'hectare, soit environ un plan tous les 1,5 mètres. Les plants achetés chez les pépiniéristes de la région mesurent environ 20 cm et sont conditionnés dans des pots remplis de terreau qui assure leur subsistance pendant les premiers temps suivant leur implantation.

Les chênes blancs sont semés directement sous la forme de glands prégermés, disposés par groupe de trois sous une fine couche de terreau et protégés des prédateurs. La récolte des glands se fait en octobre et novembre. On choisit les plus sains, on les mélange à de l'humus et à des feuilles de chêne et on les conserve à la cave ou au réfrigérateur dans des sacs plastiques non hermétiquement fermés.

Si, dans les broussailles, on peut faire un semis à la volée avec le geste auguste qui s'impose, par contre dans les endroits découverts, on pratique un semis ponctuel. Un membre de l'association a mis au point une « canne à semer » très pratique pour accéder aux zones d'accès difficile. Elle se présente sous la forme d'un tube à coulisse d'environ 1,40 mètres. On introduit trois glands dans l'orifice et le mécanisme les fait tomber dans la légère cuvette creusée dans le sol par l'extrémité de la canne.

L'espèce pionnière, les frênes, qui doit assurer dans un pre-

mier temps l'essentiel du couvert et protéger les essences à croissance lente, intervient au moins pour la moitié dans la plantation. Les autres espèces, notamment les chênes sont disséminés. Un akiplant, manchon en polypropylène translucide à double effet de serre et de protection, est disposé autour de chaque pousse. Il permet une meilleure reprise des plants et les protège du vent, du soleil, des animaux et des végétaux concurrents, cela favorise également leur croissance verticale. Les sites reboisés par l'association sont en général des sites appartenant au domaine public, c'est-à-dire sur lesquels chacun peut se promener librement. Les premiers reboisements ont été réalisés sur le Cengle, plateau calcaire situé au sud de Sainte-Victoire. Depuis quelques années, les reboisements ont lieu sur le domaine de la Légion étrangère de Puyloubier qui appartient à l'État. Ces actions d'envergure ne peuvent avoir lieu que grâce aux soutiens financiers de nos partenaires.

Si l'association dispose de moniteurs pour initier les nouveaux venus, il s'est formé au cours des années un groupe de fidèles qui travaillent comme des « pros » et maîtrisent tous les stades de la plantation. Ils veillent à ce que la mixité des différentes espèces soit assurée et à ce que chaque arbre soit correctement planté. Ces dimanches de plantations, qui maintenant font partie de la tradition, sont des jours de grande activité et de grande convivialité.

Et, grâce au travail de ces nombreux bénévoles venant principalement d'associations sympathisantes comme les Amis de la Nature, l'Association des Excursionnistes Provençaux et le personnel des entreprises partenaires, les plantations sont menées à bien. Après le travail, on tire le repas du sac, on fait des grillades sur le feu de bois. Toute cette journée de

plein air, active et récréative réjouit les parents, et fait la joie des enfants et des chiens de la famille. À l'occasion de toutes ces actions sur le terrain, dans le cadre de nos réunions, de nos études, j'ai à la fois éprouvé le simple bien-être physique et le tonus qui accompagne toute réflexion valorisante et vous apporte le bien-être du cœur.

Les arbres ainsi plantés sont ensuite livrés à eux-mêmes. Au bout de quelques années, la garrigue qui a repoussé sur le terrain et qui leur a assuré une protection naturelle supplémentaire au départ gêne leur développement, et surtout, les met en danger en cas de propagation d'un nouvel incendie. L'Association prend donc soin d'entretenir ce qui a été planté. Des matinées de nettoyage sont organisées environ un samedi par mois. Une bonne équipe d'habitues compétents, bien équipés, intervient pour désherber, sarcler et éclaircir autour des plants. Les protections en plastique sont enlevées lorsque l'arbre atteint, au bout de trois à quatre ans, un mètre environ et est capable de résister à la sécheresse. Les arbustes fortement combustibles (argelas, genévrier etc.) sont coupés à l'aide de débroussailleuses. Les chênes verts qui rejettent naturellement sont éclaircis et taillés afin de faciliter leur croissance et donner un aspect plus sauvage aux surfaces plantées. De la même façon quelques pins

naturels sont conservés pour diversifier le paysage. Les premiers arbres à croissance rapide qui ont été plantés par l'association il y a une dizaine d'années, comme les frênes à fleurs, atteignent maintenant plus de 2 mètres de hauteur et parfois même plus de 3 mètres. Ces sujets produisent alors des graines qui seront disséminées par le vent et seront capables, à leur tour, de donner naissance à d'autres individus et de propager ainsi naturellement la forêt.

♪ ♪ Les amis, c'est la santé!



Marina Faure



11

Le village de Puyloubier

«Les amateurs de villages pittoresques se réjouiront de parcourir ce vieux village, dont aucune bousouflure urbaine ne vient gâter les quartiers.»

Quand je me suis installé à Aix-en-Provence en 1983, Puyloubier est le premier village que j'ai visité et j'ai acheté à la Cave des vignerons du Mont Sainte-Victoire ma première bouteille de Côtes de Provence. Depuis, j'ai arpентé, visité, pris des notes et entré sur ordinateur 469 villages de la Région Provence-Alpes-Côte d'Azur. Pour les bouteilles, je n'ai pas compté.

Le village

Puyloubier peut, à juste titre, ajouter à son toponyme l'appellation de «Sainte-Victoire». Puyloubier-Sainte-Victoire, c'est l'énoncé d'une symbiose entre le voisinage rural d'un massif et l'espace urbain d'un village.

Tout son côté nord-est est dominé par la montagne ; de ses derniers contreforts, elle surplombe la commune. Pour ne pas empiéter sur les terres fertiles et cultivables, ce village, comme tant d'autres, a été bâti au plus près de la colline. Sur son dernier piton se sont posées les premières pierres des habitations et les dernières pentes pénètrent dans les rues jusqu'aux bords de l'Arc.

En arrivant dans le village, le premier parking nous fait rencontrer le lavoir municipal, petit lavoir modeste dont les eaux se sont endormies dans son bassin à ras du sol. Un panneau atteste d'une subvention départementale accordée par la République française sous la III^e République en l'an 1879 (1879, le 14 juillet est



décrété fête nationale).

En face, c'est la « dalle » que l'on peut se rincer (selon une expression de Émile Zola dans *L'Assommoir*). Là, la cave coopérative à l'enseigne : « Les vignerons du mont Sainte-Victoire » dresse ses cuves et ses bâtiments. Son mur latéral expose des peintures en trompe-l'œil, des vues polychromées en perspective sur l'intérieur des chais. Elle ouvre son caveau aux amateurs des trois couleurs dont bien sûr le rosé qui, autrefois, était le préféré du roi René. Cette coopérative regroupe 140 producteurs, elle a obtenu des distinctions dans différents concours, notamment au salon de l'Agriculture, et peut être fière de sa cuvée « Terres rouges ». Les riches vignobles occupent plus de 900 hectares dans la commune de Puyloubier qui est ainsi la plus étendue en vignes des Bouches-du-Rhône. Aux viticulteurs du terroir exploitant les grands domaines se sont ajoutés ceux venant d'autres régions européennes, la Champagne, le Bordelais, le Pays rhénan...



De l'autre côté de la route, c'est la mairie, construite en 1934, qui nous invite à traverser sa vaste place souvent animée par les tirs des boulistes et leurs commentaires colorés. Les Égyptiens et les Grecs jouaient déjà aux boules, mais ce n'est qu'en 1907, à La Ciotat, que les règles du jeu ont été fixées. Elles sont très précises et conditionnent les boules, les mesures, le terrain, les distances, par exemple la boule doit être en acier et peser entre 650 et 800 g, le cochonnet sera en buis et le jeu est interdit aux *fadas*. Le premier sens de *fada*, c'était la fée, puis le terme a pris un sens péjoratif et a désigné le rêveur, l'illuminé, celui qui est en dehors du réel. Le « pétanquiste », prêt à tirer, doit avoir les pieds « tanqués », c'est-à-dire fermement joints et plantés au sol.



Joueurs de pétanque
du début du XX^e
siècle

Dans le square Jean Casanova, en haut d'un large escalier, se dresse le bâtiment de la Mairie qui porte sur son fronton l'appellation originale de « Maison commune ». Certainement parce que, lors de sa construction, le bâtiment englobait la Mairie, la Poste et les bains-douches. Sa façade a fait récemment l'objet d'une très heureuse restauration. La teinte de l'enduit gratté a été judicieusement choisie pour évoquer l'ocre des terres argileuses du massif.

Le loup de Puyloubier est là, plaqué au sol, sur l'esplanade, dans le blason de la commune. Ce blason se lit ainsi : « D'or à un bois de sinople mouvant du flanc senestre un loup de sable sortant de ce bois ». Cette plaque sur la terrasse de la mairie, ainsi que la pierre de lave qui orne la façade, ont été réalisées dans les ateliers de la Légion. En l'occurrence, ce loup là, c'est un « mal aimé » à l'air bien sympathique... L'arbre symbolique indique qu'il sort du bois. Son air guilleret peut être interprété comme celui d'un bon loup tutélaire qui ne ferait pas de mal à une grand-mère et non pas d'un vorace amateur de cha-



Guy Ballossier

« D'or à un bois de sinople mouvant du flanc senestre un loup de sable sortant de ce bois »

peron. Mais « quiconque est loup agisse en loup » rappelle le fabuliste. C'est dès le IX^e siècle que le site prend le nom de Podium Luperium, la colline aux loups qui culmine à 400 mètres. À noter que *podium* désigne bien une éminence et non un puits.

Les premiers habitants se sont groupés autour du château et de l'église à l'intérieur d'une enceinte murée. Après la période gallo-romaine, les riches et puissants moines de Saint-Victor de Marseille, comme plus tard les Templiers, établissent des exploitations et des commanderies à proximité de ce territoire. Puis à l'époque de l'attribution des fiefs, l'administration

de Puyloubier fut rattachée à Trets, domaine des vicomtes de Provence. Au début du XV^e siècle, ce sera la famille de Sabran qui possèdera la seigneurie jusqu'à la Révolution.

La contrée a été longtemps parcourue par les loups et, en 1863, la presse locale faisait état des nombreuses meutes qui sillonnaient les campagnes, venaient rôder la nuit surtout, près des habitations. On en voyait trottant par bandes de trois ou quatre et bien des troupeaux étaient victimes de leurs agressions; et le chroniqueur ajoutait qu'au printemps, comme les touristes pour leur agrément, ils se mettaient en mouvement pour rejoindre la montagne et les bois.

Les amateurs de villages pittoresques se réjouiront de parcourir celui-ci. Ce vieux village groupé, lui aussi adossé à la colline, n'a pas non plus été submergé par la vague des promoteurs. Aucune boursouflure urbaine ne vient gâter ses quartiers. Aucune pollution industrielle ne gâche son milieu. Sa structure ancienne, ses valeurs culturelles ont été préservées. Les habitations vétustes ont été réhabilitées avec goût, bien des façades ont belle allure, les espaces publics ont été aménagés, les réseaux électriques et téléphoniques aériens ont été supprimés. Le vieux et le neuf ont chacun leur art de vivre.

Toutes les constructions anciennes ont été traditionnelles

avant l'utilisation des techniques modernes. Étant donné que les voies de communication et les fardiers ne se prêtaient pas au transport de lourdes charges sur de longues distances, on tirait parti du substrat géologique du sol local pour en extraire les matériaux de construction. Si bien que, en examinant les habitations, les constructions diverses, on peut en déduire la composition du sol, ce qui y



Guy Ballossier



Guy Ballossier

pousse, et cela semblerait élémentaire au Cher Watson.

En Provence, la teinte des murs, la couleur locale des crépis étaient différents selon la coloration du sable, avec des façades claires dues au sable de rivière, le sable de terre produisant une teinte ocre qui s'harmonise d'ailleurs très bien avec le vert végétal très soutenu de la flore provençale. Quant à l'écartement des murs et la largeur des maisons, ils étaient conditionnés par le fût des arbres du pays et de leur hauteur qui commandait la longueur de la poutre centrale. On peut remarquer qu'actuellement, dans la région, les architectes et les constructeurs s'inspirent pour la coloration extérieure, des riches couleurs du sol méditerranéen, de l'ocre rouge au beige rose de la terre de Sienne au gris du caillou.

Dans ce village, toutes les rues sont à parcourir, la rigole centrale n'a gardé aucune trace de l'ancien « tout-à-la rue ». Elles sont pavées avec une pierre qui provient de la Ciotat, caladées, bitumées de neuf elles donnent la priorité aux piétons. Des rampes, réalisées par un ferronnier d'art, aident à cheminer. Étroites, elles rappellent les conditions du climat, avec un soleil qu'il ne faut pas laisser pénétrer et un mistral dont il faut se protéger. Elles communiquent entre elles par de courtes ruelles en pente ou sont équipées d'escaliers. Il y a une rue qui monte, une rue du Midi, une rue de Provence, une rue des Marseillais et une rue de l'Olivier au bout de laquelle se dresse Sainte-Victoire. Dans les rues en pente, la déclivité est parfois interrompue par de petites marches appelées: « pas d'âne », disposées pour que les ânes et autres quadrupèdes, ou même bipèdes, ne glissent pas.

Par ci par là, un carré de verdure s'étale à l'intérieur d'un jardinet ou déborde en massif de fleurs sur la chaussée. Et le lierre ou la vigne courent sous les treilles ombragées. Les maisons sont accolées, disposées sur une même ligne de niveau. Les toits de tuiles de leurs constructions étagées s'offrent au soleil les uns par-dessus les autres. Pour affirmer sa position sociale ou son aisance financière, on apportait un soin particulier à la porte d'entrée et à son encadrement.

Rue du Portalet, au numéro 5, un cadre de pierre élève ses



Guy Ballossié

grosses bouches et ses pieds droits. De forts claveaux composent l'arc en plein cintre. La porte est à lames en bois de pin et elle est munie d'une poignée heurtoir. Le premier propriétaire avait fait placer des blocs de pierre de part et d'autre de l'entrée. Sans doute, aimait-il s'asseoir, le soir venu, pour fumer sa pipe et jouir de son bien.

D'autres arcades sont restées en place, comme celle de la Grande rue qui est creusée de moulures alors que celle de la rue de Clastre est des plus rudimentaires.

Rue du Marquet, un cadran solaire est suspendu perpendiculairement à la façade comme une enseigne. Si elle était parlante, on pourrait lui faire dire: « Le temps est mon maître et j'en suis le mètre ». Un pictogramme énigmatique figure un chandelier à trois branches. La porte de la maison est à heurtoir et, sur le seuil, on a conservé une meule à affûter et son trépied. Les clients du rémouleur attendaient assis sur la pierre de seuil, adossés à une jardinière de fleurs creusée dans le bloc de rocher.

Au coin de l'impasse des Genêts et de la Grande rue, à la hauteur du 1^{er} étage, l'angle a été abattu et, sur le méplat, un dessin

aux lignes simples représente une moissonneuse court-vêtue munie d'une fauille qui se penche vers une gerbe de blé. Elle porte son enfant sur le dos, toute la famille allait aux champs à cette époque. Pour se déchiffrer, l'inscription doit se lire à l'envers pour retrouver « Ave Maria ». C'est une interprétation originale de la vie domestique, de la vierge et de son enfant.

Sur quelques maisons de la rue Notre-Dame, le numéro de l'immeuble est gravé sur des plaques céramiques dont les motifs de décoration sont inspirés des sarments et des feuillages de la vigne. Dans cette même rue, un mur de soutènement s'impose par son empilement de pierres sèches de gros calibre.

En descendant la rue qui monte, on regardera la fontaine et la porte rustique et la gracieuse rampe à doubles tiges, la pergola et les sarments foisonnats de lierre et de vigne vierge et l'on sentira les bonnes odeurs de cuisine du restaurant « Les Sarments ».

Si, comme on l'a dit plus haut, Puyloubier n'a rien à voir avec les puits, comme tout village de Provence, il a ses fontaines publiques. Mais l'eau étant un bien des plus rares dans ce village, elles fonctionnent en circuit fermé. Dans le square Casanova, face à la Mairie, l'ancien bassin a été remplacé par un autre autour duquel le promeneur peut s'asseoir. L'eau ruisselle sur une pierre placée en son centre. Le bloc de la fontaine provient des anciennes carrières de marbre de Sainte-Victoire. Il a été placé là alors qu'il n'était qu'à peine ébauché tels qu'on l'avait trouvé dans la carrière après de l'exploitation.

Lors de la rénovation de la place Damase Malet, la fontaine a été restaurée. La statue en bronze, représentant un enfant avec



Guy Ballossier



Guy Ballossier

«Le temps est mon maître et j'en suis le mètre»

une cruche ayant été dérobée il y a plus de vingt ans, une copie a été réalisée à partir de photos et de gravures. Ainsi la statue a pu reprendre récemment sa place.

Place de la République, la fontaine a été déplacée en 1927 (1927, nouvelle définition du franc : le Franc Poincaré) pour être installée contre le grand mur de soutènement. Peut-être était-il plus facile d'y faire boire les chevaux ? À l'occasion de la rénovation de la place, la fontaine a retrouvé, quatre-vingt ans après, son emplacement d'origine. Ses eaux coulent au milieu d'une place dallée qui sert de terrasse au café voisin dès que les beaux jours reviennent. En son centre, se dresse la statue d'un enfant tenant un poisson dans ses bras, un bronze réalisé par Louis Suc, fondeur marseillais ayant une propriété à Puyloubier. Dans le village, une plaque porte son nom.

Au début du sentier qui mène à Vauvenargues, une propriété est fermée par un original mur d'enceinte monté en pierres sèches, selon les méthodes d'autan mais avec quelques calages, techniques au ciment contemporain. Une niche, creusée comme un enfeu, agrémenté la perspective de cet alignement en partie malencontreusement caché par une station de dévoltage insolite dans un village de bon goût.

Quelques fenêtres sont ornées d'agrafes plutôt contemporaines comme celles qui s'alignent dans la rue des Marseillais. Au numéro 6 de la Grand rue, une agrafe à lourdes volutes entoure un médaillon resté anonyme. Bien des portes se distinguent par leur cachet vieux style ou par une élégante facture moderne. Si l'on s'intéresse aux anciennes techniques de menuiserie, on aura bien souvent l'occasion de rencontrer des portes et des volets à doubles



Guy Ballossier

parois de lattes dressées, d'un côté à la verticale, et de l'autre, alignées horizontalement. Par simple bon sens et pour faciliter l'écoulement des eaux de pluie, les lattes verticales devaient s'aligner dans le parement extérieur. De même que, pour protéger les joints des lamelles horizontales de la pluie, on devait les disposer sur le parement intérieur. C'est cet assemblage que l'on rencontre le plus souvent bien que d'autres critères aient pu être pris en compte puisqu'il n'est pas rare de rencontrer des portes montées devant derrière. Le mode de réunion des deux faces est la plus simple qui soit. Elles sont tenues l'une contre l'autre par de longs clous forgés. Plantés de l'extérieur, leur extrémité dépasse de l'autre côté, se recourbe et s'écrase dans l'épaisseur du bois. Les contestataires rivaient les clous dans le sens contraire. Cet assemblage rudimentaire à planches croisées s'est révélé solide et durable puisque, dans ce village comme dans bien d'autres, on en rencontre des quantités qui sont toujours en place, recouverts de plus d'une couche de peinture. Les artisans contemporains prennent toujours modèle sur ce montage de fermeture à lames de bois croisées, mais ils ont abandonné l'assemblage à joints vifs et, mettant à profit le perfectionnement de l'outillage, joignent les lames par tenons et mortaise décentrés avec languette pénétrante !

En Provence, en général, les maisons d'habitation des paysans étaient regroupées dans le village. Celui qui cultivait quelques arpents de blé, celui qui élevait des animaux, celui qui récoltait le raisin et les olives, tous rentraient chaque soir dans la maison du bourg. Selon que le problème principal était de loger les bêtes, de conserver le grain ou de faire le vin, l'agencement des locaux n'était pas le même.

Dans les habitations actuelles, on peut essayer de retrouver quelques éléments caractéristiques des demeures paysannes anciennes. On ne cherchera pas celles des vignerons dans les rues étroites qui ne permettaient pas de faire manœuvrer les charrettes amenant la vendange. On les rencontre plutôt dans les quartiers extérieurs, à un grand carrefour ou à proximité d'une place. Le cel-

lier (ou chai) est au niveau de la chaussée, il est exposé au nord et son sol est en terre battue. Son vaste porche est, en général, bordé en haut par un arc en plein cintre, un arc en anse de panier mais aussi un linteau alors soulagé par un arc de décharge.

Dans cette région où la constitution du vin est des plus robustes, une cave de conservation avec des conditions précises de température (de 8 à 15 degrés) n'est pas indispensable. D'autre part, le vin n'était pas destiné à vieillir mais à être consommé dans l'année ou à être distillé.

Une voûte ne s'imposait pas non plus et le plafond était une simple charpente ne comportant pas d'aménagement pour l'accès aux pièces d'habitation situées au-dessus. Pour monter aux étages supérieurs, il fallait sortir et emprunter l'escalier extérieur dont les trois ou quatre marches débordaient dans la rue. Dans l'avenue de Pourrières, rue de l'Église, une maison de vignerons aux murs montés de façon rudimentaire en moellons irréguliers cassés au marteaum.

Une maison à large façade s'élève sur deux étages et se termine par un attique au numéro 4 de la place Damase Malet. Au rez-de-chaussée, sa large ouverture, l'escalier extérieur avec ses quatre marches et la proximité d'une vaste place peuvent suggérer une demeure de riche vigneron. On peut supputer aussi la largeur des véhicules à l'écartement des bornes charretières aux angles des rues voisines qui protégeaient le bas des murs des roues des charrettes. Si l'on s'intéresse à la cohésion d'un empilement, au verrouillage d'une nervure, on pourra jeter un coup d'œil curieux à l'entrée de la rue de la Roque.

Mais la construction la plus ancienne et la plus massive, c'est celle du château qui, comme partout domine le village, l'église étant située un peu plus bas, près des remparts. C'est l'église Sainte-Marie dont la restauration a été entreprise par la commune.

En montant le chemin le long du mur d'enceinte, on aperçoit le donjon entouré des ruines de maisons paysannes. Pour restaurer et mettre en lumière ce mur d'enceinte, la municipalité est en pourparler avec le propriétaire.



L'église Sainte-Marie,
située en contrebas
des remparts du château

tère artistique, historique, scientifique, légendaire ou pittoresque. Chaque département en établit la liste. Ces monuments et ces sites ne peuvent être ni modifiés ni détruits sans l'autorisation du ministère.

Si l'on préfère se garer sur un parking panoramique, il faut choisir celui qui est en contre bas de la route, après la cave coopérative, devant la salle des fêtes. Il offre une large vue sur le piedmont de Puyloubier, et ses environs. Vers le Sud s'amorce le plat pays de la haute vallée de l'Arc avec ses terres fertiles, ses sols profonds qui en faisaient le grenier de la Basse Provence. La ligne calcaire du mont Aurélien ferme l'horizon. Comme les reliefs de Sainte-Victoire ou ceux de la Sainte Baume, il est orienté Est-Ouest. Son nom évoque la

On est conduit au mur fortifié de l'ancien château et l'on arrive à la clôture du château d'eau et de son local d'épuration qui ajoute sa dose de chlore aux eaux de la montagne et du Canal de Provence. On la contourne pour accéder au chemin de Grande Randonnée, le GR9 qui amorce la rude escalade vers Vauvenargues. Le tracé est balisé par des traits rouges et blancs. Ces pistes ont été établies par le Club Alpin français et sont aujourd'hui entretenues par les bénévoles de diverses associations.

Un panneau rappelle que la montagne Sainte-Victoire est un site naturel protégé, classé au titre de la loi de 1930 (1930, Costes et Bellonte traversent l'Atlantique Nord en avion). Cette loi de 1930 concerne la protection des monuments naturels et des sites de caractére

voie commerciale «la voie Aurélia» qui reliait Rome à l'Espagne.

En 1993, la commune s'est dotée d'un centre socioculturel qui se trouve très à l'aise dans cet îlot de constructions récentes. Il abrite une salle des fêtes et une crèche pour le plus grand plaisir des 1500 Puyloubiérens. Pour qui aime visiter les lieux saints, la commune de Puyloubier compte quelques édifices qui ont tous un intérêt particulier. Mais avant de les décrire, il faut rendre hommage à cette commune qui a bien mérité les récompenses qui lui ont été décernées.

En 2003, dans le cadre du Concours national des municipalités, organisé par la Société pour la protection du patrimoine et de l'Esthétique de la France, auquel participaient 120 communes, elle s'est vue remettre un troisième prix Laurenti, d'une valeur de 1 528 euros pour la restauration de son patrimoine sacré. La même année, parmi trente candidatures, elle a reçu le prix national des communes de moins de 3 500 habitants des Rubans du Patrimoine d'une valeur de 2 500 euros. Ce concours est organisé par l'Association des maires de France, la Fédération française du Bâtiment, la Fondation du Patrimoine et l'organisme bancaire Dexia.

L'église Saint-Pons

C'est de loin que se dessine la silhouette originale du clocher à campanile en fer forgé de l'église paroissiale Saint-Pons. Ses contours aux lignes adoucies de grande cage à oiseaux retombent sur une balustrade qui couronne la section du clocher. Les soirs de jours de fête, ses galbes et ses lignes sont soulignés de vie et de lumière. Le nom du saint patron vient du latin *pons*, le pont. Il a vécu au III^e siècle à Rome. Il est fêté le 8 mars.

L'église paroissiale est ouverte le dimanche entre 9h30 et 10h, elle est située au milieu de la rue Meano qui honore le nom de

ce jeune Puyloubiéen qui fut le plus jeune footballeur international de son époque. Sa façade de moellons rustiquement taillés voisine avec un pan du clocher qui, sur une plaque de marbre, porte mention de l'année de sa construction : 1869 (1869, Verlaine publie les *Fêtes galantes*). Au-dessus de la porte d'entrée du clocher, le blason de Puyloubier formule son héraldisme dans une très fidèle sculpture. Elle a été consacrée le 22 juin 1874. Les vitraux ont été réalisés par un atelier d'Aix-en-Provence.

Comme tant d'autres églises provençales, son plan est celui d'une nef unique, sans transept ni déambulatoire. À l'intérieur, le bénitier d'accueil est une vasque romane bombée d'oves, étirée et cerclée d'une frise en caractères latins. La statue de saint Pons est en

bois polychrome. La chaire est celle de l'ancienne église. La nef est voûtée d'ogives. Les doubeaux reposent sur des colonnes engagées dans le mur. La pierre du somptueux autel est tirée de la brèche du Tholonet. Sa sculpture est attribuée à un élève de Pierre Puget. C'est dans cette église qu'est conservé un chapelet d'oreilles en argent symbolisant l'antique croyance selon laquelle saint Ser aurait eu le pouvoir de guérir de la surdité. Les toiles et les cadres, fortement dégradés, ont été restaurés et placés dans la nef.



Le musée-bibliothèque

Dans les bâtiments de l'ancien moulin à huile, le musée bibliothèque, inauguré en 1992, représente la mémoire de Puyloubier. Sur la petite place Verlaque, un olivier est un témoin symbolique.

A l'origine, les meules étaient entraînées par un mullet puis par un moteur à pétrole, qui a été conservé dans la salle, et enfin, à l'électricité. Le moulin a fonctionné jusqu'en 1956, l'année du grand gel qui a détruit les oliviers.

La collection d'ouvrages qui comprend un grand choix de sujets régionaux, le bon accueil et la compétence des personnes qui le gèrent font de ce musée régional un endroit agréable à fréquenter. Ce local fait office de galerie d'exposition pour le salon d'été.

Devant l'énorme machinerie du pressoir, on serait tenté d'attendre l'assistance d'un guide ou d'une documentation pour en comprendre le fonctionnement. Mais il y a bien d'autres vestiges qui eux parlent tout seuls.

On y rencontre pêle-mêle un joug humain, un joug porte seaux, sorte de carcan qui reposait sur les épaules pour soutenir aux bouts de chaînes deux bidons remplis d'huile à livrer aux consommateurs; des jarres ventrues voisinent avec de lourdes hottes à vendanges en bois.

À côté d'une vaste cheminée, tout un outillage agricole évoque les gestes utiles et le savoir-faire des gens de la terre. Il y a une faufile à moissonner, une *voulame* qui coupe près des épis en laissant une bonne hauteur de paille. Une faufile à couper l'herbe et une *coupé fen* qui servait à hacher le foin pour le servir menu aux bonnes bêtes. Pour le maniement de ces outils, les doigts de la main gauche étaient protégés par des doigtiers en canne de Provence ou en roseau pour éviter de se blesser.

On trouve également une brouette avec sa roue en fer. Un berceau de luxe, avec ses rangées de petites colonnes



Guy Ballossier

en balustrade et sa flèche qui supporte le rideau tendu contre le froid, se trouve à la hauteur d'une chaise pour qu'une personne assise berce le nouveau-né.

Un passe-partout (scie à quatre mains).

Toutes les haches, celle à manche court, la longue cognée bien emmanchée pour que le poids du fer, le profil du manche et la courbe de l'élan fasse voler un éclat tranché net. Et chaque

un avait la sienne, bien à sa main, comme la serpe pour élaguer les têtards ou la scie pour débiter les bûches.

On voit aussi l'indispensable houe, la charrue à mains, l'*eissado* provençale, sans doute l'outil le plus indispensable, le plus primitif, le plus terre-à-terre, qu'il soit d'un seul fer ou à dents (le bigot à dents). Il est mieux adapté à la pénétration profonde au pied du cep que la houe pleine. C'est pour tout dire qu'une bonne binette est l'indispensable attribut du jardinier.

Le sieur Binet, lui, était coiffeur chez Louis XIV. La binette a donc d'abord désigné une perruque, puis une figure ridicule et, par extension, le mot a désigné familièrement un visage. Sur le pic à pointe, ou «bec de grue», utilisé pour défoncer les terrains pierreux, on a noté son autre appellation de «essartière» qui évoque l'essartage, la longue conquête de l'agriculture avec un arrachage de tous les arbres, taillis, souches, broussailles, le souvenir en reste dans le nom de plus d'un village!

Il ne faut pas confondre la bêche de ville et la bêche des champs. La bêche des faubourgs est d'un poids moyen; pour la présenter au rayon jardin des magasins, on la peinture et on lui colle des labels. Elle remue des terres souvent travaillées, souples et friables. La bêche des champs a pratiquement disparu. Elle s'attelait à des besognes bien plus rudes pour pénétrer des sols durs, caillouteux, compacts. C'était un outil lourd et costaud comme celui qui est en

exposition L'extrémité de son manche est complétée d'une courte traverse pour y appuyer les deux mains et donc, mieux enfonce le fer. Son arête horizontale supérieure a été renforcée d'une épaisseur de fer pour supporter la pesanteur du corps, le coup de pied chaussé du lourd sabot. Le meilleur engrais de la terre est le pied du propriétaire disaient les anciens.

On pourrait aussi l'étiqueter de son vieux nom: le *luchet*, *lichet*, ou *luquet*, comme, par exemple le lichet à garance qui avait, lui, deux dents et se spécialisait dans l'arrachage de la plante tinctoriale. Ainsi, des formes variées d'outils étaient employées selon le type de travail puisque le travail de la terre conditionne la réussite des plantations.

Un araire (charrue simple sans avant-train, nom masculin) s'impose dans cette collection régionale. Il était bien adapté aux terres pauvres, caillouteuses, dans lesquelles on ne pouvait pas conduire de labour profond; il pouvait tout juste ouvrir un sillon sans retourner la terre. Maniable, léger, (on le portait sur le dos), il passait partout, d'un coup de poignet, on lui faisait contourner l'obstacle, le gros caillou, l'olivier ou le cep. Avec l'araire, on labourait, avec la charrue, on charrulait.

On est toujours impressionné par les dimensions et le poids de ces instruments aratoires que maniaient des gens qui ne mangeaient pas de la viande tous les jours. Les constructeurs de pyramides et de ziggourats ne se contentaient-ils pas d'oignons et de galettes de céréales tirées de plantes gorgées de l'énergie du soleil. On peut se demander si les cannibales, eux, faisaient partie de l'élite des travailleurs de force.

Si on l'examine sur toutes les coutures, on verra que dans ce musée, il n'y en a pas que pour les gros bras. C'est presque émouvant de rencontrer une petite vieille machine à coudre de marque Hurtu. Les sinuosités tourmentées de son robuste socle et les larges pédales contrastent avec le faible



Guy Ballossier

volume du mécanisme. Sur la table, une règle aligne des centimètres en placage de marqueterie.

À noter que la première machine à coudre est due (en 1830) à l'invention de Barthélémy Thimonier alors installé à Saint-Étienne. Elle permettait de mécaniser le travail du point de chaînette à un fil et à une aiguille. Elle ne fut jamais diffusée, Thimonnier connut de nombreux déboires, il se heurta à l'opposition violente des ouvriers qui détruisirent ses machines. C'est en 1846 qu'apparut une machine à coudre à deux fils, une à aiguille et une à navette mise au point par l'Américain Ellas Huwe.

La chapelle Saint-Roch

C'est par son abside que l'on aborde la chapelle Saint-Roch. Elle est située sur la route de Trets, à l'entrée du chemin de l'Avocat, voisin de l'allée où fleurissaient les amandiers.

Saint Roch qui tire son nom du germanique « Hrod », la gloire, a vécu à Montpellier au IV^e siècle où il soignait les malades de la peste. Ses bienfaits s'adressaient aussi aux fidèles de la campagne, on le priait pour protéger les animaux (les animaux malades de la peste, ce mal qui répand la terreur). Et le jour de sa fête, en période de labours, on disait: « Après Saint-Roch aiguise ton soc ».

La chapelle a été édifiée au XIII^e siècle. La croix de Malte sur le portail d'entrée atteste de son appartenance aux Templiers de la Commanderie de Bayle. Elle est devenue la chapelle du cimetière à partir du XIV^e siècle. Abandonnée par la suite, elle a été restaurée par des bénévoles en 1978. Elle renferme une pierre d'autel mérovingienne du VII^e siècle, mais, pour le passant, la visite se limite à son abside curviline recouverte d'une toiture de

«Après Saint-Roch
aiguise ton soc»



Mairie de Puyloubier

dalles. On regardera aussi le curieux oratoire avec son Christ métallique sur cippe galbé et, à droite, la haute grille en fer forgé au travers de laquelle le regard s'attardera sur le calme d'un carré de jardin.

Lors de la dernière restauration, elle a été dotée de vitraux réalisés par une artiste locale.

La chapelle Saint-Pancrace

Un kilomètre plus loin, sur le côté gauche de la route de Trets, un chemin vicinal qui serpente en pleine campagne au milieu des vignes et des champs, mène au domaine de la ferme Saint-Pancrace établie sur les terres d'une villa romaine. Les amandiers qui sont le plus souvent dispersés aux bords des chemins sont ici rigoureusement alignés et calibrés en une belle allée qui conduit à la pelouse sur laquelle se dresse l'ancienne chapelle Saint-Pancrace. Deux mûriers voisins aux troncs agrestes rappellent aussi le temps

passé. Ici, tout respire le calme et la paix.

Cette chapelle romane, d'une facture simple et robuste est constituée d'une nef unique épaulée par des contreforts massifs et terminée par une abside curviligne. Son pignon atteste la pérennité de la construction avec son clocher arcade ou clocher lanterne en plein cintre monté sur deux piliers de pierres superposées et entouré de deux pommes de pin. Des éléments du portail primitif, il ne reste que les deux colonnes encadrant un arc à claveaux. Sur les corbeilles des chapiteaux, quoique bien érodées, on distingue quelques rosaces et de minuscules têtes sculptées en ronde-bosse. La voûte intérieure a perdu sa courbure en berceau et a été remplacée par un toit en bâtière sur charpente de bois. Tous les murs de la nef à quatre travées ainsi que ceux du chœur en cul-de-four sont appareillés en moellons grossiers jointoyés à pleine surface.

Ces procédés rudimentaires se retrouvent dans le façonnage du cube de pierre qui soutient la table d'autel en bois brut. La seule décoration intérieure est celle des ex-voto accrochés de part et d'autre de l'entrée. Sur bois polychromes, ils retracent les actions de grâce qui remercient le saint patron pour ses bienfaits; le bénitier semble être descendu d'une corbeille de chapiteau creusée pour offrir l'eau lustrale.

Ces petits tableaux représentent le donateur dans la situation qui l'a amené à implorer le saint protecteur ou dans une position de prière et d'action de grâce. Ils présentent un intérêt historique et ethnographique, le décor est riche de scènes de la vie de tous les jours dans la société d'autrefois. On trouve la trace des premiers ex-voto peints en Provence vers 1600.

Saint Pancrace fait partie des saints de glace redoutés pour le froid qui gelait les bourgeons et les récoltes précoces, il est fêté le 12 mai par une messe et une procession. Les enfants sont alors appellés par leur nom et chacun va mettre ses pieds dans les trous creusés dans une dalle posée au sol, à l'extérieur. Les dix trous sont supposés être les empreintes des pieds du martyr. C'est la *piade*, la marque des pieds. Ainsi ces petits « piétons » pourront-ils marcher droit dans la vie sous l'égide du patron des enfants et de ses vertus. Sans doute

cette personne dévouée, attentive à la bonne tenue de la chapelle observe-t-elle encore les bonnes règles en veillant à la propreté du sol et du mobilier intérieur tout parfumé d'encaustique. Les bancs et aussi une curieuse statue en bois d'olivier du saint brillent avec une sorte de ferveur.

Au temps où le diable et son train envoûtaient les esprits, jetaient des sortilèges maléfiques, possédaient les âmes de ses forces occultes, il fallait bien désaliéner les possédés de ses malédictions. L'Église avait toute une intendance pour exorciser les démons du corps de ces victimes à l'aide de formules et de cérémonies. Des diacones assistaient les prêtres; l'état d'exorciste était une profession régulière comme celle de guérisseur ou de médecin.

Un jour, en visitant une de ces petites chapelles isolées j'ai affirmé avec aplomb que l'on ne pratiquait pas l'exorcisme dans les belles églises mais dans des lieux de culte plus modestes. Sous pré-



Mairie de Puyloubier

texte que, le diable étant malin, il pouvait très bien inventer un mauvais coup et se venger en dirigeant, par exemple, le feu de la foudre ou une tornade de vent sur la grande cathédrale. En opérant dans une modeste chapelle, on limitait les risques. Je n'en ai aucune preuve, mais je persiste, c'est plausible, que diable ! À noter qu'on procérait aussi à la maison aux actes de conjuration. On avait sous la main le kit du parfait exorciste se composant d'eau bénite, de gros sel, d'ail et de plantes anti-diable comme le buis, le gui, le laurier et la racine de bruyère.

L'amandier

Comme il annonce le printemps en primeur, il a inspiré quelques dictons comme : « fol amandier, sage mûrier » ce qui exprime sa témérité alors qu'il fleurit dès le mois de février risquant les gelées tardives et les brusques rafales de mistral, alors que son compagnon de route, le mûrier, reste des plus prudents en fleurissant le bon dernier.

Un peu de sagesse lui serait profitable puisque « lorsque l'amandier fleurit tard, on ramasse les amandes à pleins paniers ». C'est un biannuel qui ne produit qu'une année sur deux.

Il est aussi un peu tordu du tronc dont l'écorce noire s'enroule en spirales. Il est peu gourmand en eau et s'accorde bien avec les sols secs et caillouteux, de terrains sans préparation telles que les lisières, les chemins et les bords de route comme le fait aussi le mûrier. Ses racines pivotantes descendent profondément dans le sol lui permettant de résister à la sécheresse.

Dans le Pays d'Aix, autrefois plaque



Dorian Caraty

tournante du grand négoce amandicole, il y en avait plus de deux millions avant la guerre de 14-18, aujourd'hui ils sont réduits à quelques milliers. La France ne produit que 2 % de ses besoins en amandes. Il était bien intégré à cette société de non-gaspillage qui savait judicieusement économiser la matière et tirer parti du moindre sous-produit. Il entrait dans la fabrication domestique de Noël. Le cassage de sa coquille n'était pas le moindre travail, les coquilles fournissaient un combustible d'un appoint les plus caloriques.

Le renouveau pourrait venir d'une variété sélectionnée à floraison plus tardive résistante au gel du printemps pour qu'elle puisse faire amandes honorables pour les calissons d'Aix. Sur le plateau de Valensole, quatre pionniers amandiculteurs ont planté quatre variétés d'arbres bien choisies bien alignés, bien taillés, irrigués au bon moment pour faire renaître et fructifier cet ancien produit de terroir.

Pour croquer une gourmandise, on peut se mettre à l'amande qui est riche en calcium, en phosphore et en fer mais pour se faire vraiment plaisir, il vaut mieux savourer la vraie friandise, à base d'amandes, la spécialité aixoise, le calisson.

En ce qui concerne l'origine du petit calisson, la légende dit que lorsque le bon roi René épousa Jeanne de Laval, le pâtissier du roi inventa, à l'occasion du repas de noces, ce petit régal. De toute manière, il est bien né à Aix, centre important pour le négoce des amandes. Les confiseurs locaux aussi bien que les familles aixoises les préparaient bien avant qu'il ait acquis sa grande réputation. On l'avait gratifié du pouvoir de guérir la peste. Même si le remède était illusoire, cette vertu supposée constituait un excellent argument commercial en faveur des producteurs.

Pour son étymologie, on peut citer une origine sacrée. Aux heures sombres de la Grande Peste de 1630, les messes étaient célébrées pour éloigner le mal. Tirant les hosties du calice, les prêtres donnaient la communion en psalmodiant *venite ad calicem* et les fidèles provençaux enchaînaient *venes tou i calissoun*. Vous avez bien traduit : venez au calice... venez aux calissons ! Mistral lui, dans son dictionnaire provençal, le fait dériver de *canissoun* qui est cette petite claire en

roseau sur laquelle on mettait les pâtisseries préparées aux amandes.

Mais c'est un émigré Suisse, confit dans l'art de la gourmandise, qui dans les années 1870 va assurer sa réputation et sa diffusion. Léonard Parli connaît toutes les façons de confire les fruits et sait aussi fabriquer d'excellentes confitures. Tout d'abord employé comme ouvrier confiseur dans une pâtisserie aixoise, il se met ensuite à son compte, fonde sa propre entreprise et ouvre une usine en 1874.

Ce grison est non seulement un homme ambitieux et entreprenant, mais c'est aussi un artisan consciencieux, maître en son art. Il s'installe à un point stratégique, près de la casserie d'amandes Bremond- (l'actuel gymnase) et la gare de chemin de fer d'où il peut expédier sa production vers les grandes villes de France. Tout en créant ses propres spécialités, il perfectionne sa machine à fabriquer des calissons de première qualité. Les descendants actuels de ce grand Suisse aux épaules carrées sont toujours à la tête de l'entreprise dans les locaux fondateurs de l'avenue Victor Hugo. Ces dignes héritiers respectent les règles de fabrication sur lesquelles veille la puissante et efficace Union des Fabricants de Calissons d'Aix dont la fière devise est : «Le calisson d'Aix et de nulle part ailleurs».

Et voici comment il faut s'y prendre pour calissoner dans les règles de l'art. Faire provision d'amandes dont la région d'Aix est friande mais démunie. Alors choisir des amandes espagnoles à petit calibre du type Valencia qui seront blanchies puis finement broyées. Respecter le règlement, les amandes doivent provenir d'un pays méditerranéen. Ensuite, les mêler intimement à des fruits confits, en particulier le melon. Chez Parli, ils confisent eux-mêmes les fruits durant 3 semaines pour obtenir un produit plus onctueux, confit à cœur. Le simple calissoneur achètera les fruits confits d'Apt. On mélange amandes et fruits et on broie. On fait dessécher la pâte dans le four pendant une heure. Chez Parli, on séche dans le pétrin. Ensuite il n'y a plus qu'à les placer dans un moule en forme de losange, recouvrir de glace royale, remettre au four à 160° pendant 20 minutes, laisser refroidir et savourer.

Oratoire et croix de mission

La croix, adossée à la chapelle Saint-Roch, a été édifiée en 1774 (1774, mort de Louis XV). À cette date s'ajoute celle de 1875 (1875, l'amendement Wallon), celle d'un jubilé, sans doute le second depuis la date d'inauguration puisqu'un jubilé se célèbre tous les 50 ans.

A 778 mètres d'altitude, l'oratoire de Malivert est dans un site classé qui fait l'objet d'un soin particulier de la part du Syndicat mixte Concours Sainte-Victoire. L'édifice de pierre est monté en pierres crues comme une borie. La niche, ouverte au Sud, abrite une statue de la Vierge. La croûte des parties bétonnées lors des réfections des années 50 a été enlevée afin de lui redonner son aspect initial. La grille a été démontée pour être fixée comme à l'origine et l'ensemble des joints a été refait au moyen d'un mélange de chaux identique à celui utilisé lors de la construction de l'ouvrage. De plus, une croix rustique a été implantée sur la partie supérieure de l'oratoire, comme l'attestent d'anciens documents. Tous ces travaux ont été réalisés par un employé municipal.

Il se situe à la croisée de deux sentiers de randonnée permettant de cheminer au cœur du massif et offre un point de vue exceptionnel sur la vallée de l'Arc.

La croix de mission placée au pignon de la cave coopérative dresse sa croix de lourdes ferrures et de cornières ajourées de motifs floraux qui rappellent la facture de la croix de Provence. Elle a été érigée en 1851 et a été témoin de la mission de 1867.

Celle qui est placée au carrefour de l'avenue du 8 mai 1945 et de la D 57, rappelle les dates de 1895/1938/1951. Simple et originale, sa croix est à triples tiges terminées en spirales.



Guy Ballossier

L'Institut des Invalides de la Légion étrangère



Guy Ballossier

En suivant les panneaux routiers, on passe devant le sentier qui mène au cimetière, Carré Légion et, plus loin, l'entrée du domaine se lit sur un édicule en somptueuses pierres de Rognac: «LEGIO PATRIA NOSTRA. Domaine Capitaine Danjou.»

L'Institut des Invalides a pris donc le nom du Capitaine Danjou qui s'était illustré, durant la guerre du Mexique, lors de la bataille de Cameron. Une stèle à sa mémoire ouvre le chemin du domaine. Il faut rouler au pas et



Guy Ballossier

il est interdit de pique-niquer... même avec du boudin! ♫♪

En créant la Légion étrangère le 9 mars 1831, Louis-Philippe, roi des Français, substituait aux «régiments étrangers», réunis en nationalités, une unité regroupant tous les étrangers au service de la France. La loi du 9 mars 1821 contenait une disposition qui permettait à celui qui voulait chercher l'oubli de commencer une nouvelle vie dans les rangs de la Légion.

Les premiers légionnaires débarquent en Algérie en août 1831. Combat après combat, ils se taillent la réputation de soldats vaillants et endurants. Ils manient tour à tour la pioche et le fusil et imposent un style qui deviendra bientôt la marque de la Légion, celui du soldat bâtisseur. Leur chef-d'œuvre sera de créer une ville en 1843: Sidi-Bel-Abbès, maison mère et capitale de la Légion. La Légion participe aux campagnes du Second Empire. C'est d'abord la campagne de Crimée, avec le siège de Sébastopol, puis celle d'Italie où la Légion s'illustre à Magenta. Mac-Mahon a dit: «La Légion est à Magenta, l'affaire est dans le sac». Dans le cadre de l'expansion coloniale de la France, le gouvernement en fait le fer de lance de ses corps expéditionnaires. Mais la Légion n'est pas seulement une troupe combattante. Dans la phase de pacification, elle participe activement par la qualité et l'ampleur de ses travaux de Génie Civil, à la mise en valeur de la colonie. En 1915, le légendaire régiment de marche de la Légion étrangère est constitué, son drapeau sera le drapeau le plus décoré de l'armée française avec celui du régiment d'infanterie coloniale du Maroc. Dans la seule victoire française de la campagne de 1940, une demi-brigade de Légion étrangère s'illustrera en Norvège à Narvik. Elle entreprend ensuite une épopee qui la mènera de Bir Hakeim jusqu'à la victoire finale. Pendant la guerre d'Indochine, la Légion va être renforcée par des unités d'un type nouveau: les bataillons étrangers de parachutistes. Elle sera largement mise à contribution et cette campagne sera la plus meurtrière de toute l'histoire de la Légion étrangère. Malgré les résultats militaires obtenus en Algérie, les légionnaires devront quitter cette terre et en 1962, le monument aux morts quitte Sidi-Bel-Abbès pour Aubagne. La Légion va chercher à se créer de nouvelles racines. Elle

maintient une présence importante outre-mer et se lance dans des chantiers dignes de ses anciens comme celui des infrastructures nécessaires aux essais nucléaires français, et le site de lancement du centre spatial en Guyane. Dans le cadre du retour aux activités opérationnelles, l'audacieuse opération aéroportée menée sur Kolwezi en 1978 permet au régiment du 2^e REP de sauver la population européenne du massacre. En 1991, lors de la guerre contre l'Irak, plus de 2 500 légionnaires participent à l'opération victorieuse : « Tempête du désert ». À partir de 1992, commencent les actions de maintien de la paix sous l'égide de l'ONU. Les légionnaires s'adaptent à toutes les missions qu'on leur confie et ils continuent à s'entraîner inlassablement pour être immédiatement opérationnels s'ils devaient être engagés dans un conflit à haute densité.

Aujourd'hui, la Légion comprend 7 655 hommes répartis en 411 officiers, 1 731 sous-officiers et 5 513 légionnaires. Sept régiments sont basés en métropole et trois hors métropole et la Légion se définit comme une formation combattante composée d'étrangers sous commandement français.

L'action sociale de la Légion étrangère s'exerce notamment dans le cadre de l'Institution des Invalides à Puyloubier. L'Institution est implantée dans le site magnifique du domaine Capitaine Danjou, un héros de Cameron. Elle a pour mission d'assurer l'hébergement, la rééducation fonctionnelle et la réinsertion professionnelle et sociale des anciens légionnaires réformés, invalides ou ceux qui ont des difficultés à s'adapter à la société civile moderne.

Sa capacité d'accueil est de 120 pensionnaires célibataires ou acceptant de vivre en célibataires. Ils sont acceptés, qu'ils soient



Dorian Caraty

pourvus ou non de ressources. Les anciens sont logés en chambres individuelles, fonctionnelles et très confortables qui ont toutes été remises à niveau en 2001.

Puyloubier est un établissement de vie sociale offrant un suivi paramédical. Un foyer sert de cadre à la réinsertion professionnelle et sociale des anciens légionnaires réformés par suite de maladies ou de blessures contractées en service, mais aussi de ceux qu'on appelle : « les blessés de la vie » et qui rencontrent des difficultés à se réinsérer dans la vie civile. Le foyer propose des activités dans des ateliers de céramique, de sérigraphie, de reliure et d'agriculture.

En 2004, la Légion et le village ont célébré, comme il se doit, le cinquantenaire de l'Institution. Une prise d'armes, avec la musique de la Légion, a notamment eu lieu devant la mairie.



Institut des Invalides de la Légion étrangère

Les ateliers

Un vignoble de 40 hectares, idéalement exposé au pied de Sainte-Victoire, est entretenu avec le plus grand soin et il fournit des vins d'appellation : Côtes de Provence dont la qualité est unanimement reconnue.

Le vin rouge a reçu la médaille d'argent du concours agricole de Paris en 2000 et le rosé en 2001. L'Institut de la Légion étant une œuvre à caractère social, le vin ne peut être commercialisé, il est vendu aux amicales de la Légion.

Le pavillon réservé à la céramique se visite comme une

petite entreprise artisanale. Il est équipé de plusieurs fours des plus modernes. Il a sa réserve de matière première : la faïence et le grès et tout ce qui est nécessaire pour faire des moules. Le plus inattendu et le plus méritoire, c'est que le petit groupe d'environ douze personnes est composé uniquement d'anciens légionnaires confirmés en une équipe de professionnels.

Quelques-uns avaient des dispositions pour avoir été, par exemple, imprimeur dans le civil ou affecté aux transmissions ou pouvaient se prévaloir d'une vocation de peintre indépendant.

Mais l'entraînement pourrait-on dire, se fait en permanence dans l'atelier où les anciens transmettent leur savoir-faire aux nouveaux venus. Ce n'est pas une entreprise à but lucratif soumise au rendement, son but est de conserver en activité le plus d'hommes possible pour leur apporter une saine occupation artisanale. On se rend compte de la réussite quand on les voit modeler les formes, émailler les surfaces, dessiner un motif de décalcomanie, décorer au pinceau, régler les fours et maîtriser bien d'autres tours de mains.



Institut des Invalides de la Légion étrangère

Si vous avez envie d'un vase personnel pour les fleurs de votre jardin, un service de gobelets original pour les jus de fruits des enfants, une fresque murale pour célébrer votre plus grand exploit, en un mot tout ce qui peut devenir céramique, faïence ou biscuit, allez voir le responsable de l'atelier, il étudiera votre projet et vous fera un devis.

Vous pourrez vous inspirer des réalisations anciennes comme de celles qui sont en cours. Vous y rencontrerez les sujets les plus variés. Quantité de services de table, des gobelets et des pintes, des écussons, des enseignes pour commerçants, une table d'orientation et en repassant à Puyloubier, montez les marches de la mairie pour voir la dalle qui illustre l'écusson de la commune et levez les yeux vers celui du fronton.

Toutes les fabrications sont destinées aux particuliers, aux associations et aux établissements publics. Ils ne vendent ni aux détaillants ni aux grossistes. Les commandes concernent aussi bien une création unique qu'une longue série et toutes sont exécutées dans les règles de l'art.

Le cimetière

La commune de Puyloubier qui abrite la maison de retraite des anciens de la Légion est aussi la terre de leur dernière demeure. Sur la route qui mène au domaine du Capitaine Danjou, sur le côté droit, un panneau orné de la flamme à cinq branches indique « Cimetière Carré de la Légion ».

Dans le cimetière, une double rangée de cyprès se termine à la hauteur d'une stèle élevée à la mémoire des enfants de Puyloubier morts pour la patrie pendant la guerre de 14-18. Le cimetière communal a recueilli à droite de l'allée les corps des premiers légionnaires enterrés dans un ensemble qui porte la mention :

« Amicale des anciens légionnaires Puyloubier et environs ».

En face, la vaste place carrée, c'est le Carré de la Légion, son cimetière. Cette place tirée au cordeau a été aménagée en 1962 dans un style dépouillé et grandiose. De chaque côté de cet espace s'alignent au ras du sol des doubles rangées de pierres tombales de marbre gris. Sur chaque tombe, une plaque indique un nom, un patronyme qui évoque le pays natal du défunt et son engagement pour suivre la devise de tous : « Legio patria nostra ».

Tous les cinq ou sept ans, les services des Pompes funèbres dégagent l'ouverture de la crypte et relèvent les corps pour les y enterrer. Tous leurs noms sont gravés sur des plaques alignées sur le mur de droite.

C'est le vaste fronton qui invite au souvenir et au recueillement. Au milieu c'est un motif en ferronnerie qui représente la flamme de la Légion. De chaque côté en lettres disposées verticalement s'énoncent les hommages et les valeurs.

La Légion à ses morts

Honneur fidélité

Et puis on lit la dédicace : « À la mémoire des trente-six mille officiers, sous-officiers et légionnaires morts pour la France. 2 juillet 1969 ». Leurs noms sont regroupés selon les campagnes depuis celle du Mexique et de la Crimée jusqu'à celle de Norvège, d'Indochine, etc.

Une relique chargée de mémoire est placée dans un coin du cimetière. C'est la vaste grille qui entourait les sépultures des combattants tués au combat pendant le siège de Cameron. Elle était dressée là-bas sur le site et a été ramenée en France en 1975.

Le service religieux célébré lors du décès d'un légionnaire

a lieu dans la chapelle de la Légion. C'est un diacre, un ancien légionnaire, qui officie. Ainsi, quelles que soient la croyance et l'appartenance religieuse du défunt, les hommages leur sont rendus dans le cadre de la liturgie catholique. Le légionnaire avait fait de la Légion sa patrie, il en avait accepté la discipline et les valeurs, il s'en est remis à elle pour que les pratiques religieuses du pays qu'il a servi associent sa mémoire au grand devenir métaphysique.

Il nous est quelquefois arrivé de rencontrer un ancien sur le chemin du cimetière ou au milieu des tombes, qui nous raconte sa vie et ses campagnes... ah, si j'étais Victor Hugo...



L'oratoire de la Légion

Celui-ci ne suscite pas une grande description. On dira seulement que son socle carré est d'une maçonnerie rudimentaire, que la niche est voûtée et grillagée, que la Vierge, les pieds sur un petit socle mouluré, est habillée d'une robe violine et drapée de bleu, que ses mains se tendent en avant dans un geste d'accueil.

La croix extérieure se rapproche du modèle de croix ancrée. Le regard s'arrête sur la ligne muette des cyprès sur la commune de Puyloubier.





Margaret Massiani

12

La route des vignes

De la sortie de Puyloubier jusqu'à l'arrivée sur Pourrières, toute la campagne est plantée de vignes que la route traverse. C'est sur cette voie que l'on passe du département 13 au 83 séparés par une ripisylve qui serpente en ligne continue au milieu des terres.

Si je bois le vin avec modération, je ne peux pas me résoudre à n'en dire qu'un mot dans un ouvrage dont les étapes traversent de si grands vignobles et rencontrent plus d'un fameux viticulteur.

Nos ancêtres les celto-ligures, les Saliens étaient de grands amateurs de vin que leur vendaient les Étrusques et les Grecs. Ils le buvaient pur, le consommaient sans doute sans modération et l'associaient aux célébrations du culte comme aux pratiques de l'hospitalité. À noter que si l'on ne manque pas d'évoquer le plaisir de boire du vin qu'éprouvaient les Romains, par contre, les femmes romaines n'en voyaient pas la couleur. Selon la tradition, elles ne buvaient que de l'eau et pour la leur faire aimer, on lui associait des vertus de beauté et de fraîcheur de teint... de bonnes raisons pour en boire des litres!

Au sommet de Sainte-Victoire, dans l'oppidum d'Ensérune, on a retrouvé des fragments d'amphores utilisées pour le

transport et la conservation du vin. Et puis, les Grecs, les Romains ont implanté leurs oliviers et leurs vignes. La religion catholique a mis le vin à l'honneur et, selon un dicton local, c'est le Bon Dieu qui aurait fait l'eau et les Provençaux le vin.

C'est à partir de 1976 que les vins de Côtes de Provence et des Coteaux d'Aix ont été promus au premier rang des Appellations, celle d'A.O.C. (Appellation d'Origine Contrôlée). Si cette distinction qui pare les bouteilles d'un titre prestigieux permet de les vendre plus cher, tout le cycle de la production et de la commercialisation est soumis à des obligations dûment réglementées.

La composition des terrains doit d'abord être définie et, en Provence, il y a une grande variété géologique de terres et de cailloux. Au cours des âges, les vignerons ont su adapter les cépages aux

«Les vignes plantées dans des terres fertiles et fécondes, les vignes bien engrangées ne donnent pas de bons vins. Les vins les plus fins sont récoltés sur des vignobles de sol maigre.»

terroirs et réaliser les meilleurs accords. Le pourcentage de cépages entrant dans chaque catégorie n'est pas laissé à l'initiative du récoltant, mais fixé par des règles établies par les producteurs et l'administration.

Les cépages à fort rendement ont été peu à peu remplacés par des cépages de meilleure qualité pour produire moins mais mieux. Les cépages cultivés actuellement sont : pour les rouges et les rosés, le cabernet-sauvignon, le carrignan, le cinsault, le grenache, le mourvèdre, la syrah et pour les blancs, l'ugni, la clairette, le rolle, le sémillon et le sauvignon pour les Coteaux d'Aix.

La teneur en alcool doit atteindre un certain minimum et les vins de Provence n'ont pas besoin d'adjvant, l'ensoleillement généreux permet une bonne maturité des raisins qui seront donc riches en sucre donnant des vins riches en alcool.

La législation intervient également pour l'amendement des terres et la taille de la vigne. Tailler la vigne, c'est la faire souffrir, alors elle se défend pour sauvegarder ses qualités d'espèce et améliorer son fruit. Une vigne à l'état sauvage peut facilement devenir centenaire. Une vigne qui fera carrière dans notre civilisation du vin devra se contenter de 30 à 40 ans de belles années, mais il y a aussi des centenaires.

Sur les vignes courant le long des fils de fer, la conduite « en gobelet » consiste à écarter les sarments et à les faire diverger en nombre variable. Les branches prennent la forme d'une sorte de récipient, de gobelet.

On notera aussi qu'on voit parfois fleurir un rosier en tête d'une rangée de vigne. Certains insectes font leur hors-d'œuvre des pétales de roses et s'attaquent ensuite aux feuilles de vigne. Ces rosiers sont donc plantés en sentinelles pour avertir du danger et effectuer le traitement à bon escient.

À noter aussi qu'après l'ensoleillement de la journée, le mûrissement des fruits est prolongé par le rayonnement calorique du sol. La chaleur qui a été absorbée par la terre et les cailloux se dégage et se réverbère vers le dessous des grappes leur apportant un surcroît de chaleur. Certains viticulteurs tirent parti de ce phénomène et

entassent au pied des vignes un sillon de cailloux pour favoriser le développement de leurs jeunes vignes. C'est le cas des plantations qui bordent la « stèle Noclercq » installée sur ces terrains après les incendies.

Les vignes plantées dans des terres fertiles et fécondes, les vignes bien engrangées ne donnent pas de bons vins. Les vins les plus fins sont récoltés sur des vignobles de sol maigre. Voilà donc un autre bienfait dont a été dotée la Provence, elle est riche en terrains pauvres, arides et peu fournis en humus.

Enfin la législation intervient aussi pour préciser le rendement à l'hectare, pour favoriser une production de qualité au détriment de la quantité. Elle prolonge sa surveillance en restant attentive aux pratiques de la vinification et de l'embouteillage et de la rédaction des étiquettes. Mais, si tout est ainsi soigneusement contrôlé pour garantir l'origine, ce qui n'est pas garanti, c'est le contenu des bouteilles...

La plus ancienne Appellation d'Origine Contrôlée du Pays d'Aix est celle de Palette sur la RN 7 qui s'étend sur les communes d'Aix, de Meyreuil et du Tholonet. La principale exploitation, le Château Simone, se voit de l'autoroute, micro-vignoble dans un microclimat avec des coteaux orientés au Nord. L'ensoleillement est moins excessif, ce qui profite aussi bien aux vins rouges qu'aux vins blancs mieux dotés en acidité naturelle, ce qui leur apporte finesse et nervosité. Cette propriété englobe l'ancien clos du roi René et les vins produits se sont longtemps appelés « Coteaux du roi René ». Les magnifiques caves et les galeries souterraines ont été creusées par les moines des Grands Carmes.

Des caves aussi fonctionnelles dans lesquelles le vin se conserve et vieillit bien sont très rares en Provence. Les vins sont donc soumis aux variations de température qui justement ne leur sont pas favorables. Mais on dira que ces vins ont une robuste constitution et au besoin on les vaccinera avec quelques doses de SO₂ (dioxyde de soufre).

Dans les campagnes de Provence, la vigne est le plus ancien vestige des anciennes civilisations. Dans le centre ville d'Aix-

en-Provence, se dresse la statue du roi-vigneron, le roi René. Il tient dans la main gauche une grappe de raisin, une grappe de ce muscat importé d'Italie et qu'il a lui-même soigné pendant les dix ans qu'il a cultivé la vigne. Le vignoble aixois ne se trouvait pas sur les grands axes de circulation ni à proximité des voies fluviales et n'avait donc pas de débouché naturel pour des exportations de grand volume. C'est pourquoi l'exploitation du cépage muscat, sa vinification en vin liquoreux a fourni un produit plus commercialisable, plus concentré dont la valeur marchande augmente alors que sont réduits et le volume et le poids. Contenu dans de petits tonneaux, transporté par des animaux de bât, facilement déchargé d'une charrette sur un bateau, ce produit atteindra plus rapidement et à moindre frais les lointains marchés de consommation. C'est aussi au temps du roi René que l'on élaborait un autre vin fort en sucre, le « vin cuit ».

Le vin cuit qui animait les repas et les joyeuses veillées des Provençaux fut surnommé « l'Ambassadeur de la gaieté » comme plus prosaïquement « Vin du Tholonet » qui est évoqué dans le chapitre *Le Tholonet*, paragraphe *Palette*.

S'il y a encore des amateurs des fameux rosés de Provence qui croient boire un assemblage de vin rouge et de vin blanc, on peut leur expliquer pourquoi ce n'est pas ça du tout. La pulpe du raisin est incolore, la matière colorante se trouve dans la pellicule, dans les peaux du raisin. Ces pigments colorants ne deviennent actifs que lors de la cuvaison pendant laquelle ils se dissolvent. Selon la durée du processus de fermentation, la coloration sera plus ou moins prononcée. À la limite, en débar-

rassant le moût des peaux, on supprimera les éléments de coloration pour obtenir un vin blanc. Les vins rouges très soutenus en couleur proviendront des plus longues cuvaisons. Entre les deux, on surveille



Dorian Caraty



aujourd'hui, si les vins rosés de Provence sont devenus familiers au palais des dames, c'est que l'évolution des pratiques et des techniques ont permis d'obtenir des vins aromatiques aux senteurs de fruits, au goût de bonbon qui se révèlent désormais typés, élégants, bien équilibrés avec une fraîcheur de bouche remarquable.

Le plaisir du vin commence souvent par la visite du vignoble. Parcourir les longs chemins de terre à travers la campagne variée de pinède, de rocallie, de vergers, de taillis, d'herbes sauvages vous met dans une ambiance délectable. Et vous arrivez ainsi au château pour vous réjouir le palais ayant déjà goûté les senteurs du domaine et le spectacle du paysage.

À la propriété, vous rencontrerez chez lui l'homme de la culture qui est bien souvent un homme cultivé. Il vous enchantera par sa façon de parler de ses vins dans des termes judicieux avec l'accent du pays. S'il vous fait visiter et vous invite à taster quelques cuvées, vous aurez fait un grand pas dans l'intimité de ce vin. Mais le vigneron n'est pas toujours le guide disponible que l'on souhaiterait, c'est même un homme très occupé. La vigne avait la réputation d'être la culture qui fixait le plus de main-d'œuvre à la terre et celle qui procurait du travail toute l'année. Si, bien des tâches se sont allégées, le calendrier du vigneron énumère un emploi du temps bien chargé tout au long des douze mois de l'année.

Quand le vigneron est sur son tracteur, vous serez bien

la montée de la température qui entraîne la dissolution des pigments. Le vigneron arrêtera à son gré la durée du contact entre le jus et les pigments, il stoppera la fermentation en cours pour séparer le jus des peaux et l'évacuer dans une autre cuve. Surveiller ainsi le jus c'est pratiquer des « saignées » pour obtenir un délicat équilibre entre la belle couleur et le bon vin. La couleur rose très pâle sera celle d'un vin aux arômes peu développés, une couleur plus soutenue sera celle d'un vin plus tannique. Mais

obligé de vous contenter de la fille du patron. Mais qui sait si sa simplicité ou la franchise du commis ne vous auront pas fait éviter un de ces roublards qui vous fait goûter une bonne cuvée et vous donne les bouteilles d'un autre tonneau. Et regardez bien les tarifs, chez le producteur, vous trouverez sans doute un bon petit vin pas cher, le juste prix, la bonne affaire.

Et attention au soleil! En pleine canicule, votre voiture est une véritable fournaise. Ne faites pas rimer cagnard (plein soleil) avec pinard. Votre vin ne sera même plus du vin ordinaire ; secoué et surchauffé, il risque d'être défiguré et de garder des traces ineffaçables de ces mauvais traitements.

Après les Saint-Émilion, les Saint-Amour, les Saint-Estèphe, et tous les prestigieux patrons, on pourra désormais faire ses dévotions à Sainte-Victoire qui complétera, avec Sainte-Croix-du-Mont et Sainte-Foy-la-Grande le court palmarès des appellations féminines. Un décret paru au journal officiel du 10 février 2005 autorise l'appellation sous-régionale « Sainte-Victoire » pour une partie du vaste domaine vinicole des Côtes de Provence qui s'étend de Nice à Aix. Des critères de spécificité ont été retenus pour justifier cette appellation d'un terroir plus limité.

La zone géographique est celle de la haute vallée de l'Arc, dans un cirque de montagnes au sud du massif. Le sol y est essentiellement constitué d'argiles et de calcaires. Les températures y sont plus basses. La pluviométrie y est inférieure à la moyenne. Les vendanges se font plus tardivement. Les conditions de production sont plus restrictives. Le rendement à l'hectare régresse de 55 à 50 hectolitres.

L'étiquette « Côtes de Provence Sainte-Victoire » concerne les vignobles et les caves des communes du Tholonet, de Puyloubier, de Trets, de Rousset, de Peynier, de Meyreuil, de Châteauneuf-Le-Rouge. L'image mondiale de Sainte-Victoire vient patronner nos valeurs cenologiques.

Les cabanons

Dans cet océan de vignes, on rencontre quelques îlots de construction. Des cabanes ou abris temporaires.

Les cultivateurs habitant dans les villages avaient à gérer leurs déplacements entre le logement et le lieu de travail pour économiser le temps et la fatigue. D'ailleurs, l'espacement des champs, des prés et des bois était structuré en fonction de la distance entre l'habitation et le terrain. Compte tenu de l'état rudimentaire des chemins et de la rareté des animaux de trait, les terres labourées auxquelles on réservait le peu de fumier disponible étaient les moins éloignées.

La zone suivante était celle des prés de fauche suivie des prés de pâturage. Les terres les plus pauvres et celles qui demandaient le moins de soin étaient situées vers la périphérie. À la dernière limite s'étendait la partie boisée, moins fréquentée, exploitée pour le bois de chauffage et le bois d'œuvre.

Le jardin potager dans lequel il y a toujours un coup de binette ou un coup de sécateur à donner pour que poussent bien les légumes qui font bouillir la marmite était attenant à la maison. La vigne dont l'entretien ne demandait qu'un outillage léger était plantée après les céréales. On allait aux champs avec les provisions de la journée, les outils adéquats, les semences, les enfants et les bébés au berceau.

Les cabanons que l'on rencontre dans les campagnes rendaient de multiples services. On y entreposait des outils et des semences, on s'y réfugiait pour se protéger du cagnard ou des averses drues de l'automne, un âtre de modèle réduit permettait de faire réchauffer le repas, chauffer le café, sécher les habits et la couverture du bourricot... bien commodes aussi pour de tendres rendez-vous. On peut tenir ces frustes constructions pour des spécimens d'architecture paysanne réduite à sa plus simple expression, parfois montées et maçonnées à la diable, mais chacun avait alors des notions de maçonnerie, de charpente et de couverture. Ceux-là sont construits



Dorian Caraty

avec les moyens du bord, rapidement et à moindre coût. Leurs toits en bâtière sont couverts de tuiles canal et percés d'une cheminée dont l'âtre est serré dans un coin. La porte orientée au sud est face aux champs. De petites ouvertures sont percées au nord, certaines sont ouvertes sur le côté et ébrasées comme pour en adapter la vue à la courbe du chemin.

On remarquera le petit segment du toit dissymétrique, orienté au nord, d'un cabanon qui est à l'entrée du village sur le côté droit de la route. Sa grande dimension le destinait sans doute à une étable ou à une porcherie éloignée du village pour la non-prolifération des odeurs. Le bastidon quoique participant de la vie rurale, était une sorte de résidence secondaire pour les gens des villes et des villages et avait davantage d'équipements et de pittoresque, mais on n'en trouve pas sur notre circuit.



Dorian Caraty

13

Le village de Pourrières

L'arrivée

C'est de loin que l'on a la plus belle vue sur un village perché. En venant de Puyloubier par la D 623, respectant le STOP, tournant à gauche en direction du centre-ville, Pourrières, perchée sur sa colline, ne s'impose pas.

Pour la meilleure approche panoramique, pour l'agrément de notre circuit, on traversera la route de Rians et on prendra, en face, le chemin de la coopérative jusqu'au prochain STOP. Ensuite on tournera à gauche pour découvrir, dans une large perspective, l'ensemble du village qui, sur son éperon rocheux étage ses quartiers, ses maisons, son clocher avec le mariage heureux de la lourde pierre et des fines ferrures de son campanile.

Une approche par la route qui vient de la Nationale 7, ou celle qui vient de Pourcieux, ouvrira aussi de beaux panoramas sur l'élévation de son habitat.

«Un banc de pierre
chaud comme un pain
dans le four, où
trois Vieux, dans ce
coin de la Gloire du
Jour, sentent au
rayon vif cuire leur
vieillesse.»
Germain Nouveau

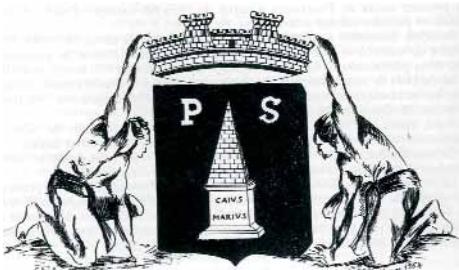
La visite

Comme tous les villages du massif, Pourrières est à la fois un site par sa position et un site par son ouverture sur les pittoresques paysages d'alentour.

Dans cette commune, comme dans bien d'autres, on aura maintes occasions de constater que le mode de construction et l'aménagement des maisons de village sont des éléments historiques de la vie et des activités régionales.

On bâtit selon des coutumes et des contraintes locales avec un soin constant de l'économie. On ne gaspille pas l'espace, la maison n'occupe que quelques mètres au sol, mais elle s'élève sur deux ou trois étages et les toits se chevauchent. Les habitations sont étroites et hautes, serrées les unes contre les autres et étagées pour

D'azur, à une pyramide d'argent, maçonnée de sable, sur laquelle sont écrits ces deux mots: *Caïus Flarius*, l'un sur l'autre, en caractères de sable. La pyramide accostée en chef d'un *P.* à dextre, d'*or*, et d'un *S.*, à senestre, du même.



Pourrières-en-Provence, Pierre Pélissier

l'eau de ruissellement des façades crépies. Ce travail qui nécessitait des joints au mortier était réalisé, en principe, par des maçons et non par les couvreurs. À Gênes, ne levez pas le nez, il n'y a pas de génoises. Et quand le propriétaire était un personnage de haut rang, il en faisait rajouter quelques-uns pour extérioriser sa richesse.

Autrefois, les tuiles étaient façonnées à la main dans des moules de potier ou sur les cuisses. Elles étaient donc plus étroites vers le genou et plus larges vers la cuisse. Ce profil anatomique permettait un bon assemblage pour une bonne étanchéité entre les tuiles d'écoulement (les convexes, appelées: courantes ou gorgues) et les tuiles de recouvrement (les concaves appelées: couvertes ou capucelles).

Il en résultait donc bien des formes et des tailles différentes (à savoir si Jupiter aurait excellé?) et aucune n'avait exactement la même couleur. Dans le four, la chaleur n'étant pas uniformément répartie, leur coloration variait selon leur emplacement par rapport au foyer.

Sous le toit de la maison, le grenier était réservé au four-

que chacune reçoive un maximum de lumière. On vit foyer contre foyer, chacun est proche des joies et des deuils des autres, la solidarité n'est pas un programme politique. Les petites parcelles seront agrandies par regroupement ou surélévation. On s'adapte au site en disposant les constructions et les rues parallèlement aux courbes de niveau.

Les murs sont faits de pierres houardies au mortier de chaux ou de sable. Ils sont protégés des eaux de pluie par des génoises qui terminent la pente de la toiture en corniche. Cette technique inspirée des maçons italiens consiste à disposer en encorbellement deux à trois rangs de tuiles rondes qui, ainsi débordant, éloigneront

rage, au séchage des céréales, de l'ail, des melons et autres courges, des oignons très employés en cuisine, que l'on frottait sur le pain pour profiter de ses qualités énergétiques. Le foin descendait de là-haut aussi directement qu'il y était monté; un conduit débouchait directement dans le râtelier de l'étable. Au-dessus, la salle commune, ou simplement la cuisine, voisinaient avec la chambre ou les chambres. Le chauffage animal était installé au rez-de-chaussée, on dormait au-dessus de l'étable où les outils étaient rangés dans un petit coin.

L'équipement était des plus simples, on ne recherchait pas le confort, le mobilier était réduit comme l'hygiène, on évacuait les eaux sales en les balançant dans la rigole centrale de la rue. Les accès étaient exigus, les escaliers étroits et raides. Une seule fenêtre éclairait une ou deux pièces.

Les occupants étaient, pour la plupart, de petites gens dont la terre constituait la principale richesse. Ils se nourrissaient chichement de leurs récoltes et buvaient la piquette de leurs vignes. Une demeure réduite leur suffisait, l'unique pièce à vivre servait de salle à manger, de cuisine et de pièce de réception, on s'y tenait, on s'y chauffait, on y avait le seul point d'eau. Il n'y avait pas d'espace extérieur privatif, pas de cours intérieures, on communiquait sur la place, mais on pouvait bavarder dans le jardin potager.

Ce village, qui a donc gardé son ancienne structure, est traversé par la Grande rue que l'on peut choisir comme point de départ pour une visite et tout de suite faire connaissance avec la vigne et le vin. Sur une vaste place, la Cave de la Fraternelle expose sur ses murs une large composition qui représente le vignoble et l'enfilade de ses plants de vigne, les amphores (les *dolia*) d'avant les tonneaux gaulois et la montagne bien présente. Aujourd'hui, le nom de Sainte-Victoire est inscrit sur des milliers de bouteilles à titre d'appellation de terroir.

Si au-dessus d'un verre de vin, le nez reconnaît les arômes, ici, devant les vastes entrepôts, le nez perçoit l'odeur brute de la vinification, le parfum des cuves de fermentation qui déploie son enseigne olfactive. Depuis 50 ans, une politique d'amélioration constante

de la qualité a permis aux viticulteurs de Pourrières de figurer parmi les grands crus de l'appellation Côtes de Provence. Son vignoble s'étend sur 950 hectares dont plus de 70 % sont classés en AOC.

Du côté de la légende, on raconte que les tibias des guerriers Teutons morts au combat auraient été utiles aux viticulteurs... sans doute pour servir de tuteur aux jeunes plants, le bois d'échalas était déjà rare à cette époque.

Les vins de la coopérative des vignerons sont disponibles dans le magasin de vente voisin, à l'enseigne de : «Le Cellier de Marius Caïus». Des pâtés, des confitures sont présentés à côté des curiosités de l'artisanat parmi les étoffes et les nappes et tout ce qui compose l'art de la table.

En montant la Grande rue, une fontaine écoule ses eaux dans une construction toute moderne. Son bassin a belle allure avec ses segments alternés de lignes droites et incurvées. L'élément central qui se termine par une vasque, répète les volutes et les coquilles. L'ancienne fontaine portait le nom de fontaine des Quatre saisons et pour cette fête des quatre saisons (qui avait lieu avant la Saint-Eloi), on faisait le tour du village en chantant des strophes sur les mois de l'année. Elle a été classée à l'inventaire des monuments historiques en date du 24 février 1926.

Au numéro 16, une porte sommairement rafistolée, ouvrait ses deux vantaux sur une écurie ou une remise. On remarquera qu'un des battants est muni d'une petite porte à ouverture indépendante dans sa partie inférieure, le *pourtisson*. Si, dans cette étable, les animaux de traits comme chevaux, ânes ou mulets étaient à l'attache, les chèvres et les moutons (il y avait trois bergers à Pourrières) étaient en stabulation libre et cette sortie sur-



baissée leur était réservée. Le sol toujours piétiné avait fini par se damer et ne nécessitait pas de traitement particulier ou de carrelage.

Dans cette grande rue, quelques portes ont encore leurs panneaux d'origine, quelques linteaux sont intéressants et bien des balcons méritent un lever de tête. Accrochés devant la pièce principale ou le centre de la façade, ils constituaient un signe « extérieur » de richesse. Mais en plein été, midi au balcon, c'était midi au tison, il n'est donc pas étonnant qu'on leur ait donné le surnom de *cagnards*.

La pierre calcaire utilisée dans toute la région est tendre,



perméable, friable, gélive et doit être recouverte d'un enduit protecteur à base de chaux grasse. Sur cette façade, elle a été en partie enlevée et l'on voit apparaître les arcs de décharge et les linteaux des portes jumelées.

On remarque aussi une lourde porte qui prend assise sur des gonds fichés dans le sol. Ses quatre panneaux de bois fatigué sont réunis et s'articulent à l'aide de grosses ferrures à charnières. Au dernier étage, si la poulie qui servait à hisser le foin au grenier n'est plus accrochée, la potence est toujours en place avec son anneau, sa tige et son bras de support. On en verra bien d'autres dans ce village autrefois résidence de petits cultivateurs. Comme elles ont pratiquement toutes la même forme, elles ont dû être forgées dans le même atelier de l'indispensable maréchal-ferrant.

À l'angle de la Grande rue, de la rue Félix Fabre et de la rue Fontvieille, une halte historique s'impose. Le premier monument élevé pour commémorer la victoire romaine de l'an 102 avant Jésus-Christ a été le « trophée de Marius », et sa pyramide, qui représentait le général romain debout sur son bouclier porté par ses soldats. Plus tard, avec ces pierres, on a élevé une fontaine de forme pyramidale. De son emplacement proche de l'Arc et de la route D 23, elle a été déplacée et mise à l'écart... ou à l'honneur, à l'intérieur du village!

En effet, on pourra s'étonner que ce monument grandement symbolique ait été relégué dans une rue secondaire du village. Mais il faut considérer qu'on l'a placée à côté d'une fontaine qui à l'époque était un lieu important. L'eau



Guy Ballossier

ne coule-t-elle pas pour l'éternité! Ce tombeau romain dit «Trophée de Marius», a été inscrit à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques en date du 19 novembre 1910.

Cette fontaine est constituée de gros blocs taillés en biais sur les angles et assemblés à gros mortier, et se termine par une petite boule juchée sur sa pointe. Sur une de ses faces, le parement présente une courte avancée qui évoque la plate-forme d'un pont-levis qui sortirait de son repli vertical. L'eau se déverse, à gros bouillons dans le bassin quadrangulaire qui l'entoure.

La date de 1861 rappelle l'histoire tourmentée des recherches d'eau pour la commune. Des projets différents ont fait naître «la querelle entre les blancs et les rouges». Les rouges, tenant à ce que la commune soit propriétaire des sources, voulaient que l'on recherche l'eau sur son territoire. Les blancs argumentaient pour une eau très abondante comme celle de Pourcieux distant de 8 km. Après bien des polémiques et des chicanes, c'est le projet des blancs qui fut adopté. Il portait le titre de «Projet de Brunen», selon le nom de cette source que l'on retrouve gravé sur la pierre du déversoir.

À l'ombre, il y a un banc installé là pour prendre le temps d'en savoir un peu plus sur ces Cimbres et ces Teutons.

Les Cimbres et les Teutons

Ces barbares, les Cimbres du Jutland (Danemark) entraînant les Teutons de la Baltique sur leur passage ont voulu gagner Rome et les rivages de la Méditerranée mais ont été défait et anéantis en Provence, par Marius, là où le massif du mont Sainte-Victoire décline ses dernières pentes à proximité du village actuel de Pourrières.

Ils ont quitté un climat rigoureux, une terre aride où sévisaient la famine et la misère dans une communauté surpeuplée, en

quête d'une terre pour les nourrir.

Les tourbières, à l'abri de l'air, ont conservé des corps et des objets qui nous renseignent sur quelques particularités de leur mode de vie. Ils savaient tisser et teindre leur garde-robe, c'étaient, bien entendu, d'habiles forgerons fabriquant et les lourdes armes et les élégants bracelets, colliers et autres fibules. Ils pratiquaient les sacrifices humains pour s'attirer les faveurs de leurs dieux tutélaires Thor et Odin.

Tacite, qui s'est beaucoup intéressé aux mœurs des Germains, les décrit comme des gens malpropres, malodorants, hirsutes, buveurs et querelleurs... des brutes épaisse! Mais quel courage quotidien il leur a fallu pour partir ainsi à l'aventure, poursuivre cette longue marche de 7 000 km et affronter pendant 20 ans tous les dangers de cette interminable errance à travers l'Europe.

La caravane composée d'environ 100 000 personnes s'étendait sur 20 à 30 km. Ils se nourrissaient de razzias, exerçant le droit du plus fort. Ils campaient au bivouac ou dans des cavernes, pratiquaient la chasse avec habileté et mangeaient la viande crue en « steaks barbares ». Les chefs allaient devant à cheval, les chariots et la piétaille suivaient.

Ils empruntaient les voies commerciales ou, ne sachant pas s'orienter d'après les étoiles, ils consultaient les oracles pour connaître la marche à suivre et, peut-être les oiseaux migrateurs. On dit qu'ils interrogeaient des informateurs locaux, mais qui traduisait ? Et aussi par quel truchement les marchands romains, montés dans le Nord pour chercher de l'ambre leur ont-ils fait connaître l'eldorado méditerranéen ?

La première fois où ils se sont sérieusement heurtés aux légions romaines, ils les ont effrayées, battues et mises en déroute.

Ils traversent la Gaule et les Romains ne les arrêtent pas. Mais Marius Caïus qui a réorganisé l'armée romaine et jouit d'un prestige considérable rumine sa vengeance. Campé en Camargue, il apprend l'arrivée des barbares et fait lever le camp pour venir se poser sur les hauteurs du mont Aurélien. Il voit défiler tous ces peuples

en une formidable masse humaine de farouches guerriers soutenus par les femmes et les enfants réputés implacables envers les blessés et les prisonniers.

Les Ambons, venus de la Gaule helvétique, forment l'avant-garde. Les Romains les surprennent dans leur marche et les dominent pendant toute cette première journée de combats. Les Ambons vont rejoindre le gros de l'armée et le lendemain les combats reprennent. Marius lance ses cohortes à l'assaut en vagues puissantes et déterminées. Ses colonnes s'en prennent à ceux qui gardent les campements, les exterminant sans merci. Le jour suivant, les guerriers germaniques sont encerclés, la manœuvre de Marius va réussir, nul ennemi ne pourra lui échapper. Marius a battu les Cimbres et les Teutons.

Tous ces barbares ont combattu bravement, férocement. Les Teutonnes attaquées derrière les cercles de chariots se défendent jusqu'à la mort. D'autres accourent pour prêter main-forte à leurs guerriers, les soutiennent, les réconforment ou insultent ceux qui flétrissent. Celles qui ne manient pas les armes jouent du couteau pour se trancher les veines ou égorger vieillards et enfants afin qu'ils ne tombent pas aux mains de l'ennemi.

Cette journée de l'an 102 avant Jésus-Christ, 200 000 cadavres jonchent le champ de bataille. Ils resteront sans sépulture, se décomposant puis se desséchant au soleil. En souvenir de cet immense charnier, de ce *campi putridi*, de cette pourriture pestilentielle, l'agglomération voisine aurait été nommée Pourrières. À noter que les poireaux poussent très bien dans cette plaine et que Pourrières signifie aussi « champ de poireaux » (*poreires* ou *porreiries*)...

Fermons la page d'histoire

En repartant, on regardera seulement le prochain banc devant la maison du numéro 8. De par son volume, ce banc de propriétaire ne risque pas de porter de traces d'usure.

La montée se poursuit par la rue Félix Fabre, le long de laquelle un long mur sert de parapet à la place où l'on accède par un escalier à deux rampes. Cette place où roulent et se choquent les boules, est plantée de sages mûriers et équipée de bancs monolithiques, véritables blocs de rochers taillés en parallélépipèdes arrondis aussi impérissables que les rocs du Cengle.

C'est ici le centre-ville et sa place a été l'élément fondateur du village primitif. C'est la salle du village, un lieu de réunions en plein air pour les rapports sociaux de tous les jours, les rendez-



Guy Ballossier



Guy Ballossier

vous, les échanges et les jeux, les animations et les fêtes du calendrier avec l'accompagnement immuable des eaux de la fontaine. Comme bien d'autres, ce village rend hommage à l'eau bienfaisante en élevant des fontaines ornementales au milieu de ses places et de ses carrefours.

Autrefois, il y avait des puisatiers, il y avait aussi des « fontainiers », habiles artisans, artistes et décorateurs qui savaient donner de l'élegance à la maçonnerie.

Au numéro 5 de la place, un petit escalier extérieur grimpe raide devant une façade étroite qui monte jusqu'à la fenêtre du grenier. La visite peut emprunter le passage couvert, le passage « sous la voûte » comme l'indique l'inscription en fer forgé. Cette ruelle a encore ses rigoles au pied des habitations, elle mène à la rue de l'Horloge. Là, on s'arrête, on lève la tête pour apprécier, en vue montante, l'élevation du clocher massif, sa pendule et son campanile qui offre un angle mettant en valeur un réseau de ferrures que le ciel termine. Au numéro 10 de la rue de l'Église, une façade bien tourmentée exhibe ses ouvertures à arcs moulurés, ses allèges débordantes, sa génoise avancée et le saccage d'une gouttière insolite. Puis au bout de la rue, la campagne lointaine s'encadre dans l'arc vétuste qui réunit les vieux murs aux pierres fatiguées.

La place du château

Sur la place du château, les pierres qui composent la façade du numéro 4 ont repris l'éclat du neuf et encadrent des volets dont la teinte s'harmonise avec le bon ton de la restauration.

À part l'ancien parapet, les percées de ses meurtrières et une rampe d'escalier de style forteresse, les vestiges de cette place de château ne suscitent pas l'évocation d'un hallebardier.

Pendant la Révolution, les habitants, pour faire disparaître toute trace de l'absolutisme, le démolirent ou plutôt le démontèrent méthodiquement pour en récupérer les pierres. À cette époque, la pierre était un matériau coûteux et son réemploi, après taille et retaillée était courant.

Le roi François Ier logea dans le château lors de son expédition en Italie. Plus tard, en 1564, Charles IX (le roi qui régnait le jour de la Saint-Barthélemy le 24 août 1572) et la reine Catherine de Médicis y passèrent avant d'aller se recueillir sur le tombeau de Sainte-Marie Magdeleine à Saint-Maximin-la-Sainte-Baume. Ils furent reçus par la famille de Glandevès, l'une des plus importantes de Provence qui gouverna ce territoire pendant près de cinq siècles depuis la fin du Moyen Âge jusqu'à la Révolution après quoi le château fut démantelé et les citoyens en achetèrent les pierres.

Comme un belvédère, l'esplanade s'ouvre sur un large panorama qui se déploie du vert campagnard au gris minéral des masses rocheuses et profile dans une harmonieuse sinuosité les croupes boisées des monts Olympe et Aurélien et les riches vignobles de la haute vallée de l'Arc où cette rivière vient prendre sa source.

Du relief de Sainte-Victoire se détachent le roc saillant et la ligne des crêtes qui se terminent par une débonnaire suite de collines, le massif semble se laisser aller à une douce léthargie, la montagne repose sur ses flancs. Au loin, le Cengle étale sa barre et son

plateau en une position avancée.

Un autre château qui devrait bien être démantelé, abattu, rasé, supprimé, c'est le château d'eau. C'est un chef-d'oeuvre de laideur, une horreur imposante dans cet environnement de vieux vestiges.

Les amateurs de vues bien cadrées pourront fixer leur objectif à l'entrée de l'ancien chemin de la chapelle. Entre les premiers murs des maisons riveraines, il y a une photo originale à faire pour le frontispice d'un album de photos. Sainte-Victoire expose une autre face de sa beauté tranquille. Comme une enseigne de magasin d'antiquités une flèche en fer forgé, dans la position d'une plaque routière, pointe ses lettres en écriture italique vers la direction de Puyloubier.

Un vieux quartier

Selon la saison, on se promènera entre soleil et ombre dans les rues étroites à la recherche des curiosités pittoresques.

Dans le quartier qui comprend la rue Centrale, la rue Pierre Curie, la rue de la Jeunesse, la rue Frédéric Mistral, on est au cœur du vieux village qui fait bien son âge avec ses murs vétustes, de vieilles ouvertures Renaissance et le roc apparent de ses soubassements.

Pour éviter les fondations fragiles le Provençal s'écartait des sols humides et choisissait souvent un terrain où la roche affleure. Dans ce quartier, c'est le safre, conglomérat de sable qui est l'assise sur la roche primitive. Mais ici, il paraît que ce safre est chargé de salpêtre et que toutes ces maisons sont empreintes d'humidité.

La maison du maréchal-ferrant mérite un coup d'œil. Dans l'ancienne économie, l'artisan forgeron, comme le charron et autres bourreliers, produisaient tous les outils agricoles et les équipements



usuels. On retrouve encore quelques pièces sorties du feu de sa forge : les clous forgés pour assembler les portes et les volets, des ferrures, des pentures, des espagnolettes, des girouettes, des heurtoirs, des décrotoirs à sabots, des potences et leur poulie. Le maréchal de forge exprimait aussi sa virtuosité et son bon goût dans le façonnage d'entrelacs de ferrierie, de pentures de balcons alignés sur les murs de façade de campaniles aux savantes volutes, de rampes, de tonnelles.

À l'angle, pour son enseigne, il avait accroché un fer à cheval magistral et trois autres plus réduits. Les claveaux verticaux du linteau horizontal de la porte principale n'ont pas bougé. Sous l'arc de la porte voisine, on peut lire un nom : « Azard » et une date : 1766. L'escalier qui monte à l'étage pose sa première marche au-dessus du caniveau. Quelques anneaux sont toujours là, scellés dans les murs de cette grande maison, l'ancienne forge Granier.

D'autres rues complètent une visite guidée par



la curiosité et la recherche des coins typiques et pittoresques. On pourra rebrousser chemin pour rencontrer la rue Germain Nouveau (avec sa plaque sur sa maison natale) qui descend entre le pâtissier et l'épicier.

On appréciera les rampes centrales pour la sobriété de leur fer rond et l'assistance de leur main courante. Celle qui passe devant la place Ounorat Silvy, félibre, voisine avec la colline plantée de vieux mûriers qui, comme ceux de la place qui mène à la bibliothèque municipale, témoignent de l'élevage des vers à soie, la magnanerie (magnanière) ou sériciculture que l'on a présentée dans le chapitre consacré au village de Beaurecueil.



L'église

On est passé devant l'église sans en parler. De très loin et sous des angles différents, on découvre son clocher carré, sa balustrade et son campanile avec sa cage dont les volutes se courbent, se contre-courbent et se perdent dans la rosace qui supporte la croix terminale. C'est un véritable florilège de motifs et de colonnettes élancées, ciselées dans le métal. Rappelons que le mot campanile vient du provençal *campana*, la cloche.

Sa première édification, sur le promontoire du village, remonte à 1065 sous le patronage de Sainte-Marie de Boshène. Elle fut réparée en 1582 et agrandie en 1608 et 1664. Elle est bâtie sur le plus haut rocher du village, selon le plan simplifié du gothique médiéval de Provence. Sa façade est large, son élévation réduite. Les murs ne sont pas arc-boutés mais appuyés sur des contreforts, les *ancoules*. Un vaste escalier mène au parvis, le pignon dresse la statue de Sainte-Trophime. Le chœur ici à chevet plat (ailleurs en cul-de-four) n'a pas de déambulatoire, on peut aussi bien processionner dehors. Sa nef est voûtée en berceau consolidé d'arcs-doubleaux qui retombent sur un triple faisceau de colonnes engagées.

En 1720, c'est la grande peste. Le 6 octobre 1720 la paroisse organise une grande procession à l'église voisine de Notre-Dame du Bois pour implorer Notre-Dame de Miséricorde. Les membres du bureau de santé, créé pour faire face à cette dramatique situation, établirent un acte dont ils donnèrent lecture en présence d'une



partie de la population devant l'autel de la Sainte patronne. Ils implorèrent la protection de la Sainte Vierge et prononcèrent le vœu de faire une procession et dire des messes en remerciement de son intercession pour délivrer les habitants de la contagion dont ils étaient menacés. Pourrières ne fut pas empêtrée (sic), la ferveur et la reconnaissance des fidèles se témoignèrent par les nombreux ex-voto et la célébration de «la fête du vœu» dans l'église paroissiale le premier dimanche après le 15 août.

Pendant la période troublée de la Révolution, les ex-voto consacrés à Notre-Dame du Buis furent sauvés par miracle. Et, autre miracle, Notre-Dame de Miséricorde aurait réactivé la cervelle d'un jeune demeuré.

Une remarquable statue de Notre-Dame de Miséricorde, enchâssée dans une niche au fond de l'église, se présente dans un long drapé polychrome, de somptueux diadèmes couronnent la tête de la mère et de l'enfant. Une stèle de marbre rappelle que : «sa puissante protection protégea nos pères de la peste qui désolait les pays voisins en 1720. Les habitants de Pourrières reconnaissants et dévoués». Au fond du chœur, un Christ décharné, sur une croix filiforme (une œuvre contemporaine) fait contraste avec la richesse décorative de la Vierge processionnaire.

Pour la petite histoire, signalons que les grands-parents du peintre Paul Cézanne se sont mariés à l'église du village et y vécurent une trentaine d'années.



Le poète Germain Nouveau

C'est sur la place du château, au large horizon, que les Amis de Germain Nouveau ont fait ériger un buste en son honneur.

Germain Nouveau est né à Pourrières en 1851 (1851, coup d'état du 2 décembre de Louis Napoléon Bonaparte, exil de Victor Hugo). Très tôt, il perd sa mère, son père et sa sœur et se retrouve seul dans la vie.

Comme Cézanne et Zola, il fera de très bonnes études secondaires au collège Bourbon à Aix après un externat au petit séminaire. À 21 ans, il arrive à Paris, fréquente la bohème parisienne et fait paraître ses premières œuvres poétiques. Il se trouve en parfaite harmonie avec les deux grands poètes contemporains, Verlaine et Rimbaud avec lesquels il partage les bonheurs de la création poétique et la vie aventureuse.

De retour de Londres, il vit de petits boulots, donne des leçons de français, est employé dans un ministère puis, à la suite d'une première crise psychique, il est interné; il a 25 ans. Rétabli, il séjourne au Liban, visite les Lieux saints, donne des cours, et tout en vivant dans des conditions matérielles très précaires, il écrit des poèmes célébrant ses conquêtes amoureuses.

Très bon dessinateur, il sera professeur de dessin à Bourges, exécutant à la fois des croquis et des tableaux dont aucun n'a laissé de souvenirs. Comme Verlaine et Rimbaud, il retourne en Angleterre puis passe à Rome, Marseille et Alger, Aix-en-Provence avant d'être interné à Bicêtre, cet hospice de la région parisienne construit sous Louis XIII pour les soldats estropiés.

Une sorte de folie mystique sera alors intimement associée à sa vie et à sa veine poétique.

Une grande étape de son cheminement affectif passe par un petit village du Pas-de-Calais où il se rend en pèlerinage avec Verlaine en 1877. C'est à Amette qu'a vécu le bienheureux Benoît-Joseph Labre que nous avons déjà rencontré (voir Palette). Ce saint

mendiant sera son maître à vivre. Comme cet ermite de la route, il va mener une existence de vagabond et de mendiant. Il marchera sans doute parfois dans ses pas en traversant Palette et les alentours. Pour lui aussi, les routes et les chemins seront un monastère. Il est retiré du monde et mène une vie contemplative faite de renoncement et de pauvreté. Mais, s'il signe « G.N., en religion Bénédict » il n'a pas fait voeu de chasteté.

Il retourne pour un moment à Paris où il vit dans un grenier, part pour l'Espagne et, en 1911, il retourne définitivement à Pourrières dans une petite maison du village. Le 21 mai 1962, une plaque sera apposée sur sa maison natale.

Aujourd'hui il serait considéré comme un hippie bien pensant, vivant de la charité publique et fréquentant l'église. Il a plus d'une fois tendu sa sébile à la porte de la cathédrale Saint-Sauveur d'Aix-en-Provence. Un jour, Joachim Gasquet qui sortait de l'église avec son ami Cézanne lui a précisé qui était ce mendiant auquel il venait de donner une pièce. Pauvre, seul, n'ayant pour abri qu'un mas en ruine, il mourra dans la misère en 1920 dans son village natal.

C'est le « chemin de Picasso » qui conduit au cimetière où, à proximité de la porte d'entrée, une plaque rappelle « ici repose le poète pourriérois Germain Nouveau, 1851-1920 ».

Découvert le 7 avril 1920 alors que son décès remontait au 4 avril, il a d'abord été inhumé dans la fosse commune, puis, en 1925, son corps sera transféré dans le caveau appartenant à sa cousine Moutte. Aujourd'hui son nom est



gravé sur la tombe de la famille Silvy qui était le nom de jeune fille de sa mère.

Son identification s'énonce en quelques lignes: «Qui est mort dans la misère / Lui de la pléiade des rois / Le plus grand poète varois / Germain Nouveau de Pourrières». Et aussi un de ses vers: «Mélancoliquement mon esprit fait la planche».

C'est donc par vocation qu'il a mené une vie de misère et d'ascèse, mendié, marché nu-pieds et, d'une certaine manière ressenti son état comme une illumination. Dans un poème intitulé «Le mendiant», il a glorifié son choix.

*L'être que j'adore en ce monde,
Eût-il les pieds noirs et des poux,
C'est le mendiant, il m'inonde
Le cœur d'une extase profonde,
Je lui baiserais les genoux.*

Et aussi:

*Le mendiant, mais c'est mon frère!
Comment mon frère,
Mais, c'est moi.
Le plus digne d'amour et le plus malheureux.*

Il est profondément inspiré par la bonté, la charité, la compassion, le renoncement.

L'humilité et la modestie sont aussi des expressions de sa folie.

*Jésus est né sur l'or,
Mais sur l'or mystique de la paille
Être pauvre avant tout c'est aimer la sagesse
Aimez la liberté n'appartenez à rien.*

*Riches, rappelez-vous les paroles divines,
Couronnés d'or, songez aux couronnes d'épines.*

*Je n'ai pas tenu sous mes doigts
Un livre orgueilleux et rare,
Mais un pauvre instrument barbare
Taillé dans l'arbre de la croix.*

Verlaine en prison a retrouvé sa foi.

*Je suis chrétien sans que je rompe
Le pain bénî a son de trompe*

Germain Nouveau dans son enfermement compose des poèmes d'inspiration religieuse. Comme Verlaine aussi, ses crises de délires mystiques alternent avec ses accès de débauche. et puis, s'il est épileptique, il ne s'en cache pas et s'en explique dans son poème «Cru».

*Je ne veux plus aimer que ma mère Marie
C'est vrai, je suis épileptique,
Je peux tomber trois fois par jour
d'une fenêtre d'un portique,
Et d'une cloche de l'amour*

C'est sous le titre «Immensité» qu'il célèbre ce que l'on appellera aujourd'hui le cosmos.

*Voyez le ciel, la terre et toute la nature,
C'est le livre de Dieu, c'est sa grande écriture
L'homme le lit sans cesse et ne l'achève point
Le Beau n'est qu'un mot creux,
l'idéal qu'un mot vide
Mais la beauté c'est Dieu dont notre âme est ravie.*

La terre est notre mère au sein puissant et beau

Il est aussi à l'aise dans l'expression de l'amour mystique que dans celle des amours charnelles, voire des ébats érotiques. La religiosité voisine avec le scandaleux, spontanéité et sensualité s'expriment sans tabou. Son moi profond, disons sa foi, c'est d'aimer l'amour, sa préoccupation constante, c'est de le célébrer, à travers les femmes, comme une valeur suprême.

Toutes les femmes sont des fêtes
Toutes les femmes sont parfaites,
Et dignes d'adoration.

Au-delà des extases, il retrouve «L'Âme».

*Ne m'as-tu pas donné ton âme
Or le baiser s'est envolé,
Mais l'âme est toujours là, madame,
Soyez certaine que je l'ai.*

Il reprend et développe ce thème du dépassement morbide et il présente «L'Agonisant» comme un bienheureux dans la félicité dernière.

*Ce doit être bon de mourir,
D'expirer oui, de rendre l'âme,
De voir enfin les cieux s'ouvrir,
Oui, bon de rejeter sa flamme
Hors d'un corps las qui va pourrir,
Oui, ce doit être bon, Madame,
Ce doit être bon de mourir!*

Avec une certaine désinvolture mais sans affectation il rédige un «Dernier madrigal», une sorte de testament.

*Quand je mourrai, ce soir peut-être,
Je n'ai pas de jour préféré*

*Et, s'il vous plaît, que l'on me mette
Pas comme une simple allumette,
Dans une boîte de sapin;*

*Tout simplement que l'on m'enterre,
En faisant un trou... dans ma Mère*

C'est le plus ardent de mes vœux.

*Eh, pardieu ! c'est au cimetière
Du beau village de Pourrières
De qui j'implore une prière
Oui, c'est bien à Pourrières, Var.*

La poésie de Germain Nouveau n'est pas riche de beaux alexandrins ni de larges envolées ou de délicats arrangements, sa prosodie n'est pas très riche, les faiblesses et les banalités ne manquent pas, mais la sincérité de son expression est prenante. Il a éprouvé une vérité, ses élans pour nous la faire partager, son langage poétique ont des accents uniques comme aussi des pirouettes d'humour.

*Je ne veux pas que l'on m'enferre
Ni qu'on m'embarre, non je veux
Tout simplement que l'on m'enterre
En faisant un trou... dans ma Mère.*

C'est le plus ardent de mes vœux.

Comme il a eu la triste fin des gens de la rue, c'est sous son nom que le Collectif Germain Nouveau offre aujourd'hui son aide aux nécessiteux de la région aixoise. Il propose «La halte du jour» à la «Maison de la solidarité» pour un soutien moral et matériel. Ce chapitre consacré au poète de Pourrières comporte quelques extraits de ses poèmes, mais celui qui a pour titre «Pourrières» mérite d'être cité intégralement.

*Un vieux clocher coiffé de fer sur la colline.
Des fenêtres sans cris, sous des toits sans oiseaux.
D'un barbaresque Azur la paix du Ciel s'incline.
Soleil dur ! Mort de l'ombre ! Et Silence des Eaux.*

Marius ! son fantôme à travers les roseaux,

*Par la plaine! Un son lent de l'Horloge féline.
Quatre enfants sur la place où l'ormeau perd ses os,
Autour d'un Pauvre, étrange, avec sa mandoline.*

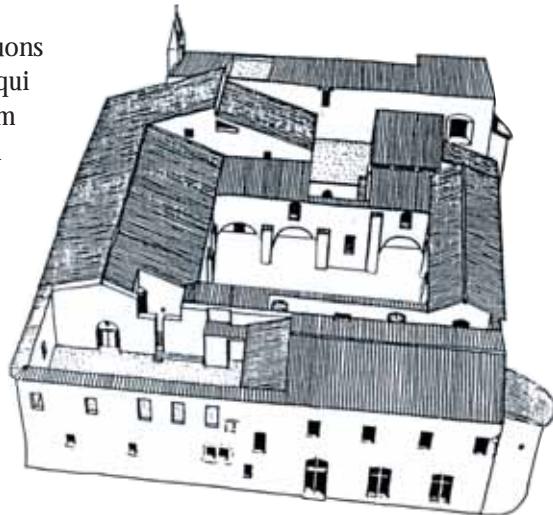
*Un banc de pierre chaud comme un pain dans le
four,
Où trois Vieux, dans ce coin de la Gloire du Jour,
Sentent au rayon vif cuire leur vieillesse.*

*Babet revient du bois, tenant sa mule en laisse.
Noir, le Vicaire au loin voit, d'une ombre au ton bleu,
Le Village au soleil fumer vers le Bon Dieu.*

Le couvent

Parmi les curiosités extérieures, ne manquons pas de prendre la route de Pourcieux qui mène au couvent des Minimes. Il doit son nom aux Pères Minimes (connus aussi sous le nom d'ermites de Saint-François d'Assises) qui gouvernèrent cette communauté religieuse.

La construction du couvent fut entreprise à l'initiative de Claire de Maynier d'Oppède qui incita son mari, Antoine de Glandevès, fameux serviteur du roi de France, à édifier un monastère à Pourrières. Ils choisirent un endroit consacré depuis plus d'un siècle par la présence de la chapelle de Notre-Dame des bois, lieu de pèlerinage qui rassem-



Collection Jean de Gaspary

blait, plusieurs fois par an, les paroissiens du village comme ceux des alentours. Les bâtiments furent installés à l'angle droit de la chapelle. Ouvert en 1567 (règne de Charles IX pendant les guerres de religion), il accueillit quelques religieux et, à partir de 1578, il fut gouverné par les pères Minimes.

Le couvent ferma ses portes en 1768 (sous le règne de Louis XV) à la suite d'une réorganisation des monastères. Antoine de Glandevès, le grand seigneur de Pourrières, est enterré dans la chapelle. Les bâtiments, les terres furent vendus à des particuliers, les locaux transformés en bâtiments agricoles et greniers à fourrage. Le Père Etienne Octoul, inventeur du sextant des navigateurs, séjourna dans ce couvent.

Aujourd'hui, l'église a été rendue au culte et l'ancien couvent a été restauré. En 1987, l'ensemble a été classé monument historique. La façade de la chapelle, en partie recrépie, élève son clocher-pignon sur deux étages d'arcades superposant une petite cloche à la plus grosse. Elle est cantonnée de deux sortes d'obélisques dont

les flèches sont piquées de boules. Le portail de style classique, avec son fronton triangulaire et ses colonnes monocylindriques élevées sur piédestal, a perdu le relief de ses décorations. Sur la face avant de l'architrave, les motifs ont été également érodés mais sur la partie inférieure, on distingue encore un curieux chaînage à croisillons, et une tête de mort avec ses rituels tibias. L'église est précédée d'un porche, sorte de narthex extérieur au sol caladé et au plafond nervuré. Des bancs longent le mur encadrant une porte à bois croisés ponctuée de têtes de clous.

À angle droit de la chapelle, la porte du couvent appartient au même style. Elle a subi l'injure du temps comme l'outrage des hommes, les blocs de ses pie-



droits se sont disjoints, dans les écoinçons le beau travail de bossage vermiculé s'est dégradé, le cartouche qui interrompt les lignes du fronton est vide, les armoiries qui y figuraient ont été arrachées et effacées. Le bois de la porte a beaucoup vieilli, mais l'angelot au centre de l'arc roman est toujours là, joufflu et rieur.

En 1966, la chapelle qui appartenait au diocèse de Toulon, a été achetée par Monsieur de Gaspary. Elle a été classée à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques en date du 18 mars 1991. À l'époque où Monsieur de Gaspary a acheté ces bâtiments, ils

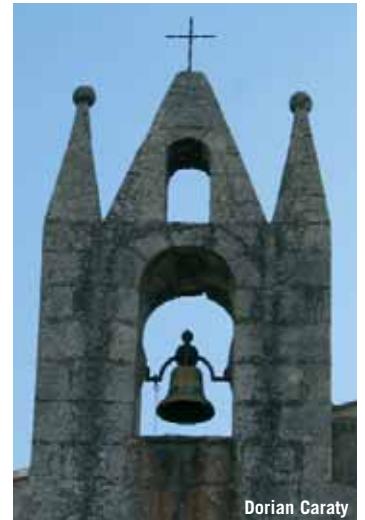
étaient pratiquement en ruine. Comme les premiers bâtisseurs, il a entrepris un travail de longue haleine avec ses seules ressources, sans faire appel à des entrepreneurs spécialisés.

Il a travaillé lui-même, petit à petit, choisissant les urgences, établissant des plans et des programmes. Tous les calculs ont été refaits par ordinateur. Il s'est inspiré des lieux, respectant toute l'histoire dont ils sont chargés et les croyances qu'ils représentent. Comme on a procédé pendant des générations, il a repris un travail dans lequel on s'engage pour de longues besognes, qui requièrent savoir-faire et sens pratique, qui vous captive et vous exalte. Il a été récompensé par l'attribution d'un prix des « Chefs-d'œuvre en péril » et celui des « Vieilles maisons françaises ». Mais, sans doute, sa plus grande récompense est-elle de vivre dans cet ensemble chargé d'histoire et empreint de sérénité.

La nef est voûtée en plein cintre, sans arcs-doubleaux, le transept à peine saillant et le chœur en cul-de-four. Dans l'épaisseur des murs, la tombe du fondateur, le vicomte de Glandevès, porte sur son épitaphe la date de 1587. Ce petit édifice avec sa chapelle, ses salles, son cloître et son déambulatoire (en réfection) est un ensemble complet assez rare de couvent isolé dans un environnement paysan. Gravée sur une plaque apposée sur le côté gauche de la nef, on peut déchiffrer l'épitaphe du fondateur.

Au cours de mes nombreux tours de massif, j'ai éprouvé de fortes sensations devant des sites, des paysages, des habitats, mais ici, j'ai été particulièrement touché par un sentiment de plénitude qu'apporte la sobre beauté d'une chapelle romane.

Dans la tradition des pèlerinages, Monsieur de Gaspary



ouvre chaque année la chapelle, et, en 2003, le pèlerinage s'est déroulé en présence d'un évêque italien sur invitation du Père Lopez. Il accueille aussi d'autres itinérants comme des artisans de passage, des expositions temporaires, des orchestres de musique classique et de musique contemporaine. Elles sont gérées par une association largement ouverte sur le bouche-à-oreille.

Ce couvent s'illustre aussi d'un des éléments originaux de notre patrimoine artistique, cette horloge à ombre qu'est un cadran solaire. C'était l'horloge des bergers, chacun avait son portable, le soleil est la grande horloge du monde, c'est Voltaire qui le disait. Celui-ci plaqué sur la façade du bâtiment énonce en latin une for-



mule chargée de sens, bien appropriée à un édifice religieux : « L'heure la plus obscure annonce l'aurore ». Et pour graver sur ces murs, voici des vers de Germain Nouveau tirés de son poème « L'Église » :

*En faisant de l'amour leur éternelle étude
Les moines sont heureux à l'ombre de la croix,
Ils peuplent avec dieu leur claire solitude,
L'étang bleu qui se mêle à la paix des grands bois,
Voila leur cœur limpide où s'éveillent des voix.*

En quittant les lieux, on longe le mur du couvent le bel alignement de pierres et, derrière l'enceinte, les vieux arbres, les figuiers et les cimes nonchalantes des vieux cèdres. Retournant vers le village, on reprend contact avec le contemporain en passant devant les bâtiments de l'école cherchant à identifier son énigmatique ornement.

Dans un coin quelconque de l'espace, à Pourrières, on rencontre donc ici Pierre Mathieu et sa première sculpture monumentale sur le monde tourbillonnaire. Dans le tissu spatio-temporel, les éléments sont en perpétuel changement pour s'adapter les uns aux autres et tendre vers de nouveaux équilibres. Comme dans la structure de l'univers, les formes de cette création s'étirent, se projettent vers un nouvel état. Elle non plus n'est pas figée, toutes les autres connexions possibles des structures et des masses sont figurées dans un système d'articulation qui fait évoluer la sculpture d'une position à l'autre. Les ailes de cette sculpture ornementale en forme de changement sont la mutation permanente, le déséquilibre créateur et poétique. À Pourrières, dans le Var, cette statue est un moment de réflexion sur l'ordre universel et le mouvement des forces cosmiques.

Pour reprendre le parcours du circuit, on rejoint Pourrières, on monte la Grande rue et l'on prend la direction de : Rians / Manosque.





Jean-Pierre Mattalia

14

forestier

«En roulant au cœur de ce massif boisé qui s'étire sur plusieurs kilomètres, on remarquera le contraste marqué entre les rochers découverts du versant sud et les côtés boisés de ce flanc nord.»

Ce parcours champêtre, sur le versant nord, offre de multiples aires de stationnement et de nombreux emplacements de pique-nique pour s'installer à l'aise, sortir le repas du sac et s'enivrer des odeurs forestières.

Bien des sentiers s'ouvrent sur des circuits de randonnée, ceux des VTT sont adaptés aux personnes handicapées. En roulant tranquillement au cœur de ce massif boisé qui s'étire sur plusieurs kilomètres, on remarquera le contraste marqué entre les rochers découverts du versant sud et les côtés boisés de ce flanc nord.

Si l'on veut comprendre pourquoi tous les chênes sont de même hauteur, il faut évoquer les pénuries pendant l'occupation allemande. Pour pallier le manque d'essence, certains véhicules étaient équipés de gazogènes. Ce procédé, mis au point par Georges Imbert (1854-1950), est basé sur une précombustion incomplète fournissant un gaz pouvant être brûlé dans un moteur à explosion. Pour faire feu

de tout bois, on utilisait ce combustible sous forme de briquettes, ou de charbon de bois, comme moyen de fortune. Le rendement était plutôt faible, un camion faisait un quintal aux 100 kilomètres. Après la pénurie, les véhicules ont préféré l'essence énergétique au gaz pauvre et les arbres n'ont plus été mis en coupes réglées.

Sur le bord de cette route des FFI (Forces Françaises de l'Intérieur) sont tombés pour la libération de la France le 11 et le 19 août 1944. L'ANACR a fait ériger une stèle à Croix de Lorraine, Honneur et Patrie, pour le souvenir de ces volontaires. De même on trouvera plus loin des bornes installées par le Souvenir français.

A côté de panneaux annonçant des établissements voisins,

isolée sur un coin de terrain, une autre croix pose un point d'interrogation. Le pilier et la croix sont des plus élémentaires et au croisement des deux branches les fers ont été agencés pour ménager un trou à l'intersection. Est-ce un point de visée vers quelque énigmatique direction dans la recherche d'une mystérieuse relique ?

La forêt

Il me semble qu'à cet endroit du circuit, on peut parler de la forêt, en dire l'essentiel, avec un peu de superflu.

Avant les grands incendies de 1986 et 1989, tout le versant sud du massif était couvert d'une pinède continue qui, aujourd'hui, est restreinte à des vestiges et à des reprises. Il faudra patienter encore bien des années pour que feu la forêt reprenne son extension et son couvert pour justifier son nom.

À Pourrières, elle représentait autrefois une grande partie de l'activité et des ressources du village et elle couvre toujours une grande proportion de l'espace communal. Dès la sortie du village, la route est forestière. À chaque virage, les talus s'étagent des mêmes plantations. Dans les lignes droites, on traverse le grand domaine de la forêt qui exerce toujours sur nous une fascination particulière.

L'histoire de la forêt, c'est celle de l'homme. C'est en grande partie sur la forêt que l'homme a essarté pour installer ses cultures, ses villages. Six mille ans d'exploitation agricole et de pastoralisme ont modifié le milieu naturel de la forêt climatique. L'agriculture a pris la place des grandes forêts de chênes.

Dans notre biosphère active, l'atmosphère, les sols, la couverture forestière sont des créations vivantes qui évoluent dans un flot continu.

Le dynamisme de la nature se développe par la création, la destruction, la régénération. Le feu fait partie du système évolutif,

mais, quelle désolation, quel deuil quand tout a brûlé !

J'aime le bois, je l'ai beaucoup travaillé, mais j'ai toujours éprouvé un désarroi à voir un arbre s'abattre et se coucher dans la position du mort. Ronsard qui célébrait la rose donne aux arbres une dimension mythologique dans son « Élégie contre les bûcherons de la forêt de gâtine ».

*Écoute, Bûcheron, arrête un peu le bras,
Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas,
Ne vois-tu pas le sang lequel dégoutte à force
Des nymphes qui vivaient dessous la dure écorce?
Sacrilège meurtrier...*

Dans des croyances plus « branchées », on leur attribue une sensibilité à la musique, et dans la recherche de l'unité du monde, on veut voir des relations entre leur énergie et la nôtre.

Dans cette partie du massif, l'ancienne économie tirait toute son énergie domestique et industrielle de son domaine forestier. Il en fallait pour faire du charbon de bois comme pour faire du papier. C'est sous le Second Empire que les forestiers commencèrent à enrésiner la forêt pour récolter des espèces à fibres longues et résistantes.

Le long des layons de promenade on retrouve des traces de ces charbonnières qui évoquent un des métiers les plus pénibles d'autrefois. Les goudrons secrétés sous l'effet de la chaleur ont durablement imprégné le sol, à l'endroit où une charbonnière avait été mise en place, la végétation n'a pas encore repris. Avec des moyens élémentaires d'une grande efficacité, avec une ingéniosité qui savait tirer parti de tout, avec un savoir-faire acquis au cours d'un long apprentissage d'observations avec les moyens du bord, avec une grande dépense de forces physiques et une acceptation d'un travail long et salissant dans un milieu isolé, les charbonniers du pays où les émigrés italiens édifaient la charbonnière et faisaient cuire le bois.

Ils abattaient les arbres environnants, principalement des chênes, débitaient le bois en bûches de 50 cm à un mètre de long et

de 5 à 10 cm de diamètre. Ces bûches étaient disposées en étoile sur une surface d'environ dix mètres de diamètre et constituaient une sorte de meule assortie d'une cheminée et d'une couverture de feuilles et de terre.

Si la notion d'environnement n'était pas encore d'actualité, ces hommes qui vivaient en accord profond avec la nature, savaient l'exploiter de façon durable. Ils débitaient le bois entre la saint Michel et la sainte Catherine, coupaien au ras du sol pour que les rejets puissent repartir de la souche et savaient se servir des deux mains pour être le plus efficace et ne pas perdre de temps. Ces conditions de vie, chargées de dures besognes, n'empêchaient pas l'expression spirituelle, le premier bois placé se composait de deux branches réunies en forme de croix et dressées au centre de la meule. Les prières s'adressaient à Saint-Thibault, le patron des charbonniers.

Tout d'abord, le sol devait être rigoureusement plat, vous le remarquerez si vous en cherchez les vestiges. Il fallait trois jours pour édifier une meule de 20 tonnes de bois et la combustion, surveillée jour et nuit, durait de cinq à dix jours.

Ce processus de carbonisation qui, en quelque sorte, distillait le bois, produisait du charbon de bois pour répondre à des besoins d'ordre agricole et industriel. Il servait aux ménagères pour chauffer les plats, aux maréchaux-ferrants pour alimenter leur forge, aux viticulteurs pour son pouvoir bactéricide et, pendant la dernière guerre, aux camions pour alimenter le gazogène.

La forêt était donc grouillante de vie, exploitée, visitée, piétinée par de nombreux corps de métiers et gérée de façon méthodique avec des espaces cultivés qui empêchaient la propagation du feu. Les bûcherons, les charrons, les menuisiers, les négociants en bois, les scieurs de long, les gardes forestiers, les résiniers, les chasseurs, les bergers, les paysans pour leur bois, les boulangers pour les fagots, les charretiers, les muletiers, tous la traversaient, c'était un milieu bien géré et sans broussaille envahissante.

La forêt, c'était aussi une affaire d'État. Au temps de la marine à voile, l'entretien régulier d'une flotte de guerre exigeait chaque année de 100 à 200 gros chênes par navire. Colbert a légiféré

pour que la France cesse d'acheter à la Hollande (qui n'avait pas de forêt!) nos mâts et à la Suède du goudron pour nos cordages. La «Conférence de l'Ordonnance de Louis XIV d'août 1669 sur le faict des eaux et forêts» édicte les dispositions pour répondre à cet objectif.

Aujourd'hui, l'exploitation forestière a été réduite de même que dans les espaces ouverts, les activités agricoles. La garigue et la pelouse sèche se sont installées et ont été colonisées par le pin d'Alep, l'arbre des terrains nus et de la pleine lumière. En Pays d'Aix, où le sol est le plus souvent calcaire, la forêt est, selon les lieux, une pinède de pins d'Alep résineux que l'on a rencontrée sur le versant sud, ou une chênaie blanche comme ces feuillus du versant nord.

La protection et la mise en valeur des espaces naturels et forestiers figurent parmi les nouvelles compétences attribuées à la Communauté d'Agglomération du Pays d'Aix (CPA). La forêt représente près de la moitié de la surface de la Communauté. Chaque massif fait l'objet d'un Plan Intercommunal de Débroussaillage et d'Aménagement Forestier (PIDAF).

Le débroussaillage a pour objectif de diminuer l'intensité et de limiter la propagation des incendies de forêts en créant une rupture dans la continuité du couvert végétal.

Soixantequinze pour cent de ces espaces boisés appartiennent à des propriétaires privés possédant une moyenne d'environ 4 hectares de bois.

Notons que dans la région PACA, la couverture forestière représente 30 % de la surface des sols alors que la moyenne nationale est de 25 %. Pour les devinettes, retenez que le département le plus boisé de France, ce sont les Landes, le 40 (boisement de plantation), et après vient le Var, le 83, et non les Vosges ou le Jura ! Dans le 13, notre circuit rencontre ceux qui reverdiront et ceux qui sont toujours verts.

Les arbres sont soumis à la sélection naturelle, comme toutes les espèces, ils luttent pour la vie, voyons un peu quels sont ceux qui sont parvenus à entrer dans ce circuit.

Le chêne pubescent

Si le chêne majestueux, symbole de force et de domination et qui ne rompt pas comme ça, malgré ce qu'en pense le roseau, est le roi des forêts, c'est aussi un Provençal de souche qui fait partie de la forêt climacique, de la forêt primitive qui remonte à plus de 6 000 ans.

Le chêne était l'arbre sacré de nos druides gaulois qui en avait sacrifié, le gui, son parasite. Saint-Louis tenait son bâton de justice sous le houppier du chêne de Vincennes.

Son faible peuplement régional ne résulte pas de circonstances écologiques mais de l'action exercée par l'homme sur le milieu. Il est donc toujours implanté dans le massif Sainte-Victoire, affirmant sa présence en quelques sujets dispersés ou groupés en chênaies étendues. C'est un familier de la campagne aixoise, et, bien souvent, on le croise en vitesse, on passe devant lui, on approche à pied ce solide natif du terroir, large de tronc, bien ramifié, imposant et respectable et non incontournable.

Ce n'est pas un arbre héliophile, comme les pins qui aiment la lumière. Au contraire, il a besoin de l'ombre des arbres pionniers qui lui fournissent le couvert pour ses jeunes années. Ayant bien profité de cette tutelle, il montera sa tête vers le ciel, dépassant et dominant ses protecteurs. C'est une espèce qui peut être réintroduite puisque les conditions climatiques n'ont pas changé.

Dans la région méditerranéenne, il atteint une hauteur de 15 à 20 mètres, mais il ne peut prétendre au même port forestier que ses cousins des régions septentrionales.

Son bois est dur et de densité élevée. Il est très employé par les charpentiers, les menuisiers et les ébénistes. Il sert à la fabrication des lames de parquet, des traverses de chemin de fer, et c'est lui qui donne la meilleure qualité de pilotis pour les travaux hydrauliques.

Le chêne pubescent (sa face inférieure est couverte de poils) peut également abriter «l'or noir» de la Provence, la truffe,



Dorian Caraty

qui agrémentera les omelettes et les pâtés. Et comme toute la famille, ils doivent reconnaître que l'on a souvent besoin d'un plus petit que soi. C'est bien grâce à des petits animaux que la plupart de ses glands sont dispersés et implantés.

Le geai, de la taille d'un pigeon, a un rôle extraordinaire dans l'économie forestière. Il sait prévoir la morte-saison et se constituer des réserves. Il enterrer profondément les glands, choisissant de son coup d'œil sage ceux qui sont de bonne taille et en bon état sanitaire, faisant «toc-toc» dessus avec son bec pour éliminer le second choix. Il les enfouit, avec dextérité, selon des normes précises qui tiennent compte de l'espacement, de la qualité du sol et des repères pour retrouver les caches. Voilà un bel exemple d'adaptation entre celui qui fournit la nourriture et celui qui participe à la nouvelle récolte. Un seul geai peut disperser plus de 4 000 glands. Ces geais

là sont des ornithochores. On pourrait aussi mettre à l'honneur les petits rongeurs et le rat, « ce mal aimé et pourtant si utile, ce monsieur Vapartou » qui aide les graines à s'éparpiller et à s'enfouir dans la terre, dans la réserve de son terrier..

J'ai oublié de dire que nous, les bénévoles du reboisement, nous pratiquons le semi de glands. La récolte se fait en octobre et novembre. Si, dans les broussailles, on peut faire un semi à la volée avec le geste auguste qui s'impose, par contre dans les endroits découverts, on pratique un semi ponctuel. L'ARPCV, cette association pour le reboisement, plante chaque année environ des centaines de glands qui sont mis en terre par trois, recouverts de terreau et protégés des rongeurs par un grillage.

La feuille de chêne

Pour célébrer le chêne, on pourrait lui dresser à bon escient une couronne avec ses propres feuilles, car sa feuille que l'on dit joliment marcescente, est valorisante.

Tout au long de l'année, le chêne pubescent changera ainsi de couleur, oscillant entre le gris vert, le jaune orangé avec des nuances rougeâtres puis, il tournera au beige.

Des couronnes de feuilles de chênes étaient remises en récompense lors des jeux néméens donnés en l'honneur de Zeus. Les Romains en couronnaient leurs augustes empereurs, leurs généraux victorieux et les guerriers qui avaient fait un ennemi prisonnier. Au cours de la guerre de 14-18, les costumiers de l'Armée française ont raidi le képi de nos généraux et l'ont orné d'une frise de feuilles de chêne, sans distinction particulière pour les généraux victorieux.

À sa façon caustique, (ici encaustique!) Voltaire disait : « Les chênes pourrissaient autrefois dans les forêts, ils sont façonnés aujourd'hui en parquets ».

Le journal trimestriel que fait paraître, depuis 1991, l'Association pour le Reboisement et la Protection du Cengle Sainte-Victoire et qui relate ses activités a pour titre : « La Feuille de Chêne ». Un titre tutélaire qui témoigne de sa pérennité.

Et puis, selon l'esprit changeant des dieux, les feuilles de chênes tremblent au vent pour faire sécher les amoureux. Elle se mange aussi en bonne soupe, la salade de feuille de chêne.



Le chêne kermès

Son nom n'a pas l'harmonie romantique du lilas, sa première lettre en dit long sur son équipement défensif. Sur environ un mètre de hauteur, il se forme en buissons très touffus et impénétrables. Ses feuilles sont coriaces, épineuses, acérées. Après un incendie, les sels minéraux contenus dans les cendres favorisent la pousse de l'herbe après laquelle le kermès s'installe en pleine lumière et repousse en rejets déterminés et vivaces pour remplir son rôle de pionnier à l'abri duquel d'autres semences pourront germer. Dans la famille des chênes, c'est le plus petit, il produit aussi des glands géants qui sont enchaissés dans une cupule des plus piquantes. De toutes les espèces de chênes, c'est le plus riche en tanins. Ne formant que de minuscules forêts, il ne donne pas d'humus fécondant.

S'il se contente des sols de garrigue les plus pauvres et semble jaloux de son intégrité, il se fait plus tendre pour les petites Chenilles qui processionnent le



Dorian Caraty

long de ses rameaux. Autrefois, elles entraient dans la composition d'une des plus anciennes matières colorantes, la teinture rouge, la garance, utilisée en particulier pour les pantalons anti-camouflage de nos soldats de 1914.

Le chêne vert

On le voit partout à tel point qu'il rivalise avec l'olivier dans la figuration de la symbolique du milieu méditerranéen.



Dorian Caraty

La yeuse, dit-on aussi dans la famille des fagacées ou encore chêne-houx (*quercus ilex*) à cause de ses feuilles épineuses. Il fournit un des meilleurs bois de chauffage dont les bûches se consument lentement, sans crépiter (*smouldering* dit-on joliment en anglais) en donnant de la braise plutôt que de la flamme.

Quand il était utilisé pour la fabrication du charbon de bois, on ne lui laissait pas le temps de vieillir, mais il peut très bien atteindre majestueusement l'âge respectable du senior.

Devant le portail de l'Institut des Invalides de la Légion étrangère à Puyloubier, on peut en voir de remarquables, mais les plus admirables sont ceux qui bordent la prairie de l'ancienne ferme de la Pallière sur la D 23.

On remarquera son écorce lisse qui s'est assombrie et fissurée avec le temps en plaques écailleuses gris sombre, presque noir. Son houppier est très dense avec des feuilles qui se renouvellent périodiquement ce qui lui confère la permanence de sa teinte.

La face argentée de ses feuilles permet de réfléchir les rayons du soleil et de lutter efficacement contre la canicule.

Les glands de ce chêne vert sont comestibles. Les Romains gastronomes se régalaient de souris grises accompagnées de glands. En France occupée, on en a fait de la farine, des confitures comparables à celles des châtaigniers et du café « incomparable ».

C'est le bois le plus dense, le plus dur et le plus homogène que l'on puisse trouver en Provence. Il était choisi par les artisans pour des ouvrages solides et de longue durée. Excellent bois de charbonnage, on en faisait des rabots, des poulies de bateau, des boules à jouer, des manches d'outils durables et solides et des lames de parquet qui préféraient aussi les patins aux talons aiguilles.

Le genèvrier oxycèdre

Cet arbre, de la famille des conifères, est connu en Provence sous le nom de cade. Bien que son exploitation comme arbrisseau ne lui permette pas de grandir, il peut atteindre 3 m de haut. Le phénomène de Vitrolles en Lubéron doit les dépasser et le développement remarquable de son houppier pourrait lui valoir la distinction d'arbre historique.

Espèce du bassin méditerranéen, il constitue un des éléments essentiels de la garrigue. Il est résistant à la chaleur et s'accorde bien avec les terrains les plus secs et les plus rocheux, mais il est relativement sensible au froid. Si ses hautes touffes ou ses buissons sont facilement la proie des flammes, il renait naturellement sous forme de rejets multiples.

Dans l'Antiquité, son bois de haute qualité était utilisé en charpente. Les parquets du Temple de Jérusalem auraient été en partie composés de bois de genévrier. Il était la matière première des ébénistes et des sculpteurs sur bois romains.

Encore aujourd'hui de nombreux artisans utilisent les propriétés de ce genévrier pour en faire des statues massives ou des lanquettes de galoubet, cette petite flûte champêtre particulière à la Provence, le cade ayant la propriété de ne pas gonfler au contact de la salive.

Les forgerons avaient remarqué que le charbon de bois de cade atteignait rapidement une haute température et s'y maintenait, ce qui facilitait le façonnage des outils tranchants comme les haches.

Juniperus communis, en vieux français « le petit genèvre », appelé vulgairement genièvre. À maturité, ce genévrier produit des baies de couleur bleu noir très appréciées par les grives mais également par les cuisiniers qui les utilisent pour assaisonner la choucroute ou les gibiers.

La pyrogénération à l'abri de l'air du bois résineux débité en bûchettes produisait de l'huile de cade par combustion incomplète. Elle était utilisée en cosmétologie, en médecine et en art vétérinaire.

Nos anciens bébés, dans les années 20 et 30, aimaient bien la toilette au savon Cadum tiré de l'huile de cade, et disaient leur contentement en sourire épanoui sur des affiches de grand style. Devenus adultes, ils pouvaient continuer à apprécier les dérivés du genévrier puisque la choucroute se parfume au genièvre et qu'il n'est pas défendu de se parfumer le gosier avec un petit coup de gin, eau-de-vie de grains aromatisée par les baies de genièvre.

Pour les gens raisonnables qui ne sont pas engagés dans les excès de l'abstinence, on peut conseiller de faire figurer une bouteille de gin au rayon des alcools comme, par exemple, le « spécial london dry gin » established in 1769. Madame Du Barry en buvait avec le roi Louis XV.

Pour vous faire plaisir, faites entrer le Gin dans la composition de bons cocktails. Il se mélange à du Vermouth, à de la Chartreuse jaune, à de la Bénédictine. On peut allonger les mélanges avec du jus de citron (pas trop) ou du jus d'orange.

Pour donner le mauvais exemple à un néophyte en cocktails, préparez-lui un Bronx un mélange initiatique bien dosé entre alcool et fruit qui laisse la bouche légère et fruitée. Sa composition : 2 cl de Vermouth rouge / 2 cl de Noilly Prat / 4 cl de gin / 4 cl de jus d'orange (2 oranges). Passer au shaker sur des glaçons en récitant les formules sacramentelles.



Guy Kinziger



La ferme du puits
de Rians

Dorian Caraty

15

Vers

Vauvenargues

«On arrive sur le plateau qui affiche sa vocation agricole par les bâtiments de la ferme plantés au milieu du paysage.»

Le domaine de chasse du Puits de Rians

On arrive sur le plateau qui affiche sa vocation agricole par les bâtiments de la ferme plantés au milieu du paysage. Ici, les terrains de culture ont remplacé la forêt. Les bâtiments d'exploitation qui se trouvent sur le côté droit de la route de Rians sont en partie en ruine, l'enclos à bétail a perdu son toit, il n'en reste que les murs montés à la terre rouge. Une éolienne désaffectée témoigne que la recherche et le captage de l'eau faisaient l'objet d'installations et d'équipements très élaborés. Les puits étaient fermés pour empêcher l'évaporation ou l'intrusion de déchets.

Comme c'est une propriété privée, on en fera une visite panoramique en s'engageant sur la route de Vauvenargues. On s'arrêtera à proximité de ces quelques chênes qui semblent être plan-

tés là comme des témoins de la pérennité des choses de la terre. Cette ferme de Rians a été autrefois occupée par les Templiers, puis par les Chevaliers de Malte. Elle servait alors à l'accueil des malades, des pèlerins et autres voyageurs.

Son pigeonnier qui impose sa tour ronde semble nous inviter à le présenter et dire tous les services qu'il rendait dans ces anciens modes d'exploitation où tout était pensé et mis en place pour tirer parti de tout. Comme la plupart, il est situé près des bâtiments de résidence et non de ceux de l'exploitation. En compagnie du propriétaire, j'ai visité le nichoir et, sensible à ma visite, un des quelques



François Gilly

pigeons réimplantés du lieu a bien voulu me laisser une trace d'amitié sur la manche. Dans l'Antiquité, le pigeon était considéré comme un oiseau protégé des Dieux, un oiseau tutélaire qui avait aussi sa place dans la cocotte familiale.

Dans l'agriculture traditionnelle, avant l'apparition des engrains chimiques, il produisait, par ses fonctions naturelles, un engrain des plus riches en azote et en acide phosphorique. En Provence, cette « colombe » était soigneusement recueillie et exploitée.

Le pigeonnier était un élément important de l'exploitation agricole. Notre grand agronome, Olivier de Serres qui a traité de tout dans son « Théâtre d'agriculture et mesnage des champs », pré-

conise qu'il soit « élevé à l'abri du vent, éloigné du bruit des hommes, des eaux et des branchages ». Peut-être que cet anthropomorphisme correspondait bien au moi profond du pigeon ou bien, tout bonnement, ce sont les hommes qui ont voulu écarter l'animal et ses crottes du logement familial et si cette fonction tutélaire s'est perdue, il s'accorde toujours avec les petits pois dans la cuisine familiale.

De près ou de loin, ils constituaient un élément de richesse pour l'exploitant qui, grâce au fertilisant très actif récolté, augmentait le rendement des potagers et des cultures. Sa valeur intervenant dans le calcul des baux, c'était un élément de dot mais aussi l'expression d'un élément de prestige, la marque d'un privilège. Il fallait avoir un titre nobiliaire ou une fonction officielle pour en posséder

un. Jusqu'au jour où dans la nuit du 4 août 1789, ce privilège s'est envolé avec d'autres. Mais, en Provence, l'élevage du pigeon n'était pas soumis au droit seigneurial. Comme ailleurs on enfermait les pigeons au moment des semaines mais, selon le dicton provençal : *La pou dei pijoun duou pa empachar de samena* (la peur des pigeons ne doit pas empêcher de semer).

Chaque province a son style particulier et certains font partie de notre patrimoine d'architecture rurale comme une chapelle romane ou un lavoir ouvert. En Provence, quelques-uns ont été bâtis au carré comme celui de la Tour d'Aygosi à Aix mais la plupart sont de forme circulaire.

Tout pigeonnier était ceinturé d'un « larmier » pour décourager les grimpeurs nuisibles. C'était une construction en forme de corniche retournée vers le sol ou bien un bandeau circulaire en céramique.

La plate-forme d'envol et d'atterrissement était protégée du vent dominant (le pigeon est un petit poids) par une « parabande » soit un muret de protection en « col de manteau retourné » avec une partie inférieure ouverte comme dans un fer à cheval.

Dans les constructions les plus rudimentaires, le toit ne comportait pas de rebord, mais l'inclinaison était plus forte. Son degré étant toujours calculé pour un bon lessivage naturel de la fiente. En regardant l'orientation du toit on peut en déduire d'où souffle le vent dominant.

L'intérieur du pigeonnier comportait des cavités en forme d'alvéoles disposés en rangées superposées pour servir de nids. Leur appellation de *boulins* désignait aussi les trous qui, dans les murs en construction, recevaient l'extrémité horizontale des poutres ou per-

ches de l'échafaudage. On accédait aux nichoirs par une échelle de bois. Pendant les semaines et les récoltes, on fermait les alvéoles d'entrée et les pigeons restaient dans leurs tours.

Mais cet engras qui tombait du ciel ne pouvait résoudre qu'en partie le problème majeur d'une région dont le sol est de qualité médiocre. La couche arable est assez mince et l'humidité ne stagne pas du fait d'un fort ensoleillement, d'un air sec, d'un vent desséchant et d'un sol calcaire et ferreux. À part le *migon*, crottin de bergerie et le fumier de porc, élevé un peu partout en Provence, le fumier animal était rare. Alors, on coupait les broussailles de la garrigue en choisissant les plantes qui donnent des pourritures chaudes et fécondes comme le genêt, le romarin, le ciste, le buis, le myrte. On entassait ce fumier végétal dans les rues des villages où il était enrichi par les tinettes, les eaux usées, écrasé par les charrois et produisait ainsi une fumure des plus naturelles et... des miasmes écologiques. Et certains villageois n'hésitaient pas à forcer les cabinets des maisons aixoises et vider les fosses d'aisances pour enrichir leurs terres.



Châteaux et bastides du pays d'Aix, René Borricand

Le Puits d'Auzon

Toute cette campagne du Puits de Rians et du Puits d'Auzon a repris sa vocation de zone de pâturage et l'on y rencontre plus d'un troupeau de moutons qui participe à l'entretien du milieu.

Le Fond Départemental de Gestion de l'Espace Rural (F.D.G.E.R.) mis en place par le Conseil Général depuis 1999, a pour objectif de permettre aux agriculteurs de reconquérir les espaces agricoles à l'abandon ou de valoriser les milieux naturels peu productifs, notamment par l'élevage extensif. En accompagnant un véritable réinvestissement sur les territoires agricoles abandonnés, ce fonds a pour but de créer à terme les conditions pour assurer un entretien



Dorian Caraty

durable et raisonné de ces espaces.

Priorité est donnée aux agriculteurs et à leurs groupements. Une attention particulière peut être portée aux projets émanant de jeunes agriculteurs et aux demandes de propriétaires qui s'engagent dans une gestion durable. Ainsi, en 1994, le Conseil Général a réinstallé un berger sur le domaine départemental du Puits d'Auzon. Aujourd'hui la population de la montagne est plus élevée que jamais et dépasse même le record du début du XIX^e siècle.

Depuis des lustres, les troupeaux d'Arles qui transhumait vers les Alpes empruntaient la grande draille qui passait sur le plateau nord de Vauvenargues. Parmi les glorieuses transhumances qui menaient à pied, à partir de la mi-juin, pendant deux semaines, à une moyenne de 3 km à l'heure, d'immenses troupeaux (certains de plus de 3000 bêtes) celles qui passaient par la carrière du Puits d'Auzon faisaient halte pour s'y abreuver.

Sur ces drailles antérieures aux tracés des voies romaines, une véritable armée de moutons, de chèvres, d'agneaux et de boucs cornus, sous la conduite du berger, se dirigeait vers les alpages alpestres. Les sonnailles sont suspendues aux cous des moutons, chacune a un son différent, la tonte a lieu avant le départ. Ce spectacle pittoresque a été joliment décrit par Frédéric Mistral, le poète.

« Il faut voir cette multitude se développer dans le chemin pierreux. Au front de toute la troupe les agneaux hâtifs cabriolent par joyeuses bandes. L'agnellier les dirige. Les ânes portant sonnailles et les ânons et les ânesses en désordre les suivent. À califourchon sur la hardelle l'ânier en a la garde. Capitaines de la phalange avec leurs cornes retroussées, après, viennent de front, en branlant leurs clarines et le regard de travers, cinq fiers boucs à la tête menaçante. Troupe gourmande et vagabonde, le chevrier les commande. En tête de la troupe marche le chef des pâtres, de son manteau s'enveloppant les deux épaules. Mais le gros de l'armée arrive à la suite. Et dans un nuage de poussière, empressées, courrent les mères répondant par de longs bêlements aux bêlements de leurs petits et, la nuque ornée de bouffettes rouges, ensemble poudroient les antenois et les moutons laineux qui vont à pas lents ».

Le mouton, quand on en connaît un, on les connaît tous,



Dorian Caraty

mais l'âne, c'est autre chose. Je n'en ai pas fréquenté beaucoup, mais celui qui s'est mis en travers de la route alors que je circulais sur la route du Puits d'Auzon mériterait qu'on en raconte les facéties. Il n'a jamais voulu comprendre que je n'avais ni pomme ni croûton de pain rassis à lui donner, c'est moi qui ai dû mordre sur le bas-côté. Tous ceux qui ont eu des ânes dans leur vie disent leur intelligence et leur astuce.

On pensait au temps de Jules Ferry que coiffer un jeune cancre d'un bonnet à oreilles d'âne, c'était lui faire honte et le ravalier au niveau d'une bête ignorante! Mais fallait-il être bête! Ce n'est pas ça du tout. C'est un glissement de sens d'une coutume très ancienne. Alors que les gens de la campagne connaissaient bien leurs animaux et en particulier cet astucieux équidé, s'ils mettaient alors un bonnet d'âne aux enfants en difficulté, c'était justement pour que ce retardataire puisse, ainsi totémisé, devenir aussi intelligent que cet

ongulé à l'œil américain. On était sévère et appliquait à cette époque, il fallait bien compter une heure pour que les jeunes neurones aient le temps de s'imprégnier!

Entre Coudoux et Velaux, on racontait l'histoire de cet âne qui transportait tout seul le lait à la gare. Il partait de la ferme avec les bidons pleins, trottinant jusqu'à la gare et revenait, toujours en solitaire avec les bidons vides. Et il paraît qu'il ne traînait pas en route pour croquer un petit chardon.

C'est la sélection des bergers qui a créé l'âne de Provence. Ils recherchaient des animaux dotés d'une solide ossature et des pattes de bon marcheur. Quelques-unes portent une sorte de croix de Saint-André sur le cou et des raies sur les jambes.

Les bergers de Provence prenaient bien soin d'équilibrer les grandes corbeilles d'osier ou les vastes sacs de grosse toile quand ils partaient estiver dans les Alpes. L'âne bâté était chargé d'un carcan en dos d'âne qui servait à porter et assujettir toutes sortes de charges. Certains bâts étaient des bissacs en peau lainée pour transporter les agneaux bien au chaud et à l'abri des chocs.

Les ânes en tête du troupeau puis chèvres et boucs seraient d'éclaireurs et ouvriraient le chemin dans les passages enneigés, la neige ne leur collant pas au poil.

D'autres ânes étaient attelés à des charrettes chargées de provisions pour la montagne mais aussi d'une cage en bois pour les animaux de la famille. On y mettait les agneaux nés pendant le trajet de retour vers la Provence. On y enfermait aussi les chiens ainsi obligés de prendre du repos. Sinon, sans cesse en mouvement faisant dix fois le chemin, ils se seraient dépensés jusqu'à l'épuisement. En les ménageant ainsi, le berger pouvait compter sur des chiens frais pour les passages et les moments difficiles.

Les ânes étaient déjà dans la logistique des Romains, portant le matériel de campement et les vivres comme le pain par

exemple. J'imagine un âne des plus astucieux qui aurait justement choisi de se charger des lourdes boules de pain, un record en mesures romaines. Quel âne celui-là! Non justement, un fort en thème, un « ânarque! ». Il avait bien compris que toutes les autres charges restaient toujours aussi lourdes pendant la campagne alors que celle du pain s'allégerait tous les jours. Ésope aussi aura la même idée.

De nos jours les randonneurs le chargent de leur équipement et de leurs réserves. Il a de bonnes jambes et peut faire 40 km par jour. Quand j'ai appris cela, j'ai été très fier d'avoir fait mieux qu'un quadrupède.

Il brait « hi-han », doté d'un spectre vocal étendu du grave à l'aigu sans compter les ultrasons.

Il supporte tout et sa passivité est le symbole de la sagesse et de la résignation. Autrefois le meilleur compagnon de l'homme, il est aujourd'hui pour ceux qui apprécient la vie champêtre un animal de compagnie. Il est facile à élever, ne revient pas cher et jouit d'une robuste santé.

On le trouve aussi dans le saucisson, en Savoie, en Corse et en Provence.

On rappellera qu'ils faisaient aussi de vieux os qui servaient de battant aux sonnailles des moutons et des chèvres leur donnant une sonorité particulière. Et comme l'arbrisseau-cytise se rencontre dans le massif, apprenons aussi que son bois chauffé à la vapeur, pour lui faire prendre l'arrondi, était celui dont on faisait des colliers pour les brebis.

Voilà pour le mouton et pour l'âne, mais, rassurez-vous, je n'ai pas rencontré d'éléphants, vous échapperez à la description de leurs cimetières!

La Pallière

Quand on est en vue du panneau SV 12 DFCI, en face s'ouvre le chemin qui mène à la Pallière.

Les voitures le trouvent un peu chaotique et, de toutes manières, il est souvent barré à mi-parcours. À pied c'est l'affaire d'un quart d'heure pour arriver sur cette immense étendue autrefois vaste prairie.

Quand, venant de Puyloubier, on arrivait sur le plateau, quel dépaysement, quel décor, une immense prairie de verdure s'étaisait cernée de bouquets de chênes verts denses et trapus et de hauts pins alignés en une allée d'honneur.

Et puis les « raveurs » sont arrivés qui ont tout souillé et dégradé. Pour les dissuader d'organiser leurs parties sur ce site, la commune de Puyloubier a fait défoncer le terrain en trous et tranchées.

Espérons que cette mairie, attentive au bel aspect de sa commune et de ses sites saura lui redonner sa beauté naturelle.

La ferme abandonnée a perdu toute sa toiture, seuls des piliers cylindriques avec chapiteaux et des contreforts extérieurs sont encore debout. Les fraîches eaux sont toujours abritées par une guérite de puits en pierres.

Si au lieu d'écrire, je racontais, vous sauriez que recherchant un nouveau retour le long de chemins forestiers, on a vu surgir une mère sanglier suivie de ses petits. On s'est arrêté, ma femme et moi émerveillés. On est resté un bon moment à s'épier, eux se sont bien rendu compte que nous n'étions ni chasseurs ni mangeurs de gros gibier et ils ont repris leur petit trot.

La Sinne

Sur la route qui relie le Puits d'Auzon à Jouques, un petit chemin de terre part en biais sur la droite et monte à travers la forêt et les parcs à moutons pour aboutir, après 1,4 km à l'observatoire de la Sinne.

Il a été installé par l'association A.A.A. devenue: A.A.A.O.V. Astronomes Amateurs Aixois de l'Observatoire de Vauvenargues. Les amateurs d'astronomie auront reconnu ce patronage alphabétique, celui des AAA, les trois familles d'astéroïdes appelées collectivement par leurs initiales: Aten, Apollo et Amor. Les observatoires ne s'installent pas sur les hauteurs pour se rapprocher du firmament mais, parce que l'atmosphère y est moins dense et plus transparente au rayonnement des étoiles et que l'on s'éloigne des lumières urbaines.

Celui de la Sinne, à une altitude de 600 mètres, bénéficie d'un cadre exceptionnel propice à la pratique astronomique malgré une turbulence atmosphérique forte due au relief du massif.

La coupole « Robert Heikès » du nom d'un astrophysicien américain, président d'honneur de l'association, est équipée d'un grand télescope de grand diamètre. L'observatoire possède d'autres instruments très performants utilisés en extérieur. Son télescope doit permettre d'observer l'astéroïde numéro B612 d'où venait le Petit Prince, mais ici, pour le mouton, pas besoin de faire un dessin.

Des visites, des séances d'observation sont organisées pour tous ceux qui ont envie de partager le plaisir qu'offre la contemplation de la voûte céleste.



Astronomes Amateurs Aixois de l'Observatoire de Vauvenargues

Les vers du poète riment le cadran solaire de la ferme voisine:

*Couleurs du temps couleurs du ciel
Il n'est qu'un temps
Pour l'air du temps sur le cadran de l'arc-en-ciel.*

Ainsi, la montagne Sainte-Victoire, déjà chargée de symboles et de mythes s'est initiée à l'astrophysique qui ouvre la voie à la réflexion métaphysique. Comment fonctionne l'Univers? Quelle est sa structure? La conception du monde, le mouvement évolutif et toutes les bonnes questions sur la matière et la vie.



Dorian Caraty



Dorian Caraty

16

La Boucle du Sambuc

De Vauvenargues à Jouques

est la deuxième boucle de ce circuit et, selon la formule, elle vaut le détour. Le tracé de cette départementale D11 est surligné en vert sur la carte Michelin. Cette route que les habitants de Jouques appelaient: «la route de Vauvenargues» a repris un tracé de voie romaine qui reliait les villages et ses productions à Marseille par Vauvenargues, Pourrières et Trets.

Pour nous, son point de départ est à l'entrée de Vauvenargues. Le panneau routier indique la direction de Jouques. Il faut environ 45 minutes pour parcourir ces 33 km et traverser le parcours sinuieux du Sambuc (le sureau) qui dessine le relief et une suite de paysages et de points de vue enchanteurs.

La chapelle Sainte-Concorce est à 750 mètres en haut, on montait y prier, pendant les sécheresses, pour demander la pluie et l'on s'y rendait en pèlerinage le lundi de Pentecôte. La Sainte, après

«L'histoire de la campagne utile s'illustre dans ces paysages. Tous ces milieux ont été formés par les pratiques ancestrales.»



La chapelle Sainte-Concorce

Dorian Caraty



Dorian Caraty

Gerle. Ferme fortifiée

un bref séjour dans la montagne, se serait consacrée à des œuvres charitables.

On traverse des forêts, on voit s'étaler les champs et les prairies. Les fermes sont au bord de la route ou dans le fin fond du paysage. La plupart appartenaient à des notables qui en faisaient valoir les terres et se réservaient un pied-à-terre rustique. L'une d'elles a conservé quelques éléments de fortification avec son mâchicoulis sur corbeaux du XVI^e siècle.

L'histoire de la campagne utile s'illustre dans les paysages. Tous ces milieux ont été formés par les pratiques ancestrales, on retrouve la mise en culture de la forêt primitive, la campagne lacérée de minces parcelles et les sentiers qui distribuaient ce morcellement agraire. Chaque ruban de labour a été tiré de l'étreinte de la forêt naturelle pour devenir glèbe nourricière. La

forme du champ est celle du labour du sol, les sillons partent du bord du chemin, ils lui sont perpendiculaires et aboutissent au chemin de l'autre bout où l'attelage fait demi-tour. Le tracé de chaque morceau de chemin ou de route a épousé le relief mais aussi cet alignement parcellaire ce qui explique les brusques déviations, les sinuosités fantaisistes, dessins immuables figés sur le terrain.

Les espaces boisés se répartissent en forêts communales et forêts privées. Étant donné les risques constants d'incendies, la protection de ce massif a fait l'objet d'un plan de gestion.

On a présenté les oratoires comme des témoins de la tradition chrétienne dans les siècles passés, mais quelques élévations contemporaines attestent qu'elle est restée très vivante. Celui qui s'impose au bord de la route du Sambuc, dédié à Notre-Dame de la Route, fait partie de la ferme de Gerle.

Pour tous ceux qui empruntent cette agréable petite route, la propriétaire du domaine a souhaité qu'ils puissent trouver protec-



Dorian Caraty



tion auprès de: Notre-Dame de la Bonne Route. Alors, elle a défini un budget et laissé les mains libres à son artisan maçon pour réaliser un oratoire simple et original. Des matériaux tirés du sol voisin (où l'on a découvert un autel enterré) ont fourni la pierre verticale et les pierres du socle. Le maçon a creusé la niche dans la masse et exécuté la croix extérieure en forme de la croix ancrée dont l'extrémité de ses branches se recourbe pour former deux crochets simples qui rappellent l'ancre marine. Un trou a été ménagé pour déposer des fleurs.

La première statue, en bois, de la Vierge avait été réalisée par les moniales de Jouques de Notre-Dame de la Félicité des Bénédictines. Ayant excité la convoitise des voleurs, elle a été remplacée et le fond de la niche a été garni d'une mosaïque réalisée par l'Atelier des Frères du Barroux. La Vierge, un volant de voiture entre les mains, tient l'Enfant sur son bras et pose la main sur une crosse de pèlerin.

Cette boucle du Sambuc se termine par une route sur laquelle les amateurs d'anciennes techniques de construction ne regretteront pas de faire une halte de curiosité. Sur son côté droit, le terrain est soutenu par un remblai qui semble avoir été exécuté comme un travail d'école afin de servir de modèle pour exposer les règles de l'art de la construction des murs et des murets. Chaque pierre a été taillée et ajustée sur ses quatre faces pour s'emboîter et s'accoter parfaitement aux pierres voisines. C'est un bel alignement qui se termine dans la ligne régulière des moellons de faïtage. Les collectionneurs de cartes postales anciennes reconnaîtront sans doute le bâtiment de l'ancienne gare de la ligne de chemin de fer qui reliait Jouques à Draguignan.



Un appareillage
modèle

qui méritent le coup d'œil ou la visite.

On rencontre l'eau du Canal de Provence qui circule utilement à travers les terres et puis son tronçon aérien dans un aqueduc, l'aqueduc Saint-Bachi, en tuyaux de métal suspendu comme une structure «extra-terrestre».

On passe devant la Bastide Saint-Maurin, centre de vacances et maison familiale Timon David qui se distingue de loin par sa double rangée de platanes. Si vous roulez par là vers la fin du mois de juillet votre voiture rencontrera quelques-uns de ses ancêtres. Les belles autos comme les vieux tacots du circuit : «Alpes rétro 2000» de la région PACA. C'est la manifestation de voitures anciennes la plus haute d'Europe. Son kilométrage total est d'environ 1000 km. Depuis 1982, le circuit passe à Briançon, Les Orres, Barcelonnette... Le tour se termine fin juillet dans la matinée sur le cours Mirabeau à Aix. Là, une exposition permet d'admirer les limousines racées, les belles décapotables, les somptueuses berlines et quelques «teufs-teufs» seniors.

Pour refermer la boucle, on vire autour de quelques giratoires, on monte en direction de Saint-Maximin pour tourner à droite selon le panneau qui indique la direction vers Pourrières. Dans cette traversée de campagne, la découpe parcellaire des cultures rappelle le petit «champ Carré» unité de culture romaine qui a prévalu dans toute la campagne provençale. Ces coins de nature font imaginer la campagne d'autrefois vivante et laborieuse, le rude travail sans cesse renouvelé du champ de blé à l'aire de battage au fléau, jusqu'au grenier à grains pour assurer le pain quotidien. Quoiqu'en peuplement peu fourni, des pins parasols, une des curiosités de la Provence, étaient leur calotte débonnaire dans la dernière portion de la route. On retrouve le circuit à la hauteur de la ferme au pigeonnier.

Avant de prendre la direction de Rians, on ne verra de Jouques que le clocher de l'église et celui de la chapelle sur la colline qui s'élèvent par-dessus les toits du vieux village. Cette route vers Rians n'est qu'une route de jonction avec cependant bien des jalons



Guy Ballossier



Dorian Caraty

17

Le village de Vauvenargues

«On peut imaginer quelle déformation violente, au-delà des forces telluriques, Picasso aurait fait subir à la montagne Sainte-Victoire s'il l'avait prise pour modèle.»

Le village

Vauvenargues se situe à la frontière du Var et des Bouches-du-Rhône, au pied de la face nord du massif. On y entre en passant devant la place triangulaire réservée au Souvenir français qui sollicite notre mémoire contemporaine par cette inscription : « le 20 août, 1944, par cette route, sont arrivés les soldats américains de la 3ème DI.US pour libérer Vauvenargues et Aix-en-Provence avec l'aide des maquisards des Forces libres de l'Intérieur ». Cette « route de la Libération » est assortie d'un panneau indicateur sous la forme d'un volumineux bloc portant encore les entailles et les encoches d'ajustage d'un contrepoids de moulin sans doute d'origine romaine.

L'oratoire de Saint-Pierre a été érigé par Marie-Joseph Gautier en 1852 (1852, le Second Empire est proclamé). Sa niche et l'humble petite Vierge reposent sur deux blocs cimentés. Les seg-

ments de la croix terminale sont de style tréflé. En dessous de l'inscription, un dessin représente deux clés croisées par un noeud de ruban.

On longe la longue route bien droite, bien goudronnée, bien jalonnée qui borde et surplombe le village au flanc de la montagne pour admirer la grandeur sauvage du lieu, les masses ondulées et verdoyantes de cet abrupt versant nord aux contreforts pesants. Rouler confortablement en voiture ferait presque oublier que l'on est ici à la limite d'un monde naturel rude et farouche.

Le village s'étend d'ouest en est au fond de la vallée, entre le massif de Sainte-Victoire et la colline du Loubiou. Grâce à cette situation, le mistral est obligé de changer de direction, ce qui atténue

« Fassé d'or et d'azur
de six pièces, à un chef
d'argent »



sa violence et par contre, favorise le vent d'est canalisé par la vallée.

Le massif boisé est fermé, aucun chemin ne le pénètre profondément. La seule piste qui s'y engage est le modeste départ du chemin de Grande Randonnée, le GR 9 qui relie Grenoble à Nice. Son étroit sillon qui tombe à pic sur le talus est aussi le point d'arrivée pour celui qui vient de descendre le dernier raidillon.

Parti un dimanche matin d'Aix, pour reprendre un circuit familier sur « la Tête du Marquis », j'avais, ce jour-là, modifié mon itinéraire pour découvrir une nouvelle voie de retour ce qui m'a mené au-delà de ma carte régionale. Des points de repère se sont révélés être des leurre, j'ai longtemps suivi des cairns trompeurs et je me suis complètement égaré.

Équipé pour une demi-journée avec l'encas de dix heures, j'ai marché neuf heures avant de rencontrer le tracé rouge et blanc des G.R. qui m'ont fait débouler sur les cailloux roulants de l'à pic terminal.

Si je me permets de relater cette aventure personnelle c'est pour dire que là-haut, tout était désolation et beauté, et, retrouvant la rassurante route asphaltée, j'ai éprouvé à la fois l'immense soulagement de quitter cette errance incertaine et un peu de nostalgie de l'aventure terminée.

Je me suis imaginé une discrète plaque virtuelle sur cette route qui nous fait découvrir au loin l'imposante masse du château émergeant de la verdure, en partie masquée par son écrin somptueux de frondaisons comme un guetteur qui se mettrait à couvert.

Et, tout en haut, se détache dans le ciel, la Croix de Provence.

Le château

Le château est construit sur une butte rocheuse, dans la vallée étroite et profonde de l'Infernet qu'il domine et protège. À l'origine, fort romain, puis bastide de défense pendant les périodes d'insécurité, il est devenu demeure seigneuriale des Comtes de Provence. En 1722, Louis XV l'offrit pour bons et loyaux services rendus pendant la peste de 1720 à Joseph de Clapiers.

Une approche à la jumelle permet de distinguer le seul vestige de l'enceinte, la tour avec ses créneaux et ses consoles et la porte étroite de style Louis XIII à bossages et refends curvilignes. L'ensemble a été remanié au XVIII^e. Les deux tours rondes ne dépassent pas le toit selon dispositions des arrêts du Parlement de Provence. Il a été inscrit à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques en date du 15 janvier 1929. La terrasse avec sa balustrade et la porte d'entrée, surmontée du blason des acquéreurs, date de 1644.

Picasso, sensible à la beauté du site, a acheté le château en 1958. Le journal *Le Provençal* qui a relaté cet événement a transmis ses paroles : « Je viens rechercher ici le calme et la solitude qui me font défaut sur la Côte d'Azur et qui me sont indispensables pour mon travail ». Mais il trouvait que le mistral « soufflait diablement froid l'hiver ».

Il y a donc travaillé pendant les trois premières années qui ont suivi son achat. Il y a vécu avec Jacqueline Roque qu'il avait rencontrée en 1954 et épousée en 1961 à Vallauris et qui lui a inspiré une série de très beaux portraits (Picasso était peintre). Défunt à quatre-vingt-douze ans à Mougins le 8 avril 1973, il a été enterré, non pas dans le cimetière communal, mais dans sa propriété un jour de grande tempête de neige, fait exceptionnel à cette époque de l'année.



«Je viens rechercher
ici le calme et la soli-
tude qui me font
défaut sur la Côte
d'Azur et qui me sont
indispensables pour
mon travail»

Pablo Picasso

Dorian Caraty

Ne souhaitez pas en voir davantage, à la grille du château, un panneau péremptoire l'indique, « on ne visite pas ».

En application du code général des collectivités territoriales, « chaque commune consacre à l'inhumation des morts un ou plusieurs terrains spécialement aménagés à cet effet ». Cependant, « toute personne peut être enterrée sur une propriété particulière pourvu que cette propriété soit hors de l'enceinte des villes et des bourgs et à la distance prescrite ». Il en résulte que l'enterrement privé est une exception admise à la règle générale qui est accordée par le préfet du département.

Si, parmi les exceptions historiques, la position du Grand Bé, où repose Chateaubriand, en un lieu sauvage du littoral, respecte bien la distance prescrite, la tombe de Picasso, dans le parc du château, en plein roc, sous la terrasse, au milieu du village doit représenter une dérogation exceptionnelle. À noter que sa femme Jacqueline y est également enterrée. Mais, quelle qu'ait été la tolérance, pour cet exceptionnel artiste de génie toute originalité pouvait être une inspiration posthume.

On peut imaginer quelle déformation violente, au-delà des forces telluriques, il aurait fait subir à la montagne Sainte-Victoire s'il l'avait prise pour modèle.

« On se demande si sa main n'est pas pourvue d'une âme, d'une intelligence, d'un cœur et ne travaille pas toute seule ». Signé, Jean Cocteau (Exposition «Mains et empreintes» avril 2005, Galerie d'Art du Conseil Général, Cours Mirabeau).

Dans cette demeure a vécu Luc de Clapiers, marquis de Vauvenargues né en 1715 (1715, mort de Louis XIV), à Aix-en-Provence, où une rue porte son nom, et mort en 1747 (1747, Voltaire fait représenter *Zadig*).

Déçu dans ses gloires militaires et après dix années de campagne, il se consacre aux lettres, et malgré des séquelles physiques, il reste confiant et optimiste. Pour lui, l'homme doit être au ser-

vice de la société, l'essentiel dans la vie est de faire le bien.

Ami de Voltaire et de Marmontel, cet écrivain dans la grande tradition des moralistes a fait réentendre, en ce milieu du XVIII^e siècle, « le bruit et les désordres de la vertu ». À l'aube du siècle des lumières, il plaiddait pour le bonheur et la solidarité entre les hommes sans distinction de rang. Le titre de son grand œuvre est « Introduction à la connaissance de l'esprit humain ».

S'il vivait aujourd'hui, il dirait, comme nous, que ce qui est bien fait est fait « avec amour » puisqu'il a écrit : « Les grandes pensées viennent du cœur ». Un exemplaire de la première édition de son œuvre, annoté de la main de Voltaire, est conservé à la bibliothèque Méjanes à Aix-en-Provence où il se distingua comme premier consul.

À vitesse réduite, on roule confortablement sur la large route panoramique qui s'allonge comme la bordure d'un décor. Au hasard d'un arrêt, on trouvera des rues piétonnes qui descendent à pic vers le village. Au bas de celle du « Baou », une guérite de pierres sèches abrite un puits fait de main d'amateur qui a astucieusement tiré parti de la pierre faîtaise.

À mi-pente, le lavoir municipal à deux bassins a été restauré. Le toit en bâtière, sur charpente de bois, est soutenu par de forts piliers quadrangulaires. Si les courageuses lavandières ne sont plus présentes que sur les photos de famille, l'eau coule toujours.

La source qui alimentait le lavoir sort d'une fontaine adossée et tombe dans un bassin abreuvoir et alimente le lavoir par un tuyau. Vers la seconde moitié du XIX^e siècle, l'installation d'un lavoir dans la commune était un signe de progrès social. Cet équipement public apportait quelques commodités aux lavandières par rapport aux berges de la rivière ce qui leur permettait de laver en toutes saisons. Le linge était trempé dans l'eau, il faisait des va-et-vient avec le courant puis était frotté avec un gros savon de Marseille (contenant au moins 72 % d'huile d'olive), le *saboun*. C'est de l'huile de

« On se demande si sa main n'est pas pourvue d'une âme, d'une intelligence, d'un cœur et ne travaille pas toute seule »
Jean Cocteau

coude qu'il fallait pour manier le battoir en bois, le *bacou*, avec des «*vlan!*» vigoureux qui évacuaient la saleté du linge. Le linge était ensuite plongé dans le bac voisin, plusieurs fois tordu et dénoué pour un bon rinçage et ensuite allait reposer sur la barre centrale. Laver le linge était une tâche de femmes qui accomplissaient un remarquable travail de force tout en exerçant aussi leurs tapettes sans dépense d'énergie supplémentaire. La chronique locale des faits divers, les échanges de nouvelles donnaient du cœur à l'ouvrage, on *jaspinait*.

En fait, pour une visite plus intime de Vauvenargues, le piéton commencera par cette entrée qui surplombe les enclos du cimetière et, au loin, la tour ronde, vestige de l'ancien moulin à vent qui a perdu son toit.

Ne buvons pas de cette eau-là, cette fontaine aux eaux abondantes, au bassin hexagonal qui est la première que l'on rencontre dans le village crache son eau par des becs de chiens réservant son débit aux quadrupèdes locaux.

En entrant dans le village par le côté Est, on sera tout à fait renseigné sur sa topographie par un astucieux panneau situant et illustrant les points à visiter. Ce panneau, planté en 2005, bien conçu, clair, précis et agréable à regarder pourrait être donné en exemple pour la commodité qu'il apporte aux visiteurs curieux. Et celui-ci ne manque pas de couleur locale avec ses deux supports verticaux taillés dans des fûts d'arbres transplantés.

On entre ainsi dans le village, par la rue du Moraliste, escorté par la campagne qui, d'un côté descend du talus et de l'autre plonge vers les vallons verdoyants. Dans l'alignement des façades, plus d'un portail s'ouvre sur un arc de

pierre dit: «en forme de lune » quelquefois mis en relief par son encastrement dans le matériau moderne de l'enduit mural.

La visite de ce village se fait d'un seul trait en suivant l'alignement principal des rues qui se succèdent tout au long de la ligne de crêtes.

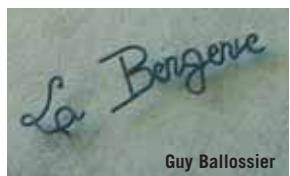
Les numéros des maisons sont inscrits sur des plaques bleues au clair soleil de Provence avec un tracé d'un trait continu qui dessine la ligne de crêtes du massif. Entre deux maisons, des venelles plongeantes en cul-de-sac suivent la pente du terrain.

Ces rues étroites sont bordées de vieilles maisons avec des portes voûtées en plein cintre avec leurs claveaux en pierres bien ajustées, des marches d'escalier, raides comme un à-pic, débordant dans la rue ou dans d'autres, des marches en contrebas menant à un sous-sol. On y remisait les outils et les denrées; un coin, adossé à la façade était aménagé en cuve à vin dont les murs étaient recouverts de carreaux vernissés.





Dorian Caraty



Guy Ballossier

Quel goût et quel fumet avait ce vin si le cheval ou le mulet logeaient à la même enseigne.

En cours de visite, on longera quelques murs qui ont conservé les anneaux scellés auxquels on attachait les chevaux. Plus haut, un fer à cheval a été fiché là pour porter bonheur à la maison.

Rue Maurice Bertrand dans une ruelle entre deux pignons, placée assez haut, une niche abrite une statue de saint Luc en bois d'if ou de cèdre.

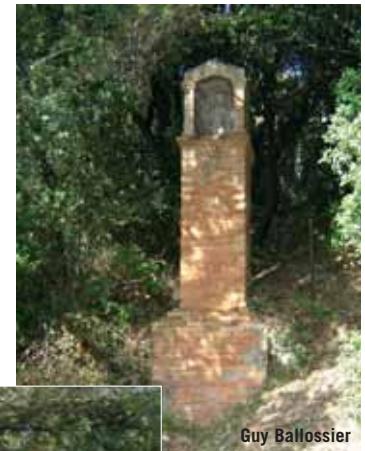
Dans la rue voisine, l'enseigne « bergerie » rappelle qu'autrefois des troupeaux de chèvres étaient conduits dans la colline et ramenés le soir dans la bergerie. Cette vaste et haute construction faisait aussi partie du domaine agricole du château. Elle a été utilisée comme maladière pendant les épidémies de peste. Ses fenêtres à meneaux ont été restaurées ainsi qu'une belle porte romane décorée d'une tête de bétail très érodée ; par contre, les mascarons sont assez jeunes.

Au coin de la rue qui mène au château, la potence et sa poulie, accrochées à la lucarne pour monter les récoltes au grenier, témoignent de l'ancienneté de cette maison : ancienne ferme seigneuriale du château.

La Maison du village où se tiennent diverses réunions a conservé aussi sa structure d'étable avec ses voûtes d'arêtes. Le « Cercle de l'Union » est toujours le lieu de réunion traditionnel des chasseurs.

Au carrefour du Souvenir français, sur un petit enclos triangulaire, s'élève une courte colonne tronquée, sans chapiteau (un cippe), dédiée aux morts AFN et TOE. Une plaque mémoriale évoque les enfants de Vauvenargues morts

pour la France, ceux de la guerre de 14-18 et les martyrs du maquis. Une première croix de mission en métal argenté est un souvenir de la mission de 1854 : *Lux et crux*. La seconde, Saint-François, est à la sortie du village à l'entrée du parking. Les collectionneurs de lieux de culte chercheront un oratoire dans le feuillage en bord de route et celui du chemin Saint-François.



Guy Ballossier



Dorian Caraty



Guy Ballossier

L'église

L'église paroissiale Saint-Sidoine, en partie d'origine romane, a été reconstruite au XVI^e siècle, adossée à des maisons de paroissiens. Elle n'a gardé de son identité que sa façade avec, au fronton, la statue de son saint patron et son clocher carré percé de quatre baies. Ce dernier est un modeste clocheton trapu avec quatre ouvertures et un toit à quatre pentes. La façade est civile par les fenêtres des appartements et religieuse par son portail encadré d'une ample courbe d'arc en anse de panier au long duquel les claveaux se succèdent en pavés réguliers comme bossages et refends. À l'intérieur, on y trouve de beaux retables baroques et une châsse renfermant le gisant de saint Sevère.

Si l'on veut méditer sur l'œuvre de Vauvenargues, sur la sérénité d'un parvis ou sur le décor des profondes frondaisons, la petite place de l'église offre ses bancs, ses fleurs, ses vases de grossière pierraille et son cyprès auquel s'adosse une colonne sur piédestal soutenant une statue d'art populaire de la Vierge. Couronnée et vêtue de blanc et de bleu, elle porte l'Enfant aux petits bras ouverts en un geste d'accueil. L'édifice date du jubilé de 1901 *Jesum nobis ostende*. L'église est fermée au culte et, pour visiter son intérieur, il faut demander la clé.

Le village n'ayant pas d'administration judiciaire, les plaigneurs devaient se rendre au tribunal de Puyloubier mais, avant de se faire rendre justice, ils risquaient de se voir attaqués par les détrousseurs et les bandits de grand chemin. Le chemin est aujourd'hui « la brèche des plaideurs » jalonné par un tracé vert. On peut imaginer les méandres de ce chemin du droit en le situant dans l'abrupt versant et sa crête rocheuse.

En contrebas, au-delà des parapets, jusqu'à la rivière, les quartiers de verdure se partagent la zone des jardins potagers avec le « vallon des sports », ses courts de tennis, son terrain de football et ses aires de jeux.

Le cimetière

Malgré le respect dû à ce lieu, on ne peut éviter de considérer curieusement le double anachronisme de son premier quartier. D'un côté un édicule décoré à l'antique s'orne de triglyphes, d'oves, de rinceaux et, de l'autre une provocante croix en robuste cornière métallique (du P 38 T) a été dressée dans son dos.

Dans la partie plus récente du cimetière, l'alignement des riches monuments hors-sol mène à un petit carré de cimetière paysager. Ses tombes se côtoient « parmi les fleurs qui vivent ». Cette citation est tirée d'un long poème en vers libres gravés sur une stèle à la mémoire d'un maître d'école.





Dorian Caraty

18

Vers Saint Marc Jaumegarde

«Quand vous aurez déjà grimpé 900 mètres, il ne vous restera plus que 45 mètres pour atteindre la Croix de Provence et exprimer votre vœu.»

Les Cabassols

Les touristes grimpeurs laisseront leur voiture ou leur vélo au parking et prendront le chemin des «Venturiers», (ceux qui escaladaient le mont «Venture») qui est la voie la plus rapide pour accéder au sommet de la montagne et ne présente pas de grandes difficultés.

Mais, n'oublions pas que nous sommes sur le côté nord de la montagne et que l'adret et l'ubac s'opposent parfois avec brutalité. Pendant les belles journées de l'hiver méridional, on monte sous le soleil et quand la descente se fait dans l'ombre il vaut mieux avoir prévu la grosse laine. Atchoumer sur l'ubac et le rhum n'est pas loin.

C'est encore une occasion de remarquer l'excellente définition paradoxale du climat de la Provence dont la paternité revient à André Siegfried : «C'est un pays froid où le soleil est chaud». Dans

«C'est un pays froid où le soleil est chaud»

André Siegfried

l'atmosphère méditerranéenne, l'air est plus léger et laisse mieux passer la chaleur (comme le froid) que dans d'autres climats. Les variations de température dans cet air transparent que les spécialistes disent «diathermane» sont rapides.

Les Cabassols étaient donc une des étapes du pèlerinage organisé par la confrérie de Sainte-Victoire à partir de 1652. Lors de la fête pittoresque du 24 avril (c'est donc au printemps, avant les gros travaux des champs) les pèlerins marcheurs venant de Pertuis étaient accueillis à la ferme avant d'entreprendre la grimpée qui les menait sans grande difficulté jusqu'en haut. Ils y allumaient des feux auxquels répondaient ceux

qui étaient allumés dans la ville de Pertuis.

Cabassol, lui, préférait les pèlerinages à la caisse de la banque. C'était le caissier et l'homme de confiance de Cézanne père, banquier à Aix, il avait, paraît-il, un flair infaillible pour juger de la solvabilité des emprunteurs. Il a donné son nom à une rue qui mène au collège Mignet.

Le Prieuré

est le plus haut lieu de culte du massif, un des plus récents à l'échelle du temps.

Jean Cassien un familier des monastères d'Orient a fondé, au Ve siècle à Marseille, la célèbre abbaye Saint-Victor ainsi que deux monastères un pour les hommes, un pour les femmes. À la même époque, sur son instigation a été élevé au sommet de Sainte-Victoire un petit ermitage qui sera remplacé en 1654 et occupé ensuite de façon épisodique par des ermites. En haut de la montagne, comme dans toute la Provence, ces moines et leurs missions ont fait rayonner le christianisme provençal. C'est au XVII^e siècle, qu'un bourgeois d'Aix, à la suite d'un voeu, avait fait restaurer la chapelle et s'était retiré là pour y mener une vie de prières et de renoncement. Et, pendant ce temps, Turenne était victorieux, Condé était victorieux, la Fronde était battue, on célébrait les victoires en se souvenant encore de celle de la chrétienté avec la victoire de Lépante, c'est dans cette conjoncture que la montagne fut baptisée « Notre-Dame de la Victoire ». Les Archives des Bouches-du-Rhône, dans les Fonds des notaires de l'année 1664 ont consigné le texte de la donation, ainsi rédigé :

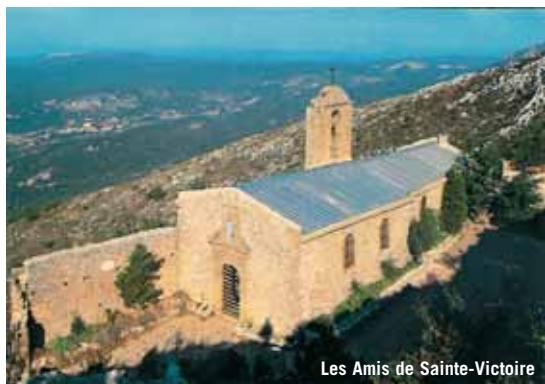
Léan mille six cens soixante quatre, et le vingt neufième jour du mois de fevrier , avant midi, du Reigne du très chrétien prince Louis quatorze, par la grâce de Dieu, Roy de France et de Navzarre, Comte de

Provence, Forcalquier et terres adjacentes, longuement et heureusement soit-il, comme soit dans le territoire de Vauvenargues, diocèse de cette ville d'Aix, y ayt une haute montagne, appellée vulgairement Sainte venture et avant le Crestianisme le rocher de la victoire, à cause d'une dévotion qu'il y avoit d'une deesse fausse divinité des payans, au sommet de laquelle les premiers chrestiens avoient faict bastir une chapelle appellée Ste Victoire, après avoir abattu celle desditz payens y ayant heu plusieurs hermittes quy, ayant faict dessein d'y faire leur résidence, n'auroient pu demeurer à cause d'el'aspreté et rügueur du lieu, manque d'eau et de logement, ensembles des grandz et incommodittés qui s'y trouvoient, ayant tous esté constraindz de desloger. Et seroit que faict environ dix ans que le sieur Honoré Lambert, bourgeois, dudit Aix, se trouvant attein d'une malladie dangereuse... par l'inspiration du Saint Esprit, pour y établir le dessein d'une dévotion, auroit faict vœu à la Sainte Vierge que si Dieu lui faisoit la grâce de rellever de telle maladie... Et ayant le dit sieur Lambert , recouvré la santé, désirant en action de grace effectuer son vœu, auroit faict édifier , à ses propres frais et despans, une église à la sime dudit rocher, soulz le titre Notre dame de Victoire, depuis le fondement jusqu'au clocher...

En clair, on dira que, Honoré Lambert, très riche bourgeois d'Aix, est le généreux donateur qui a permis le financement du prieuré. C'est son ami, Jean Aubert, chapelain et maître de cérémonie en l'église Saint-Sauveur, qui a décidé sa reconstruction et son agrandissement pour en faire un lieu de pèlerinage et de prières. Il fit donc édifier une chapelle qui fut consacrée en 1656 et, en raison de l'affluence des pèlerins, il décida de créer un monastère pour y loger en permanence quatre moines.

Comme pour moi, il n'est plus saison de monter à nouveau au Prieuré, même pour faire pénitence, je complète ces informations par des extraits de l'ouvrage de référence de Monsieur Jean Cathala sur les *Heurs et malheurs du Prieuré Sainte- Victoire* :

« Quand on connaît les faibles moyens dont disposaient les bâtisseurs du XVII^e siècle, il faut reconnaître, que l'on soit croyant ou non, qu'il leur a fallu non seulement faire preuve d'une foi inébranlable, mais aussi déployer une somme considérable d'efforts,



ne serait-ce que pour monter à pied d'œuvre à près de mille mètres d'altitude, dans un lieu difficile d'accès, les pierres taillées et tous les matériaux qui servirent à édifier les bâtiments. Ces pierres taillées provenaient en effet de la carrière de Bibémus, ce qui imposait un long trajet par des chemins escarpés.

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que, malgré la spiritualité qui s'en dégage, ce site n'ait pas été fréquenté de façon continue et intensive par des religieux durant des siècles. Une croyance tenace prétend, très probablement à tort, que le sommet de la montagne ait été occupé par des celto-ligures pour y célébrer leurs cultes. Il a été fréquenté par les romains, probablement pour y célébrer leurs cultes, mais surtout pour y construire, eux aussi, des postes d'observation. Les premiers chrétiens, à l'instar d'autres sites similaires élevés, ont certainement investi ce lieu à leur tour.

Il est en tous cas surprenant de constater que l'abbaye Saint-Victor à Marseille ne mentionne dans aucun de ses cartulaires l'existence d'une chapelle. Il faut donc attendre le milieu du XII^e siècle pour trouver dans des écrits les premières traces de la présentation au sommet de la montagne d'un ermitage ou d'une petite chapelle *Sancta Aventura* ou *Sainte Venture*. Mais pour réaliser ces extraordinaires constructions, il fallut aussi l'heureuse conjonction de la surprenante générosité d'un mécène et l'obstination peu commune

du père fondateur. Seuls quelques ermites acceptèrent par la suite de vivre de façon épisodique au prieuré. Les pèlerinages et les cérémonies se raréfièrent, une grande partie des bâtiments fut détruite, quelques essais de reprise d'activité religieuse et des tentatives de restauration n'eurent que peu de succès. »

Puis, ce haut lieu, pratiquement abandonné fut sauvegardé et restauré à partir de 1954, sous l'impulsion de Henri Imoucha, membre des «Excursionnistes marseillais». C'est lui qui fonda l'Association des Amis de Sainte-Victoire. Il fit revivre le pèlerinage de la Confrérie de Sainte-Victoire de la commune de Pertuis. On situe son origine à 1546 (avril 1546, extermination des Vaudois du Lubéron) et, à partir de cette date, elle s'est déroulée tous les 24 avril pour fêter sainte Venture, puis sainte Victoire. Le prieuré a été inscrit à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques en date du 7 septembre 1978.

Toute cette foule de bonnes gens, à la fois animée, turbulente et fervente, allait à pied pour parcourir à travers la campagne les 35 km de route et la montée au sommet. Il est vrai que la foi qui fait soulever les montagnes aide aussi à les escalader. De nos jours, ce pèlerinage (*roumavagi* en provençal), se déroule le dernier dimanche d'avril. La messe est célébrée en provençal et suivie de manifestations folkloriques.

Quant à Henri Imoucha, chaque dimanche il grimpait là-haut pour travailler de ses mains, pour consolider et restaurer les bâtiments dégradés avec l'aide de quelques randonneurs de passage auxquels il donnait le bon exemple. Pour que la chapelle reste un authentique et vivant sanctuaire, un nouvel autel a été installé le 28 octobre 1995. Pour le consacrer, Monseigneur Billé, archevêque d'Aix, est monté à pied au prieuré à partir de la

La messe célébrée lors
du *roumavagi*



Marina Faure



Dorian Caraty



Dorian Caraty

Le refuge du Prieuré



Dorian Caraty

cote 780. L'autel a été tiré d'un bloc de la « brèche du Tholonet » et façonné par un tailleur de pierre compagnon du Devoir et du Tour de France de Marseille. Dans une cavité aménagée à cette fin, une bouteille contenant un parchemin a été scellée pour que les archéologues du prochain millénaire puissent identifier ceux qui ont restauré le Prieuré.

C'est aussi au sommet de Sainte-Victoire qu'on allumait les Feux de la Saint-Jean. Ces grands feux de joie qui flambaient le soir au sommet de la montagne étaient visibles de fort loin et de nombreux feux dans la plaine lui répondraient. Le jour de la Saint-Jean, protecteur des fruits et des récoltes, le 24 juin, jour du solstice d'été, marquait le début des grandes chaleurs. À cette époque de l'année, les hautes pressions d'origine tropicale se déplacent vers le Nord. Cet air dense et sec s'installe comme un verrou et bloque les dépressions d'origine atlantique. Ainsi, le climat méditerranéen est le seul à avoir un été sec.

L'usage voulait qu'à l'aube, on escalade la montagne la plus haute pour saluer l'apparition du soleil. Il était associé au rite du feu purificateur qui transmet ses vertus bienfaisantes aux participants pourvu qu'ils parviennent à sauter trois fois par-dessus le foyer.

Parfois, les cendres étaient ramassées pour être mélangées aux semences de blé pour les protéger de la maladie. Les bergers pensaient que le feu immunisait leurs bêtes à distance. Ce jour-là, les enfants utilisaient des « Tourtourou » ou trompettes de la Saint-Jean en terre cuite imitant le bruit du vent.

Depuis plus de cinquante ans, l'association des « Amis de Sainte-Victoire » a réalisé d'importants travaux pour rendre au Prieuré sa destination d'origine. La chapelle qui avait été transformée en bergerie fut rendue au culte en 1959. Bien d'autres parties ont fait l'objet de restauration comme l'ancien monastère aménagé en refuge gratuit et ouvert en permanence pour une vingtaine de randonneurs. Ils peuvent y coucher et se chauffer grâce à la cheminée.

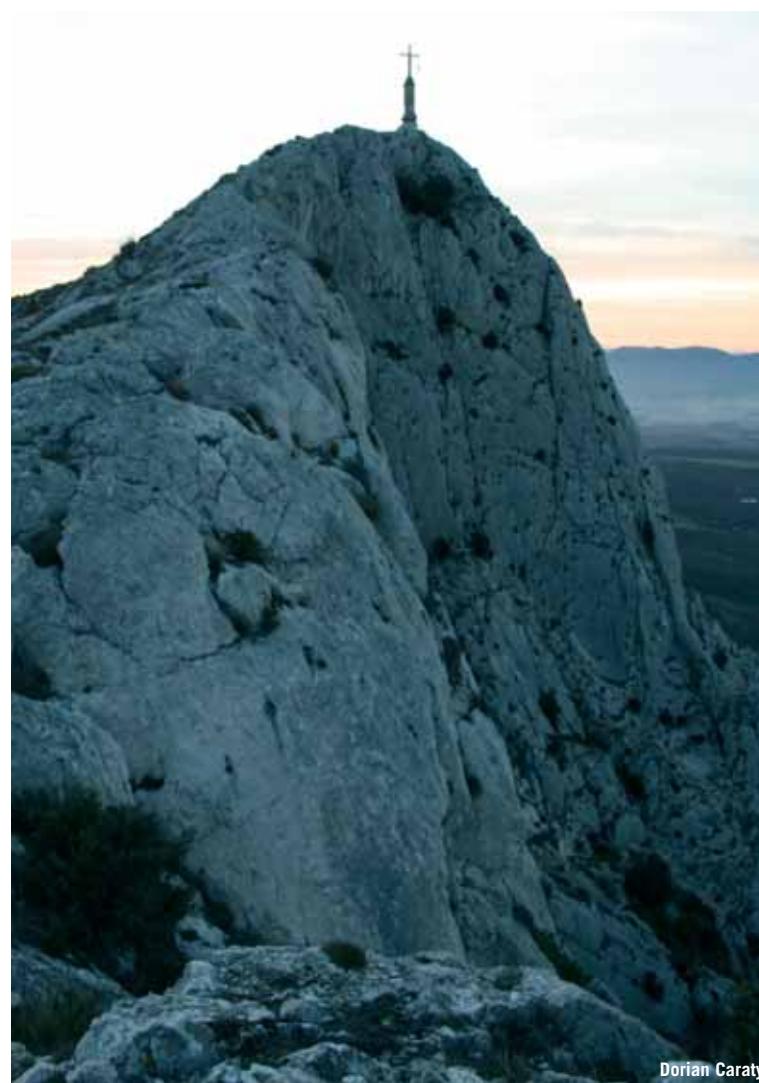
La Croix de Provence

Le Pic des Mouches dont le profil rocheux est indissociable de «la Croix de Provence» témoigne, avec le Prieuré, de la sanctification des lieux.

Quand vous aurez déjà grimpé 900 mètres, il ne vous restera plus que 45 mètres pour atteindre la Croix de Provence et exprimer votre voeu. Pour dépasser les 1 000 mètres, poursuivez votre effort jusqu'au point culminant, le Pic des Mouches à 1 011 mètres. Là, vous pourrez chanter victoire, ça fera plaisir à la montagne. Ceux qui seront saisis par la forte présence religieuse de ce sommet ne manqueront pas de communiquer aussi avec les beautés de la nature et ce merveilleux point de vue qui découvre toute la Provence du Dauphiné à l'Esterel.

La première croix, dressée au XVI^e siècle, était l'action de grâce d'un marin rescapé d'une terrible tempête. S'il avait imploré tous les saints pour ne pas faire naufrage et périr noyé, il avait aussi juré de dresser une croix sur une de ces montagnes qui semblent monter vers Dieu. Rescapé, s'éloignant de la mer et marchant vers le pays d'Aix, la montagne Sainte-Victoire s'est imposée à lui et il a peut-être pressenti que c'était elle la montagne mystique où il devait consacrer sa miraculeuse protection. Il a grimpé au sommet, élevé la croix et placé deux ancrès de fer à son pied et une inscription : «Symbolle d'espérance et expression de reconnaissance».

Plus tard, une autre croix en bois, dédiée en 1775 au dauphin, le futur Louis XVI, a été mise en place, elle, mais, revers de la médaille pourrait-on dire, elle a été débitée en reliques par les pèlerins. La croix de fer en place aujourd'hui est une action de grâce collective dans le cadre des remerciements pour la protection contre les malheurs de la défaite de 1870, de l'occupation prussienne et de la variole qui sévissait alors. Elle se dresse sur un socle de 11 mètres et mesure 19 mètres de hauteur. Commencée en 1871 et achevée en 1875, elle a été financée par une souscription publique lancée par l'abbé Meissonnier, curé de Rousset. Les noms des souscripteurs et



Dorian Caraty



Dorian Caraty

des donateurs figurent dans le cœur d'une structure métallique en cuivre. L'abbé Meissonnier a surveillé lui-même tous les détails d'exécution de cette difficile entreprise ne craignant pas de faire souvent, et même plusieurs fois par semaine, la rude ascension de la

montagne comme le relatent les termes de son éloge funèbre.

Le sommet de Sainte-Victoire appartenait à Monsieur le marquis Isoard de Vauvenargues qui, par acte notarié, donna l'autorisation à l'abbé Meissonnier de faire ériger une croix à l'endroit consacré. Elle fut inaugurée lors d'une cérémonie somptueuse, le 18 mai 1875 (1875, l'amendement Vallon, adopté à une voix de majorité, consolide définitivement la III^e République) en présence de l'archevêque d'Aix, Monseigneur Fourcade qui avait fait toute l'ascension à pied.

Mais cette croix a aussi son calvaire, les épreuves du temps l'ont bien endommagée. Le Syndicat mixte départemental qui gère le massif a mis à l'étude un plan de restauration. En octobre 2003, son socle a subi un nouvel impact de foudre. Pour réaliser des travaux de colmatage, il faut acheminer un grand poids de matériel et de matériaux. Mais on ne lèvera pas toujours le nez pour observer l'hélicoptère et sa charge de 700 kg. Dans le cadre d'une expérience de développement durable deux mulets ont été requis pour l'acheminement. Ils ne font pas de bruit, ne coûtent pas plus cher, ne carburent pas au pétrole, et peuvent faire du porte-à-porte pour les petites charges, et puis, ils sont sympas.

Le Garagaï

Partis le matin, vous arriverez près de ce gouffre à l'heure du petit creux.

À entendre l'étonnante sonorité de son nom, on est prêt à écouter d'étranges et fantastiques récits. Par exemple, Walter Scott avec son imagination débridée, a imaginé une *garagoule*, une pythônisse, une consultante mythique aux prophéties *gone with the wind*.

Les érudits provençaux ont imaginé que le consul Caïus Marius, pour marquer le triomphe de sa victoire sur les Teutons, avait



Les Amis de Sainte-Victoire

forcé 300 d'entre eux à monter au sommet de la montagne pour les vouer aux dieux infernaux et les précipiter dans le gouffre. Ce précipice prit alors le nom de Galla Caïus qui se transforma en Garagaï, un *garagaï* désignant un gouffre, un trou en provençal.

Ajoutant à la légende, on en a fait une des résidences de la célèbre « Cabro d'or », la chèvre d'or, qui parcourt inlassablement la Provence. Les histoires, en Provence, sont toujours empreintes de merveilleux, de féerique, Frédéric Mistral parlait de « sornettes ».

Mais, les explorateurs de la grande expédition scientifique du 18 mai 1876 ont mis fin à tous ces récits d'événements merveilleux ou terrifiants. Il a été classé comme un accident naturel, ainsi que toutes les grottes et les gouffres qui sont nombreux dans ce massif comme dans celui de la Sainte-Baume.

Le Garagaï est décrit comme une curiosité géologique for-

mée d'un grand tunnel qui voisine avec le gouffre du «Grand Garagaï» et ses trois puits successifs, agrandis par le ruissellement, des eaux d'une quarantaine de mètres de profondeur chacun. À proximité, il y a le «Petit Garagaï» qui avec ses 148 mètres de profondeur et sa cavité de plus de 300 000 mètres cubes est un des plus importants gouffres de Provence.

Le fond se composait d'une prairie naturelle dont l'herbe abondante avait la vertu (herbe sans doute riche en protéines) de guérir les moutons malades que les bergers envoyait au Gouffre Hospitalier dans des sous-ventrières munies de cordes.

du Verdon et de celles de la Cause qui débouchent en gros bouillons par une galerie souterraine. Il mesure 180 m de haut, 87,5 m de large et peut stocker 40 millions de mètres cubes d'eau, il irrigue la plaine du Tholonet et assure l'alimentation en eau des grands centres industriels et urbains de la vallée de l'Arc et de Marseille.

L'harmonie du paysage naturel et l'harmonieux agencement des structures bétonnées composent un ensemble grandiose. Mais il est interdit de s'y baigner et même, dans la touffeur de l'été, de barboter timidement des pieds. Un parking intégré dans le site naturel a été aménagé à proximité. La Victorine vous y conduit sur simple demande au conducteur.

Le barrage Bimont

Quand vous verrez le panneau indiquant son accès, tournez impérativement à gauche pour visiter un des plus beaux sites du circuit.

Le barrage Bimont est le dernier en date de ces édifices faisant partie des ressources hydrauliques mises en place dès l'époque gallo-romaine. Jusqu'en 1875, l'alimentation en eau d'Aix-en-Provence, était assurée par le canal Zola et le canal du Verdon dont le nom simple et sonore est un présage à la beauté des eaux.

Construit par Joseph Rigaud de 1946 à 1951, dans les gorges de l'Infernet, à l'initiative du département des Bouches-du-Rhône, ce barrage est aujourd'hui une réserve de régulation intégrée dans le circuit du canal de Provence. La première pierre a été posée le 28 avril 1946 par le Président du Conseil, Félix Gouin et ouvert en 1953, dans le cadre du Plan Marshall. Comme le barrage Zola, il a été classé en date du 18 octobre 1973.

Particulièrement solide il pourrait résister à des séismes importants. Il s'alimente d'abord des eaux de ruissellement, des eaux



André Tarditi



Dorian Caraty

19

Le village de Saint Marc Jaumegarde

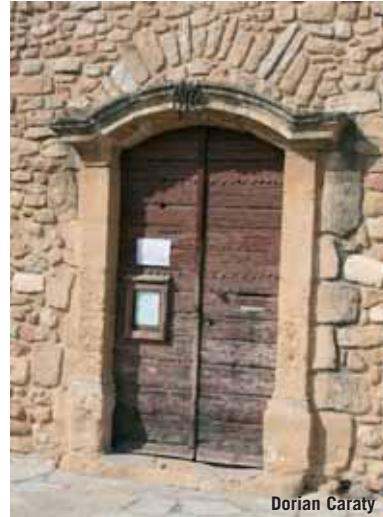
«Cézanne est venu chercher l'inspiration dans ce décor champêtre aujourd'hui abondamment fourni en bouquets de chênes verts.»

Le village

Ce dernier village, comme le premier que nous avons traversé, n'a pas de centre ville, ici, il n'y a pas d'habitations, pas de commerces, pas de bistrot, pas de village en somme. Mais les rares bâtiments sont de fort belles constructions en pierres de couleur chaude, récemment restaurées dans le respect de la tradition, ce qui donne à ce mini village étagé, sur trois niveaux, un cachet original et soigné.

Elles abritent la mairie, les écoles maternelles et primaires avec un restaurant scolaire, la crèche municipale, la salle polyvalente et une maison des associations.

Cette commune a conservé son aspect rural, avec un urbanisme modéré et une priorité à la qualité de la vie à la campagne dans un cadre forestier soigneusement entretenu. L'essentiel des habitations se trouve plus loin, dans des quartiers épars, au Prignon, au long du chemin de Vérans et au hameau des Bonfillons, village miniature avec des longs murs, des terrasses, des figuiers, des treilles, des places, des bancs et des fontaines comme dans un grand. L'ancien temps s'évoque au nom des rues, *lou draio cresten* (le chemin de la crête),



lou camin dou four (le chemin du four).

Le village qui appartenait à la seigneurie des Esparron fut abandonné au XIV^e siècle (à partir de 1348) quand sévissait la grande peste, le temps des malheurs et le malheur du temps comme on dit dans les livres d'histoire.

Parmi le peu de vestiges qu'il a laissés, le château de l'Esplanade des Plaines (le château et ses abords ont été classés monuments historiques en date du 04 novembre 1907) était jadis fortifié et la petite église romane, elle, a été restaurée en 1869 et 1966.

On a déjà rencontré de nombreuses portes provençales en bois croisés réunis par des clous forgés rabattus à l'intérieur, celle-là méritait une photo. Sous le clocheton, la géniose est à double rang de tuiles. La façade est un modèle de bel ouvrage qui s'impose dans l'écartement des pieds de ses murs.

Près de l'autel est déposé le cœur de Jules de Meyronnet

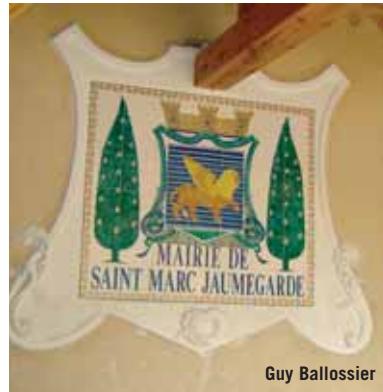
de Saint-Marc, un notable de la commune, en reconnaissance de ses bienfaits dont l'un continue à nous rendre des services. C'est lui qui est à l'origine de l'établissement des sœurs de Saint-Thomas qui, depuis 1868, à Aix-en-Provence, ont tenu l'école et soigné les malades.

À côté de l'église, la mairie aussi est placée sous le signe de la Providence. Au-dessus de la porte, on lira en provençal l'inscription gravée : SAINT MARC JAUME GARDO LLIAGUE DIEU EN GARDO, « Que Dieu Garde Saint Marc Jaumegarde ».



L'entrée du cimetière

Le blason de Saint Marc Jaumegarde, dû à l'initiative du maire de l'époque Monsieur Auguste Bonfillon (qui a donné son nom au hameau voisin) est de la deuxième moitié du XIX^e siècle.



Guy Ballossier

Voilà ici l'occasion d'un petit jeu de mémoire. Le totem de saint Marc est des quatre évangélistes le plus facile à retenir, c'est le lion, la place de Venise, la ville dont il est le patron, où reposent ses reliques où il est enterré. Dans l'Apocalypse, Dieu en majesté est entouré de quatre « vivants ». Les pères de l'Église les ont transformés en quatre animaux ailés qui ont servi d'emblème aux quatre évangélistes. Les champions citeront : saint Luc, le taureau, saint Mathieu, l'homme, saint Jean, l'aigle. Et maintenant, les sept merveilles du monde ?

Cézanne est venu chercher l'inspiration dans ce décor champêtre aujourd'hui abondamment fourni en bouquets de chênes verts qui constituent un ensemble remarquable d'arbres centenaires qui sont arrivés au stade de développement optimal de la forêt méditerranéenne.

Autrefois, ils auraient été exploités par les forestiers pour le chauffage des bourgeois d'Aix, l'exploitation du bois était alors la principale activité communale de Vauvenargues et de Saint Marc Jaumegarde, les chemins actuels sont les vestiges des passages empruntés par les charrettes des forestiers.

Pour construire des vaisseaux, fondre les canons des ports militaires de Marseille et de Toulon, il fallait exploiter intensément des centaines d'hectares de bois dans les forêts de Provence.

La mairie de Saint Marc Jaumegarde s'est engagée dans une politique offensive de préservation des incendies de forêt. En 2004, des travaux forestiers ont été entrepris pour parfaire la mise en sécurité de la zone boisée proche d'habitations du quartier de l'Adrech. Ils ont été réalisés en accord avec les propriétaires et les partenaires locaux. Cinq hectares de pinède ont été éclaircis puis

débroussaillés et plus de quatre hectares ont été élagués à deux mètres pour éviter que le feu ne monte dans les branches hautes.

Pour entretenir une surface de sécurité autour des bâtiments, la municipalité a opté pour une méthode naturelle : l'entretien des zones boisées par des chèvres broutantes. Avec l'aide du « Grand Site Sainte-Victoire » un chevrier à la tête de plus de 250 bêtes a été installé sur le plateau pour soutenir le pastoralisme, et l'entretien des zones débroussaillées en vue de la défense contre l'incendie.

Comme à l'époque où la Provence était remplie de moutons et de chèvres, celles qui sont aujourd'hui au service de la



Guy Ballossier



Dorian Caraty

protection.

À l'embranchement suivant, le panneau rouge de sens interdit mène au sous-sol de ce village étagé sur trois niveaux où sont les bâtiments qui abritent les locaux et le matériel du Centre de secours. Il regroupe des pompiers professionnels et des pompiers volontaires. Leurs tâches sont principalement orientées vers des actions de prévention et des

prévention contre le feu, ces petites chèvres du Rove vont brouter, racler le moindre brin d'herbe, les moindres broussailles de la forêt communale à raison de trois tonnes de végétation par jour et ce troupeau de caprins rustique semble satisfait de la végétation de cette commune verte.

Le troupeau (290), le berger, les chevaux (3), les chiens (7), la roulotte, sont venus du Thor (Vaucluse) en février 2004 et se sont installés là pour un pastoralisme durable dans le respect de la tradition ancestrale.

En quittant sa pinède, on longe un talus avec son long mur de restanques qui a été restauré à l'ancienne en 2005. On peut apprécier la qualité de la restauration menée par une association de Saint-Etienne-les-Orgues.

L'oratoire de Saint Marc Jaumegarde s'élève à quelques mètres, à l'entrée d'une propriété privée, voie sans issue, et voie nouvelle si l'on remarque l'escalier d'accès encastré dans le talus. Un remarquable fût de colonne romaine soutient une niche surmontée d'une pomme de pin, symbole de la fertilité. La statue toute menue de la Vierge à l'Enfant se tient derrière les barreaux et la grille de



Guy Ballossier



Saint Marc Jaumegarde

François Gilly

travaux d'entretien et de contrôle du terrain des équipements et du matériel. Par exemple, des véhicules armés sont mis en place sur des zones à risque selon les indications fournies par les services de la météo. Selon les périodes, toute fumée doit être connue, justifiée et contrôlée, d'après les autorisations délivrées par la mairie.

Dans l'ensemble, les interventions pour combattre le feu représentent environ 10 % des interventions et le reste est consacré aux secours des personnes y compris celui d'un malheureux chat sur un arbre mal perché.

La légende de Raymond et Jaumette

I était une fois, dans le village de Saint Marc, deux seigneurs. Ils étaient frère. Un s'appelait Eudes et l'autre Robert. Au temps des croisades, ils étaient partis en Palestine pour délivrer le tombeau du Christ qui était aux mains des infidèles.

Eudes, lui avait deux enfants, l'aîné devait accompagner son père en expédition mais le plus jeune, Raymond restait avec sa maman. Robert, lui était très triste parce que sa femme était morte et s'il devait partir, il ne voulait pas quitter sa fille Jaumette et la laisser seule. Heureusement, la femme de son frère Raymond, l'autre seigneur, lui a promis de bien s'occuper de la jeune orpheline et de veiller sur elle comme si elle était son enfant.

Les deux pères Eudes et Raymond étaient donc partis pour livrer des batailles et les deux enfants se rencontraient souvent et passaient de joyeuses journées ensemble. Leurs coeurs battaient l'un pour l'autre et ils s'aimaient sans même le savoir.

A côté de ce tranquille village de Saint Marc, dans la grande montagne Sainte-Victoire, vivait un terrible lion venu des très hautes montagnes que l'on appelle les Alpes. Quand les gens apprirent que ce fauve était près de chez eux, ils eurent peur que leurs vies et celles de leurs enfants ne soient mises en danger.

Hélas ! Une nouvelle terrible venait d'arriver au château des seigneurs de Saint Marc. Un ménestrel, un jeune

chanteur et musicien qui parcourait les routes avait trouvé sur son chemin le corps d'un jeune gentilhomme de Saint Marc mis en pièces par le redoutable fauve. Quand il apporta la nouvelle au manoir tout le monde fut saisi d'effroi. Raymond et Jaumette pleurèrent la mort horrible de leur jeune ami. Et chaque jour, la bête féroce sortait de son repaire et dévorait les animaux et les gens.

Alors, Raymond perd sa gaieté, il ne joue plus, on voit sur son front qu'il a pris une grande décision. Jaumette, elle, se rend bien compte que son ami a des soucis et que ses pensées sont occupées par quelque chose de grave. Comme elle est très inquiète, elle le suit de loin pour voir ce qu'il fait.

Elle le voit entrer dans une cour éloignée où personne ne pénétrait. Elle le voit en train d'aiguiser une grande épée et de préparer un long javelot bien pointu. Elle devine tout et elle tremble de peur à la pensée que son ami cheri allait combattre le lion et être déchiré par ses griffes et ses énormes dents. Elle veut lui parler pour lui dire que son courage allait le mettre en danger. Mais les sanglots l'empêchent de parler, elle reste muette et immobile.

Tout à coup, elle décide de se sacrifier et de mourir avec lui. Et puis, prise par un élan plein de fierté et d'audace, elle se décide à le secourir et à le sauver. Et là voilà qui court vers la salle d'armes et, profitant de ce que personne ne s'y trouve elle choisit une armure à sa taille et s'empare d'armes tranchantes. Dans une cabane de la forêt, elle revêt la cuirasse sur laquelle est plaquée une croix d'or.

Jaumette croise les mains et, la tête inclinée vers la croix, ses lèvres murmurent des prières. Elle demande à monseigneur Saint-Georges et à madame Sainte-Marthe de lui

venir en aide. Ces deux saints ont le pouvoir de vaincre les monstres.

Hardiment, elle se dirige vers l'endroit où, chaque jour, le lion sort de la forêt. Tout est silencieux, elle est seule, elle est arrivée la première. Et voilà que Raymond approche accompagné de son fidèle serviteur. Il pénètre seul dans les bois et il entend d'affreux rugissements qui font frémir toute la forêt. Il avance plus vite en tenant d'une main son javelot pointu et de l'autre sa solide épée.

C'est alors que d'un bond prodigieux le lion lui saute dessus. «Que Jaumette me garde» s'écrie le jeune chevalier qui face au danger pense à sa tendre amie. Plein de courage il se jette sur la bête rugissante et la frappe et la frappe et lui tape dessus et tape encore. Le lion s'abat. Il se tortille en convulsions et son dernier rugissement n'est plus qu'une plainte.

Il expire, il est mort. Raymond se redresse, le lion est vaincu... Mais, il s'étonne, le combat a été si rapide et la victoire si facile. Il regarde le lion à terre et voit sur sa face une large blessure là où il n'a pas frappé avec ses armes. Il comprend tout, il comprend que quand il tapait sur la bête, celle-ci avait déjà été frappée à mort par une autre personne. Une crainte lui passe par la tête, il est inquiet, il se doute de quelque chose.

Il s'éloigne de la dépouille du fauve et fouille dans tous les buissons. Il entend un soupir étouffé, la voix est faible, mais il a reconnu la voix de Jaumette. Il se précipite et la trouve toute pâle, tremblante et inondée de sang. Elle est encore debout, le dos appuyé contre un vieux chêne, sa tête reste penchée, elle n'a plus de forces.

C'est à peine s'il peut comprendre ce qu'elle lui murmure. «Raymond, mon doux ami, je meurs contente puisque vous êtes sauvé. Gardez le souvenir de la pauvre Jaumette qui vous aime. Priez Dieu et madame Notre-Dame de recevoir mon âme en Paradis».

Le fidèle serviteur de Raymond a soufflé dans son cor pour donner l'alarme et les gens du village sont venus pour secourir la vaillante blessée. Ils l'ont déposée doucement sur un brancard de branchages et de feuillage et, en marchant lentement, ils la ramènent au château. Raymond marche à côté d'elle, sur le chemin pierreux, et la soutient pour qu'elle ne soit pas trop secouée. Il la regarde, il voudrait qu'elle soit sauvée, il adresse des prières à monseigneur saint Marc qui est le saint patron du château. Dans la chapelle, un peintre a représenté saint Marc avec à ses pieds un lion qu'il a réussi à dompter. Raymond pense à ce tableau et fait une prière spéciale.

«Monseigneur, dit-il, si vous sauvez Jaumette de ses blessures, je vous promets, je fais le vœu que le jour de votre fête, le 25 d'avril, moi, avec tous mes parents, avec tous mes amis, avec tous les gens de la paroisse, les seigneurs et les paysans, nous vous ferons une belle procession. Nous porterons votre sainte image qui nous protège tous».

Heureusement, quand Jaumette a enfoncé son poignard dans le cœur du fauve, elle n'a été que déchirée par ses griffes. Les blessures se sont bien cicatrisées et elle a pu guérir.

Pendant ce temps, les deux chevaliers Eudes et Robert se battaient en Palestine. Quand ils revinrent, après plusieurs années, ils eurent une grande joie. Le jour de leur retour, ils trouvèrent Raymond et Jaumette agenouillés devant le vieux prêtre du château qui leur donnait la bénédiction du mariage. Les jeunes époux avaient prêté serment et chacun avait enfilé sa bague. Ils étaient mari et femme.

Cette histoire est racontée depuis des siècles et elle le sera encore longtemps. Souvenons-nous que, quand Raymond s'était élancé pour combattre le lion, il s'était écrié: « Que Jaumette me garde ». De ces quatre mots si on en enlève deux, le *que* et le *me*, il reste: « Jaumette garde ».

Si on efface les deux *t* et le *e*, il ne reste plus que « Jaumegarde ».

C'est ainsi que ce mot est devenu le cri de ralliement que poussaient les seigneurs de Saint Marc pour se reconnaître et se rejoindre. Ensuite c'est le village qui s'est appelé: Saint Marc Jaumegarde.

Cette belle histoire n'est pas l'histoire. Le nom de Saint Marc Jaumegarde a été choisi l'an mil neuf cent dix huit et le 10 octobre lors d'une délibération du Conseil Municipal de la commune de Saint Marc ainsi exposée:

« Par sa lettre du 15 juin 1918, M. le Sous-Préfet d'Aix nous fait connaître que M. le Ministre de l'Intérieur vient d'attirer l'attention de M. le préfet des B. du R. sur l'intérêt qu'il y aurait à ce qu'un nom de complément soit donné aux localités portant un nom identique, afin d'éviter toute confusion possible, et, à mettre un terme aux inconvenients qui en résultent, notamment au point de vue des transmissions postales et télégraphiques et du transport des marchandises.

Notre commune porte un nom identique à celui d'autres communes de France, c'est pourquoi le Conseil Municipal est appelé à compléter le nom de Saint Marc de façon à rendre toute erreur impossible et partant, à atteindre le but pratique visé par M. le Ministre de l'Intérieur.

Le Conseil Municipal acceptant cette proposition, je vous prie de donner à notre

commune, comme complément, celui de JAUME-GARDE, nom sur lequel M. le Sous-Préfet a attiré notre attention. Permettez-moi de vous donner un aperçu historique sur ce nom.

JAUMEGARDE ou St Marc des Plancs est l'ancien nom de la commune de Saint Marc, nom qui a subsisté jusqu'à la Révolution. L'épithète de JAUMEGARDE est venue de Jacques Garde, aïeul de Gaspard Garde, Baron de Vins, chef des ligueurs en Provence. Ce Jacques Garde était seigneur de Saint Marc des Plaines fief dont l'origine est inconnue. Ce Jacques Garde, s'intéressa énormément à notre commune qu'il sut défendre et conserver en dépit des attaques réitérées de ses ambitieux voisins.

Pour les raisons qui précèdent et pour témoigner notre reconnaissance à celui qui a lutté pour nos intérêts, je vous propose d'adopter le nom que j'ai l'honneur de vous soumettre. En conséquence, St Marc s'appellera désormais
St MARC JAUMEGARDE. »

Le décret qui officialisa le nouveau nom du village parut en date du 18 novembre 1919.



Dorian Caraty

20

Retour vers Aix-en-Provence

Le parcours se termine, le prochain village sera... Aix-en-Provence dont le toponyme est le plus simple parmi tous ceux qui sont en rapport avec l'eau en Provence : *Aquae Sextius*, les eaux de Sextius, le gouverneur romain.

La devise du blason d'Aix-en-Provence : « issue d'un sang noble » (*generoso sanguine parta*) se réfère aux quatre pals sanglants de l'écu de Barcelone. Pendant la guerre contre les envahisseurs Normands, le comte d'Aragon, Geoffroy le Velu, fut grièvement blessé aux côtés de Charles le Chauve (Carolingien 840-877).

Selon la légende, le roi, « venant le conforter, trempa dans le sang d'iceluys les quatre doigts de sa main dextre et les glissa de haut en bas de l'écu d'or, faisant par ce moyen la figure de quatre pals de sang et d'or ». Sa lecture héraldique :



D'or aux quatre pals de gueules ; au chef tiercé en pal : au premier d'argent à la croix potencée d'or cantonnée de quatre croisettes du même, au deuxième d'azur semé de fleurs de lys d'or brisé en chef d'un lambel de cinq pendants de gueules, au troisième d'azur semé de fleurs de lys d'or à la bordure de gueules.

« Ainsi se termine
la balade... »

La route passe sous l'aqueduc du petit Roquefavour (le grand Roquefavour est le plus grand aqueduc en pierre du monde) qui amenait en ville les eaux du barrage Zola. En quittant le boulevard circulaire, on longe les Thermes au-delà du seul vestige des anciennes fortifications. Le cours Sextius passe à côté de la fontaine Pascal et son tambourinaire au galoubet. Attention aux dégâts des eaux, elle est très minéralisée, à consommer avec modération. En bas du cours Sextius, la fontaine Villeverte abreuvait les moutons de retour des alpages.

Avant la dernière ligne droite, en direction de notre point de départ la Rotonde et ses jets d'eau, se dresse modestement l'unique étage de la seule maison qui ait échappé aux promoteurs, c'est la maison natale de Darius Milhaud (1892-1974), compositeur français de confession israélite. À sa Fantaisie pour piano et orchestre, Opus 83, il a donné le nom de *Carnaval d'Aix*.

Ainsi se termine la balade.

Aix-en-Provence. La Chevalière. Octobre 2005.

- ACTE ESPACE**, Sophia delta 1999
- AMIS DE L'ECOLE MARCHUTZ** (Les), *Une après-midi de réflexion sur l'exposition L'École Marchutz, Aix 25 ans*
- ANTHOLOGIE DES EXPRESSIONS EN PROVENCE**, Jean-Claude Bouvier / Claude Martel, Rivages 1988
- BOULAYA (d'ARNAUD) André**, *Provence des villages*, Éditions Jeanne Laffitte, 1992
- ARPCV / LE BLOA Gaëlle**, *Sainte-Victoire... à la découverte d'un sentier Bibemus-Zola, le Tholonet*, Édisud 1998
- ASSOCIATION régionale des professeurs d'histoire et de géographie**, 1991
Le territoire régional Provence, Alpes, Côte d'Azur
- ASSOCIATION DES AMIS DE JOUQUE**, *Édition historique et architecturale d'un village de Provence*, 1986
- BEAUCARNOT Jean-Louis**, *Ainsi vivaient nos ancêtres*, Robert Laffont 1989
- BENOIT Fernand**, *La Provence et le Comtat venaissin, Arts et traditions populaires*, Aubanel, 1975
- BERNASCONI Noël / DALVERNY Jean**, *Histoire et mémoire du Lycée militaire d'Aix-en-Provence* 2004
- BERTHOUT Dominique**, *Provence des lavoirs*, Équinoxe 1999
- BIANCHI Jean Honoré**, *Puyloubier, village provençal, site préservé*, Imprimerie Paul Roubaud, Aix-en-Provence
- BORGARINO Didier / HURTADE Christian**, *Champignons de Provence, Haute Provence, Provence et Midi Méditerranéen*, Édisud 2001
- BORRICAND René**, *Aix-en-Provence et ses environs* 1975
- BORRICAND René**, *Châteaux et Bastides d'Aix-en-Provence et ses environs : les familles, les habitations, les parcs*. Aix 2003.
- BOSQUI Mireille**, *Mistral Lieux et figures du Sud*, Éditions Équinoxe 1994
- BOUSQUET Elisabeth**, *L'âme des maisons provençales*, Ouest-France 2004
- BRAUDEL Fernand**, *L'identité de la France*, Flammarion 1990
- CAPDET Marcel**, *Les racines perdues (Mme Lassagne)*
- CASTELOT André**, *Talleyrand ou le cynisme*, Robert Laffont 1983
- CATHALA Jean**, *Heurs et malheurs du Prieuré de Sainte-Victoire*. Association des Amis de Sainte-Victoire, édition de décembre 2004
- CHIRAC Marcelle**, *Hommage à Sainte-Victoire*, Taccusel
- CLEBERT Jean-Paul**, *Guide de la Provence mystérieuse*, Tchou / Sand 1986
- COMMISSION municipale d'information et de documentation**, *La Mémoire du Tholonet 1987*
- COSTE Jean Paul**, *Aix-en-Provence et le pays d'Aix*, Édisud 1981
- COSTE Pierre / MARTEL Pierre**, *Pierre sèche en Provence, Les Alpes de lumière* 1989-1990
- COURRIER D'AIX (Le)**, Publication hebdomadaire
- COURRIER INTERNATIONAL**, Publication hebdomadaire
- DAUDET Alphonse**, *Lettres de mon moulin*, Aubéron 2000
- DAVID-ROY Marguerite**, *Les pigeonniers au pays du mistral et de la tramontane*
- DIFFUSION DU SEUIL**, *Espace et histoire, Les sites Cézanniens, pays d'Aix*, 1996
- DION Roger**, *Histoire de la vigne et du vin en France des origines au XIX ème siècle*, Flammarion 1977
- DUBY Georges / WALLON Armand**, *Histoire de la France rurale* (sous la direction de), Seuil 1975
- ÉDISUD**, *Histoire d'Aix-en-Provence*, 1977
- FEUILLE DE CHÊNE (La)**, journal trimestriel gratuit édité par l'ARPCV
- FLEUR Paul-Henri**, *Incendies de forêt et argent public*, Édisud 2004
- FORBIN Comte de**, 1656-1733 Mémoires, Mercure de France 1993
- GANNE Jean**, *Saint-Antoine-sur-Bayon une petite commune du pays d'Aix et son histoire*, Édité par l'auteur en 1999
- GANTHERET François**, *Petite route du Tholonet, Lun et l'autre*, Gallimard 2005
- GARANX Charly**, *Compte rendu de reboisement 2000 / 2004*
- GRAND SITE SAINTE-VICTOIRE**, Lettre d'information
- GRAND SITE SAINTE-VICTOIRE**, *La Croix de Provence*, Cahiers 2005,
Auteurs : Stéphane Baumeige / Christine Capus
- GUIDE BLEU**, Hachette
- GUIDE DE PROVENCE**, Hachette
- GUIDE DE PROVENCE, DUCHÈNE Hervé**, Ouest France, 1982
- GUIDE VERT**, Pneu Michelin
- GUIDES BLEUS**, *Provence-Alpes-Côte d'Azur*, Hachette, 1991
- IRIGOIN Pierre**, *Les oratoires de Provence*, Paul Roubaud maître imprimeur Aix 1965
- LAROUSSE**, *Pays et gens de Provence* 1982
- LE BLOA Gaëlle**, ARPCV, *Sainte-Victoire... à la découverte d'un sentier. Bibemus-Zola, le Tholonet*, Édisud 1998
- LE LOUS France-Majoie**, *Connaître les santons de Provence*, Éditions Jean-Paul Gisserot, 1998

- LÉGION ÉTRANGÈRE**, Almanach 2004,
LÉGION ÉTRANGÈRE, Revue Képi blanc...
- LEXERT Pierre / COSSARD Guido**, *À l'ombre du temps* Musemeci Editore 1990
- LIPP Steffen / BEC Serge**, Cabanons et bastidons, Equinoxe
- LIVET Roger**, *Atlas et géographie de Provence Côte d'Azur et Corse*, Flammarion 1978
- MAGAZINE TRIMESTRIEL DE LA COMMUNAUTE DU PAYS D'AI**
- MAISON DE SAINTE-VICTOIRE**, Diaporama
- MALGOUYRES Bernard / MAGNAN Jean**, *L'homme de Sainte-Victoire*, Les vents contraires, 1997
- MANUEL Albert**, Notes sur les métiers d'autrefois, Les Alpes de lumière 1997
- MARTEL Claude**, Amandes et cassoirs en Haute Provence, Les Alpes de lumière 1994
- MARTEL Pierre**, *L'invention rurale*, Les Alpes de lumière 1980
- MASSOT Jean-Luc**, Maisons rurales et vie paysanne en Provence, Actes Sud 2004
- MAYLE Peter**, *A year in Provence* / Penguin books 1989
- MIHIERE Gilles**, Pigeonniers de Provence, Éditions Jeanne Laffitte 1996
- MINISTÈRE DE L'AMENAGEMENT DU TERRITOIRE ET DE L'ENVIRONNEMENT**, 10 Questions / 10 réponses, 2002
- MISTRAL Frédéric**, Mes origines. Mémoires et récits, Éditions Aubéron 1999
- MOUTIET Alexandre**, À propos de Vauvenargues. Veuve J.Remondet Aix 1896
- MUSÉE DE LA VALLEE**, Sabenca de la Valeia, *La vie pénible et laborieuse du colporteur Esmieu*, Les Alpes de lumière 2002
- MUSÉE GRANET**, Peinture, dessins, documents 2000 / 2001
- MUSÉES**
- MUSSET Danielle**, De mémoire de charbonnier Les Alpes de lumière 1996
- NARCISSE Jean-Claude**, Art roman en Provence, Ouest-France, 1979
- OFFICE DU TOURISME AIX**, Beauté, richesse du pays d'Aix. Sur les pas de Cézanne. La Provence par excellence 2004
- ORGANISMES DIVERS**, Brochures / Dépliants
- PAYS DE PROVENCE**, Publication, Milan Presse
- PÉLISSIER Pierre**, Pourrières en Provence, Maury imprimeur Ville de Pourrières
- PELT Jean-Marie**, Mes plus belles histoires des plantes, Fayard 1986
- PELT Jean-Marie**, *Les langages secrets de la nature*, Arthème Fayard 1996
- PORTE Laurent**, Fours à cade, Les Alpes de lumière 1994
- PROVENCE (La)**, Quotidien
- PROVERBES ET DICTONS PROVENCAUX**, Préface de Michel Vovelle, Rivages 1990
- RATYE-CHOREMAY Hélène**, *Moulins et pigeonniers en Provence*, Éditions Équinoxe 2003
- RAYMOND Jean**, *Cézanne, la vie, l'espace*, Éditions du Seuil, 1986
- REUNION DES MUSÉES NATIONAUX**, *Les sites cézanniens*, Amis du musée Granet et de l'œuvre de Cézanne, Diffusion Seuil 1996
- REVUE DE BEAURECUEIL**, *Le Journal de Beaurecueil*
- REVUE DE PUYLOUBIER**, *L'écho du cours*
- REVUE DE SAINT-MARC JAUMEGARDE**, *Le Petit Saint Marcais*
- REVUE DU THOLONET**, *Au fil de la Cause*
- REY Pierre**, *La charbonnière de la Jeannette* Les Alpes de lumière, 1996
- RICORDEL Franck**, *L'olivier symbole de la Provence éternelle*, Éditions Corollys c%
- ROBERT Paul**, *Dictionnaire de la langue française*, Société nouveau Littré 1977
- ROCCHIA Jean-Marie / ROSSINI Gérard**, *Petite anthologie de la truffe*, Éditions Équinoxe 1998
- ROMILLY Jacqueline de**, *Sur les chemins de Sainte-Victoire*, Julliard 1987
- ROSTAING Charles**, *Les noms des lieux*, Presses Universitaires de France 1969
- ROUPNEL Gaston**, *Histoire de la campagne française*, Plon 1932
- ROYER Claude**, *Les vigneron Usages mentalités des pays de vignoble*, Berger-Levrault 1980
- SIEGFRIED André**, *L'âme des peuples*, Hachette, 1950
- SILVESTRE Louis**, Membre de l'Académie d'Aix, *Histoire de Saint-Antonin* 1943 / 1946
- SVED Etienne**, *Provence des campaniles*, Éditions Équinoxe 2ème trimestre 2003
- THINON Michel**, Chercheur au CNRS, *Conférences / Articles*
- TOUR DU MONDE (LE)**, *Journal des voyages et des voyageurs* Hachette et Cie 1914
- TOUT NATURELLEMENT**, Natura 2000 lettres d'information
- VAUCOULOUX Olivier**, *Histoires merveilleuses de la Provence* Éditions Bénévent 2004
- VENTRE Julien**, *L'étoile du Pastre, paroles d'un berger de Provence*, Cheminements 1998
- VIAL Patrick / PAUME Claude**, *Sainte-Victoire L'Album*, Édisud 2002
- VOLLARD Ambroise**, *En écoutant Cézanne, Degas, Renoir, Bernard Grasset* 1938
- ZOLA Émile**, *La faute de l'abbé Mouret*, Flammarion 1972

Déjà édités par l'ARPCV

Ouvrages jeunesse

Collection « Les Carnets de Zita »

- *Les plantes qui sentent bon, 2002*
- *La vie de la forêt méditerranéenne, 2004*

Collection « Faunoménal »

- *Mal aimés et pourtant si utiles, 2003*

Sainte-Victoire à la découverte d'un sentier... Bibémus-Zola-Le Tholonet, Édisud 1998

CD-ROM Sainte-Victoire, 1998

Faune, flore, géologie, patrimoine, adresses utiles,... toutes les informations sur Sainte-Victoire sur
<http://www.montagnesaintevictoire.fr>